

Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale

(1917-1919)

Erwan LE GALL



CODÉX

LES CLIONAUTES / ÉDITIONS



Éditions Codex

Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale (1917-1919)

Erwan Le Gall

Éditeur : Éditions Codex
Lieu d'édition : Ploemeur
Année d'édition : 2018
Date de mise en ligne : 25 mars 2021
Collection : Une plus Grande Guerre
EAN électronique : 9782918783237



<https://books.openedition.org>

Édition imprimée

Date de publication : 2 mai 2018
EAN (Édition imprimée) : 9782918783121
Nombre de pages : 270

Référence électronique

LE GALL, Erwan. *Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale : (1917-1919)*. Nouvelle édition [en ligne]. Bruz : Éditions Codex, 2018 (généré le 24 mars 2022). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/codex/1039>>. ISBN : 9782918783237.

Crédits de couverture

En couverture : éléments de la Rainbow Division débarquant à Saint-Nazaire, le 5 novembre 1917.
Library of Congress, LC-B2-4548-14 [P&P].

© Éditions Codex, 2018
Conditions d'utilisation :
<http://www.openedition.org/6540>

RÉSUMÉS

Dans la matinée du 26 juin 1917, alors que les premiers contingents du corps expéditionnaire américain débarquent à Saint-Nazaire, la Première Guerre mondiale entre dans une dimension nouvelle. Avec l'arrivée de ceux que l'on nomme les *Doughboys*, le conflit achève de se globaliser, exigeant toujours plus de chacun des belligérants. Cette réalité, c'est celle d'une guerre que l'on dit « totale » et c'est précisément ce que souhaite interroger cet ouvrage.

En examinant finement, à l'échelle de la région de Saint-Nazaire, les conséquences de la présence américaine entre 1917 et 1919, Erwan Le Gall plonge aux sources de l'idée de guerre « totale », rappelant que celle-ci est moins une vérité observée qu'un appel vers un absolu pour une mobilisation toujours plus complète de la sphère civile au service de l'armée.

Or des discours aux actes, il y a parfois un gouffre. C'est ainsi que certains acteurs paraissent s'accommoder fort bien du conflit, à condition que celui-ci ne nuise pas à leurs intérêts propres. Se font alors jour des forces qu'il convient d'analyser sous l'angle d'une certaine « détotalisation » de la guerre en cours.

ERWAN LE GALL

Doctorant en histoire contemporaine à l'Université Rennes 2 et chargé de cours à l'Université catholique de l'Ouest en 2018, Erwan Le Gall travaille plus particulièrement sur la violence infligée, notamment lors des deux conflits mondiaux, ainsi que sur les problèmes liés à la mémoire collective. Ses recherches portent actuellement sur la Première Guerre mondiale et plus particulièrement sur le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo, sujet d'un doctorat entrepris sous la direction du Professeur Luc Capdevila. Auteur de nombreux livres et articles, Erwan Le Gall a notamment publié, en 2014, aux Éditions Codex, le livre *Une entrée en guerre. Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)*. Il est par ailleurs membre du comité de lecture d'*En Envoyé*, revue d'histoire contemporaine en Bretagne. Il a enfin assuré le commissariat de l'exposition *Pour la liberté des peuples et la démocratie. Le corps expéditionnaire américain pendant la Première Guerre mondiale* présentée du 24 juin au 1^{er} juillet 2017 sur le paquebot Queen Mary 2 à l'occasion des commémorations du centenaire du débarquement des Américains à Saint-Nazaire.

**Saint-Nazaire, les Américains et la guerre totale
(1917-1919)**

Éditions Codex

www.editions-codex.fr

ISBN : 978-2-918783-12-1

Éditions Codex

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

En couverture :
Éléments de la *Rainbow Division* débarquant à Saint-Nazaire, le 5 novembre 1917.
Library of Congress, LC-B2-4548-14 [P&P].

Erwan Le Gall

**Saint-Nazaire, les Américains
et la guerre totale (1917-1919)**



Qui est John Galt ?

*À Yves-Marie Evanno, sans qui cet ouvrage n'aurait pas vu le jour.
Lui seul sait combien cette réflexion lui doit*

Abréviations

1/64^e RI : 1^{re} compagnie du 64^e régiment d'infanterie.

I/64^e RI : 1^{er} bataillon du 64^e régiment d'infanterie.

AEF : *American Expeditionary Forces*.

BAVCC / Mémoire des hommes : Bureau des archives des victimes des conflits contemporains / Mémoire des hommes.

CAM : Centre d'aviation maritime.

COA : Commis et ouvriers militaires d'administration.

DIUS : Division d'infanterie américaine.

JMO : Journal des marches et opérations.

MP : *Military Police*.

RAC : Régiment d'artillerie de campagne (également RA, régiment d'artillerie).

RI : Régiment d'infanterie.

RIC : Régiment d'infanterie coloniale.

SHD-DAT : Service historique de la Défense, département de l'armée de terre.

SOS : *Services of Supply*.

USS : *United States Ship*.

USAT : *United States Army Transport*.

YMCA : *Young Men's Christian Association*.

YWCA : *Young Wome's Christian Association*.

Préface

Voilà un ouvrage qui arrive à point nommé. Il est publié en plein centenaire de la Première Guerre mondiale et remet en perspective l'histoire de la présence du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire, ville qui rappelons-le, fut la première à connaître le débarquement de *Sammies*, dès le 26 juin 1917.

Ce travail renouvelle nos connaissances et la recherche sur le sujet. Il s'inscrit dans le courant de cette histoire connectée chère à Patrick Boucheron, professeur au Collège de France qui a publié récemment, non sans succès du reste, une *Histoire mondiale de la France*. Incontestablement, ce livre provoque des réflexions, ouvre des champs et, espérons-le, encouragera de nouvelles recherches. C'est en effet bien à une articulation entre histoire locale et globale qu'invitent ces pages.

Erwan Le Gall n'est pas non plus un inconnu. Spécialisé notamment dans l'étude de la Première Guerre mondiale, il est l'auteur d'*Une entrée en guerre, le 47^e régiment d'Infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-Juillet 1915)* publié aux Éditions Co-dex en 2014 et a assuré la codirection de plusieurs volumes collectifs : *Pour une histoire de la France libre* avec Patrick Harismendy en 2012 et l'année suivante *Petites patries dans la Grande Guerre* avec Michaël Bourlet et Yann Lagadec. Ces deux livres ont paru aux Presses universitaires de Rennes. Il est par ailleurs l'auteur de nombreux articles et est membre du comité de rédaction d'*En Envor, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*. Ajoutons, enfin, qu'il prépare à l'Université Rennes II, sous la direction du professeur Luc Capdevila, une thèse sur le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo dans la Première Guerre mondiale. C'est du reste cette fine connaissance de l'armée française de 1914-1918 qui lui permet d'appréhender avec précision les forces et les faiblesses du corps expéditionnaire américain, redonnant ainsi ses lettres de noblesse à une histoire militaire trop souvent déconsidérée.

Très investi dans les commémorations du centenaire du débarquement des Américains à Saint-Nazaire, il a donné plusieurs conférences à ce propos. Il fut ainsi l'un des intervenants du colloque international organisé à Saint-Nazaire par le Centre de recherche en histoire internationale et atlantique (CRHIA) de l'Université de Nantes : « *Voilà les Américains !* » *Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulation et diffusion des idées et savoirs*. Il a enfin été, dans le cadre de l'opération « The Bridge », commémorant le centenaire du débarquement des Américains à Saint-Nazaire, le commissaire de l'exposition *Pour la liberté des peuples et la démocratie, le corps expéditionnaire américain pendant la Première Guerre mondiale* présentée du 24 juin au 1^{er} juillet 2017 sur le paquebot *Queen Mary 2*.

Cette enquête prolonge et élargit d'autres travaux, ouvrages, thèses qui renouvellent nos savoirs sur ce débarquement des Américains à Saint-Nazaire et en France, et plus globalement sur l'histoire de la Première Guerre mondiale. Citons pêle-mêle Samuel Boche sur le sport ou encore Laëtitia Pichard dont la thèse en cours est centrée sur La Rochelle. Il se fonde sur des recherches poussées aux archives de Loire-Atlantique, à Nantes, mais aussi

sur l'exploitation de précieux fonds photographiques conservés à Saint-Nazaire et de sources américaines désormais accessibles à la recherche grâce à Internet. Le renouvellement des connaissances provient donc, ici, d'une documentation inédite mais également de perspectives historiographiques nouvelles, permettant de réévaluer le matériel archivistique déjà exploité par Yves-Henri Nouaillhat dans sa thèse *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire* parue en 1972. Cette question était quelque peu restée dans l'ombre et l'on mesure ici sans peine l'effet bénéfique des cycles commémoratifs : au-delà du sacro-saint « devoir de mémoire », ils constituent également un effet d'aubaine permettant de diffuser de nouvelles connaissances et de poser les jalons des recherches futures.

Ainsi cet ouvrage souligne de façon précise et variée nos rapports au corps expéditionnaire américain, à l'Amérique, à la Première Guerre mondiale, et plus largement encore à l'autre, notamment à travers la place et le rôle des Noirs dans l'effort de guerre des États-Unis. Il revient sur le fossé qui existait entre deux mondes qui durent se côtoyer de 1917 à 1919, mais qui furent ravis de retrouver « leurs mondes d'avant », la guerre finie. Alors un épisode sans lendemain ? Pas sûr. La SDN montre, même inachevée, une présence des États-Unis sous-jacente, celle du premier banquier dans les affaires du monde désormais, perspective d'un nouvel ordre américain explorée avec brio par l'historien britannique Adam Tooze.

Mais, fondamentalement, là n'est pas le propos de ce livre. Contrairement à ce que l'on pourrait croire, la greffe américaine ne prend pas vraiment à Saint-Nazaire : le trafic portuaire retombe rapidement et les gigantesques camps disparaissent même si des infrastructures (voies ferrées, réservoirs d'eau, entrepôt frigorifique) demeurent. Finalement, seule l'arrivée du taylorisme semble pouvoir véritablement appuyer l'idée d'un XX^e siècle américain débutant en 1919. Le paradoxe est qu'à Saint-Nazaire, cette profonde mutation du monde du travail s'opère... avant l'arrivée des *Doughboys*. Le legs culturel de l'*Oncle Sam* est donc, contrairement à ce que suggère trop souvent la vulgate commémorative, assez complexe à identifier.

Ces constats servent de point de départ à l'auteur pour développer une réflexion originale : si l'entrée en Première Guerre mondiale des États-Unis est souvent présentée comme une étape décisive du processus de totalisation du conflit, une analyse ressermée, circonscrite à la région de Saint-Nazaire, montre que ce mouvement n'est pas sans limites, voire parfois forces contraires. C'est là une hypothèse puissante et originale qui, gageons-le, ne manquera pas d'être discutée. En tout cas, elle nous invite avec force à revenir dans une histoire franco-américaine dont on peut aisément affirmer qu'elle n'a pas la postérité qu'elle aurait dû/pu connaître. Là est de surcroît un des mérites essentiels de cet ouvrage : nous inciter à comprendre ce que fut dans toutes ses composantes cette présence américaine dans la région de Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale et ce qu'elle nous a légué aujourd'hui, ici et ailleurs.

Pierre JÉGO

*Professeur d'histoire-géographie au lycée Grand Air de La Baule
Membre de l'association Les Clionautes*

Introduction

Une poignée de semaines après l'entrée officielle en Première Guerre mondiale des États-Unis, survenue le 6 avril 1917, *Le Phare de la Loire* affirme que « l'Amérique ira jusqu'au dernier dollar et au dernier homme » dans le conflit qui l'oppose désormais à l'Allemagne¹. Percutante, cette phrase est à l'image du patron de ce quotidien nantais, le fantasque Maurice Schwob. Fils de juif alsacien, il cultive avec son père Georges, qui achète *Le Phare* au milieu des années 1870 et à qui il succède à la direction, une vibrante fibre patriotique. Sans surprise, son journal s'engage sans concession aucune, dès les toutes premières heures de la mobilisation générale, en août 1914, dans l'union sacrée de la défense de la patrie contre un ennemi érigé en figure de la « barbarie »². L'essoufflement de la guerre de mouvements et l'enlisement du conflit dans l'interminable siège mutuel des tranchées n'entament nullement la verve de ce polytechnicien. Narquoise récompense, il reçoit même 521 voix lors de l'élection du « grand chef de la tribu des Bourreurs de crânes » organisée en 1916 par *Le Canard enchaîné*³.

Terrible, l'affirmation selon laquelle « l'Amérique ira jusqu'au dernier dollar et au dernier homme » n'étonne donc pas qui connaît *Le Phare de la Loire* et son directeur. Mais cette phrase n'en n'interroge pas moins l'historien. La source, tout d'abord, pose question. Faut-il raccorder ce patriotisme sans faille aux origines juives-alsaciennes de la famille Schwob, l'engagement dans le conflit apparaissant pour beaucoup d'Israélites comme le moyen de définitivement « prouver » leur loyauté envers la France ?⁴ En absence de témoignage explicite, il est difficile d'être définitif. Ce d'autant plus qu'à Rennes le catholique *L'Ouest-Éclair* n'est lui non plus pas exempt de propos outranciers. C'est ainsi que, le 5 avril 1917, Emmanuel Desgrées du Loû n'hésite pas à filer une singulière trame historique lui permettant d'affirmer qu'avec l'entrée en guerre des États-Unis vient « le commencement de la fin » du conflit :

¹ « L'Aide que nous apportent les États-Unis », *Le Phare de la Loire, de Bretagne et de Vendée*, 102^e année, n°31 831, 17 mai 1917, p. 1. On notera le rôle secondaire, pour ne pas dire périphérique, de l'Autriche-Hongrie dans cette rhétorique.

² Sur les mécanismes de patriotisme défensif lors de l'entrée en guerre, se reporter à l'étude incontournable de BECKER, Jean-Jacques, 1914, *Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presses nationales de la Fondation des Sciences politiques, 1977.

³ Il est vrai bien loin derrière le socialiste brestois Gustave Hervé et le ténor nationaliste Maurice Barrès qui en récolte chacun dix fois plus. Sur Maurice Schwob et *Le Phare de la Loire* on pourra notamment renvoyer à COZIC, Jean-Charles & GARNIER, Daniel, *La Presse à Nantes de 1757 à nos jours*. Tome II. *Les années Schwob (1876-1928)*, Nantes, L'Atalante, 2008.

⁴ Sur cette question, se reporter au magistral article de LE FOLL-LUCIANI, Pierre-Jean, « Une guerre assimilatrice ? Stratégies discursives et reconfigurations identitaires chez les juifs d'Algérie durant la Première Guerre mondiale », in GREGORI, Sylvain et PELLEGRINETTI, Jean-Paul, *Minorités, identités régionales et nationales en guerre. 1914-1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 151-168 ainsi qu'à MARIOT, Nicolas, *Histoire d'un sacrifice. Robert, Alice et la guerre*, Paris, Seuil, 2017, biographie du sociologue Robert Hertz qui n'est pas sans points communs.

« À 135 ans de distance, le président Wilson paie à la République française la dette de reconnaissance contractée par son prédécesseur Washington envers le roi de France. Ainsi s'affirment, une fois de plus, la continuité de notre histoire et la valeur morale du lien de solidarité qui rattache la patrie moderne à celle du passé et conserve à notre pays, malgré les révolutions et les changements de régime politique, son visage d'immortelle jeunesse...

Aussi bien, en 1914, 1915, 1916 et 1917, comme en 1778 et dans les années qui suivirent, c'est encore pour la liberté que se bat la France, pour la sienne, mais aussi pour celle du monde. Notre guerre est essentiellement une guerre d'indépendance. Nous avons seulement la joie d'avoir à nos côtés, dans cette lutte qui ébranle toute la planète, notre adversaire d'autrefois, notre grande amie l'Angleterre, devenue l'alliée de ce même peuple américain dont nous assurâmes contre elle, à la fin du dix-huitième siècle, l'émancipation »⁵.

À Brest, la *Dépêche* n'est pas en reste et proclame lapidairement, en première page de l'édition datée du 7 avril 1917, que « les Boches ont un ennemi en plus » à la suite de la ratification, par la Chambre des représentants, de « la résolution en faveur de la guerre contre l'Allemagne »⁶. À en croire le quotidien finistérien, cette décision n'est ni plus ni moins qu'une légitime réponse à l'agressivité de Berlin qui planifiait « [d']occuper New-York, Boston et Baltimore, [de] s'emparer du président Wilson et [de] le retenir comme otage au Mexique pendant que 300 000 réservistes allemands partis d'Amérique envahiraient le territoire canadien et que, en Europe, les hordes prussiennes prendraient Calais et envahiraient l'Angleterre »⁷. Dans ces conditions, comment s'étonner que l'éditorialiste Paul d'Armon affirme dans les colonnes de ce même journal que c'est « pour défendre les Belges et les Arméniens » que les États-Unis entrent en guerre, l'Allemagne étant présentée comme un ennemi du « droit de l'humanité » ?⁸

Comme un écho transatlantique, la presse américaine, elle aussi, verse à de nombreuses reprises dans l'outrance. Parmi une multitude d'exemples, mentionnons en avril 1918 une publicité en faveur de l'émission du 3^e emprunt de la Liberté (*Liberty Loan*). Cette réclame montre la photographie d'un gourdin dont serait équipée l'armée allemande et est accompagnée d'un texte dont le message est particulièrement explicite :

« Ceci est la sinistre réalité qui rappelle pourquoi nous combattons. La massue ci-dessus – cliché provenant d'un photographe officiel – pourrait être l'arme d'un homme des cavernes d'il y a 5 000 ans. C'est en fait l'arme avec laquelle les soldats allemands achèvent leurs ennemis blessés sur le champ de bataille, ce même champ de bataille où les *boys* américains combattent.

⁵ « Le commencement de la fin », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6365, 5 avril 1917, p. 1. Sur l'histoire de ce quotidien se reporter à DENIS, Michel, HARISMENDY, Patrick et LAGRÉE, Michel, *L'Ouest-Éclair. Naissance et essor d'un grand quotidien régional, 1899-1933*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2000.

⁶ « Les Boches ont un ennemi de plus », *La Dépêche de Brest*, 31^e année, n°11659, 7 avril 1917, p. 1.

⁷ « Les Allemands avaient projetés l'invasion des États-Unis », *La Dépêche de Brest*, 31^e année, n°11591, 29 avril 1917, p. 1.

⁸ D'ARMON, Paul, « Le Champion », *La Dépêche de Brest*, 31^e année, n°11595, 3 mai 1917, p.1.

Il n'y a qu'une réponse à apporter à de telles méthodes : vaincre les armées allemandes. L'Amérique a pris son épée pour apporter cette réponse. Notre armée est en France pour contribuer à remporter sur le champ de bataille cette victoire, pour que la civilisation soit sauvée, pour que l'Amérique soit sauvée »⁹.



Illustration 1 : Publicité en faveur de l'émission du troisième emprunt de la Liberté publiée le 4 avril 1918 dans le *Williston Graphic*

Journal destiné aux soldats du corps expéditionnaire projeté en Europe, le *Stars & Stripes* use volontiers de cette rhétorique de la « guerre de civilisation », notamment par l'intermédiaire de caricatures particulièrement violentes. L'une d'elles, pour ne citer qu'un exemple, figure l'Allemagne sous les traits d'une jeune femme allongée sur le dos, le ventre transpercé par un immense glaive dont la lame porte l'inscription « Kaiserism ». Intitulé « Paix », le dessin suggère implicitement que celle-ci ne peut être conquise sans la

⁹ *Williston Graphic*, vol. XXIII, n°42, April 4, 1918, p. 15. Cette réclame est diffusée dans des journaux publiés aux quatre coins des États-Unis.

mise à mort de l'Allemagne¹⁰. Dès lors, se pose la question de savoir si la presse est véritablement le miroir de l'âme des contemporains ou si, au contraire, elle agit à la manière d'un prisme déformant.

De tels discours sont assurément dans l'air du temps si l'on en juge par ce que l'on peut percevoir de la sphère publique de l'époque. Dans une « déclaration en l'honneur des États-Unis », le Président du Conseil Alexandre Ribot prononce devant la Chambre des députés, le 5 avril 1917, des mots particulièrement forts :

« Après avoir tout fait pour affirmer son attachement à la paix, la grande nation américaine déclare solennellement qu'elle ne peut rester neutre dans cet immense conflit entre le droit et la violence, entre la civilisation et la barbarie. Elle considère qu'il est de son honneur de relever les défis portés à toutes les règles du droit international si laborieusement édifiées par l'effort commun des nations civilisées. [...] »

Si le monde avait pu garder le moindre doute sur le sens profond de la guerre où nous sommes engagés, le message du président des États-Unis dissiperait toute obscurité. Il fait apparaître à tous que la lutte est véritablement une lutte entre l'esprit de liberté des sociétés modernes et l'esprit de domination des sociétés encore asservies à un despotisme militaire. (*Applaudissements vifs et prolongés*). C'est ce qui fait que ce message retentira jusqu'au fond de tous les cœurs comme un message de délivrance apporté au monde. (*Applaudissements*).

Le peuple qui a fait au dix-huitième siècle la déclaration des droits sous l'inspiration des écrits de nos philosophes, le peuple qui a mis au premier rang de ses héros Washington et Lincoln, le peuple qui, au siècle dernier, s'est déchiré lui-même pour abolir l'esclavage (*Toute la Chambre se lève...*) était bien digne de donner au monde un tel exemple. [...] En voyant s'éveiller partout dans le monde la conscience des peuples et s'élever une immense protestation contre les atrocités dont nous sommes victimes, nous sentons plus vivement que nous ne combattons pas seulement pour nous-mêmes et pour nos alliés mais pour quelque chose d'immortel, et que nous travaillons à fonder un ordre nouveau... »¹¹

On reconnaît bien là les éléments classiques d'une certaine culture de guerre faisant de ce conflit l'affrontement de la « justice », du « droit » et de la « civilisation » contre la « barbarie » incarnée par l'Allemagne¹². En conséquence et comme le rappelle l'ambassadeur de France aux États-Unis Jean-Jules Jusserand, on comprend que l'Entente soit décidée à poursuivre le conflit « coûte que coûte jusqu'à la victoire »¹³. Pour autant,

¹⁰ « Peace », *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°25, July 26, 1918, p. 4.

¹¹ RIBOT, Alexandre, *Journal de Alexandre Ribot et correspondances inédites (1914-1922)*, Paris, Plon, 1936, p. 52-53.

¹² HORNE, John et KRAMER, Allan, *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005, p. 317 définissent la culture de guerre comme une grille de lecture donnant du sens au conflit en cours. Pour une réflexion synthétique sur cette notion âprement discutée par l'historiographie française, on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Ériger 1870 en fondement d'une protoculture de la Première Guerre mondiale : l'exemple breton », *En Envoyé; revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°4, été 2014, en ligne.

¹³ Cité in NOUAILHAT, Yves-Henri, *France et États-Unis. Août 1914-Avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979, p. 328.

il est intéressant de remarquer que ce discours n'est pas circonscrit aux seules hautes sphères de l'État mais est également relayé par les exécutifs locaux. Dès la fin du mois de juin 1917, le maire de Saint-Nazaire, Louis Brichaux, fait apposer une affiche sur les murs de sa ville dans laquelle il proclame que « la Grande République Américaine et la nôtre luttent pour la réalisation du même idéal de Civilisation, de Justice et d'Honneur »¹⁴. Néanmoins, se pose la question de savoir si ce discours est représentatif de l'état d'esprit de la population nazairienne d'alors. Les archives, et notamment les témoignages de Nazairiens demeurés en leur ville pendant le conflit, étant particulièrement rares, il est difficile d'être ici définitif. Rappelons toutefois que le *Travailleur de l'Ouest* affirme dans son édition du 7 janvier 1917 que « par cette guerre nous faisons guerre à la guerre mais nous interdisons toute pensée de vengeance »¹⁵.

Saint-Nazaire et la guerre totale

Le propos de cet « organe socialiste, syndicaliste, coopératif et maritime » n'est pas neutre. Certes, il ne s'agit sans doute pas là d'une opinion dominante et il convient donc de se garder de tout risque de surinterprétation en lui conférant une importance qu'il n'a pas eue. Pour autant, il n'en demeure pas moins que ces mots sont intéressants en ce qu'ils rompent l'unanimité des discours et rappellent qu'à Saint-Nazaire, comme en maints endroits de France du reste, quelques individus se démarquent de l'idéologie patriotique dominante. Or, comme le rappelle l'éminent historien J.-L. Robert, « si les questions du nationalisme et de la construction d'un monde pacifié, ou celles des violences dramatiques de la guerre, comptent grandement, la Première Guerre mondiale, guerre totale, pose aussi les questions d'une économie et d'une société mobilisée »¹⁶. En d'autres termes, tant par les discours qui la sous-tendent que par les masses qu'elles mobilisent, dans toutes les acceptions du terme, et les violences qu'elle génère, la séquence 1914-1918 s'impose à tous les contemporains, créant *de facto* l'impression d'un conflit total. Pour autant, et le propos relevé dans l'édition du 7 janvier 1917 du *Travailleur de l'Ouest* le rappelle, un tel constat n'implique pas nécessairement un unanimisme des opinions et des conduites. C'est cette analyse que nous entendons approfondir dans cet ouvrage.

Il est vrai que bien des aspects de cette guerre que l'on dit alors « Grande », comme si toutes les précédentes paraissaient aux yeux des contemporains de moindre intensité, soulignent cette belligérance que l'on voit souvent qualifiée de totale : le nombre de combattants mobilisés, l'effroyable bilan humain, l'érosion de la frontière entre civils et militaire (que cela soit par l'intermédiaire des bombardements aériens sur Londres et Paris, des atrocités allemandes de l'été 1914 ou encore du génocide des Arméniens), le poids exorbitant du pouvoir militaire face aux autorités civiles (très sensible en Allemagne, allant *decrecendo* en France, bien moindre aux États-Unis), la conversion de l'outil industriel au service de l'effort de guerre, les discours visant non seulement à dénigrer mais à déshumaniser l'ennemi et appelant à son éradication... Pour ne citer qu'un exemple, dans

¹⁴ Bibliothèque nationale de France : Agence photographique Rol, 49722.

¹⁵ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 65, 22 FA 7, chemise 8.

¹⁶ ROBERT, Jean-Louis, « Introduction », in ROBERT, Jean-Louis (dir. en collaboration avec CHAURAND, David), *Le syndicalisme à l'épreuve de la Première Guerre mondiale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 10.

son ordre général n°318 du 30 juillet 1918, le général Charles Mangin, alors à la tête de la X^e armée, n'hésite pas à dramatiser l'enjeu des combats que ses troupes s'apprentent à livrer aux côtés des Américains : « Vous avez acquis pleinement le sentiment de votre supériorité sur le barbare, ennemi du genre humain tout entier, contre lequel luttent les Enfants de la Liberté »¹⁷. Propos invraisemblables qui disent bien l'intensité de ce conflit.

La notion de guerre totale est néanmoins plus complexe que ne le suggère la description ci-dessus. Forcée à propos de la Première Guerre mondiale par l'écrivain français Léon Daudet puis le général allemand Érich Ludendorff, cette idée est avant tout une réplique du formidable séisme qu'est la séquence 1914-1918 : des millions de morts, de blessés, de traumatisés... bref, un choc sans précédent et compris comme une rupture historique majeure. Le concept connaît depuis une réelle popularité dans les milieux académiques mais n'est pas sans susciter un certain nombre de controverses. Ainsi, l'historien américain D. Bell rappelle que la guerre totale est moins une réalité observée qu'un appel vers un absolu, autrement dit un discours visant à une mobilisation toujours plus importante de la sphère civile au service de l'armée, jusqu'à arriver à un point de fusion entre ces deux espaces¹⁸. C'est ce que suggère par exemple, le 18 mai 1917, Woodrow Wilson lorsqu'il réclame que « la nation entière [forme] une équipe dans laquelle chacun doit jouer le rôle qui lui convient le mieux », assertion présentée par l'historienne H. Harter comme marquant, aux États-Unis, le début de ce processus¹⁹. Autrement dit, c'est bien en termes de forces qu'il faut penser, ce qui conduit à distinguer les mouvements conduisant vers la totalisation de la guerre mais aussi ceux, beaucoup moins souvent envisagés, qui s'éloignent de cette idée.

En d'autres termes, si certains éléments conduisent au point de combustion qu'est la guerre totale, d'autres forces ne participent pas de ce mouvement, voire même vont à son encontre. On reconnaît d'ailleurs bien là les débats qui traversent tout au long des années 1990-2000 l'historiographie française de la Grande Guerre à propos du « consentement patriotique » au conflit. Sans revenir sur cette controverse qui paraît par bien des égards périmée tant elle relève, au moins pour partie, d'obscures logiques de champs, la réponse apportée par les partisans de la « contrainte » permet de nuancer certaines idées, notamment en ce qui concerne le caractère « total » du conflit. Ainsi, les stratégies d'évitement mises en évidence par F. Rousseau rappellent que malgré les apparences, la quête de la victoire ne prime pas tout et que derrière un engagement volontaire dans l'artillerie peut aussi résider un désir de survie, cette arme étant éminemment moins meurtrière que l'infanterie²⁰. En réalité, nombreuses sont les traces dans les archives qui interrogent

¹⁷ Document reproduit in Secrétariat d'État aux anciens combattants (Mission permanente aux commémorations et à l'information historique), *70^e anniversaire de l'entrée en guerre des États-Unis d'Amérique, 1917-1987*, présentation, feuillet 8.

¹⁸ Pour une présentation synthétique de ces débats historiographiques, on renverra à BELL, David A., CRÉPIN, Annie, DREVILLON, Hervé, FORCADE, Olivier et GAINOT, Bernard, « Autour de la guerre totale », *Annales historiques de la Révolution française*, n°366, 2011, p. 153-170.

¹⁹ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017, p. 163.

²⁰ ROUSSEAU, Frédéric, « De l'élan patriotique aux stratégies d'évitement. Anatomie des engagements volontaires souscrits à Nîmes durant la Grande Guerre », in HEYRIES, Hubert et MURACCIOLE, Jean-François, *Le Combattant volontaire en Europe au XX^e siècle, de l'engagement politique à*

l'unanimité des sociétés en guerre. À Saint-Nazaire, la chronique des faits divers en est une parfaite illustration. En juin 1918, Charles Grouet, un manœuvre de 38 ans, est arrêté pour avoir dérobé dans l'enceinte du camp américain où il est employé « deux couvertures, une gamelle et une assiette »²¹. Sans doute anecdotique, un tel acte est néanmoins révélateur de comportements qui peuvent, le cas échéant, entrer frontalement en contradiction avec l'effort qu'exige la quête de la victoire face à l'Allemagne. Et l'on pourrait multiplier les exemples de la sorte. Dès lors, face à ce qui semble relever de la poursuite d'intérêts individuels, le port ligérien se révèle comme traversé lors de la séquence 1917-1919 par des logiques qui, parfois, sont contraires à celle de la guerre totale. C'est pour cela que nous souhaitons l'interroger sous l'angle d'un espace de dé-totalisation du conflit.

Les États-Unis eux-mêmes illustrent bien cette conjonction de forces antagoniques à l'œuvre dans cette idée de guerre totale. Une synthèse récemment publiée rappelle fort justement que, prenant acte de ce que l'économie est en 1914 mondialisée, le président Wilson est persuadé que non seulement son pays aura à souffrir de la guerre mais qu'il ne pourra pas s'en tenir durablement éloigné. Les marchés pensent d'ailleurs de même puisque les cotations de Wall Street cessent au début du mois d'août 1914, pour ne reprendre que 4 mois plus tard. Il est vrai que l'économie américaine, qui fabrique plus du tiers des produits manufacturés mondiaux, soit autant que les industries britanniques, françaises et allemandes cumulées, est particulièrement dépendante du libre-échange. En effet, sans commerce, point de moyen d'écouler la production et, par conséquent, de faire rentrer du numéraire. Dépendants de la flotte britannique, on comprend mieux pourquoi les États-Unis ne parviennent pas longtemps à rester en dehors du conflit – quand bien même l'auraient-ils réellement souhaité tant le « militarisme » et l'« autoritarisme » allemands sont aux antipodes de l'individualisme américain – et réorientent rapidement leur *business model* en faveur de l'Entente²². Éloquentes, les balances commerciales et du crédit américains disent bien l'aptitude de ce qui est encore souvent appelé « la guerre européenne » à aspirer dans le conflit des pans entiers du globe, la neutralité de Washington relevant en définitive plus d'une non-belligérance que de la poursuite d'une tradition isolationniste²³.

Assurément, ce mouvement de totalisation fait écho à la démographie américaine d'alors. Les États-Unis comptent en effet sur leur territoire 8,3 millions d'individus d'origine germanique, dont 2,5 millions sont nés en Allemagne. Donald J. Trump, 45^e locataire de la Maison blanche et en exercice à l'occasion des commémorations du centenaire de l'entrée en guerre de l'*Oncle Sam*, en est du reste une belle incarnation puisque son grand-père, Friedrich, naît en 1889 à Kallstadt, petite localité nichée dans l'actuel land de Rhénanie-Palatinat, entre Kaiserslautern et Mannheim. À ce total déjà impressionnant, il faut ajouter 2,5 millions de personnes dont les racines plongent dans l'Empire

l'engagement professionnel, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007, p. 133-167.

²¹ « Vol », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5818, 30 juin 1918, p. 4.

²² HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 27-61.

²³ MÉLANDRI, Pierre, *Histoire des États-Unis 1865-1996*, Paris, Nathan Université, 1996, p. 93 ; HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 55.

austro-hongrois et 4,5 millions d'Américains d'origine irlandaise qui, plus encore après la sanglante Pâques de 1916, se révèlent être bien peu enclins à être favorables à la Grande-Bretagne. D'un autre côté, le pays compte 2 millions de Britanniques et autant d'Italiens. On voit donc que le choix initial de la neutralité américaine tient tout autant à des convictions isolationnistes et à des impératifs électoraux qu'à la volonté de préserver une unité nationale fragile ²⁴. Tout comme le volet économique, la réalité démographique participe donc d'une incontestable totalisation du conflit puisqu'il est, pratiquement, impossible à Washington d'y échapper. Mais là n'est pas la seule force à l'œuvre puisque le monde des années 1910 a beau être grandement connecté, il est aussi régi par la puissance des Nations qui, toutes, parfois même comme des somnambules, veillent jalousement à leurs intérêts particuliers ²⁵. À cet égard, la décision de Washington d'entrer en guerre aux côtés de l'Entente, mais non en son sein ²⁶, révèle bien une limite des forces de totalisation à l'œuvre entre 1917 et 1919, si ce n'est même un processus de dé-totalisation du conflit, notion qui est au cœur de cet ouvrage.



Figure 1 : Neutralité américaine et forces de totalisation du conflit européen, 1914-1917

²⁴ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 35-36.

²⁵ CLARK, Christopher, *Les Somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre ?*, Paris, Flammarion, 2013.

²⁶ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 133.

En introduisant ce vocable nouveau, nous entendons revenir sur l'unanimité des opinions et des conduites en Grande Guerre en interrogeant le poids des logiques particulières au sein des destinées nationales. En définitive, en forgeant ce néologisme de dé-totalisation, nous souhaitons qualifier l'ensemble des opinions et conduites individuelles et collectives qui vont à l'encontre de la poursuite du conflit en cours. En d'autres termes, ce concept se rapporte à des survivances de logiques de temps paix s'opposant au processus de totalisation devant, *in fine*, aboutir à la fusion de la société civile dans la sphère militaire, preuve qu'au final la poursuite de la victoire ne prime pas sur tout. Le paradoxe est que la guerre est par définition un fait social total, champ d'investigation qui ne saurait être réduit aux seules dimensions militaires mais doit également englober les aspects politiques, économiques ou encore culturels²⁷. Aussi, la dé-totalisation que nous entendons examiner dans ce volume impose de se baser sur une combinaison d'approches différentes pour pouvoir être saisie. Pour ce faire, le territoire nazairien, et plus encore la présence du corps expéditionnaire américain entre 1917 et 1919, s'imposent d'emblée comme des terrains particulièrement prometteurs, étant entendu que pour une enquête telle que celle que nous nous proposons de conduire ici, le recours aux échelles géographiquement circonscrites s'impose.

Perspectives historiographiques

Un tel questionnement n'est toutefois pas sans enjeux. Interroger la dé-totalisation à l'œuvre dans l'estuaire de la Loire en 1917-1919, c'est en effet mettre en perspective la réalité de l'alliance franco-américaine pendant le conflit. Certes, il ne s'agit pas là d'une problématique nouvelle puisque les accroc qui jalonnent la relation entre Washington et Paris n'ont plus beaucoup de secrets depuis la thèse, aujourd'hui classique, d'A. Kaspi²⁸. Ceux-ci ont d'ailleurs été confirmés, à la fin des années 1990, par un très stimulant article de l'historienne J. Keene qui s'attarde, notamment, sur l'impact de ces antagonismes sur les mémoires nationales françaises et américaines²⁹. Pour autant, notre propos est d'adopter ici un autre regard, moins par le bas, assurément conforme aux orientations de la nouvelle histoire militaire mais qui aurait pour conséquence d'opposer de manière sans doute un peu trop factice et verticale Paris et « la province », que décentré, c'est-à-dire se focalisant sur Saint-Nazaire et ses environs.

Interroger cette aire géographique en 1917-1919 sous l'angle d'un espace de dé-totalisation du conflit revient en outre à questionner l'Union sacrée d'un pays agissant tel un monolithe par et pour l'effort de guerre, sans d'autres perspectives ni aspirations que la victoire « du droit et la civilisation » contre la « barbarie ». Au sens strict, l'Union sacrée s'agit avant tout d'un phénomène politique. Redoutablement efficace, cette formule naît le 4 août 1914 dans la bouche de René Viviani prononçant pour le Président de la République Raymond Poincaré un discours à la Chambre des députés : « Dans la guerre qui s'engage, la France [...] sera héroïquement défendue par tous ses fils, dont rien

²⁷ AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, « Guerre », in SIRINELLI, Jean-François et GAUVARD, Claude, *Dictionnaire de l'historien*, Paris, Presses universitaires de France, 2015, p. 314.

²⁸ KASPI, André, *Le Temps des Américains, 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976.

²⁹ KEENE, Jennifer D., « Uneasy Alliances : French Military Intelligence and the American Army during the First World War », *Intelligence and National Security*, vol. 13, n°1, 1998, p. 18-36.

ne brisera l'Union sacrée et qui sont aujourd'hui assemblés dans une même indignation contre l'agresseur et une même foi patriotique »³⁰. Mais loin de se cantonner à la sphère strictement politique, l'expression ne tarde pas à se charger de vertus métonymiques et désigne bientôt le basculement de tout un pays dans le conflit et l'occultation provisoire des dissensions d'antan. À gauche, ce basculement est particulièrement sensible puisque de nombreux responsables socialistes se rangent dans l'effort commun pour la défense de la patrie³¹. Point de soudain retournement de veste ici mais la confrontation de deux solidarités, la première à la nation, la seconde à l'internationalisme, un rapport de force aboutissant à la fin du mois de juillet 1914 à la victoire incontestable de la fidélité au drapeau tricolore. Ajoutons d'ailleurs que les milieux socialistes ne font nullement exception puisque B. Goujon observe les mêmes logiques au sein des pourtant très transnationales familles aristocratiques qui, en l'espace de quelques heures, peuvent se disloquer du fait du tracé des frontières nationales³². Après tout, Guillaume II n'est-il pas apparenté aux familles régnant en Grande-Bretagne et en Russie ? D'ailleurs, l'image de la guerre comme ciment de la cohésion nationale existe également en Allemagne où on l'appelle *Burgfrieden*³³. Celle-ci, d'une certaine manière, semble faire écho à la « guerre totale » du général Ludendorff, symbiose parfaite entre l'armée et le peuple³⁴.

Mais, pour ce qui nous concerne, plus que d'Union sacrée, c'est plutôt d'un syncrétisme qui n'attend pas l'Armistice du 11 novembre 1918 pour se rompre qu'il s'agit ici. Les exemples ne manquent pas même si les traces laissées dans les archives sont ténues et, la plupart du temps, difficiles à interpréter. Que penser par exemple du cas de Jules Moisan, ce « préposé des douanes » originaire de Savenay qui, en juillet 1917, abandonne l'infanterie pour servir dans l'artillerie ? Certes, ce soldat de 2^e classe est évacué malade en juin 1915 puis blessé le 1^{er} mai 1917, atteint à l'épaule et à l'abdomen par plusieurs balles allemandes. Ce sont d'ailleurs les cicatrices résultant de ces plaies en séton qui invitent la commission de réforme de Nantes à le proposer pour l'artillerie montée, c'est-à-dire tractée par la force du moteur, puisqu'elles gênent « le port du sac »³⁵. Pour autant, et sans le moins du monde souhaiter attenter à la mémoire de ce poilu, qui se voit d'ailleurs décerner en juillet 1934 la médaille militaire, n'y a-t-il pas d'autres logiques à l'œuvre dans ce transfert ? Plus en retrait sur le champ de bataille, l'artillerie est en effet une arme beaucoup moins exposée que l'infanterie. Dès lors, qui peut assurer que Jules Moisan n'a pas vu là une opportunité de maximiser ses chances de survie, dimension qui on s'en doute primait toute autre considération ? Dans un tout autre genre, intéressant est également le cas de ce matelot anglais inculpé pour des « propos défaitistes » prononcés

³⁰ BECKER, Jean-Jacques, « Unions sacrées et sentiment des responsabilités », AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques (dir.), *Encyclopédie de la Grande Guerre 1914-1918*, Paris, Bayard, 2004, p. 205-217.

³¹ Pour une réflexion à l'échelle de la Bretagne, LE GALL, Erwan, « Le ralliement à la guerre de 1914 de deux figures de la gauche bretonne : digressions sur la notion d'antimilitarisme », *En Envor, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°5, hiver 2015, en ligne.

³² GOUJON, Bertrand, *Du Sang bleu dans les tranchées. Expériences militaires de nobles français durant la Grande Guerre*, Paris, Vendémiaire, 2015.

³³ BECKER, Jean-Jacques, « Unions sacrées... », *art. cit.*, p. 211-213.

³⁴ LUDENDORFF, général Érich, *La guerre totale*, Paris, Flammarion, 1937.

³⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1331. 2001.

dans un café de Saint-Nazaire ³⁶. Et que dire de « Jacob Matys, 37 ans, sujet hollandais, chauffeur à bord d'un navire américain, [...] arrêté [en juin 1918] par la police pour avoir chanté l'hymne allemand, au café des fleurs, place Marceau, où il aurait également tenu des propos bochophiles » ? ³⁷ S'agit-il de déboires de comptoirs résultant de quelques verres de trop ou ces paroles trahissent-elles une réelle faille dans l'opinion publique, y compris en ce qui concerne la population nazairienne ?

Ajoutons par ailleurs qu'il est impossible de réfléchir à l'espace particulier que constitue le port de Saint-Nazaire et ses alentours pendant la période 1917-1919 sans faire état du travail pionnier réalisé au début des années 1970 par l'historien Y.-H. Nouailhat. Né en 1935, agrégé d'histoire en 1960, il soutient son doctorat d'État en 1975, trois ans après avoir publié, aux prestigieuses éditions des Belles Lettres, un ouvrage qui fait encore aujourd'hui référence : *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire, 1917-1919* ³⁸. Ce volume appelle toutefois deux réflexions.

En premier lieu, il importe de le rapprocher d'un autre livre, aujourd'hui classique, celui du célèbre américaniste A. Kaspi intitulé *Le temps des Américains. Le concours américain à la France en 1917-1918* publié en 1976 et déjà évoqué plus haut ³⁹. Outre leur qualité indéniable, ces deux études appellent l'attention en ce qu'elles sont publiées à une époque où l'historiographie française de la Première Guerre mondiale est reléguée à l'arrière-plan, loin derrière la Seconde Guerre mondiale. Il est vrai que l'hexagone est alors en plein « syndrome de Vichy », pour reprendre les termes de l'historien H. Rouso, et que la période 1940-1944 est au cœur des débats et des mémoires. C'est l'influence de la révolution paxtonienne, du nom de cet Américain qui dans un ouvrage fondateur rappelle à l'opinion publique que cette commune de l'Allier est plus qu'une aimable ville de cure et qu'elle fut, aussi, la capitale de l'État français ⁴⁰. Les travaux de l'association préhistorique et historique de Saint-Nazaire en sont un bon exemple. En 1974, cette société savante propose un « survol de l'histoire moderne » de Saint-André-des-Eaux qui s'attarde sur « la guerre 1939-45 » mais élude le premier conflit mondial, comme si la commune était restée en dehors de l'hécatombe des tranchées et de la présence américaine en Basse-Loire ⁴¹. En Bretagne, la séquence 1914-1918 ne suscite en réalité guère les vocations et le terrain, délaissé par les universitaires, est occupé par de bonnes volontés qui, toutefois, ne

³⁶ « Une grave affaire », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5851, 2 août 1918, p. 3.

³⁷ « Fait divers », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5816, 27 juin 1918, p. 3.

³⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972. Ajoutons par ailleurs que ce volume a bénéficié avantageusement d'intuitions formulées par BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire, le port, la ville, le travail*, Moulins, Crépin-Leblond, 1948. Ce volume, tiré d'une thèse effectuée sous la direction d'Armand Rébillon, est fondamental en ce qu'il est pour une large partie basé sur une documentation consultée dans les années 1930 et ayant malheureusement considérablement souffert des bombardements de la Seconde Guerre mondiale. L'Écomusée de Saint-Nazaire conserve les notes de travail de Marthe Barbance dans cinq cartons référencés BA 63 à 67, archives aussi utiles qu'émouvantes.

³⁹ KASPI, André, *Le Temps des Américains, ...*, op. cit.

⁴⁰ ROUSSO, Henry, *Le syndrome de Vichy de 1944 à nos jours*, Paris, Seuil, 1987 et PAXTON, Robert, *La France de Vichy, 1940-1944*, Paris, Seuil, 1972.

⁴¹ « Survol de l'histoire moderne », in *Saint-André-des-Eaux*, Tome 3, Saint-Nazaire, Association préhistorique et historique de Saint-Nazaire, 1974, littérature grise, p. 14.

maîtrisent pas toujours les codes de la recherche ⁴². La remarquable thèse de C. Bougeard, soutenue à Rennes en 1986, est de ce strict point de vue très révélatrice : s'intéressant « au choc de la guerre » dans le département des Côtes-du-Nord, elle porte sur la période 1920-1950 et s'intéresse donc plus aux conséquences de l'hécatombe qu'au conflit lui-même ⁴³. On mesure d'autant plus l'originalité du travail d'Y.-H. Nouailhat qu'aucun port américain de la Grande Guerre ne bénéficie des mêmes attentions que Saint-Nazaire jusqu'à ce que L. Pichard, doctorante au Centre de recherches en histoire internationale et atlantique, ne débute son travail sur La Rochelle, au début des années 2010 ⁴⁴.

La production d'Y.-H. Nouailhat, que l'on pourrait ici rapprocher de celle de B. Nau ⁴⁵, conduit naturellement à formuler une seconde remarque, se rapportant cette fois-ci aux différents régimes d'écriture de l'histoire de la Première Guerre mondiale. Dans un essai publié en 2004, les historiens A. Prost et J. Winter mettent en évidence trois configurations historiographiques successives. La première, en vigueur jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, est dite diplomatique et s'intéresse, comme un reflet du paragraphe 231 du Traité de Versailles, aux responsabilités dans le déclenchement du conflit. Parmi les ouvrages les plus représentatifs de cette époque, mentionnons celui publié en 1925 par P. Renouvin – lui-même ancien combattant et ayant laissé un bras sur le Chemin de Dames – *Les origines immédiates de la Guerre*. Avec l'éloignement progressif du conflit vient une seconde génération d'historiens et une nouvelle manière d'en écrire l'histoire, dite sociale. C'est l'heure des grandes enquêtes quantitatives de la démographie historique. L'historiographie de la Grande Guerre se trouve alors révolutionnée par un certain nombre de travaux fondateurs, au premier rang desquels la thèse de J.-J. Becker sur l'entrée en guerre et celle d'A. Prost sur les anciens combattants, toutes deux effectuées d'ailleurs sous la direction de P. Renouvin. C'est dans ce courant historiographique que s'inscrit l'étude d'Y.-H. Nouailhat sur Saint-Nazaire et la Grande Guerre. Autrement dit, elle se situe avant la troisième configuration de l'historiographie de 14-18, dite culturelle en ce qu'elle s'intéresse aux productions intellectuelles (artistiques, littéraires...) et aux représentations mentales. Apparu au début des années 1990 avec des historiens tels A. Becker et S. Audoin-Rouzeau, s'articulant autour de la notion essentielle de « culture de guerre », ce courant historiographique bouleverse la compréhension du conflit et est à la source de nombreux questionnements très neufs. Parmi quelques exemples, mention-

⁴² Emblématiques sont à cet égard les ouvrages publiés par Roger Laouénan, volumes dénués d'appareil critique.

⁴³ BOUGEARD, Christian, *Le choc de la guerre dans un département breton : les Côtes-du-Nord des années 1920 aux années 1950*, thèse de doctorat d'histoire sous la direction de DENIS, Michel, Rennes, Université Rennes 2, 1986.

⁴⁴ PICHARD, Laetitia, *La présence américaine dans le Centre-Ouest de la France pendant la Première Guerre mondiale, 1917-1921*, thèse de doctorat d'histoire sous la direction de VILLERBU, Tangi, La Rochelle, Université de la Rochelle, en cours et *La Présence américaine à La Rochelle pendant la Première Guerre mondiale et la mise en valeur de son héritage patrimonial et culturel aujourd'hui*, Mémoire de recherche appliquée de Master 1 d'histoire, La Rochelle, Université de la Rochelle, 2012.

⁴⁵ NAU, Briec, *La présence américaine à Nantes pendant la Première Guerre mondiale*, mémoire de Master 2 d'histoire sous la direction de JEANNESSON, Stanislas, Université de Nantes, 2015.

nons les permissionnaires, la camaraderie combattante, les profiteurs de guerre et les embusqués ou encore les identités régionales ⁴⁶.

Interroger la région de Saint-Nazaire pendant la période 1917-1919 sous l'angle d'un espace de dé-totalisation du conflit nous conduit donc à prolonger le travail entrepris par Y.-H. Nouailhat, tout en bénéficiant des acquis les plus récents de l'historiographie, et notamment de ceux apportés par l'histoire culturelle. Ajoutons d'ailleurs qu'à nos yeux ceux-ci englobent les éléments apportés par les controverses engendrées par les notions de consentement et de culture de guerre. Notre regard est donc sans exclusive.

Sources

Mais l'avantage dont nous bénéficions n'est pas que bibliographique. En effet, du fait de vastes programmes de numérisation mis en œuvre outre-Atlantique, nous pouvons aujourd'hui accéder en quelques clics à une documentation importante qui n'était pas disponible pour l'enquête d'Y.-H. Nouailhat. Certes, pour des raisons financières, l'analyse des archives américaines relatives à la présence du corps expéditionnaire reste à mener et il est, par exemple, encore aujourd'hui impossible de savoir avec précision quelles sont les unités qui transitent par Saint-Nazaire entre 1917 et 1919. Pour autant, le regard américain sur cette période nous est plus accessible qu'il y a 40 ans et nous sommes aujourd'hui moins dépendants des archives produites par les autorités françaises, qu'elles soient civiles ou militaires.

Les collections de l'Écomusée de Saint-Nazaire constituent de ce point de vue un apport décisif au développement des connaissances. Cet établissement conserve en effet un fonds de 1300 photographies, clichés provenant directement des archives du *Signal Corps* et permettant justement de documenter ce regard américain sur Saint-Nazaire ⁴⁷. Certes, l'ouvrage classique d'Y.-H. Nouailhat accorde une large place à l'image mais celle-ci est moins utilisée comme source sur laquelle fonder le propos qu'à des fins strictement illustratives ⁴⁸. Il faut y voir la marque d'une époque où la science historique, en retard sur d'autres disciplines telles que l'ethnologie notamment, préfère s'en tenir aux archives papiers, à condition qu'elles proviennent de services officiels ou jaillissent de la plume d'un grand homme. Cela est particulièrement visible dans le domaine de l'étude de la Première Guerre mondiale où il faut attendre que R. Cazals publie, à la fin des an-

⁴⁶ PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre. Un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004 ; CRONIER, Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013 ; LAFON, Alexandre, *La Camaraderie au front. 1914-1918*, Paris, Armand Colin / Ministère de la Défense, 2014 ; BOULOC, François, *Les Profiteurs de guerre 1914-1918*, Paris, Complexe, 2008 ; RIDEL, Charles, *Les Embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007 et BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann, LE GALL, Erwan, *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

⁴⁷ Pour une présentation de ce fond se reporter à LE GALL, Erwan, « La section photographique du *Signal Corps* à Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale : source pour une histoire transnationale », communication prononcée lors du colloque international « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulations et diffusion des idées et des savoirs* », colloque international organisé à Saint-Nazaire du 22 au 24 juin 2017 par CATALA, Michel et JEANNESSON, Stanislas, actes à paraître.

⁴⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire...*, *op. cit.*

nées 1970, les célèbres carnets du tonnelier Louis Barthas pour que naisse l'engouement pour les témoignages de poilus, et que par la même occasion soit légitimée cette source ⁴⁹. Aujourd'hui, cette période est révolue et la photographie a pleinement le droit de cité dans un corpus de recherche ⁵⁰.

Par ailleurs, maints services américains d'archives, tant au niveau d'états, d'institutions universitaires qu'à l'échelon fédéral, présentent en ligne des documents qui permettent, pour une large part, de renouveler la compréhension de la présence américaine à Saint-Nazaire entre 1917 et 1919. C'est ainsi que de nombreux témoignages ressortent, notamment dans la perspective du centenaire de la Première Guerre mondiale, et nous donnent à voir l'œil que portent ces *Doughboys* sur le port ligérien et ses environs.

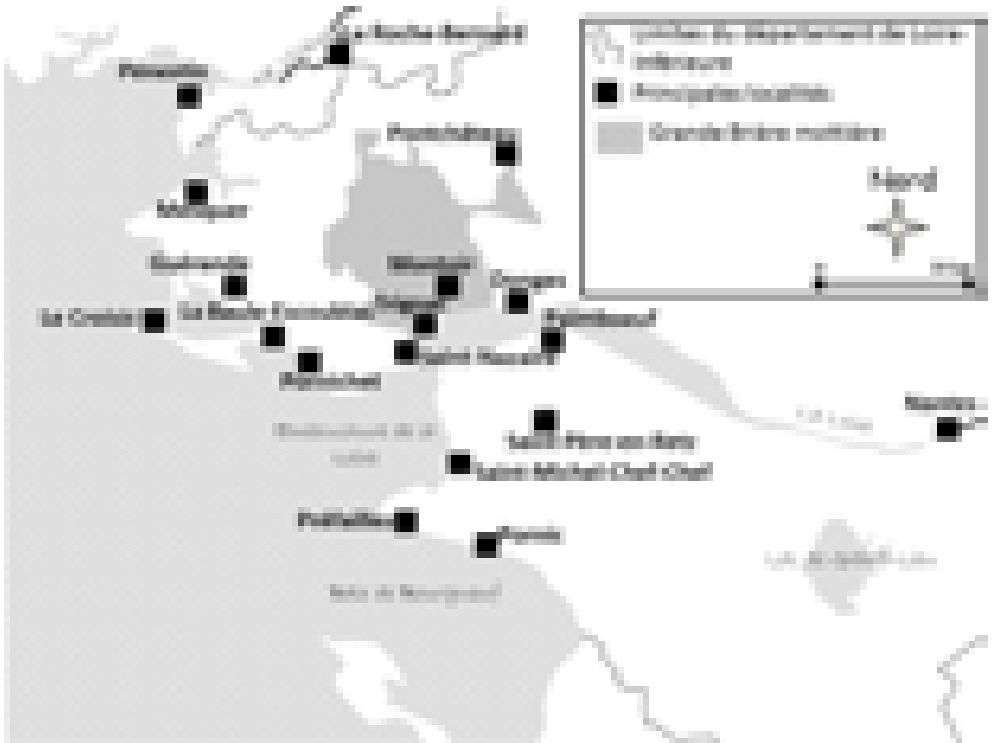


Figure 2 : La région de Saint-Nazaire

⁴⁹ BARTHAS, Louis, *Les carnets de guerre de Louis Barthas, tonnelier, 1914-1918*, Paris, La Découverte, 1997 (rééd.).

⁵⁰ Pour un exemple récent BEURIER, Joëlle, *Photographier la Grande Guerre. France-Allemagne. L'Héroïsme et la violence dans les magazines*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

Avec Guy B. Hoge, c'est ainsi la dimension logistique de la présence américaine qui se donne à voir, à travers le regard d'un caporal affecté au camp de Montoir⁵¹. Originaire de Caroline du Nord, l'ambulancier Charles H. White est affecté au 306^e train sanitaire de la 81^e DIUS. Composant ses souvenirs de guerre en prose, il insiste notamment sur les à-côtés du conflit et notamment sur une expérience qui est, aussi, celle de la découverte d'un territoire jusqu'alors inconnu : les rives de la Loire⁵². À ces témoignages s'ajoutent un certain nombre de carnets, mémoires, correspondances et œuvres littéraires qui, publiés récemment ou au contraire dans l'immédiat après-guerre, sont tous imprégnés par l'expérience individuelle. Le truculent et un brin caricatural Frederic M. Wise du 5th Marines donne ainsi une description savoureuse des installations que découvrent les premiers *Doughboys* débarquant à Saint-Nazaire⁵³. Addie W. Hunton et Kathryn M. Johnson livrent pour leur part une vision doublement intéressante de la présence américaine en France, souvenirs de femmes noires qui n'oublient pas le port ligérien⁵⁴. Certains textes sont parfois mis en ligne par les descendants de ces anciens combattants, à l'instar par exemple des mémoires de Leo Charles Boucher, sergent du 102nd Infantry Regiment qui, blessé, est hospitalisé quelques temps à Saint-Nazaire avant de repartir aux États-Unis⁵⁵. Certes, ces archives nouvelles ne dispensent pas des précautions méthodologiques qu'exigent l'emploi du témoignage en histoire, ce d'autant plus que la Première Guerre mondiale fut sur ce point au cours des années 1990-2000 un terrain fécond en polémiques⁵⁶. Pour autant, il n'en demeure pas moins qu'il s'agit là d'un matériau pour la plupart du temps inédit, offrant une série de regards qui enrichissent indéniablement notre compréhension de la présence américaine à Saint-Nazaire entre 1917 et 1919.

⁵¹ California University of Pennsylvania : Correspondance Guy B. Hoge.

⁵² North Carolina Digital Collections, Memories of Ambulance Co. 321, 306 Sanitary Train, 81st Division, AEF, 1923.

⁵³ WISE, Frederic May (as told by to FROST, Meigs O.), *A Marine Tells it to You*, New York, J. H. Sears & Co, 1929, p. 161 et suivantes.

⁵⁴ HUNTON, Addie W. and JOHNSON, Kathryn M., *Two Colored Women with the American Expeditionary Forces*, Brooklyn, New York, Brooklyn Eagle Press, 1920. Pour de plus amples détails biographiques se reporter à MURPHY, Larry G., MELTON, Gordon J. and WARD, Gary L., *Encyclopedia of African American religions*, Routledge, New York, 2011, p. 367 et 908.

⁵⁵ [www.luckycharlie.com] Page consultée le 22 mai 2017.

⁵⁶ NORTON CRU, Jean, *Témoins : Essai d'analyse et de critique des souvenirs de combattants édités en français de 1915 à 1928*, Paris, Les Étoiles, 1929 et ROUSSEAU, Frédéric, *Le procès des témoins de la Grande Guerre : l'Affaire Norton Cru*, Paris, Seuil, 2003. Parmi de très nombreuses références et sans prétendre aucunement à l'exhaustivité on mentionnera : GRANDHOMME, Jean-Noël, « Les Carnets et souvenirs de combattants de la Grande Guerre. Autour de trois publications récentes », in HENRYOT, Fabienne (dir.), *L'historien face au manuscrit. Du parchemin à la bibliothèque numérique*, Louvain-la-Neuve, Presses universitaires de Louvain, 2011, p. 305-329 ; HEIMBERG, Charles, ROUSSEAU, Frédéric et THANASSEKOS, Yannis (dir.), *Témoins et témoignages. Figures et objets dans l'histoire du XX^e siècle*, Paris, L'Harmattan, 2016 ; LACOSTE, Charlotte et VÉDRINES, Bruno, « Du témoignage. Autour de Jean Norton Cru », *En Jeu. Histoire et mémoires vivantes*, n°6, décembre 1915, p. 7-94. Pour élargir chronologiquement la question et profiter d'une réflexion particulièrement stimulante on renverra également à CARRARD, Philippe, *Nous avons combattu pour Hitler*, Paris, Armand Colin, 2011 ainsi qu'au classique WIEVIORKA, Annette, *L'Ere du témoin*, Paris, Hachette, 1998.



**Illustration 2 : Miss Margaret Morris interprète *La Démocratie*, le 4 juillet 1918.
Library of Congress : LC-A6199-8515 [P&P]**

À l’instar de ce qui peut se faire en France avec le portail *Gallica* de la Bibliothèque nationale de France, la librairie du Congrès initie très tôt de vastes programmes de numérisation et de mise en ligne d’archives. La presse a bénéficié d’une attention toute particulière et, aujourd’hui, plusieurs centaines de titres publiés dans tous les états des États-Unis sont disponibles. Dans le cadre de cette enquête, les recherches sont d’autant plus aisées que la reconnaissance optique de caractères liée au mot-clef « Nazaire » est très efficace et permet, rapidement, de circonscrire les recherches pour accéder à une grande diversité d’informations : description des installations américaines, panorama détaillé du retour des unités, portrait des opérations et des buts de guerre... et même quelques témoignages puisqu’il n’est pas rare de voir publiées des lettres. Celles-ci sont d’autant plus intéressantes que le site de la librairie du Congrès couvre l’ensemble des États-Unis et donne ainsi accès à des fragments de correspondances écrites par des *Doughboys* originaires de l’état de New York mais aussi de Louisiane, du Dakota du Nord ou encore d’Arizona. Bien entendu, les contenus diffusés par la presse américaine pendant la période 1917-1919 sont globalement positifs et l’on ne saurait y trouver la moindre remise

en cause de la politique menée par Wilson. Dans l'histoire des États-Unis, la Première Guerre mondiale est en effet l'une des plus importantes en matière de restriction des libertés accordées à la presse et il peut en résulter un certain décalage avec les représentations mentales courantes. Cela est notamment le cas en ce qui concerne la conscription, bien peu plébiscitée par la population et régulièrement assimilée à un rétablissement de l'esclavage, une dimension bien entendu totalement absente de ces journaux. Mais indépendamment de ces restrictions, recourir à la presse américaine, c'est accéder au point de vue américain. Même s'il est biaisé, cela s'avère indispensable. La lettre que publie le *Shepherdstown Register* dans son édition du 27 février 1919 en est un bon exemple. Certes l'avis de Neel Trundle sur le général Pershing est en tous points – trop peut-être ? – conforme à ce que dictent les impératifs patriotiques du moment. Pour autant, ce qu'il dit de Saint-Nazaire souligne combien cette ville est pour nombre de *Doughboys* la porte du retour vers le *home sweet home* :

« Dijon, France.

10 janvier 1919.

Mes chers amis à la maison,

Quelques lignes pour vous dire que je suis toujours en France. Nous avons quitté Clermont le 6 avec nos camions pour les abandonner ici. Donc le prochain déplacement que nous aurons à faire se fera en train. Nous sommes supposés aller à Saint-Nazaire attraper un bateau pour New-York mais pour une raison que j'ignore nous allons être retenus ici pour encore trois semaines. J'espère que cette information est fautive car on nous a dit que nous serions de retour dans ces bons vieux États-Unis pour le 1^{er} février. Si nous devons rester ici pour trois semaines, nous ne pourrions pas être à la maison pour le 1^{er}. C'est une grande ville ici mais le problème est qu'on ne peut y aller seulement que pour quelques heures. Je suis allé dans le centre-ville hier soir et des enfants n'arrêtaient pas de me réclamer des chewing-gums et des cigarettes. Même les filles de 17 ans demandaient des cigarettes et bien entendu je ne pouvais rien leur refuser. Il y a quelques jolies filles en ville mais cela fait bizarre de les voir fumer des cigarettes et boire du cognac et du vin.

J'ai vu le général Pershing hier et je l'ai écouté faire un discours. C'est certainement un individu de valeur, et avec du charisme. Il n'y a pas à se demander pourquoi ses hommes l'apprécient tant. Il a dit de nous que nous étions le groupe de soldats en meilleure santé qu'il avait vu depuis bien longtemps ! Si le grand air est bon pour les organismes, alors il est certain que nous sommes en bonne santé. À Clermont nous avons dormi dans un ancien hôpital et pendant toute la nuit le vent a quasiment soulevé nos couvertures. Ici je dors dans une baraque du YMCA, de même qu'à Neufchâteau où j'ai passé une nuit. C'était aussi une jolie ville et c'est là que le président Wilson a diné pour Noël ⁵⁷.

Nous venons juste d'être appelés. Notre lieutenant vient de nous dire qu'on devrait vraisemblablement partir demain. Si c'est le cas, j'espère que cela sera à destination de Saint-Nazaire. Je suis impatient d'arriver sur ce bateau et de pouvoir dire au revoir à ce pays. Nous irons au camp Mead à notre arrivée aux États-Unis et je vous préviendrais quand nous serons arrivés. Ou alors vous ouvrirez juste grand vos oreilles

⁵⁷ En réalité, il s'agit de la fille du président Wilson, Margaret.

et vous nous entendrez arriver quand nous débarquerons à New York ! Je ne suis pas certain qu'il vous soit bien nécessaire de m'écrire parce que nos affaires partent.

Affectueusement, votre fils.

Neel Trundle »⁵⁸.

Une source telle que celle-ci dit en définitive bien toute la complexité de la guerre en tant qu'objet d'histoire. Ne pouvant être circonscrite au seul champ de bataille, l'étude d'un conflit tel que celui qui ravage le monde entre 1914 et 1918 doit englober les sociétés dans leur ensemble. Ville de l'arrière, bien que, nous le verrons, située sur un front maritime, Saint-Nazaire est donc de ce point de vue un terrain particulièrement indiqué. De plus, ce courrier de Neel Trundle rappelle toute l'importance de la sortie du conflit, la Première Guerre mondiale ne s'arrêtant nullement avec l'Armistice du 11 novembre 1918, ni même avec la signature du traité de Versailles⁵⁹.

Après avoir rappelé le contexte général de Saint-Nazaire pendant le premier conflit mondial et les grandes lignes de la présence américaine entre 1917 et 1919, nous examinerons les limites des forces qui, à première vue, paraissent participer d'une totalisation du conflit en cours. Enfin, nous concentrerons l'analyse sur les comportements qui, au contraire, semblent relever d'une logique inverse, assimilable à une dé-totalisation de la guerre.

⁵⁸ « Letters from Nell Trundle », *The Shepherdstown Register*, Vol. 54, n°8, February 27, 1919, p. 1.

⁵⁹ Sur ce point et parmi une bibliographie d'une grande richesse on renverra au classique CABANES, Bruno, *La Victoire endeillée. La sortie de guerre des soldats français (1918-1920)*, Paris, Seuil, 2004 ainsi qu'au stimulant FOUCHARD, Dominique, *Le Poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

- I -

Vers la guerre totale

À Saint-Nazaire, dans l'enceinte du *Base Hospital 101*, un groupe d'infirmières, d'hommes du rang et d'officiers interprète le 4 juillet 1918 une pièce de théâtre intitulée *Democracy Victorious*, œuvre de Miss A. P. Borden, membre du YMCA⁶⁰. Les costumes, manifestement d'inspiration antique, font apparaître une *bannière étoilée* et un *Union Jack*. La légende de ce cliché pris par un opérateur du *Signal Corps* donne quelques éléments à propos de la distribution : le sous-lieutenant Théodore Alfred de l'intendance interprète « l'Autocratie », Miss S. Margaret Morris du YMCA « la Démocratie », Miss Suzanne Beaumont « la France », Miss Ruth Randall « la Grande-Bretagne », Miss Florentine C. Woeckner « les États-Unis », le caporal Wallace Atherton la « soif de pouvoir », Miss Mary Devine « la fierté », le soldat William Archer « l'égoïsme », le soldat William Mc Mullen « l'esclavage », Miss Mae Shaw « l'aveuglement », le soldat Carl Fordelman « le mensonge », Miss Lillian Lambert « la peur » et, enfin, le soldat Frank Wertney, « la haine ».

Si une telle scène contraste assurément avec les représentations mentales classiquement associées à la Première Guerre mondiale – la mort, les tranchées, la violence... – cette image ne doit pas étonner. Soucieuses de la préservation du moral de leurs hommes dans un conflit d'autant plus long que l'issue apparaît très lointaine aux contemporains, les armées organisent de nombreux loisirs pour leurs troupes⁶¹. Célèbre est à cet égard le *poilu's park* de Commercy, dans la Meuse, véritable parc d'attraction pour combattants⁶². Le théâtre, de même que le cinéma du reste, est ainsi un vecteur privilégié des armées qui n'hésitent pas à organiser, pour les unités stationnant temporairement dans les cantonnements de repos de l'arrière-front, de nombreuses représentations. En Bretagne, on connaît ainsi le rôle du « Barde aux armées » Théodore Botrel qui, sous l'uniforme du 41^e RI de Rennes, entreprend pendant le conflit un vaste tour de chant parmi les troupes. Le corps expéditionnaire américain ne fait pas exception et prend, lui aussi, en charge les loisirs de ses *Doughboys*.

⁶⁰ Library of Congress : LC-A6199-8511 [P&P]. Sur cette séance de théâtre, se reporter également à Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 4356 à 4363.

⁶¹ HARDIER, Thierry, et JAGIELSKI, Jean-François, *Oublier l'apocalypse ? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, IMAGO, 2014.

⁶² Sur le sujet, se reporter au désormais classique JOVELIN, Hervé, « Poilu's Park (1914-1919). Un parc d'attractions pour soldats sur le front », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°183, juillet 1996, p. 111-123.

Cette séance de théâtre aux armées n'intervient pour autant pas à n'importe quel moment puisque cette photo est prise le 4 juillet 1918, jour de fête nationale aux États-Unis, par un certain caporal Carnochan. Aussi, si cette représentation relève bien du registre des loisirs pour les hommes, elle est également indissociable de la diffusion d'un message, en l'occurrence clairement perceptible à l'examen de la distribution et du titre de la pièce. Le texte de cette pièce n'ayant pu être retrouvé, il demeure selon toute vraisemblance inédit. Néanmoins, tout laisse entrevoir un discours si ce n'est binaire au moins très manichéen, énième relation du combat ancestral entre le bien le mal et manifestation du processus de totalisation du conflit évoqué, « la Démocratie » ne pouvant coexister avec « l'Autocratie », « la soif de pouvoir », « l'esclavage » ou encore « le mensonge ». Ce type d'œuvre est en effet consubstantiellement lié à la nation de « culture de guerre », concept que l'on décrira de manière assez large comme étant une grille de lecture donnant du sens au réel en cours ⁶³. En d'autres termes, cette pièce de théâtre est un moyen de rappeler aux *Doughboys* pourquoi ils sont en France, pour quoi ils se battent et quels sont les enjeux du conflit auquel ils participent.

Le ton de cette pièce de théâtre n'est pas propre aux Américains. Quelques jours plus tard, une « grande revue en trois actes » est donnée à Saint-Nazaire, spectacle dont le titre ne laisse pas vraiment de doute quant à la teneur des propos tenus sur scène : « Les Bochneries de l'année » ⁶⁴. Ce ton n'est pas nouveau et ne doit rien à une sorte de processus de radicalisation qui serait consécutif à l'arrivée des *Doughboys*. Au contraire, dès le 21 août 1914, *L'Ouest-Éclair* narre l'histoire d'un employé d'une « maison industrielle de Saint-Nazaire » racontant comment, à Francfort, trois semaines auparavant, « deux Français furent arrêtés par des officiers allemands qui violemment leurs femmes et fusillèrent les maris devant les malheureuses, sous prétexte que ceux-ci les avaient injuriés » ⁶⁵. Rien ne permet d'affirmer que cet acte s'est réellement produit et, d'ailleurs, pour notre propos, peu importe. En définitive, c'est le discours qui ici compte, rhétorique qui montre bien que dès les premiers jours du conflit, le port ligérien est englobé dans une spirale de totalisation.

En effet, en l'espace de quelques heures, à la toute fin du mois de juillet 1914, la région est comme happée par la dégradation, en quelques jours seulement, du climat international. C'est le basculement dans le conflit puis, celui-ci s'éternisant, la conversion à marche forcée à l'économie de guerre. À cette fulgurante accélération du temps répond sur le champ de bataille le choc initial du baptême du feu pour les troupes envoyées en première ligne puis, après quelques semaines de guerre de mouvement, l'enlèvement dans l'interminable siège mutuel des tranchées. S'en suivent une année de « grignotages » en 1915, deux titanesques batailles menées à Verdun et sur la Somme puis une redoutable désillusion sur le Chemin des Dames. Quelques jours plus tard, le 26 juin 1917 les premiers contingents de *Doughboys* débarquent à Saint-Nazaire, actant l'entrée dans la danse de l'*Oncle Sam* et contribuant par la même occasion à rendre ce conflit tellement hors-normes qu'il en devient total.

⁶³ HORNE, John et KRAMER, Allan, *Les Atrocités allemandes*, Paris, Tallandier, 2005, p. 317.

⁶⁴ Écomusée de Saint-Nazaire : 2008.1.2.1.

⁶⁵ « Les Atrocités allemandes », *L'Ouest-Éclair* (édition Rennes), 16^e année, n°5722, 21 août 1914, p. 1.

Chapitre 1

Le temps accéléré

La Baionnette est l'un des plus célèbres hebdomadaires satiriques publiés pendant la Première Guerre mondiale ⁶⁶. Chaque numéro est consacré à un thème particulier et, le 6 septembre 1917, quelques semaines après l'arrivée des premiers contingents du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire, c'est un *Doughboy* sur fond de bannière étoilée qui fait la *une*. Preuve sans doute de l'immense espoir suscité par l'entrée dans le conflit des États-Unis, une nouvelle « moralement salvatrice » pour reprendre la jolie expression de l'historien M. Bourlet ⁶⁷, le ton de ce numéro peine à se faire caustique, comme si l'assurance de victoire apportée par l'*Oncle Sam* empêchait que ne s'exprime l'humour. Même les calembours d'Hugues Delorme ne parviennent que difficilement à masquer la fébrilité qui règne en cette mi-1917 :

« Qu'est-ce qu'un Oncle d'Amérique,
Sinon l'être providentiel
Hypothétique et chimérique
Semblant envoyé par le ciel
Pour rendre le destin prospère ?...
Ce vieillard en qui l'on espère,
Qu'on appelle à cris et cor,
Il vient vers nous. On le surnomme
Uncle Sam. Robuste bonhomme
De l'or il détient le record.
'C'est comm' les ch'veux d'Éléonore :
Quand y en a plus, y en a encor !...'
De cet or brillant et sonore
Sam verse à pleins sacs le trésor
Dans une bizarre machine
Passant ce que Wells imagine ;
Car elle produit des millions
D'hommes aux âmes raffermies...
Ceci prouve qu'avec les bons
Comptes, on fait les bons Sammies » ⁶⁸.

Comment ne pas rapprocher l'incertitude qui caractérise cette année cruciale du choc de l'été 1914 ? Contrairement à ce que l'on a pu longtemps écrire, ce n'est pas « la fleur au fusil » qu'est accueillie la nouvelle de la mobilisation générale, mais avec stupeur et

⁶⁶ Pour une présentation de ce titre se reporter à BIHL, Laurent, « Panorama de la presse satirique », *Ridiculosa*, n°18, 4^e trimestre 2011, p. 275-278.

⁶⁷ BOURLET, Michaël, *L'Armée américaine dans la Grande Guerre 1917-1919*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2017, p. 53.

⁶⁸ DELORME, Hugues, « Uncle Sam », *La Baionnette*, 3^e année, n°114, 6 septembre 1917, p. 570.

résignation⁶⁹. À Saint-Nazaire et dans l'estuaire de la Loire, comme partout ailleurs en France, la nouvelle surprend puisque les précédentes crises avec l'Allemagne, de Tanger en 1905 à Agadir en 1911, se résolvent pacifiquement. Maintes fois anticipée, la guerre ne prend toutefois pas de court⁷⁰. Sitôt la nouvelle connue, les hommes vérifient dans leur fascicule de mobilisation la date et le lieu de leur convocation sous les drapeaux, puisque dans quelques heures ils devront rejoindre leur caserne⁷¹. Les pouvoirs publics savent précisément ce qu'ils doivent faire et, à Pornichet, le Conseil municipal se réunit en urgence le 2 août 1914 : « Par suite de la mobilisation générale ordonnée par le Gouvernement à la date du 1^{er} août courant en vue de la guerre imminente entre la France et l'Allemagne, le Conseil va avoir à s'occuper presque au jour le jour des questions multiples qui seront les conséquences de cet état de guerre, notamment en ce qui concerne l'alimentation publique et les secours à donner aux personnes nécessiteuses [...] »⁷². À La Baule, c'est sous la houlette d'André Pavie, adjoint, que le Conseil municipal se réunit, le 4 août 1914, le maire étant mobilisé. Là aussi l'urgence est de mise et l'assemblée vote un crédit 3 664,79 francs « pour assurer à chaque famille se trouvant dans le besoin, le pain qui lui est indispensable »⁷³.

L'entrée en guerre est donc indissociable d'une accélération du temps⁷⁴. À n'en pas douter, la rapidité avec laquelle s'enchaînent les événements contribue à assimiler cette période à un moment total. En quelques heures le conflit prime tout et bouleverse la région de Saint-Nazaire. Au départ des hommes pour le front succède bientôt l'arrivée d'un corps expéditionnaire britannique. Mais loin de se décider en quelques semaines, au terme d'une bataille décisive, le conflit s'enlise dans les tranchées à partir de l'automne 1914, obligeant l'estuaire de la Loire à se convertir à une nouvelle réalité économique.

Apprendre la nouvelle

En vacances à l'été 1914 à La Baule, dans la villa de famille, Raymonde Moussat laisse des carnets qui, en quelques lignes, disent avec quelle rapidité la guerre s'empare de Saint-Nazaire et des environs. Apprise à neuf heures du matin, la mort du grand tribun socialiste Jean Jaurès, assassiné la veille au *Café du croissant*, à Paris, n'empêche pas une partie de tennis, âprement disputée en double mixte. Mais en début d'après-midi, le programme est soudainement bouleversé. D'abord apportée par la rumeur du bouche à oreille, puis par des affiches venues de la gare d'Escoublac et, enfin, par le garde champêtre, la nouvelle de la mobilisation générale interrompt brusquement la « partie de villégiature », pour employer les termes de l'époque. Le lendemain matin, 2 août 1914, le mari de Raymonde, Émile Moussat, quitte la villa et s'en va rejoindre son régiment, le 220^e RI

⁶⁹ BECKER, Jean-Jacques, 1914, *Comment les Français sont entrés dans la guerre*, op. cit..

⁷⁰ COCHET, François et Sauvage, Jean-Christophe (dir.), 1914. *La Guerre avant la guerre. Regards sur un conflit à venir*, Paris, Riveneuve, 2015.

⁷¹ Pour de plus amples développements LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre de Jean Morin*, Spézet, Coop Breizh, 2014, p. 95-123.

⁷² Arch. dép. Loire-Inf. : Délibérations du Conseil municipal de Pornichet, 2 août 1914.

⁷³ Arch. dép. Loire-Inf. : Délibérations du Conseil municipal de La Baule-Escoublac, 4 août 1914.

⁷⁴ LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre. Le 47^e régiment d'infanterie de Saint-Malo au combat (août 1914-juillet 1915)*, Éditions Codex, 2014.

dont le dépôt se trouve à Marmande, en Lot-et-Garonne. Fait prisonnier lors de la bataille des frontières, il ne retrouve les siens qu'après l'Armistice, à la fin de l'année 1918⁷⁵.

Certes, il s'agit là du témoignage d'une femme issue d'un milieu particulièrement privilégié, épouse d'un normalien enseignant à Bordeaux. Pour autant, comme un indice de la violence inouïe du conflit qui est en train de se déclencher, le choc de la mobilisation générale fait fi des différences sociales et frappe avec autant de force tous les milieux. Coiffeur à Saint-Nazaire, Paul Coëdel a 26 ans en cette fin juillet 1914. Dans ses « souvenirs de la Campagne 1914 », il revient sur ces heures funestes et montre bien combien toute la ville est surprise par le déclenchement du conflit :

« Il faut d'abord que je vous dise que j'étais très incrédule et ne croyait pas à la guerre du XX^e siècle ; croyant toujours à une diplomatie en mesure d'empêcher une catastrophe semblable ; quoique les bruits pessimistes ne cessaient de courir durant la semaine précédent la mobilisation, je gardais le calme absolu et tâchais de reconforter ma jeune femme qui se désolait. Aussi quel ne fut pas ma stupéfaction lorsque le samedi 1^{er} août vers 4 heures et demie du soir j'entends battre la générale par le tambour de la ville, ensuite ce fut le tocsin, après deux clairons du 64^e d'infanterie qui parcourent les rues de la ville pour nous annoncer la triste nouvelle, suivis par nombreux habitants et une bande de gamins qui ne cessent de criés vive la France les clairons ont peine à jouer troublés par leur émotion sans doute »⁷⁶.

Maire de Saint-Nazaire, Louis Brichaux fait apposer une affiche sur les murs de sa ville, court texte incitant ses administrés à l'entraide et l'union pour la défense de la patrie :

« Mes chers concitoyens,

Le décret de mobilisation générale de l'armée française vient de paraître. Tous les hommes susceptibles de rejoindre leur corps sont priés de prendre connaissance des affiches qui sont apposées sur les murs. À l'heure où chacun tient à remplir son devoir civique, le calme et le sang-froid s'imposent.

La municipalité prendra toutes les dispositions utiles pour mettre à l'abri du besoin les femmes, les enfants et les familles nécessiteuses.

Le bureau de bienfaisance, les cantines scolaires, les fourneaux municipaux vont fonctionner dans des conditions qui seront indiquées à la population. Que durant les premiers jours, les familles s'aident entre elles, et nous signalent les situations auxquelles il est urgent de remédier.

Haut les cœurs ! Mes chers concitoyens.

Vive la France ! »⁷⁷

⁷⁵ MOUSSAT, Alain, « Une journée particulière. La Baule, 1^{er} août 1914 », *Histoire & Patrimoine. L'histoire locale de la région nazairienne et de la presqu'île guérandaise*, n°87, juillet 2016, p. 49-55.

⁷⁶ Arch. mun. Saint-Nazaire: transcription des souvenirs de campagne de Paul Couëdel, en ligne. L'orthographe des documents originaux est systématiquement respectée dans cette étude.

⁷⁷ Cité in PAUVERT, Patrick, « Images de Saint-Nazaire pendant la Grande Guerre », *Histoire & Patrimoine*, Hors-Série n°4, octobre 2015, p. 5.

Certes, ce texte ne brille pas par son originalité. Nombreux sont en effet les maires qui, en Bretagne comme partout ailleurs en France, font apposer de semblables affiches sur les murs des villes et villages qu'ils dirigent. Pour autant, ces quelques lignes ont l'immense mérite de souligner combien, et ce dès les toutes premières heures du conflit, arrière et front sont irrémédiablement liés, soulignant par la même occasion le processus de totalisation à l'œuvre au cours de la séquence 1914-1918. Celui-ci est par ailleurs indissociable de logiques qui englobent dans la figure de l'ennemi intérieur tout un ensemble d'individus, et les condamnent *de facto* à des mesures spécifiques. C'est ainsi par exemple que les ressortissants allemands et austro-hongrois de la région de Saint-Nazaire sont internés dans un « dépôt d'indésirables » situé à Guérande⁷⁸. Le processus de totalisation fonctionne ici à plein puisque de la nationalité découle mécaniquement une logique d'assignation à résidence.

Des Britanniques, des chevaux et du charbon

La période britannique du port de Saint-Nazaire n'est que très peu connue et mériterait, assurément, un véritable travail de recherche. Aussi ne pouvons-nous, pour l'heure, que nous en tenir à des considérations générales : en l'espace de cinq semaines, du 1^{er} septembre au 5 octobre 1914, c'est-à-dire des prémices de la bataille de la Marne à la *Course à la mer* et à l'enlèvement progressif dans les tranchées, une partie du corps expéditionnaire envoyé par Londres transite par le port ligérien. Il s'agit là d'un mouvement d'ampleur même si, dans les mémoires, il se trouve écrasé par le passage des Américains : 154 navires transportant 12 000 *Tommies* et leur matériel ainsi que 12 000 chevaux. Comme en 1917-1919, ces soldats cantonnent dans des camps situés à l'extérieur de la ville et l'essentiel des installations portuaires est accaparé par le corps expéditionnaire⁷⁹. Ajoutons enfin qu'à cette première expérience britannique doit être ajoutée une seconde, de bien moindre ampleur toutefois : le débarquement d'une division canadienne au cours de l'année 1915⁸⁰, moment qui là encore mériterait une étude à part entière mais dont on ne sait pour l'heure quasiment rien.

⁷⁸ CHATRAIN, O., « Les *indésirables* au travail », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31 807, 22 avril 1917, p. 2. Pour de plus amples développements se reporter aux travaux de RICHARD, Ronan et notamment « Un directeur modèle au camp d'internement de Guérande en 1914-1918 », *Bulletin de la Société archéologique et historique de Nantes et de Loire-Atlantique*, Tome 135, juin 2000, p. 311-325 et *La nation, la guerre et l'exilé : représentations, politiques et pratiques à l'égard des réfugiés, des internés et des prisonniers de guerre dans l'Ouest de la France durant la Première Guerre mondiale*, Thèse de doctorat sous la direction de SAINCLIVIER, Jacqueline, Rennes, Université Rennes 2, 2004.

⁷⁹ BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire, le port, la ville, le travail*, *op. cit.*, p. 148.

⁸⁰ *Ibidem*.



**Illustration 3 : Débarquement d'un cheval des troupes anglaises.
Carte postale. Collection particulière**

Les témoignages photographiques du passage des Britanniques dans l'estuaire de la Loire sont à notre connaissance rares⁸¹. Exception notable, une carte postale estampillée « Saint-Nazaire – Débarquement d'un cheval des troupes anglaises » montre un animal transbordé du pont d'un cargo⁸². Incongrue, la scène n'en est pas moins très intéressante pour l'historien. Comme souvent, il s'agit en réalité de la réédition d'un cliché d'avant-guerre et seule la légende a été modifiée par l'éditeur⁸³, vraisemblablement pour coller à l'actualité du moment et ainsi conforter le potentiel commercial de l'objet. Rien ne permet du reste de garantir que cette photographie immortalise bien une scène ayant réellement eu lieu à Saint-Nazaire. Tout juste pouvons-nous avancer que si cette carte postale est commercialisée avec une telle légende, c'est qu'elle doit correspondre, *a minima* au moins, à une réalité vécue et que de tels déchargements équins se sont bien produits sur les quais du port ligérien. Ajoutons d'ailleurs que Saint-Nazaire ne constitue pas de ce point de vue une exception puisque le Musée d'histoire de Nantes conserve une carte postale présentant une scène analogue, mais immortalisée dans le chef-lieu du département de Loire-Inférieure⁸⁴. Aussi cet objet a-t-il, au final, l'immense intérêt de rappeler combien

⁸¹ PAUVERT, Patrick, « Images de Saint-Nazaire pendant la Grande Guerre », *Histoire & Patrimoine*, Hors-Série n°4, octobre 2015 en présente quelques-unes p. 8-9.

⁸² [www.collection-jfm.fr/p/cpa-France-44-saint-nazaire-debarquement-d-un-cheval-des-troupes-angaises-82117]. Page consultée le 18 mai 2017.

⁸³ Écomusée de Saint-Nazaire : CP 1808.

⁸⁴ GUALDE, Krystal, *En Guerres 1914-1918 1939-1945 Nantes & Saint-Nazaire*, Nantes, Éditions du château des ducs de Bretagne, 2013, p. 75.

les armées de 1914-1918 sont dépendantes de la traction animale. Lorsqu'il quitte Nantes quelques jours après le premier jour de la mobilisation générale, le 11^e corps d'armée ne dispose que d'une poignée de véhicules automobiles, réservés au général commandant les troupes et au service du « Trésor et Poste », ainsi que d'une série de camions de ravitaillement en viandes fraîches⁸⁵. L'essentiel des déplacements des soldats se fait encore à pied et les pièces d'artillerie sont pour leur part tractées par la force animale. Comme souvent en Grande Guerre, les chiffres donnent d'ailleurs le tournis. Chacun des 66 régiments d'artillerie de campagne que compte l'armée française de 1914-1918 mobilise 2 900 chevaux. L'infanterie n'est pas plus économe puisque chacune des 173 unités d'active mises sur le pied de guerre en 1914 regroupe 300 chevaux et mulets⁸⁶. Les troupes de Sa Majesté ne diffèrent de ce point de vue pas de celles aux ordres de Joseph Joffre. Le débarquement britannique à Saint-Nazaire de septembre 1914 implique donc l'arrivée de milliers de bêtes. Or, avec le cheval se joue la mobilité des armées et lorsque la traction animale vient à manquer du fait des terribles pertes de l'été 1914, c'est ni plus ni moins la capacité de manœuvre des troupes qui est menacée. On voit donc l'importance, du point de vue militaire, du déchargement que montre cette carte postale.

La guerre se prolongeant au-delà de toute attente, le cheval se retrouve au croisement de logiques qui disent bien le processus de totalisation du conflit. À l'automne 1914, les tensions sur le cheptel national sont déjà fortes. D'une part, les états-majors ne cessent de réclamer de nouvelles bêtes, jugées indispensables pour pouvoir percer le front et revenir à la guerre de mouvement. D'autre part, ces animaux sont nécessaires à la vie agricole. Or on sait combien le niveau des rendements conditionne la poursuite du conflit, sans même parler des conséquences socio-économiques qu'entraîne pour de nombreuses familles la perte d'une bête. Qu'on imagine quelques secondes la situation d'une épouse de mobilisé devant labourer ses quelques ares de terre sans l'unique animal de la ferme, celui-ci ayant été réquisitionné par l'autorité militaire au nom de l'effort de guerre, et l'on mesurera alors ce qu'implique une telle réquisition. L'on comprend d'ailleurs aisément pourquoi le ministère de la Guerre les suspend en mars 1915, à l'exception toutefois de celles relatives aux chevaux de trait lourd. C'est donc pour partie par l'intermédiaire d'achats à l'étranger que s'effectue l'approvisionnement en chevaux de l'armée française⁸⁷.

L'un des principaux partenaires de cette relation commerciale de guerre sont les États-Unis, ce qui du reste en dit long sur la nature de la neutralité qui est la leur entre 1915 et 1917. C'est à Saint-Nazaire, où est installé un dépôt de remonte, que débarque une partie des 502 375 chevaux et mulets achetés à l'*Oncle Sam*⁸⁸. Un vétérinaire de Louisiane, le docteur Maylie, raconte en mars 1915 le voyage qu'il fait depuis La Nouvelle-Orléans à

⁸⁵ LE GALL, Erwan, « La guerre comme série de mouvements ? Analyse à partir du 14-18 », *En Envoy*, revue d'histoire contemporaine en Bretagne, n°3, hiver 2014. En ligne. [http://enenvoy.fr/eo_revue/numero_3/mouvements/la_guerre_comme_serie_de_mouvements_analyse_a_partir_du_cas_1914_1918.pdf].

⁸⁶ MILHAUD, Claude, *1914-1918 L'autre hécatombe. Enquête sur la perte de 1 140 000 chevaux et mulets*, Paris, Belin, 2017, p. 16 et 25.

⁸⁷ Pour une approche globale de la question, se reporter au remarquable MILHAUD, Claude, *1914-1918 L'autre hécatombe...*, *op. cit.*

⁸⁸ *Ibid.*, p. 41

bord du *Rembrand*, un vapeur chargé de 1 100 chevaux. Signe de la grande pénibilité du trajet, de nombreuses bêtes meurent en mer. À l'arrivée, les survivantes sont confiées aux soins de prisonniers allemands qui, sous la direction de gardes français, les prennent en charge⁸⁹. Cela n'est pas une situation exceptionnelle. En novembre 1914, ce même *Rembrand* est victime d'un incendie au large de la Virginie et les 800 chevaux américains devant être débarqués à Saint-Nazaire périssent dans les flammes⁹⁰. Les pertes s'expliquent pour une large part par le fait que les navires chargés de transporter ces animaux ne sont, la plupart du temps, aucunement conçus pour une cargaison aussi fragile. Pour ne citer qu'un exemple, le vapeur *Columbian* qui achemine 1 500 chevaux à Saint-Nazaire est également affecté au transport d'avoine⁹¹. Bien souvent, les bêtes sont chargées dans des cargos polyvalents et voyagent à fond de cale, quand ce n'est pas dans les coursives ou parfois à même le pont, à la merci des intempéries et des paquets de mer. On comprend dès lors combien il est difficile de les nourrir dans ces conditions, de les abreuver et de les soigner correctement, surtout quand les éléments ne sont pas de la partie⁹².

D'un point de vue militaire, le cheval doit donc moins être envisagé sous l'angle d'une certaine forme d'archaïsme que sous celui de la question, aigüe, des ressources nécessaires à la mobilité des armées. La motorisation de la guerre, et donc les besoins sans cesse plus importants des belligérants en énergie, contribue par ailleurs à rendre encore plus sensible cette question, ce qu'illustre pleinement dans l'estuaire de la Loire la problématique du charbon⁹³. En 1914, ce commerce est déjà une tradition ancienne même si l'activité n'est pas toujours très constante, passant de 966 131 tonnes déchargées en 1901 à 682 688 en 1905 puis 950 000 en 1910⁹⁴. On peut toutefois parler à propos de Saint-Nazaire d'une certaine forme de spécialisation dans le commerce charbonnier puisqu'en 1907 le trafic s'élève à 811 000 tonnes, ce qui représente 58% de l'activité du port et environ 7% des importations françaises⁹⁵. Il est vrai que le pays est alors dans une situation de véritable dépendance, puisque le charbon est sa principale source d'énergie. En 1913, 65 millions de tonnes sont consommées dans l'hexagone, dont plus de 20 millions sont importées. Ce produit est employé dans tous les secteurs : chemins de fer, marine, industrie, production d'électricité et de gaz..., ce sans compter l'utilisation domestique⁹⁶.

⁸⁹ « Dr. Maylie Returns From Service in French Corps », *The Saint Tammany Farmer*, Vol. XLI, n°15, March 6, 1915, p. 1.

⁹⁰ « Horses on board ship are burned to death », *El Paso Herald*, November 11, 1914, p. 6.

⁹¹ « Skipper denounces submarine warfare », *The Bisby Daily Review*, Vol. 19, n°138, November 16, 1916, p. 6.

⁹² MILHAUD, Claude, *1914-1918 L'autre hécatombe...*, op. cit., p. 47.

⁹³ Par commodité nous employons ici le terme générique de « charbon » sans toutefois nous méprendre sur ce que peut avoir de factice ce terme tant il recouvre une grande variété de combustibles aux implications énergétiques et économiques différentes. En ce qui concerne la houille anglaise, principal objet du commerce nazairien, il convient de garder à l'esprit que celle-ci se caractérise par un bon rendement en goudron ainsi que de forts pouvoirs éclairants et calorifiques. Ce produit a bien entendu un usage domestique mais est également employé pour les locomotives.

⁹⁴ BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire, le port, la ville, le travail*, op. cit., p. 141-142.

⁹⁵ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France pendant la Première Guerre mondiale (1914-1921)*, Thèse de doctorat, Paris, Université Paris Ouest, 2012, p. 27-28.

⁹⁶ CHANCEREL, Pierre, « Le rôle du charbon dans l'économie de guerre entre 1914 et 1918 » et BELTRAN, Alain, « Les enjeux énergétiques dans le plan de mobilisation industrielle pendant la

La Grande Guerre ne fait que confirmer cette tendance. En avril 1917, au moment de l'entrée en guerre des États-Unis, le département de Loire-Inférieure et son industrie lourde fleurissante comptent ainsi parmi les plus gros consommateurs de France avec plus d'un million de tonnes par an⁹⁷. Or, non seulement les besoins augmentent singulièrement mais la ressource, elle, se raréfie. En effet, en engageant le combat dans le nord et le Pas-de-Calais, régions qui assurent les deux tiers de la production française, l'Allemagne occupe une grande part du bassin minier et prive, par la même occasion, la France d'une quantité importante de ressources charbonnières⁹⁸. Pour autant, les travaux de l'historien P. Chancerel, qui a consacré sa thèse de doctorat au marché français du charbon entre 1914-1921, rappellent qu'à bien y réfléchir la période 1914-1918 ne constitue pas une situation totalement exceptionnelle pour qui adopte un point de vue strictement nazairien. On l'a dit, jamais la France ne parvient avant Sarajevo à être autosuffisante en charbon. Ceci s'explique du reste aussi bien par des considérations géologiques, les gisements étant moins riches qu'en Grande-Bretagne, en Allemagne ou en Belgique, qu'économiques, l'extraction y étant plus chère qu'à l'étranger. En conséquence, avant la guerre, Paris se tourne vers Londres, et tout particulièrement vers le Pays de Galles, mais également Berlin et Bruxelles pour importer la houille qui lui est nécessaire, et ce dans des proportions non négligeables. En 1913, le charbon constitue ainsi au plan national le troisième poste d'importation, grevant d'autant la balance commerciale française⁹⁹.

Avec la déclaration de guerre allemande, la France ne peut bien entendu plus se ravitailler outre-Rhin et est donc privée d'une source essentielle d'approvisionnement. Le déroulement des premières semaines de la campagne et l'occupation de la Belgique ne fait qu'empirer la situation et reporte donc les capacités françaises d'importation de charbon sur la seule Grande-Bretagne. Loin de se rétablir, la tendance ne fait au cours des mois que s'accroître à la faveur d'événements n'ayant pas nécessairement de rapports entre eux – besoins à la hausse du corps expéditionnaire britannique qui lui aussi doit faire face à une guerre sans cesse plus industrielle et mécanisée, déclenchement de la guerre sous-marine, limitation des capacités de transport, conditions climatiques ne faisant qu'accroître la demande domestique... – mais qui contribuent à rendre l'acheminement du charbon plus difficile et la demande plus importante¹⁰⁰.

Grande Guerre », *La Grande Guerre et les travaux publics, Pour Mémoire. Revue des ministères de l'environnement, de l'énergie et de la mer du logement et l'habitat durable*, n°HS, hiver 1015-2016, p. 43 et 53.

⁹⁷ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, *op. cit.*, p. 221.

⁹⁸ WONOROFF, Denis, *Histoire de l'industrie en France du XVI^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1998, p. 369 rappelle que ces départements hautement industrialisés représentent 74% de la houille et 81% de la fonte produites dans l'hexagone.

⁹⁹ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, *op. cit.*, p. 19-35.

¹⁰⁰ *Ibid.*, p. 61-108. FERNANDEZ, Alexandre, « Le charbon et la production de gaz et d'électricité : de la querelle des tarifs à l'arrêt gaz de Bordeaux », *La Grande Guerre et les travaux publics, Pour Mémoire. Revue des ministères de l'environnement, de l'énergie et de la mer du logement et l'habitat durable*, n°HS, hiver 1015-2016, p. 56 rappelle qu'en 1916 la Grande-Bretagne réduit de 28% ses exportations de charbon.

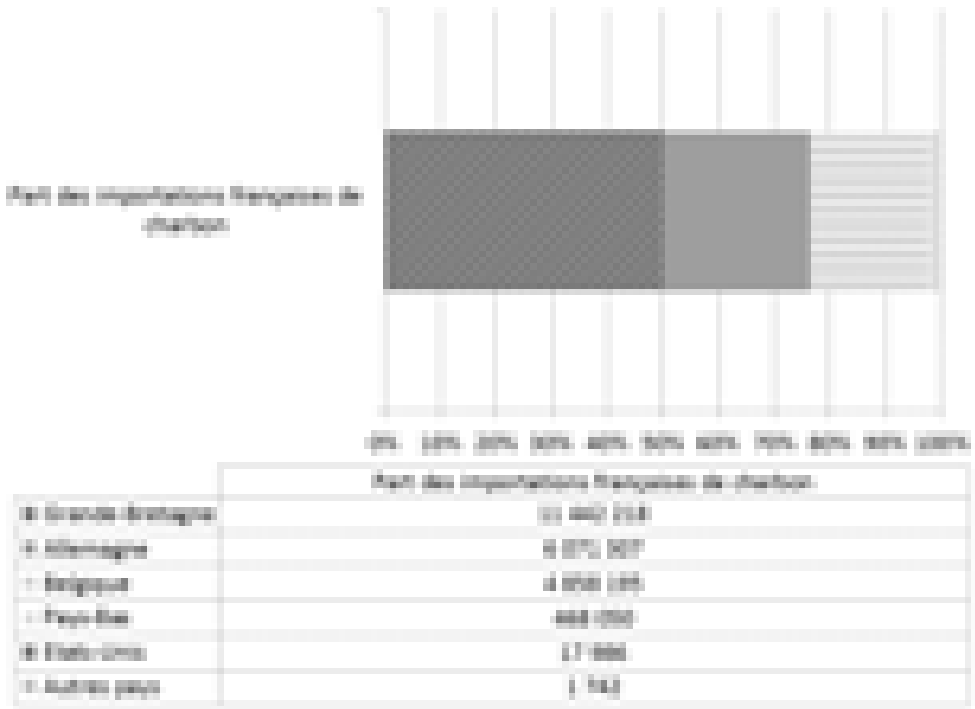


Figure 3 : Importations française de charbon en 1913 ¹⁰¹

De cette situation résultent deux conséquences. La première est une hausse importante des prix, sous l'effet conjugué d'une raréfaction de l'approvisionnement et d'une demande en hausse. La seconde est que si, à Saint-Nazaire, le commerce charbonnier avec la Grande-Bretagne n'est pas chose nouvelle, jamais la houille déchargée sur les quais du port ligérien n'a eu une importance aussi vitale. Véritable interface franco-britannique, liaison intermodale pour user du vocabulaire des géographes, la sous-préfecture de Loire-Inférieure est la matérialisation concrète de l'Entente cordiale entre Londres et Paris, capitales unies dans un même effort de guerre contre Berlin. Il s'agit assurément d'un signe du processus de totalisation du cours du conflit en cours puisque tout paraît lié. Ajoutons d'ailleurs que la réalité du marché est à l'origine d'un cercle vicieux qui ne fait qu'accentuer ce mouvement. P. Chancerel note ainsi que les forges de Trignac s'approvisionnent en charbon à Nœux, dans le Pas-de-Calais, tandis que des importateurs de Saint-Nazaire livrent jusqu'à Saint-Étienne ¹⁰², accentuant d'autant la question du transport ferroviaire, déjà grandement mobilisé par l'effort de guerre. On voit dès lors combien les vases communiquent, comment les sphères civiles et militaires sont interdépendantes.

¹⁰¹ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, op. cit., p. 26.

¹⁰² *Ibid.*, p. 88.

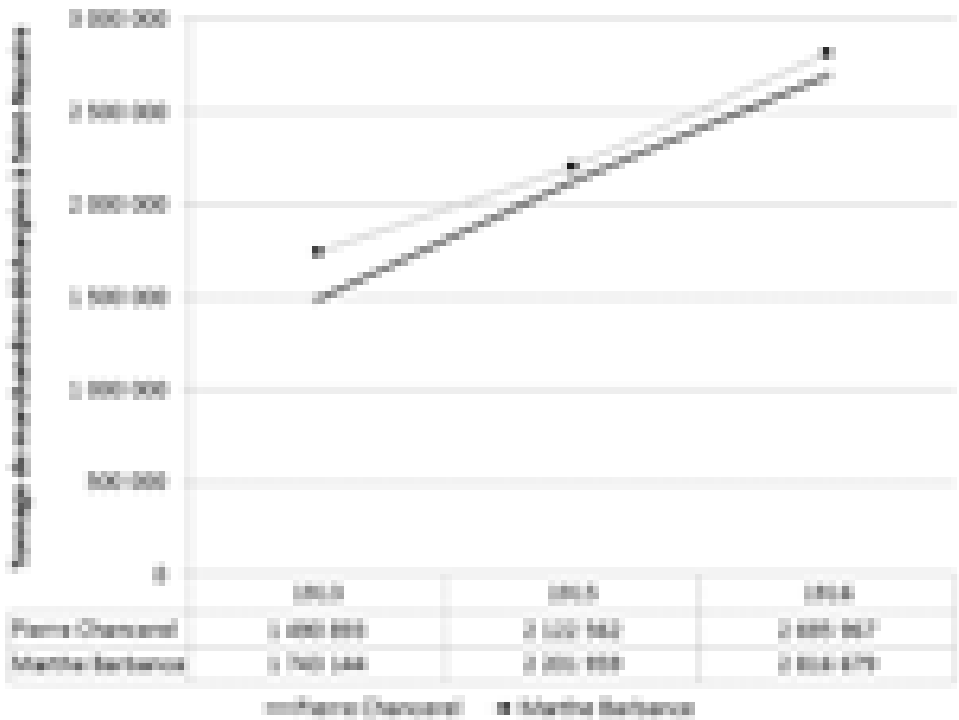


Figure 4 : Évolution du trafic de marchandises du port de Saint-Nazaire de 1913 à 1916 selon les travaux de P. Chancerel et M. Barbance ¹⁰³

Nonobstant ces difficultés, la houille prend, à Saint-Nazaire, lors des 30 premiers mois du conflit, une part toujours plus importante. Si les chiffres peuvent varier d'un auteur à l'autre, tant les travaux récents de P. Chancerel que ceux classiques de M. Barbance mettent en évidence la hausse de trafic que connaît le port ligérien pendant la première partie de la Grande Guerre, le charbon comptant pour une large part dans ce regain d'activité. La houille est en effet essentielle à l'activité industrielle et à Trignac, les forges reconverties à l'effort de guerre en consomment en 1916 environ 1 200 tonnes par jour ¹⁰⁴. Ajoutons du reste que Saint-Nazaire n'est pas le seul bénéficiaire de cette augmentation engendrée, pour une large part, par la crise charbonnière. Partout en Bretagne de nombreux petits ports voient leur trafic augmenter à la faveur d'une réactivation du cabotage transmanche, la houille constituant une part importante de ces échanges supplémentaires. À Saint-Malo, le commerce charbonnier compte pour plus de 730 000 tonnes en 1918,

¹⁰³ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, *op. cit.*, p. 71 et BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, p. 139 et 147.

¹⁰⁴ HAZO, Bernard, *Le mouvement ouvrier à Trignac. Réflexions sur l'hégémonie sociale-démocrate. 1914-1940*, Nantes, Université de Nantes / Centre de recherche politique, 1978, p. 47.

contre moins de 425 000 en 1913 ¹⁰⁵. En réalité, seules les petites installations portuaires, à l'instar de Pontrioux par exemple, ne parviennent pas à tirer profit de l'effort de guerre ¹⁰⁶. Rien ne serait donc plus faux que d'imaginer Saint-Nazaire, septième port français en 1913 ¹⁰⁷, comme une ville vide et désœuvrée au cours de la période allant d'août 1914 à juin 1917. Certes la plupart des hommes est sous les drapeaux. Mais, conséquence directe d'une guerre totale liant l'arrière au front, l'activité portuaire est, paradoxalement, plus importante qu'avant l'explosion de la poudrière diplomatique européenne. Ainsi, le 8 octobre 1915, 8 vapeurs et 2 quatre-mâts mouillent dans le bassin de Saint-Nazaire tandis que 15 vapeurs et deux cuirassés en attente d'achèvement sont dans celui de Penhoët ¹⁰⁸.

La conversion à l'économie de guerre

Sur le plan économique, le déclenchement du conflit entraîne à Saint-Nazaire, comme partout ailleurs du reste, des difficultés considérables. La mobilisation impliquant le départ des hommes en âge de porter les armes vers les casernes, puis le front, l'activité se trouve dans un premier temps comme paralysée, faute de main d'œuvre. De nombreuses institutions sont touchées et ferment, provisoirement. À la chambre de commerce, deux membres sont par exemple excusés et ne peuvent assister à la réunion du 16 septembre 1914, car mobilisés. Lors de la séance suivante, le 5 novembre 1914, ils sont trois à être ainsi absents, de même que le secrétaire et le caissier ¹⁰⁹. La situation est encore plus critique aux chantiers de Penhoët dont la main d'œuvre est massivement mobilisée. En quelques mois, les effectifs sont réduits de moitié, passant de 4 755 ouvriers en août 1914 à 2 399 trois mois plus tard ¹¹⁰.

Néanmoins, ville de l'arrière, Saint-Nazaire ne tarde pas à gagner en importance stratégique pour la poursuite de la guerre. On l'a dit, la géographie du front qui finit par s'enliser dans les tranchées à l'automne 1914 ampute la France de plusieurs départements des régions du nord et de l'est, espaces d'autant plus importants qu'ils sont le lieu d'une certaine excellence industrielle tricolore : nombreux sont en effet les mines mais aussi les hauts-fourneaux désormais aux mains des Allemands. Mais à cette réalité s'ajoute également le contexte de la crise des munitions. Prévues en effet pour être courtes, réglées au terme d'une bataille décisive, la guerre est anticipée sur des stocks restreints d'obus, de balles et, de manière plus générale, d'armes. Aussi, l'émergence de la guerre de tranchées doit-elle sans doute autant à l'épuisement des troupes, exténuées par trois mois

¹⁰⁵ ROBERT-MULLER, Charles, « Saint-Malo-Saint-Servan : un port charbonnier », *Annales de Bretagne*, Vol. 35, n°3, 1921, p. 404.

¹⁰⁶ LEJEUNE, J., « Le port de Pontrioux », *Annales de Bretagne*, Vol. 40, n°3, 1932, p. 443-456.

¹⁰⁷ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 62.

¹⁰⁸ « Notre port », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5927, 9 octobre 1915, p. 3.

¹⁰⁹ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 ET 6, Compte rendu des travaux de la chambre de commerce de Saint-Nazaire, séance extraordinaire du 16 septembre 1914 et 5 novembre 1914, p. 199 et 206.

¹¹⁰ NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », in ABBAD, Fabrice (dir.), *La Loire-Atlantique des origines à nos jours*, Saint-Jean d'Angély, Éditions Bordessoules, 1984, p. 363.

de marches incessantes et des combats effroyablement meurtriers, qu'à un manque de projectiles à envoyer sur les lignes adverses ¹¹¹.

Pour l'historien R. Porte, la nomination le 18 mai 1915 d'Albert Thomas à la tête du sous-secrétariat d'État à l'artillerie et aux munitions, institution justement chargée d'organiser la production française, est d'ailleurs caractéristique de cette « mobilisation totale de l'industrie française » ¹¹². On comprend dès lors pourquoi la conversion de Saint-Nazaire à l'économie de guerre est aussi rapide. Tant la géographie du front que la nécessité du moment invitent à une reconfiguration de l'appareil industriel. En d'autres termes, faute de nouveaux navires à lancer – la construction du transatlantique *Paris* est interrompue avec la mobilisation générale ¹¹³ – ce sont désormais des obus qui sont tournés dans les chantiers navals du port de basse-Loire, activité qui nécessite de la main d'œuvre. Manifestation certaine d'un processus de totalisation du conflit découlant directement de son industrialisation, même les personnes déclarées par les conseils de révision inaptes au port des armes sont dorénavant mobilisées au service de l'effort de guerre, pour être employées à Saint-Nazaire et dans les usines des environs. Roulier originaire de Questembert, dans le Morbihan, Pierre Payen est atteint d'une sévère cataracte traumatique à l'œil gauche, pathologie qui lui vaut d'être exempté de service militaire en 1904. Récupéré ¹¹⁴, il est néanmoins versé, le 18 décembre 1914, dans le service auxiliaire par le conseil de révision de Saint-Nazaire qui l'examine à nouveau puis, après avoir été affecté administrativement à une compagnie de commis ouvriers d'administration est détaché, à partir d'août 1915, aux chantiers de Penhoët ¹¹⁵. Réformé pour cause de tuberculose en 1912, Alexis Halgand est versé dans le service auxiliaire au mois d'octobre 1915 pour être affecté à différentes usines puis à un « atelier de construction » de Paimboeuf ¹¹⁶. On pourrait ainsi multiplier les exemples.

Mais à ce changement de production répond, comme en écho, une modification des méthodes de travail. En effet, l'impératif absolu que constitue alors la défense nationale permet l'adoption progressive en France de l'organisation scientifique du travail (OST), taylorisme dont on sait les apports en termes d'augmentation des cadences de production mais qui, pour des motifs bien compréhensibles, était combattu par les organisations

¹¹¹ Pour un résumé synthétique de cette affaire qui mériterait du reste d'être réexaminée se rapporter à Ministère de la Guerre, État-Major de l'Armée, Service historique, *Les Armées françaises dans la Grande Guerre*, Paris, Imprimerie nationale, 1931, Tome 2^e, 1^{er} volume, *La Stabilisation du front, les attaques locales, 14 novembre 1914-1^{er} mai 1915*, p. 51-70.

¹¹² PORTE, Rémy, « Mobilisation industrielle et guerre totale : 1916, année charnière », *Revue historique des Armées*, n°242, 2006, p. 26-35.

¹¹³ CODET, François, *Le Grand dictionnaire des transatlantiques. Du Titanic au France*, Paris, Little Big Man, 2011, p. 250-251 et sans auteur, « Le Paris », *La Lettre des Paquebots*, n°36, 4^e trimestre 2000, p. 21-23.

¹¹⁴ La politique dite de récupération est le rappel massif de personnes exemptées, ajournées ou affectées aux services auxiliaires par les Conseils de révision afin de les verser dans des unités combattantes, de manière à combler les trous dans les rangs résultant des immenses pertes de l'été 1914. BOULANGER, Philippe, *La France devant la conscription. Géographie historique d'une institution républicaine, 1914-1922*, Paris, Economica, 2001, p. 118.

¹¹⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1163.3584.

¹¹⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1061.1636

syndicales ¹¹⁷. À partir de 1915, le paiement aux pièces devient néanmoins systématique, participant de fait d'une augmentation sensible de la productivité ¹¹⁸. D'après l'ingénieur du chantier de Penhoët, Lavallée, les difficultés rencontrées avec le passage à l'OST sont moins d'ordre social que technique ¹¹⁹. En effet, la grande disparité des tâches exercées au sein de cette entreprise – 55 spécialités sont référencées par ce cadre – rend tout processus de standardisation des actes particulièrement délicat ¹²⁰. Pour autant, à l'en croire, les résultats sont spectaculaires :

« Avant d'entrer dans le détail du calcul des temps, je vous donnerai, dès maintenant, un exemple frappant de gain de temps par l'application des nouvelles méthodes. Je suis persuadé qu'il retiendra votre attention.

Il s'agit de la réparation de l'avant du transport *X* avarié à la suite d'un torpillage. La réparation doit être menée très rapidement et la coque affecte des formes des plus étranges. La direction du chantier veut se rendre compte tout de suite de l'ordre de grandeur de la durée du travail à effectuer.

Le contremaître principal, chargé de la réparation de ce bâtiment, étudie la question avec les chefs de travaux pendant une matinée et déclare qu'il lui faut 12 000 heures au minimum pour mener à bien la réparation (dans son esprit, les équipes de riveurs et de tôliers devaient réaliser ainsi une bonification permettant d'augmenter leur salaire de 30% environ).

La direction, confiante dans l'évaluation de son contremaître qui avait acquis avant la guerre une expérience notoire dans ce genre de détermination de temps, prend ses dispositions en conséquence.

Pendant les premiers jours de la réparation, la Section des Temps calcule à son tour, avec les méthodes nouvelles, les différentes phases de la réparation, travail qui est pourtant loin de pouvoir être rangé dans les travaux dits en série. En intégrant les temps unitaires des diverses corporations : rivetage, perçage, tôlerie, formage, matage, etc., la Section des Temps arrivait à un total de 46 000 heures au lieu des 12 000 prévues par le contremaître. On tarifa le travail sur cette évaluation et on donna des instructions en conséquence » ¹²¹.

¹¹⁷ FRIDENSON, Patrick, « Un tournant taylorien de la société française (1904-1918) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 42^e année, n°5, 1987, p. 1031-1060.

¹¹⁸ GUIN, Yannick, *Le Mouvement ouvrier nantais. Essai sur le syndicalisme d'action directe à Nantes et Saint-Nazaire*, Paris, Maspéro, 1976, p. 382.

¹¹⁹ Nous ne connaissons pas le prénom de cet ingénieur, ce qui n'est d'ailleurs pas sans révéler un certain angle mort historiographique. En effet, les travaux concernant les différents chantiers navals de Saint-Nazaire se sont avant tout focalisés sur la genèse du mouvement ouvrier et les conflictualités sociales pour finalement peu investir le champ des méthodes de travail. Sans doute y a-t-il là un chantier à mener pour l'avenir ?

¹²⁰ LAVALLÉE, « Résultats obtenus par l'application des nouvelles méthodes de travail dans un chantier de 3 000 ouvriers », *Bulletin de la société d'encouragement pour l'industrie nationale*, 118^e année, 1^{er} semestre, mai-juin 1919, p. 446. L'auteur note, non sans paternalisme, que « les ouvriers se prêtèrent très loyalement aux diverses expériences et c'est grâce à leur bonne volonté et à leur confiance dans la direction que des résultats *inespérés* s'obtinrent rapidement » et d'ajouter : « Il faut leur en être reconnaissant » (p. 444).

¹²¹ *Ibid.*, p. 452-453.

On comprend par ce témoignage avec quelle rapidité l'OST peut s'imposer en Basse-Loire lorsqu'il s'agit de l'appliquer à des processus aussi standardisés que la production d'obus. L'entrée en guerre modifie en effet profondément le rapport des forces au sein du bassin industriel nazairien. Si les premières années du XX^e siècle sont celles, dans l'estuaire de la Loire, d'un renforcement syndical et d'une lente progression des résultats de la SFIO aux élections, la dynamique se rompt avec l'été 1914¹²². En effet, les organisations ouvrières « cessent toute activité » avec la mobilisation générale, arrêt d'autant plus remarquable qu'il intervient après un hiver 1913-1914 marqué par une grève très dure de 117 jours des dockers nazairiens¹²³. De surcroît, on se rappelle que l'opposition syndicale à la loi portant à trois ans la durée du service militaire est particulièrement forte et la CGT ne craint d'ailleurs pas à ce propos d'affirmer que la journée de mobilisation du 16 décembre 1912 « contre la guerre » est dans l'estuaire de la Loire un succès : « À Saint-Nazaire la grève fut générale sur le port et chez les marins ; elle fut presque complète dans la métallurgie »¹²⁴. On mesure dès lors combien le ralliement à l'Union sacrée est soudain, dimension qui en ce qu'elle devait être imprévisible aux yeux des contemporains participe certainement de cette impression de guerre totale¹²⁵.

En définitive, c'est toute la structure de l'économie industrielle nazairienne qui est bouleversée, et qui témoigne par la même occasion du processus de totalisation à l'œuvre au cours de la Première Guerre mondiale. L'historienne M. Barbance résume d'ailleurs brillamment, en quelques mots, la situation dans ses notes de travail. Avec la guerre, la puissance publique devient la pièce non seulement maîtresse mais quasi unique du tissu industriel local. L'Etat est en effet à la fois le client exclusif, le fournisseur de main d'œuvre par l'intermédiaire des affectations spéciales, mais aussi d'une certaine manière le patron puisque son arbitrage devient obligatoire à partir de 1917 pour les établissements travaillant pour la défense nationale¹²⁶. C'est ainsi qu'à la suite d'une réunion

¹²² HAZO, Bernard, *Les Anarchistes bleus 1880-1914. Le mouvement ouvrier à Saint-Nazaire et en Loire-Inférieure*, La Baule, Édition des Paludiers, 1980, p. 109-118 n'hésite pas à propos de cette période à parler d'un « renouveau socialiste » en Basse-Loire.

¹²³ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 63, chemise 2 ; GESLIN, Claude, *Le syndicalisme ouvrier en Bretagne jusqu'à la Première Guerre mondiale*, Tome 2, Saint-Hippolyte-du-Fort, Espace-Écrits, 1990, p. 500.

¹²⁴ *Le Proletariat contre la guerre et les trois ans*, Paris, Maison des fédérations, sans date, p. 90.

¹²⁵ Cette conversion à l'Union sacrée ne doit pour autant pas surprendre en ce qu'elle découle de la modification, en l'espace de quelques heures, de la signification prise par la notion d'antimilitarisme. Sur la question se reporter à LE GALL, Erwan, « Le Ralliement à la guerre de 1914 de deux figures de la gauche bretonne : digressions sur la notion d'antimilitarisme », *En Envoyé, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°5, hiver 2015. En ligne. [http://enenvoye.fr/eoo_revue/numero_5/antimilit/le_ralliement_a_la_guerre_de_1914_de_deux_figures_de_la_gauche_bretonne_digressions_sur_la_notion_d_antimilitarisme.pdf].

¹²⁶ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 63, chemise 2. Ces « profondes modifications dans les relations capital-travail » sont également soulignées par GUIN, Yannick, *Le Mouvement ouvrier nantais...*, *op cit.*, p. 182. Précisons toutefois que la part importante occupée par l'État au sein du bassin industriel nazairien ne saurait pour autant constituer une totale nouveauté. BOULO, Daniel, *Le mouvement ouvrier à Saint-Nazaire : 1919-1939*, Mémoire de maîtrise sous la direction de FIÉRAIN, Jacques, Nantes, Université de Nantes, 1984, p. 20 note que « L'activité des chantiers de Penhoët et de la Loire comme l'ensemble des chantiers navals nazairiens est liée à la politique définie par l'État. La

tenue le 3 mars 1917 à Nantes entre les « représentants des industries et [des] ouvriers », le ministère de l'Armement et des fabrications de guerre décide de nouvelles conditions de rémunération. Une prime de vie chère est instaurée, de même qu'une hausse du salaire horaire, de manière à augmenter d'environ 30% les rémunérations. Ces mesures sont applicables en Basse-Loire aux ouvriers et ouvrières travaillant dans les établissements placés sous contrôle du dit ministère ¹²⁷.

Nom de l'entreprise	Nombres d'ouvriers	Fabrications
Chantiers de l'Atlantique	2 000	Obus de 320, 120 et 75
Chantiers de la Loire	1 700	Obus de 120, 75 et de mortier Matériel divers
Fonderies de Saint-Nazaire	300	Obus de 320 et 120
Forges de Trignac	3 000	Travail par intermittence par faute de charbon

Tableau 1 : Effectifs et activités de quelques poids lourds du secteur industriel nazairien en mai 1917 ¹²⁸

Union sacrée oblige, mais aussi sans doute conscients de ce nouveau rapport de force, les syndicats adoptent une attitude nouvelle et collaborent avec la puissance publique ¹²⁹. Sans doute faut-il y voir une conséquence directe du dialogue établi par Albert Thomas ¹³⁰. Mais peut-être peut-on également y déceler une certaine part de stratégie, les organisations ouvrières tentant de récupérer en salaire et autres avantages ce qu'elles ont perdu sur le taylorisme. C'est d'ailleurs ce que suggère l'édition spéciale publiée le 24 juin 1919 du *Travailleur de l'Ouest*. Si ce journal « socialiste, syndicaliste et coopératif » rappelle le concours apporté par les ouvriers « aux industriels » pour la mise en place de « méthodes nouvelles au travail », il en profite pour insister sur les « repos intercalaires » qui « peuvent améliorer le rendement » et demande, notamment, que soient construites des maisons ouvrières ¹³¹. En tout état de cause, à Penhoët désormais largement reconverti en atelier de tournage d'obus, le quotidien est grandement modifié, rompant diamétralement avec la situation qui pouvait prévaloir avant la guerre :

« Le métier, la profession en cette fin du XIX^e siècle dans la construction navale à Saint-Nazaire, c'était plus qu'un savoir technique appliqué au fonctionnement

construction navale à Saint-Nazaire a subsisté alors grâce aux aides multiples versées par l'État. Les chantiers de Penhoët et de la Loire dépendant de l'État à deux titres : par les commandes de l'État et par les primes accordées par le gouvernement par les lois d'aide de 1881, 1893, 1902 et enfin 1906 ».

¹²⁷ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 63, chemise 2.

¹²⁸ CLÉMENT, Jean-Yves, *Le Mouvement ouvrier nazairien des origines à 1918*, Mémoire de maîtrise sous la direction de Fiérain, Jacques, Nantes, Université de Nantes, 1980, p. 80.

¹²⁹ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 63, chemise 2.

¹³⁰ À ce propos, on pourra se reporter au récent et stimulant BLASZKIEWICZ-MAISON, Adeline, *Albert Thomas. Le socialisme en guerre 1914-1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

¹³¹ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 65, 22 FÀ 7, chemise 8.

d'une machine. Les outils de production étaient très peu spécialisés. Il fallait tout l'art de l'ouvrier pour utiliser les machines les plus rudimentaires à l'usinage des pièces complexes. Moins l'outil est perfectionné, plus la fabrication d'un objet requiert connaissance et habileté. Le *tour de main*, voilà bien la force de cette classe ouvrière des chantiers navals : elle maîtrise le processus de travail (organisation, temps, conception), se rapprochant ainsi plus de l'artisan exploité par un patron que de l'OS des temps modernes »¹³².

Parallèlement, la vie quotidienne se caractérise à Saint-Nazaire, comme partout ailleurs en France du reste, par une hausse spectaculaire des prix. Celle-ci n'est d'ailleurs pas sans initier certains mouvements de grogne dans la population et, en août 1916, le maire Louis Brichaux est contraint de se défendre et d'expliquer « qu'au point de vue de la vie chère, il a tout fait, particulièrement au point de vue de la boucherie pour enrayer le mouvement de la hausse, malheureusement il se trouve désarmé pour les autres denrées qui subissent une hausse scandaleuse »¹³³. Pour enrayer cette inflation galopante, on tente bien d'augmenter les salaires. En mai 1916, le Conseil municipal du port ligérien décide par exemple d'accorder une mensualité supplémentaire de 10 francs au personnel de la commune dont le traitement annuel n'excède pas 3 500 francs. Une telle mesure est loin d'être unique puisqu'elle s'inspire « de ce qui est fait dans de nombreuses industries de la ville »¹³⁴. D'autres initiatives tentent d'agir sur la structure même du marché, afin de faire baisser les prix. C'est ainsi que Louis Brichaux intègre, aux côtés de Georges Garreau, maire de Vitré, Paul Bellamy, maire de Nantes, Jean Janvier, maire de Rennes et Pierre-Louis Esvelin, maire de Lorient, un « syndicat conseil » visant à faire pression sur les compagnies « qui se sont manifestement syndiquées pour attaquer les villes et agir en relèvement du prix du gaz »¹³⁵.

En définitive rien n'y fait. Alors que les poilus défendent Verdun et attaquent, aux côtés des *Tommies*, sur la Somme, les prix ne cessent de monter en flèche. Nombreux sont les auteurs à avoir souligné l'importance du marché noir. Y. Guin rappelle par exemple qu'en 1916 « le lait, le beurre, le fromage, le chocolat, le pétrole sont presque introuvables ou se vendent au marché noir » au double du prix normal, sans compter que le poisson et même les pommes de terre deviennent rares¹³⁶.

¹³² Ouvrage collectif, *Études et documents sur Saint-Nazaire et le mouvement ouvrier de 1848 à 1920*, Saint-Nazaire, Association de recherches et d'études du mouvement ouvrier de la région de Saint-Nazaire, 1980, p. 279.

¹³³ « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6239, 1^{er} septembre 1916, p. 3.

¹³⁴ « Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6204, 8 mai 1916, p. 3.

¹³⁵ « La question du gaz au Congrès des Maires de l'Ouest », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6 253, 15 septembre 1916, p. 3.

¹³⁶ GUIN, Yannick, *Le Mouvement ouvrier nantais...*, *op cit.*, p. 384-385.

Professions	Dates de grève	Nombre...		Motifs
		d'établissements	de grévistes	
Charpentiers de navire	Du 05/08 au 05/09 1916	1	60	Demande de hausse de salaire
Mécaniciens constructeurs et métallurgistes	Du 24/07 au 26/07 1917	10	6 221	Non-application des nouveaux tarifs dans un établissement

Tableau 2 : Nombre de grèves répertoriées à Saint-Nazaire entre le 1^{er} août 1914 et le 11 novembre 1918 ¹³⁷

Aussi, dans la seconde moitié de l'année 1916, plusieurs conflits sociaux éclatent à Saint-Nazaire et dans les environs pour demander des augmentations de salaires. En août, des charpentiers de marine réclament une prime de 20% en contrepartie d'une hausse des cadences visant à hâter le lancement d'un navire. En octobre, plusieurs grèves éclatent, y compris aux Chantiers et ateliers de la Loire, pour réclamer une augmentation de salaire ¹³⁸. *À contrario*, les 10 et 11 novembre 1916, c'est pour protester contre une réduction de revenus que les ouvriers agricoles et viticoles de 42 établissements débrayent et obtiennent gain de cause. En juillet 1917, plus de 5 000 ouvriers de 10 établissements de Saint-Nazaire se mettent en grève pour l'application de nouveaux barèmes salariaux décidés lors d'une concertation, évoquée plus haut, ayant eu lieu au mois de mars précédant ¹³⁹. Pour autant, non seulement l'inflation ne cesse pas mais le ravitaillement commence à manquer. En janvier 1918, le maire est obligé d'en appeler à ses administrés, rappelant au passage combien, en cette période, tout est lié :

« Mes chers Concitoyens,

Si chacun d'entre nous veut réduire d'un quart la quantité de pain qui jusqu'ici lui était nécessaire.

Si nous supprimons tout gaspillage. Si nous voulons nous habituer à consommer, à chaque repas, quelques pommes de terre, et à manger un peu plus souvent du riz *nous éviterons la carte de pain*.

En diminuant les importations de blé, nous sauverons le tonnage nécessaire à la défense nationale.

¹³⁷ République Française, Ministère du Travail, Direction du Travail, *Statistique des Grèves et des recours à la conciliation et à l'arbitrage survenus pendant l'année 1914*, Paris, Imprimerie nationale, 1919 et République Française, Ministère du Travail, Direction du Travail, *Statistique des Grèves survenues pendant les années 1915-1916-1917-1918*, Paris, Imprimerie nationale, 1921.

¹³⁸ Celles-ci ne figurent pas dans République Française, Ministère du Travail, Direction du Travail, *Statistique des Grèves survenues pendant les années 1915-1916-1917-1918*, Paris, Imprimerie nationale, 1921 ce qui n'est pas un cas unique. BARZMAN, John, « Militaires, pouvoirs publics et syndicats de dockers au Havre, 1914-1918 », in ROBERT, Jean-Louis (dir. en collaboration avec CHAURAND, David), *Le Syndicalisme à l'épreuve de la Première Guerre mondiale*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 137.

¹³⁹ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 63, chemise 2.

Par patriotisme, par amour de nos chers 'poilus' sachons remplir nos devoirs.
Le maire, Louis Brichaux »¹⁴⁰

Pour autant, le vibrant appel ne produit aucun effet et, quelques jours plus tard, est institué un système que l'on pourrait qualifier de « boulanger référent » :

« D'accord avec la boulangerie locale, le maire de Saint-Nazaire a l'honneur d'informer la population que chaque habitant doit se faire inscrire, d'urgence, chez le boulanger où il a coutume de s'approvisionner.

Les inscriptions seront reçues jusqu'au 15 janvier courant, dernier délai.

Ces inscriptions comporteront le nombre de personnes adultes et celui des enfants vivant au foyer de chaque client.

Nul ne peut se faire inscrire chez plusieurs boulangers.

Les boulangers ne délivreront du pain qu'aux personnes portées sur leurs listes.

Les clients ayant coutume de se fournir chez plusieurs boulangers pourront se faire inscrire chez ceux-ci, mais les boulangers livreront à tour de rôle et par semaine.

L'inscription a pour but de faciliter, à la Commission de répartition, l'attribution des farines aux boulangers, dans la mesure des quantités disponibles et suivant l'importance de la clientèle.

Tout habitant de Saint-Nazaire, qui, dans le délai imparti ci-dessus, ne se sera pas fait inscrire chez un fournisseur court le risque de se trouver sans pain.

Il en serait de même du client qui frauduleusement aurait provoqué son inscription chez plusieurs boulangers.

Saint-Nazaire-sur-Loire, le 10 janvier 1918

Le maire, Louis Brichaux »¹⁴¹.

C'est dans ce contexte de pénurie, alimentaire mais aussi, on l'a vu, énergétique, que les Américains commencent à massivement débarquer dans l'estuaire de la Loire, au cours du premier semestre 1918.

Formidable accélération du temps, l'entrée en guerre se traduit à l'été 1914 par une succession, à un rythme échevelé, de nouvelles qui assurément contribuent à faire de cette période un moment total. En quelques heures s'enchaînent l'annonce de la mort de Jean Jaurès puis la mobilisation générale, la déclaration de guerre et le départ des hommes, concomitant à celui des chevaux, pour le front. Après quelques jours d'expectative, l'opinion publique prend connaissance de la réalité des premières opérations qui sont loin d'être aussi brillantes que prévues. Non seulement les « pantalons rouges » ne sont pas en Allemagne mais ils reculent, fort dangereusement, jusqu'au « miracle » de la bataille de la Marne, en septembre 1914. C'est à ce moment que débute le débarquement du corps expéditionnaire britannique, événement qui rétrospectivement peut être vu comme l'amorce de l'immense activité qui caractérise Saint-Nazaire pendant tout le conflit. En effet, si l'enlèvement dans les tranchées peut être perçu comme un ralentissement du rythme des offensives qui scandent le champ de bataille, le *tempo* s'accélère au contraire dans le

¹⁴⁰ « Un appel de la Mairie », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5642, 4 janvier 1918, p. 3.

¹⁴¹ « Plus de clientèle volante », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5651, 13 janvier 1918, p. 4.

port ligérien afin d'alimenter l'effort de guerre en équidés et en houille. Le passage à l'économie de guerre se traduit pour sa part par une double évolution avec, d'une part, l'imposition de l'organisation scientifique du travail dans le secteur industriel, d'autre part l'émergence progressive d'une consommation de pénurie symbolisée par les cartes de ravitaillement. Assurément, cette incapacité à lutter contre la hausse du coût de la vie puis à empêcher le rationnement doit peser sur les opinions au moment où la ville accueille de plus en plus d'Américains qui, non seulement du fait de leur fort pouvoir d'achat paraissent pouvoir tout acheter, mais de surcroît ne semblent manquer de rien au niveau alimentaire. Nous y reviendrons.

Il n'en demeure pas moins qu'après la confiance des premiers jours d'août 1914 – la campagne serait courte, s'achèverait à Berlin et avant Noël – succèdent rapidement l'angoisse et l'incertitude face à un conflit qui ne semble pouvoir trouver d'issue tant le front ennemi semble impossible à rompre¹⁴². Après l'échec de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames, le 16 avril 1917, le moral semble à son plus bas, mutineries et grèves paraissant gangréner l'effort de guerre français. On voit donc dans quel contexte intervient l'entrée en guerre des États-Unis.

La région de Saint-Nazaire ne fait nullement exception à la morosité ambiante. Le 18 juin 1917, soit dix jours seulement avant l'arrivée des premiers *Doughboys* sur le sol français, les inspecteurs Lansade et Lory rendent compte au commissaire de la police spéciale de Saint-Nazaire d'une « excursion » faite quelques jours auparavant sur l'île Dumet, minuscule caillou plongé dans l'océan atlantique, au large de Piriac, entre Hoëdic et Pénestin. Leur mission est de s'assurer que rien de suspect ne se produit sur cet îlot. Le rapport qu'ils rédigent dit toutefois parfaitement le climat du moment, entre suspicion permanente et résignation face à une guerre qui, débutée depuis presque trois ans, n'en finit plus de finir. À en croire quelques témoignages recueillis sur place par les deux fonctionnaires de police, plus personne ne pratique la pêche hauturière par crainte des mines et des sous-marins et les navires préfèrent longer les côtes. Pire, la rumeur locale fait de l'île Dumet une base secrète de ravitaillement des *U-boots* allemands¹⁴³. Loin d'être anecdotiques, ces bruits disent bien combien la guerre est proche d'une ville comme Saint-Nazaire, pourtant située à l'arrière, mais sur un front maritime. D'ailleurs, les deux policiers préconisent l'établissement sur l'île Dumet d'une piste d'aviation par l'autorité militaire, ne serait-ce que pour « calmer l'opinion publique »¹⁴⁴. C'est cette globalité du conflit qui, à n'en pas douter, contribue à forger son image de guerre totale.

¹⁴² PORTE, Rémy, *Rompre le front ? Novembre 1914-mars 1918. Comment percer les lignes ennemies et retrouver la liberté de manœuvres*, Saint-Cloud, Soteka, 2016.

¹⁴³ Sur le fonctionnement de la rumeur se reporter à BLOCH, Marc, *Réflexions d'un historien sur les fausses nouvelles de la guerre*, Paris, Éditions Allia, 1999 et WALMER SMITH, Helmut, *La Rumeur de Konitz. Une affaire d'antisémitisme dans l'Allemagne 1900*, Paris, Éditions Phebus, 2003.

¹⁴⁴ Arch. Nat. : Rapports des préfets et des commissaires spéciaux au ministère de l'Intérieur pendant la Première Guerre mondiale. En ligne. [https://www.siv.archives-nationales.culture.gouv.fr/siv/IR/Fran_IR_053748].

Chapitre 2

Le choc des champs de bataille

Au front, la situation n'est pas particulièrement favorable à l'été 1917. Le recul des troupes allemandes sur plusieurs dizaines de kilomètres à la fin du mois de février est d'abord compris comme étant le premier signe de l'effondrement de Berlin mais masque en fait une savante opération de repli sur la ligne Hindenburg. En réalité, ce sont bien les troupes de Guillaume II qui disposent des meilleurs cartes en main. En France, l'échec de l'offensive Nivelle sur le Chemin des Dames n'en finit plus de se faire ressentir, tant au niveau des hautes sphères politiques et militaires que dans les rangs, bien souvent agités par de vastes mouvements de protestation. Sur le front Est, la situation est encore plus préoccupante. Une première puis une seconde révolution ébranlent puis renversent le pouvoir, donnant par la même occasion les mains libres à l'Allemagne. N'ayant plus à combattre les Russes passés sous pavillon « bolcheviste », pour reprendre un terme que l'on retrouve fréquemment dans la presse bretonne de l'époque, Berlin peut rapatrier ses divisions sur le front ouest de manière à acquérir en vue de nouvelles offensive une réelle supériorité numérique face aux troupes françaises et britanniques.

Pourtant, à l'été 1914, contrairement à ce qui avait pu être anticipé par les autorités, rien ne vient entraver la mobilisation générale à Saint-Nazaire et dans les environs, pas même les mouvements anarcho-syndicalistes, pourtant bien implantés en Loire-Inférieure¹⁴⁵. Certes, et la magistrale thèse de J.-J. Becker le démontre dès 1977, les hommes ne partent pas « la fleur au fusil » à la guerre mais résolus¹⁴⁶. C'est d'ailleurs peut-être mieux ainsi pour reprendre les célèbres mots du médiéviste et capitaine d'infanterie Marc Bloch¹⁴⁷. Si tous les suspects inscrits au carnet B, cette liste sur laquelle sont portés depuis 1887 les noms des individus susceptibles par antimilitarisme d'entraver la mobilisation générale, sont arrêtés dans le département à la fin du mois de juillet 1914, tous sont relâchés quelques jours plus tard¹⁴⁸.

Trois ans plus tard, l'ambiance est plus maussade, la cohésion nationale se lézarde et les esprits semblent douter. L'architecte nantais Maurice Digo, qui viendra s'installer à Savenay après la Seconde Guerre mondiale, en est un bon exemple. Sergent-fourrier au III/146^e RI¹⁴⁹, il est plongé au cœur de l'offensive lancée le 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames et mesure particulièrement bien l'échec du plan forgé par le général Nivelle.

¹⁴⁵ HAZO, Bernard, *Le Mouvement ouvrier à Trignac, op. cit.*, p. 34-35.

¹⁴⁶ BECKER, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre, op. cit.*

¹⁴⁷ BLOCH, Marc, *Souvenirs de guerre 1914-1915*, Paris, Armand Colin, 1990, p. 9-10.

¹⁴⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », in ABBAD, Fabrice (dir.), *La Loire-Atlantique des origines à nos jours, op. cit.*, p. 367. Sur le Carnet B, se reporter à l'étude classique de BECKER, Jean-Jacques, *Le Carnet B. Les pouvoirs publics et l'antimilitarisme avant la guerre de 1914*, Paris, Klincksieck, 1973. Sur le terme d'antimilitarisme, dont la signification profonde change en quelques heures pendant l'été 1914 on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Le ralliement à la guerre de 1914 de deux figures de la gauche bretonne... », *op. cit.*

¹⁴⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1280.3838.

Consignant scrupuleusement ses pensées sur un carnet, à l'instar de nombreux poilus du reste, il donne le 17 mai 1917, soit un mois après le déclenchement de l'assaut, un tableau particulièrement sombre de la situation :

« Mission terminée à 8 heures du matin. Dormi jusqu'à midi. Puis sans avoir eu le temps d'avaler la soupe, guidé dans le secteur une reconnaissance des commandants de Compagnie. J'écoute leur conversation. Malgré le pilonnage de l'artillerie, cette position, farcie de creutes ¹⁵⁰ reste inexpugnable. On s'explique facilement l'échec, on ne peut comprendre l'insensé gaspillage de vies, l'aberration du Haut Commandement. »

Puis, trois jours plus tard, le 20 mai 1917 :

« Voici 34 jours que, sans trêve ni répit, deux armées luttent pour la possession d'un plateau. C'est Verdun retourné.

34 jours et 34 nuits que fondent sur place les renforts venus de tous les Dépôts de l'arrière.

En ligne, c'est l'alternative perpétuelle : attaque et contre-attaque, la vie et la mort dans la boue, toute amorce d'ouvrage immédiatement détruite, relève des blessés impossible, ravitaillement réduit à sa plus simple expression, transporté sous les barages au prix de surhumaines souffrances.

Dans les unités décimées s'installe peu à peu le désespoir et des mutineries s'organisent sous l'influence du dégoût, de la révolte, de la faim » ¹⁵¹.

On voit bien à travers ces quelques lignes combien son statut de sous-officier ne protège aucunement Maurice Digo des difficultés d'une campagne qui s'avère non seulement épuisante mais dont les contemporains ne parviennent pas à voir l'issue. En cela cet architecte est à l'image de ces Nazairiens qui, quelle que soit leur condition sociale, n'échappent pas à cette guerre, dimension qui assurément contribue à renforcer son image d'événement total. Dès les premières heures de l'été 1914, les pertes sont en effet immenses et ne tardent pas à plonger l'estuaire de la Loire dans un deuil sans précédent. Ces morts, ajoutés au fait que les Nazairiens ne tardent pas à combattre sur tous les fronts, expliquent pour une large part cette si délicate année 1917, entre fatigues et mutineries.

¹⁵⁰ Dans l'Aisne et sur le Chemin des Dames en particulier ce terme désigne les carrières souterraines servant d'abri aux différents belligérants et dans lesquelles peuvent se dérouler des combats. Celle dite de la Caverne du Dragon, qui abrite aujourd'hui une musée, est sans doute la plus célèbre.

¹⁵¹ Archives municipales de Nantes, carnets de Maurice Digo. En ligne. [http://www.archives.nantes.fr/pages/DOSSIERS_DOCS/nantes_14_18/ville_front_digo.html]. Page consultée le 24 juillet 2017. Sur ce témoin, on pourra se reporter à JAOUEN, Yves, *Le Cauchemar de Maurice Digo combattant nantais de la Grande Guerre*, Haute-Goulaine, Éditions Opéra, 2014.

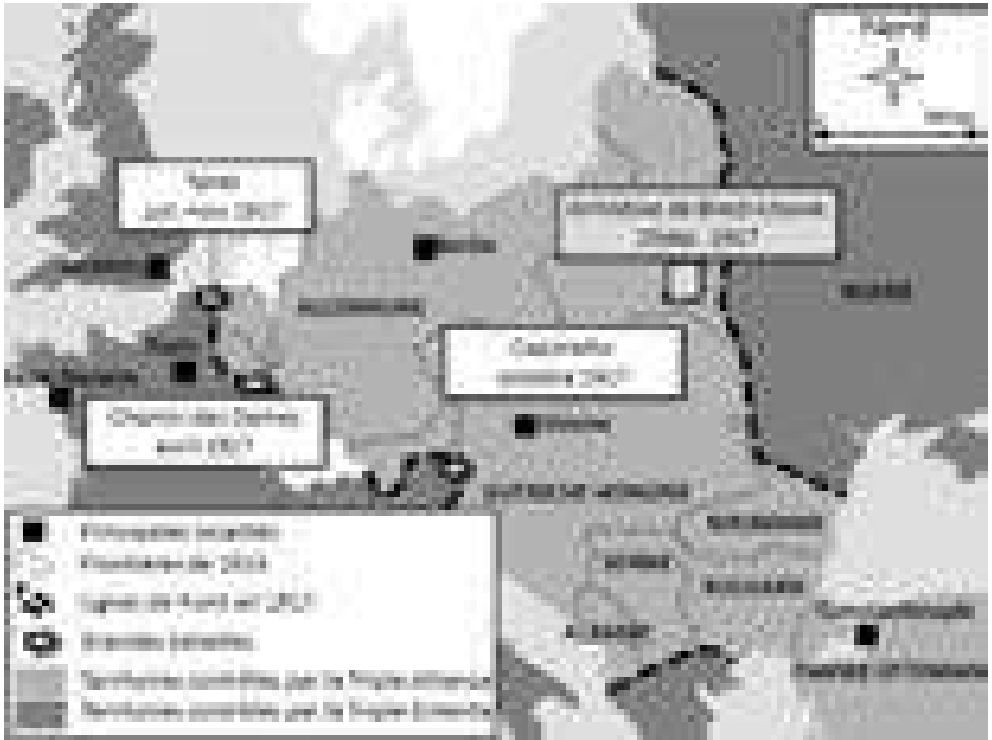


Figure 5 : Les différents fronts de l'année 1917

Un immense deuil

La mort est probablement, dès les toutes premières semaines du conflit du reste, ce qui dit le mieux le caractère total de la Grande Guerre ¹⁵². Aucune ville, aucune partie de la société, aucune famille n'est en effet épargnée par le deuil. Celui-ci est de surcroît visuellement perceptible puisque les usages veulent qu'on le porte encore et les rues, en quelques jours, se parent de femmes vêtues en noir.

Jean Lavallée semble incarner cette violence de l'entrée en Première Guerre mondiale pour la ville de Saint-Nazaire. Né le 10 octobre 1888 dans le port ligérien, il voit le jour dans une famille de capitaines au long cours. Son père, lui aussi prénommé Jean, est d'ailleurs absent lors de sa naissance et c'est son oncle, également capitaine au long cours, qui vient le déclarer en mairie ¹⁵³. On ne sait pas grand-chose de lui si ce n'est qu'il est relativement grand pour l'époque – il mesure 1,71 mètres – et qu'il n'emprunte pas le sillage paternel. En effet, lors de son passage devant le Conseil de révision, il déclare exercer la profession d'employé de banque. Comme tous les jeunes hommes de son âge,

¹⁵² Pour une magistrale mise au point historiographique se reporter à COCHET, François, « Mourir au front et à l'arrière front », in HOMER, Isabelle et PÉNICAULT, Emmanuel, *Le Soldat et la mort dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016, p. 27-40.

¹⁵³ Arch. Dép. Loire-Atl. : Registre des naissances de la commune de Saint-Nazaire, 1888.

Jean Lavallée est astreint à de lourdes obligations militaires et, déclaré bon pour le service armé, il effectue deux ans de service – du 8 octobre 1909 au 24 septembre 1911 – au bataillon du 64^e régiment d'infanterie dont le dépôt se trouve à Saint-Nazaire, à l'angle de l'avenue de Lesseps et de la rue Villès-Martin. Visiblement, il s'agit d'un bon élément puisque non seulement on lui accorde un certificat de bonne conduite à l'issue de ses deux années sous les drapeaux mais il prend du galon : nommé caporal le 22 avril 1910, il sort du rang quelques semaines plus tard lorsqu'il est promu sergent, le 28 septembre 1910. Revenu à la vie civile, il réside tout d'abord à Méan puis emménage rue du Bois Savary, en plein cœur de Saint-Nazaire, le 31 juillet 1914. La mobilisation générale débute quelques heures plus tard et, rappelé parmi les premiers, il rejoint son bataillon le 3 août 1914, à Saint-Nazaire, à quelques pas seulement de chez lui ¹⁵⁴. Dans la caserne, il retrouve selon toute vraisemblance de nombreuses têtes qui lui sont très connues, le recrutement s'effectuant alors selon des bases régionales ¹⁵⁵.

Dès lors, les événements s'enchaînent avec une grande rapidité. Le lendemain, le I/64^e RI quitte en effet le port ligérien pour s'amalgamer aux autres composantes de l'unité, à Ancenis. Puis c'est le départ, aux ordres du colonel Bouyssou, pour la frontière. Le baptême du feu est reçu en Belgique, à Maissin, le 22 août 1914, jour qui aujourd'hui encore se solde par le plus lourd bilan de toute l'histoire de l'armée française : plus de 27 000 hommes morts en seulement 24 heures ¹⁵⁶. C'est le début d'une redoutable retraite, seulement interrompue pendant quelques heures par la bataille de Guise, dans l'Aisne, où le 64^e RI déplore la perte d'environ 500 hommes dont Jean Lavallée, vraisemblablement blessé ¹⁵⁷. Malheureusement, les archives ne permettent pas de savoir de quoi il souffre. Tout juste sait-on qu'il est évacué à Tulle, en Corrèze, où il succombe à ses blessures le 17 septembre 1914 ¹⁵⁸.

Dramatique, l'histoire de Jean Lavallée n'en est pas moins grandement banale et, pour tout dire, en tous points ou presque conforme au portrait de cette génération de Bretons qui perdent la vie en cet été 1914, lors de ces trois premiers mois de la Première Guerre mondiale dont on oublie trop souvent qu'ils sont les plus meurtriers du conflit ¹⁵⁹.

¹⁵⁴ Arch. Dép. Loire-Atl. : Fiche matricule de recrutement.

¹⁵⁵ Sur les opérations de mobilisation au sein d'un régiment d'infanterie et sur la dimension très régionale du recrutement à l'été 1914 on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre, op. cit.*, et Le Gall, Erwan, « Mobiliser le 47^e régiment d'infanterie : 2-7 août 1914 », *Mémoires de la Société historique et archéologique de l'arrondissement de Saint-Malo*, 2015, p. 12-35.

¹⁵⁶ Sur cette journée, se reporter à STEG, Jean-Michel, *22 août 1914. Le jour le plus meurtrier de l'histoire de France*, Paris, Fayard, 2013.

¹⁵⁷ SHD-DAT : 26 N 657/1, JMO 64^e RI, août 1914; *Historique sommaire du 64^e régiment d'infanterie*, Paris, Imprimerie Charles-Lavauzelle, 1920. Sur la bataille de Guise on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Un non-lieu de mémoire de la Première Guerre mondiale : la bataille de Guise », *En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°1, hiver 2013. En ligne. [http://enenvoy.fr/eoo_revue/numero_1/un_non_lieu_de_memoire_de_la_premiere_guerre_mondiale_la_bataille_de_guise.html].

¹⁵⁸ Arch. Dép. Loire-Atl. : Fiche matricule de recrutement et BAVCC/*Mémoire des hommes*.

¹⁵⁹ Pour de plus amples développements LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre de Jean Morin*, Spézet, Coop Breizh, 2014, p. 169-187.

Certes, employé de banque, ce jeune nazairien n'est pas totalement à l'image de cette France essentiellement rurale, paysanne, plus encore dans l'infanterie, arme qui mobilise massivement dans les campagnes. Pour autant, les obsèques de Jean Lavallée, disent parfaitement le choc que produisent les premières semaines de la guerre. Célébrées au petit cimetière de Méan, elles attirent une foule importante, comme si ce soldat symbolisait à lui seul le deuil de cette génération fauchée de l'été 1914. D'ailleurs, cette cérémonie fait l'objet d'une étrange médiatisation. En effet, deux cartes postales, intitulées « obsèques d'un soldat », formulation qui dit bien la dimension métonymique de Jean Lavallée, sont publiées à cette occasion ¹⁶⁰. Loin d'être anecdotiques, ces deux petits rectangles cartonnés disent bien l'investissement physique de la région de Saint-Nazaire dans la guerre puisque, ici comme ailleurs, on paye le redoutable impôt du sang. Fils de gendarme à cheval, Gustave Gaté intègre en 1879 l'École spéciale militaire et effectue toute sa carrière dans l'infanterie. Après avoir servi près de 20 ans dans le Nord et en Beauce, respectivement aux 145^e et 2^e RI, il parvient à obtenir sa mutation au bataillon du 64^e RI tenant garnison à Saint-Nazaire. Sans doute s'imagine-t-il alors pouvoir y terminer sa carrière, au grade de commandant, non loin de son Choletais natal. C'est sans compter la mobilisation générale et son décès le 8 septembre 1914 à la suite de blessures reçues lors de la bataille de la Marne ¹⁶¹. Plus tard, la ville de Saint-Nazaire lui rendra un dernier hommage en donnant son nom à une voie de la cité, comme pour inscrire dans l'email bleu des plaques de rues, à défaut de marbre, le souvenir de l'immense hécatombe ¹⁶². À la fin de l'année 1915, Louis Brichaux annonce en Conseil municipal l'effroyable bilan du conflit à Saint-Nazaire : après 18 mois de combats, ce ne sont pas moins de 387 morts qui sont officiellement inscrits à la mairie ¹⁶³. Et encore s'agit-il selon toute vraisemblance d'une estimation basse. En effet, un tel chiffre ne tient pas compte des disparus, ces poilus dont on n'a alors aucune nouvelle mais dont on n'ose pas encore annoncer le décès. On sait d'ailleurs ce cas de figure particulièrement fréquent à la suite des offensives de la guerre de mouvement.

Pour autant, il ne faudrait pas en déduire que le combat tel qu'il se déroule dans les tranchées, lors de la guerre dite de positions, ne conduit pas à des disparitions. Au contraire même, les corps étant ensevelis sous des éboulements ou tout simplement volatilisés, vaporisés, par les obus de calibre sans cesse plus importants projetés par les artilleries lourdes. Tombé le 9 mai 1915 lors de l'offensive d'Artois, le soldat de 2^e classe Eugène Aupiais est signalé manquant par son unité, le 70^e régiment d'infanterie de Vitry. L'épouse de ce Nazairien employé dans les chemins de fer n'est prévenue par le Bureau du renseignement aux familles du ministère de la Guerre que le 28 août suivant, par un formulaire administratif dont la sécheresse n'a d'égale que son caractère impersonnel ¹⁶⁴. En octobre 1915, *L'Ouest-Éclair* fait état du suicide d'une « domestique », noyée dans un puits. Laconique, le quotidien breton rapporte que « depuis quelques temps, sans

¹⁶⁰ Écomusée de Saint-Nazaire : À 419.1.1 et 2.

¹⁶¹ Arch. Nat. : LH/1085/47.

¹⁶² *L'Abécédaire des rues de Saint-Nazaire*, Saint-Nazaire, Université Inter-Âges, 2002, p. 60.

¹⁶³ « Séance extraordinaire du 30 décembre », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6 045, 1^{er} janvier 1916, p. 3.

¹⁶⁴ AUPIAIS, Grégory, « De la disparition à l'oubli. Combattants et veuves de la Grande Guerre », *Histoire & Patrimoine*, n°80, janvier 2014, p. 45-54.

nouvelle de son mari, actuellement au front, la jeune femme était en proie à une grande inquiétude »¹⁶⁵. Quelques mois plus tard, en pleine bataille de Verdun, Louis Brichaux annonce à son Conseil municipal la mort de Michel Virenque. Pour le *Phare de la Loire*, ce haut-fonctionnaire est un « héros »¹⁶⁶. Sous-préfet de Saint-Nazaire, il quitte en effet son poste en décembre 1914 pour rejoindre à 40 ans, en tant que simple caporal, le 147^e RI, unité ayant fui Sedan devant l'avance allemande pour installer sa garnison dans le port ligérien. Affecté au 148^e RI, il trouve la mort en tant que sous-lieutenant devant Fleury, sur la côte 318, le 8 juin 1916¹⁶⁷. La guerre n'épargne aucune strate de la société nazairienne, qu'il s'agisse des rangs des notabilités de la région ou, au contraire, des plus modestes.

Les Nazairiens sur tous les fronts

Illustration concrète du caractère total de ce conflit, les Nazairiens combattent sur tous les champs de bataille de la Grande Guerre. En octobre 1915, le maire Louis Brichaux remet la Médaille militaire et la Croix de guerre à un enfant de la commune, le matelot de 2^e classe Victor Bouvier qui réside au 16, rue de la Paix, une adresse qui n'est malheureusement pas prédestinée. Marin, il est néanmoins blessé sur terre, à Dixmude en Belgique, en servant au sein de la fameuse brigade de fusiliers commandée par l'amiral Ronarc'h. Ce jour-là, l'écu fait « remarquer toute la beauté de l'action accomplie par le matelot Bouvier et, aussi, toute la fierté qu'il éprouvait à épingler sur la poitrine d'un brave des distinctions aussi méritées »¹⁶⁸. Chaudronnier né en 1885 à Saint-Nazaire, Joseph Denier effectue son service militaire du 8 octobre 1907 au 25 septembre 1909 à Cherbourg, au 25^e RI. Bien que résidant dans le port ligérien, c'est à Rennes qu'il est mobilisé, au 41^e RI. Transféré à la fin du mois de mai 1915 au 47^e RI de Saint-Malo, il meurt en mars 1916, dans une tranchée du secteur de La Harazée, dans la Marne¹⁶⁹. Originaire de Saint-Molf, à quelques kilomètres au nord de Guérande, Henri Camaret combat lui aussi en Belgique, en Yser. Mais c'est dans une ambulance de Ville-sur-Cousance, en Argonne, qu'il décède le 9 mai 1916, mortellement frappé par deux éclats d'obus, l'un à la tête, l'autre au bras gauche, alors que son unité est engagée sur la redoutable cote 304, en pleine bataille de Verdun¹⁷⁰.

¹⁶⁵ « Noyée dans un puits », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 17^e année, n°5920, 2 octobre 1917, p. 3.

¹⁶⁶ « Nos héros », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31823, 9 mai 1917, p. 3.

¹⁶⁷ « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6249, 22 juin 1916, p. 4 ; BAVCC/*Mémoire des hommes* ; Arch. dép. Aveyron : 1 R 1811.2632.

¹⁶⁸ « Remise de décorations », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 17^e année, n°5921, 3 octobre 1915, p. 3.

¹⁶⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1175.2998. Sur le contexte de ce décès, se reporter à LE GALL, Erwan, « Six mois en Champagne ou le Très long 1915 du 47^e régiment d'infanterie », *En Envor, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°7, hiver 2016. En ligne. [http://enenvor.fr/ceo_revue/numero_7/elg/six_mois_en_champagne_ou_le_tres_long_1915_du_47e_regiment_d_infanterie_1er_janvier_25_juin_1916.pdf].

¹⁷⁰ KUSINA, Jean-François, « Un poilu de Saint-Molf mort pour la France », *Histoire & Patrimoine*, n°83, avril 2015, p. 57-62.

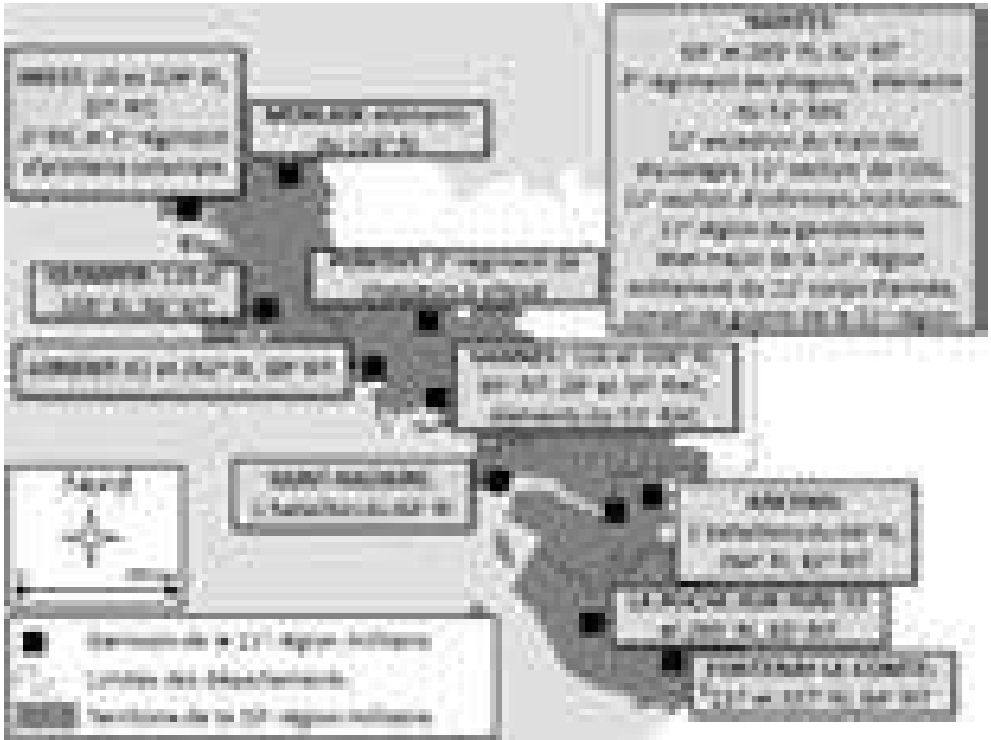


Figure 6 : Présentation synthétique des unités tenant garnison au sein de la 11^e région militaire en 1914

En 1914, le recrutement de l'armée française s'effectue encore sur une base dite régionale ¹⁷¹. En d'autres termes, c'est essentiellement au sein des unités tenant garnison dans la 11^e région militaire, qui s'étend du Finistère à la Vendée, que sont affectés les Nazairiens mobilisés dans les toutes premières heures de la Grande Guerre. Or ces régiments sont engagés sur quasiment tous les champs de bataille de la Grande Guerre, à l'image du 64^e RI qui participe à la bataille de Maissin, en août 1914, puis à celle de la Marne, au début du mois de septembre 1914, avant de tenir les tranchées à La Boisselle, à Hébuterne, sur la butte de Tahure. Vient ensuite en 1916 la bataille de Verdun puis, en avril 1917, le redoutable secteur du moulin de Laffaux, dans l'Aisne ¹⁷².

À la suite des terribles pertes de l'été 1914, le recrutement au sein de l'armée française tend à perdre cette dimension régionale et, par conséquent, les Nazairiens sont mobilisés dans des unités tenant garnison parfois fort loin de l'estuaire de la Loire. Né à Guemené-Penfao mais exerçant la profession de calqueur à Saint-Nazaire, Lucien Jehanne est par exemple affecté en juillet 1915 au 176^e RI, unité dont les casernes se trouvent à Salon-

¹⁷¹ BOULANGER, Philippe, *La France devant la conscription, géographie historique d'une institution républicaine, 1914-1922*, Paris, Economica, 2001.

¹⁷² *Historique sommaire du 64^e régiment d'infanterie, op. cit..*

de-Provence ¹⁷³. Une telle affectation peut paraître bien anecdotique. Pourtant l'abandon du recrutement régional contribue sans aucun doute à inscrire chez les contemporains cette idée de guerre totale. En effet, un régiment est bien plus qu'un simple numéro cousu sur le revers d'une capote. C'est une histoire mythique et mythifiée, une tradition qui s'inscrit dans un territoire et donc dans une culture et une *petite patrie* bien spécifiques ¹⁷⁴. « Charpentier en fer » à Saint-Nazaire, René Thomas est transféré le 14 avril 1916 au 14^e RI de Toulouse, une ville à l'identité locale forte et il n'est sans doute pas excessif de parler à ce propos de véritable acculturation ¹⁷⁵. Pour un homme comme Lucien Jehanne, probablement jamais sorti du département de Loire-Inférieure avant la mobilisation générale, l'arrivée au 176^e RI doit constituer un choc d'autant plus important qu'il s'agit d'une unité récente, élaborée en 1914 avec des effectifs provenant de Rouen, de Pau et de Montpellier ¹⁷⁶. Ici, à la découverte du midi s'ajoute donc celle des Hauts-Normands, des Béarnais et des Occitans.

D'autres individus partent combattre encore plus loin, à plusieurs centaines de kilomètres des frontières hexagonales. Manœuvre aux Chantiers de Penhoët, Eugène Beillevaire est incorporé en octobre 1914 au 6^e régiment mixte d'infanterie coloniale. Prenant part au débarquement des Dardanelles, gigantesque manœuvre d'enveloppement conçue par le jeune Winston Churchill pour ouvrir un front au Sud des puissances centrales, il trouve la mort à Kum-Kalé, en Turquie, lors du deuxième jour de cette opération, le 26 avril 1915 ¹⁷⁷. Quelques jours plus tard, c'est Aristide Bernard, un manœuvre de Saint-Nazaire qui est tué sur l'autre rive du détroit des Dardanelles, sous l'uniforme du 57^e régiment d'infanterie coloniale ¹⁷⁸. Né le 25 janvier 1878 à Assérac, petit bourg du nord de la presqu'île de Guérande, Louis Bernier exerce la profession de cuisinier et aime visiblement voyager. En 1903 il vient grossir la cohorte des Bretons de Paris et, en 1909, c'est à Mexico qu'on le retrouve. Cette domiciliation lointaine – ainsi que sa petite taille puisqu'il mesure 1,14 m selon sa fiche matricule ¹⁷⁹ – ne l'empêche toutefois pas de répondre à l'appel de la Nation en armes et, le 13 octobre 1918, c'est sous l'uniforme du 1^{er} groupe d'aérostation qu'il trouve la mort à Uskub, ville de Serbie aujourd'hui

¹⁷³ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1333.3336.

¹⁷⁴ WATSON, Alexander, *Enduring the Great War. Combat, Morale and Collapse in the German and British Armies 1914-1918*, Cambridge, Cambridge University Press, 2009, p. 63 et LE GALL, Erwan, « Saint-Malo, la Bretagne, la France : des multiples inscriptions territoriales du 47^e régiment d'infanterie », in BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann et LE GALL, Erwan (dir.), *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 63-79.

¹⁷⁵ BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann et LE GALL, Erwan, « La Grande Guerre : creuset des identités régionales ? », in DERUELLE, Benjamin et GUINIER, Arnaud (dir.), *La Construction du militaire. Cultures et identités combattantes en Europe de la guerre de Cent Ans à l'entre-deux-guerres*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2017, p. 73-89.

¹⁷⁶ *Historique du 176^e régiment d'infanterie*, Béziers, Imprimerie du Midi, sans date, p. 5.

¹⁷⁷ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1116.1783. Sur le contexte de ce décès, se rapporter à COCHET, François, « L'Armée d'Orient, des expériences combattantes loin de Verdun », *Cahiers de la Méditerranée*, n°81, 2010, p. 91-103.

¹⁷⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1092.3461 ; BAVCC/*Mémoire des hommes*.

¹⁷⁹ Même dans le cas d'une erreur et d'une inversion probable de chiffres, 1,41 m reste une faible taille pour l'époque.

connue sous le nom de Skopje, capitale de la Macédoine ¹⁸⁰. Autre poilu d’Orient, le charpentier nazairien Alfred Berthaud est tué en Macédoine, victime d’un bombardement allemand ¹⁸¹. Cultivateur à Donges, Ferdinand Bivaud décède pour sa part des suites de blessures dans un hôpital de Salonique, au nord de la Grèce, le 27 septembre 1916 ¹⁸².

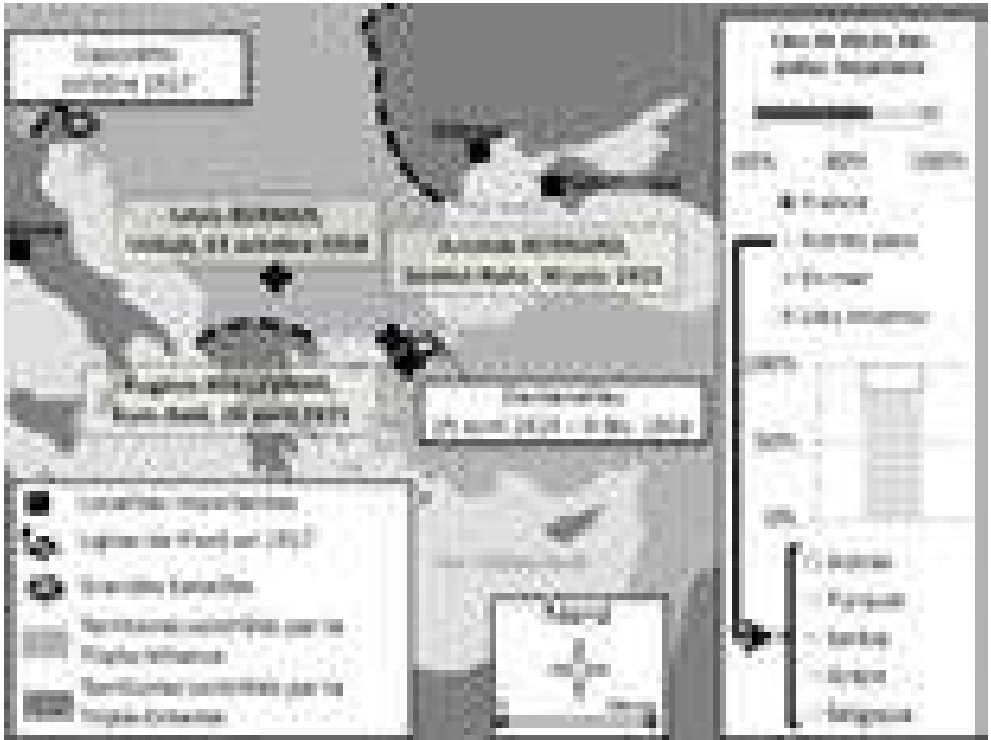


Figure 7 : Les Nazairiens morts sur le front d’Orient et dans les Balkans

Dans certains cas, le décès intervient d’une manière tellement floue que l’on peut réellement douter que la famille du défunt soit au courant des circonstances exactes du décès. Le cas d’Émile Gachet semble de ce point de vue exemplaire. Exerçant la profession d’ajusteur, il est incorporé à Vannes, le 8 octobre 1913, au 116^e régiment d’infanterie pour effectuer son service militaire. C’est donc dans le Morbihan, sous les drapeaux, que le trouve la mobilisation générale. Parti pour le front dans le début de la soirée du 7 août 1914 – le journal des marches et opérations de l’unité évoque un départ à 18h57 – il prend part à la bataille de Maissin, en Belgique, puis à la terrible retraite du mois d’août

¹⁸⁰ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1076.3228. Il est à noter que Louis Bernier passe le Conseil de révision à Mexico. Pour une étude sur les poilus bretons du front d’Orient se rapporter à SCHAEFFER, Fabien, « De la Bretagne et du front d’Orient pendant la Première Guerre mondiale », *En Venvor, revue d’histoire contemporaine en Bretagne*, n°4, été 2014. En ligne. [http://enenvor.fr/eo_revue/numero_4/orient/de_la_bretagne_et_du_front_d_orient.pdf].

¹⁸¹ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1276.1957 ; BAVCC/*Mémoire des hommes*.

¹⁸² Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1203.2584.

1914 avant de disparaître pendant la bataille de la Marne. Rayé des contrôles de l'unité car manquant à l'appel, un avis de disparition est manifestement transmis à la famille, l'absence se transformant rapidement en décès. C'est ainsi que le tribunal civil de Saint-Nazaire le déclare, le 31 juillet 1920, mort pour la France le 8 septembre 1914¹⁸³. Or non seulement les archives du ministère des Pensions nous apprennent qu'Émile Gachet décède en réalité à Fürstenfelbrück, en Allemagne, où il est retenu prisonnier, mais tout porte à croire que sa famille n'en a jamais rien su. Comble de l'atroce, son trépas survient le 15 décembre 1918, quelques jours donc après l'Armistice, des suites d'une maladie contractée en captivité¹⁸⁴.

Bien évidemment, toutes les morts de guerre ne sont pas aussi nébuleuses que celle d'Émile Gachet. Pour autant, de tels cas ne sont pas rares¹⁸⁵. On imagine dès lors combien il est difficile pour les proches de faire le deuil de ces défunts dont le décès demeure entouré d'un voile de mystère, dimension qui assurément vient rendre encore plus totale, au sens d'incompréhensible, cette guerre aux yeux des contemporains.

Entre fatigue et mutineries

Un conflit aussi long, qui l'est d'autant plus que nul ne peut en prédire l'issue tant la rupture du front adverse se révèle impossible, n'est bien entendu pas sans peser sur les consciences¹⁸⁶. Le journal de tranchées du 19^e régiment d'infanterie de Brest, une unité du 11^e corps d'armée au sein de laquelle sont affectés de nombreux Nazairiens, en témoigne parfaitement. La « Lettre au poilu » publiée en première page du numéro du 12 septembre 1916 dit mieux que de longs développements la lassitude et le ressentiment de plus en plus profond envers les « embusqués »¹⁸⁷ et un arrière qui semble s'éloigner toujours plus du front :

« Oh ! Monsieur l'Embusqué au port élégant, vous qui parmi la Grande ville au mille plaisirs, vous qui d'un œil fat et désabusé lorgnez nos gentilles petites midinettes, vous auquel la vision rapide d'un mollet botté ne laisse qu'une fragile impression vite reportée sur une autre femme connaissez-vous votre ineffable bonheur !

Avez-vous pensé parfois dans votre égoïsme au pauvre Poilu ? Oui, au vrai Poilu, celui dont le nom seul semble en être l'image brutale et sans finesse ; avez-vous pensé que lui aussi voudrait avoir un œil qui puisse admirer et un cœur qui puisse aimer ?

Cher Poilu à la capote triste et passée, casque et guêtre dont la gloire est simplement anonyme, je sais ton âme. La griserie de tes combats passés n'a pas brisé l'élan de ton cœur ; tu es toujours le Chevalier de Manon. En ta poitrine un souffle puissant respire vers le divin Idéal, vers la Femme. Ton héroïsme, tes [illisibles] ne sont que fumées et toutes tes pensées vont vers celles qui te sont refusées. Ton être en vibre tout entier à sa seule idée, et à tes souffrances physiques s'ajoute le sinistre cafard des souffrances morales. Que te manque-t-il donc si ce n'est le charme gracieux de deux

¹⁸³ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1277.2065 ; SHD-DAT : 26 N 682/1, JMO 116^e RI, 7 août 1914.

¹⁸⁴ BAVCC/*Mémoire des hommes*.

¹⁸⁵ LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre...*, *op. cit.*

¹⁸⁶ PORTE, Rémy, *Rompre le front ? op., cit.*

¹⁸⁷ Sur cette question, se reporter à RIDEL, Charles, *Les Embusqués*, Paris, Armand Colin, 2007.

bras potelés entourant ton cou, le rieur visage d'un être féminin à l'âme amoureuse et quasi maternelle. [...] »¹⁸⁸.



**Illustration 4 : Le général Robert Nivelle, un des symboles de l'année 1917.
BDIC : VAL 531/129**

1917 se révèle ainsi être l'année des fatigues, des doutes. C'est l'année, on l'a dit, du dramatique échec de l'offensive Nivelle lancée le 16 avril 1917 sur le Chemin des Dames mais aussi de vastes grèves qui éclatent à Paris comme en province, ainsi que de deux révolutions en Russie, autant d'événements qui jouent, selon l'historien A. Loez, un rôle démobilisateur¹⁸⁹. Même le socialiste Gustave Hervé, pourtant jamais le dernier à exalter la lutte de la « civilisation » contre la « barbarie », semble marquer le pas à l'image de l'éditorial qu'il publie 12 juin 1917 en première page du *Phare de la Loire*, article exhortant certes une totalisation accrue de l'effort de guerre mais paraissant dévoiler en même temps certaines fissures :

« Nous sommes entrés dans le trente-cinquième mois de cette guerre atroce. Jusqu'ici le moral des troupes a résisté à toutes les épreuves et à toutes les déceptions.

¹⁸⁸ « Lettre au Poilu », *Le Sourire de l'Escouade*, n°4, 12 septembre 1916, non paginé.

¹⁸⁹ LOEZ, André, « Si loin, si proche du 16 avril : les mutineries de 1917 », in OFFENSTAT, Nicolas (dir.), *Le Chemin des Dames*, Paris, Tempus, 2014, p. 81.

Et il résistera tant qu'il faudra. Les Allemands seraient trop contents si, en une heure de fièvre ou de cafard, nous perdions le bénéfice de trois ans d'héroïsme. Mais il ne faut pas se dissimuler que plus la guerre durera, plus il faudra que chacun y mette du sien, les civils comme les soldats, les hommes comme les femmes, les autorités civiles comme les autorités militaires »¹⁹⁰.

C'est en effet un ensemble de fléchissements, de lassitudes que révèlent les archives. Précisons toutefois que, pour l'essentiel, il s'agit ici moins de conduites relevant d'un processus de dé-totalisation de la guerre en cours, qui pourrait s'assimiler à des actes visant à empêcher que celle-ci se poursuive, que de comportements et d'états d'âmes qui signalent les failles du mouvement de totalisation. En effet, les refus de guerre restent exceptionnels, et sans réelle portée du reste. Lorsque le socialiste Louis-Oscar Frossard vient en février 1918 à Trignac évoquer « l'éventualité d'une grève générale de la métallurgie comme moyen de mettre fin à la guerre », il ne réunit que 25 personnes¹⁹¹. La correspondance de Nazaire Couronné dit en définitive bien ce fléchissement du consentement patriotique au conflit, mais non la rupture, et souligne, ce faisant, les limites de la totalisation du conflit en cours. Portant un nom prédestiné pour la présente enquête, cet homme naît à Saint-Nazaire, le 12 avril 1880, dans une famille de paysans¹⁹². Déclarant exercer la profession de laboureur lors de son passage devant le Conseil de révision, il effectue trois ans de service militaire, du 22 septembre 1901 au 26 octobre 1904. Affecté au 18^e régiment du train, il participe vraisemblablement à des opérations de « pacification » de l'Algérie et de la « région saharienne »¹⁹³. Nazaire Couronné témoigne d'une forte foi et son frère, Pierre, est ordonné prêtre au tout début des années 1900, ce qui ne l'empêche d'ailleurs pas, en vertu de la loi des « curés sac au dos », d'être mobilisé en tant que brandardier dans un régiment d'artillerie¹⁹⁴. Au moment de sa mobilisation, le 21 août 1914, Nazaire Couronné est un homme déjà mûr puisqu'il a 34 ans. De surcroît marié, il est père de trois filles. Une quatrième, prénommée Renée, vient au monde le 1^{er} juillet 1917¹⁹⁵. Loin d'être anecdotiques, ces quelques éléments biographiques pèsent lourdement alors que Nazaire Couronné est aux armées depuis le 1^{er} janvier 1915, d'abord au 264^e RI puis dans une unité de « pépères », le 342^e régiment d'infanterie territoriale, et enfin à partir du 16 septembre 1917 au 3^e escadron du train¹⁹⁶. Appartenant à la classe 1900 et père de quatre enfants, il s'estime trop vieux pour porter les armes et considère qu'il serait plus utile à l'effort de guerre dans sa ferme :

¹⁹⁰ HERVÉ, Gustave, « Pour le moral des poilus », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31857, 12 juin 1917, p. 1.

¹⁹¹ NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », *art. cit.*, p. 367.

¹⁹² Arch. dép. Loire-Atl. : État-civil de Saint-Nazaire, acte de naissance de Nazaire Couronné, 12 avril 1880.

¹⁹³ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1101.571.

¹⁹⁴ *Europenana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*, p. 126 et 159 ; Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1065.3686.

¹⁹⁵ *Europenana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*, p. 161.

¹⁹⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1101.571. Chose curieuse, l'affectation au 264^e RI n'est pas explicite sur la fiche matricule de Nazaire Couronné alors qu'elle ne fait aucun doute à la lecture de sa correspondance. *Europenana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918*.

« À Longueau ¹⁹⁷, nous travaillons 10 heures par jour, à défaire une ligne de Décauville ¹⁹⁸ et un emplacement de dépôt de munitions. Le matin de 6h30 à 11h30, l'après-midi de 1h30 à 6h30. Enfin cela me remettra un peu au travail et m'entraînera pour le retour, et je suis hors de danger, c'est le principal. Ce matin, nous installons notre cantonnement et tantôt, nous irons au travail. Jusqu'à présent au moins, nous n'avons pas été menés trop durement, mais il faut toujours s'occuper un peu. Il y a des équipes de prisonniers boches qui font les mêmes travaux que nous, et je me demande si ceux qui sont à Saint-Nazaire ne pourraient pas nous remplacer tout à fait ici. Comme pères de 4 enfants, nous ne sommes pas indispensables ici, mais très utiles chez nous, où nous travaillerions avec goût. Est-ce que les prisonniers employés dans les fermes ne seraient pas plus à leur place ici, et que nos fermes ne seraient pas plus heureuses. Cette mesure n'est pas près de se réaliser. Il y a aussi la question d'allocation, car on accorde rarement une faveur sans en supprimer une autre. Les cultivateurs des classes 91-92 vont probablement être libérés comme ceux de la classe 90. Ceux des classes 93-94-95 et même 96 auront des permissions de moisson. Et nous les jeunes, on en parle pas, pourtant je m'attendais bien à une perm de 20 jours. Si j'étais resté au 264, je serais maintenant à la maison, ou sur le point d'y aller dans les premiers jours d'août » ¹⁹⁹.

L'âge est ici un facteur d'autant plus important qu'il conduit, parfois à une confrontation brutale des identités civiles et militaires. C'est ainsi qu'il confesse à son épouse, Madeleine :

« Je suis encore bien embêté ici, comme ordonnance (provisoire toujours) d'un vétérinaire. Inutile que je te donne des détails, il faut y être pour savoir. Je soigne le cheval, astique la selle, les brides, fait la chambre, lit, place une bouillotte d'eau chaude dans le lit pour se coucher, feu, café au lit, vide Jules etc etc... C'est un maniaque, ce qui résume tout. Et c'est à 40 ans bientôt qu'il faut se plier à toutes ces exigences. Cela fait le caractère me diras-tu, on me l'a fait dans l'active ²⁰⁰, mais il n'est plus à refaire » ²⁰¹.

Cette situation est d'autant plus difficile à vivre pour Nazaire Couronné que tout porte à croire qu'il ne parvient pas à saisir la teneur des mouvements qui s'opèrent au début du printemps 1917. Ainsi, alors qu'il se trouve dans l'Aisne, il écrit à sa femme le 21 mars :

« Ta lettre du 15 m'a suivi en pays envahi, (reçue hier), car nous poursuivons l'ennemi. Nous sommes partis dimanche à midi et depuis nous ne connaissons ni sommeil, ni d'arrêt. Les routes minées par les boches, défoncées par notre matériel, ne nous permettent pas d'avancer bien vite, aussi nous avons mis jusqu'à 24 heures jour et nuit pour franchir 10 kilomètres. Pour ne pas mentir à sa triste renommée, l'ennemi

¹⁹⁷ Commune de la Somme située à quelques kilomètres au sud-est d'Amiens.

¹⁹⁸ Du nom d'une société produisant, notamment, du matériel ferroviaire. Terme désignant une voie de chemin de fer de faible écartement – 0,60 m – destinée généralement à approvisionner les tranchées et les ouvrages fortifiés en armes, munitions et matériel divers.

¹⁹⁹ Europeanana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918, p. 115.

²⁰⁰ Nazaire Couronné évoque ici son service militaire, achevé 13 ans plus tôt.

²⁰¹ Europeanana 1914-1918 : Lettres de Nazaire Couronné de 1914 à 1918, p. 120.

en se retirant fait toutes les dégradations imaginables, toutes les traîtrises possibles. Tous les jeunes pommiers les plus beaux, ont une incision à 1 mètre de terre, et à la moitié du tronc, les villages détruits, incendiés, saccagés. Nous sommes bien reçus par les civils restants, qui mourraient de faim, littéralement. Nous leur distribuons tout ce que nous pouvons comme vivres. Je ne suis guère compétent pour te décrire ce recul de l'ennemi, mais pourtant, d'après ce que j'ai vu, la misère en est une des principales causes »²⁰².

Ce que ne réussit pas à comprendre Nazaire Couronné est en réalité le repli volontaire des troupes allemandes sur la ligne Hindenburg afin de raccourcir leur front et de renforcer leurs défenses. Cette manœuvre prend complètement de court Français et Britanniques et il faut quelques semaines au paysan breton pour réaliser ce qu'il en est vraiment de ce mouvement. Mais la découverte de la feinte allemande n'est pas pour le rassurer. À travers ses propos se distingue en effet clairement la défiance envers un commandement coupable, à ses yeux, d'être trop offensif :

« Nous ne disons plus en ligne, ni en tranchée, puisqu'il y en a plus, du moins de notre côté. L'ennemi a des défenses de préparées d'avance, et nous, bons et grands garçons naïfs, nous allons nous offrir à ses coups, comme le papillon à la lumière »²⁰³.

Définitif, il affirme que « le mois d'avril [1917] s'annonce mal »²⁰⁴. Le climat est alors d'autant plus lourd que les rapports avec les officiers de contact peuvent être difficiles. Ainsi, le 2 avril 1917, il explique à sa femme :

« La nuit dernière, sous la tente, entre nous et la terre humide nous avons confectionné un matelas, avec des cimes de bouleau plus humides encore. Près de moi, mon camarade ronflait à tout rompre, il avait plus de couvertures que moi, je n'ai pas dormi un quart d'heure. Ce matin, la toile de tente était gelée aussi bien intérieurement qu'extérieurement et moi littéralement. Pas le moindre rhume. Un petit trait, en venant ici, je m'étais muni d'une couverture de rabiote oubliée ou laissée volontairement dans une vieille cagna, par un type trop flegmard pour la porter. Hier, le Capitaine qui a une carcasse d'un plus haut prix que la mienne, et plus sensible au froid, parce qu'il gagne plus cher, a trouvé tout naturel de me la prendre, ainsi que plusieurs autres aux camarades (il en a 5 ou 6 couvertures). Crève si tu veux, voilà comme on pratique la charité ici. C'est tout simplement grotesque. Comment veux-tu ne pas éprouver de sentiment de révolte et souffrir d'avantage [...] ? »²⁰⁵

Laconique, Nazaire Couronné en conclut, avec un sens certain de la formule, que « le cultivateur est solide pour la tranchée »²⁰⁶. Pour autant, quoique fatigué, il n'en souhaite pas moins la victoire, espérant « renvoyer ces vampires manger de la choucroute dans la forêt noire »²⁰⁷. En cela ce paysan de Saint-Nazaire est à l'image d'une armée française de 1917 qui doute à la suite des révolutions russes et de la large défaite des Italiens à

²⁰² *Ibid.*, p. 107.

²⁰³ *Ibid.*, p. 108.

²⁰⁴ *Ibid.*, p. 112.

²⁰⁵ *Ibid.*, p. 108.

²⁰⁶ *Ibid.*, p. 111.

²⁰⁷ *Ibid.*, p. 108.

Caporetto, mais qui espère sincèrement que de l'entrée en guerre des États-Unis viendra le salut ²⁰⁸.

Cultivateur né le 2 avril 1887 à La-Chapelle-des-Marais, Louis Broussard révèle ces fractures qui, pour être statistiquement minoritaires, pour ne pas dire rares, sont néanmoins très révélatrices de l'état d'une société plongée depuis des mois dans une guerre aussi interminable que meurtrière. Incorporé au 26^e régiment d'infanterie, une unité du prestigieux 20^e corps d'armée tenant garnison à Nancy et Toul, il effectue son service militaire du 7 octobre 1908 au 25 septembre 1910 et retourne à la vie civile muni de son certificat de bonne conduite. Un tel document laisse à penser que Louis Broussard, à défaut d'être un soldat d'élite, est au moins un élément convenable, ne rechignant pas à ses devoirs de citoyen-soldat ²⁰⁹. Transféré dans la réserve au 25^e régiment d'infanterie de Cherbourg, il participe aux grandes manœuvres de l'été 1912 avec cette unité, du 29 août au 20 septembre. Résidant à La-Chapelle-des-Marais, il est mobilisé avec ce régiment et part vraisemblablement dans les tout premiers jours de l'été 1914 pour le front. Classique, ce parcours témoigne, si ce n'est d'un consentement au conflit, au moins d'un non-refus de l'impôt du sang. En tout état de cause, pendant deux ans de service militaire, trois semaines de période de réserve et environ 18 mois de mobilisation, jamais il ne se soustrait à ses obligations militaires. Pourtant, tout change en 1916 puisque Louis Broussard est traduit le 1^{er} avril 1916 devant le Conseil de guerre pour « désertion à l'intérieur en temps de guerre » ²¹⁰, formulation bien sévère qui masque sans doute quelques jours de retard au retour d'une permission. En tout cas, rien dans sa fiche matricule ne laisse supposer la moindre menée antimilitariste ou la plus petite volonté de s'opposer à la poursuite du conflit. Inflexible, le Conseil de guerre le condamne pourtant à deux ans de travaux publics, peine dont l'exécution est manifestement remise à la fin de la guerre, afin de ne pas priver inutilement le front d'un fantassin. C'est néanmoins le début d'une véritable descente aux enfers pour Louis Broussard puisque le 6 novembre 1916 il est une nouvelle fois répertorié comme manquant à l'appel. Déclaré déserteur trois jours plus tard, il est finalement arrêté le 17 novembre 1916. Condamné le 2 janvier 1917 à trois ans de travaux publics, il est détenu au sein de l'établissement pénitentiaire de Téboursouk en Tunisie, où il succombe victime de dysenterie le 1^{er} décembre 1918 ²¹¹.

Aucune archive ne permet de savoir si, dans ce bagne tunisien, Louis Broussard rencontre Eugène Baubry, un manœuvre nazairien qui, lui aussi, y est incarcéré à partir du 14 avril 1918. Particulièrement intéressant, son parcours dit les rigueurs du temps mais aussi le rejet d'obligations militaires probablement jugées trop lourdes. Né le 9 août 1897 dans le port ligérien, Eugène Baubry connaît manifestement une jeunesse difficile. C'est en

²⁰⁸ *Ibid.*, p. 119-120.

²⁰⁹ Pour de plus amples développements sur la notion de citoyenneté dans les années précédant la Grande Guerre se reporter à LE GALL, Erwan, *La Courte Grande Guerre de Jean Morin...*, *op. cit.*, p. 31-58

²¹⁰ « Au Conseil de guerre », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6138, 2 avril 1916 ; p. 4 qui évoque l'affaire ne parle pas de désertion en temps de guerre mais « d'oubli de ses devoirs militaires », formulation absente du code de justice militaire mais qui semble souligner la faible portée politique de la conduite de Louis Broussard.

²¹¹ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1202. 2387.

tout cas ce dont semblent témoigner les trois condamnations, dont une pour coups et blessures, dont il est l'objet avant la mobilisation générale. Ceci ne l'empêche toutefois pas d'être incorporé, le 21 août 1916, au 5^e bataillon de chasseurs. Sans doute que son casier judiciaire joue ici en sa défaveur puisqu'il se trouve sous les drapeaux alors qu'il est ajourné l'année précédente pour « faiblesse » et que, plus étonnant encore, il est borgne. En effet, Eugène Baubry souffre de la perte de son œil gauche. Faut-il dès lors relier ce handicap au fait qu'il déserte à la fin du mois de juin 1917 ? Rien ne permet de l'attester avec certitude mais le fait est qu'un destin tel que celui-ci révèle non seulement une soustraction aux obligations militaires mais, aussi, la sévérité des peines infligées pour de telles conduites. Arrêté le 10 septembre 1917, Eugène Baubry est condamné à cinq ans de travaux forcés pour désertion à l'intérieur en temps de guerre, peine qui l'envoie donc en Afrique du Nord ²¹².

Louis Broussard et Eugène Baubry rappellent que les désertions ne naissent pas avec l'échec du Chemin des Dames. L'historien D. Rolland souligne même qu'aux « yeux du commandement, la désertion de quelques soldats la veille d'une attaque était un phénomène banal » ²¹³. Les archives montrent par exemple que la montée en ligne la veille de la grande offensive du 25 septembre 1915 est rendue particulièrement difficile par l'exiguïté des boyaux, le nombre de combattants mobilisés pour l'assaut ainsi qu'une consommation semble-t-il importante d'alcool qui ne facilite pas l'écoulement des compagnies dans les tranchées ²¹⁴. Mais si 1917 diffère des années précédentes c'est que les refus de monter en ligne et les abandons de postes ne sont plus individuels mais tendent au contraire à devenir de plus en plus collectifs, ce qui trahit la fatigue des rangs et, en ce qui nous concerne, les limites du processus de totalisation en cours. En seulement quelques lignes, l'historien Y. Lagadec résume parfaitement la situation à laquelle sont confrontés les poilus de Saint-Nazaire affectés à une unité du 11^e corps d'armée :

« Certes, les régiments bretons ne tiennent qu'un rôle a priori secondaire dans l'offensive déclenchée sur le Chemin des Dames par le général Nivelle au matin du 16 avril : c'est aux 1^{er} et 20^e corps d'armée, au 2^e corps colonial, considérés comme l'élite de l'armée française, que revient la mission de percer le front allemand et de s'emparer des crêtes dominant la vallée de l'Aisne. Les troupes du 11^e corps, celui de Nantes, attendent en seconde ligne, prêtes à se saisir de Laon, une vingtaine de kilomètres au nord. Les jours précédents ont été éprouvants pour les poilus bretons engagés dans le secteur de Laffaux pour préparer l'offensive. L'attaque menée par les 19^e et 118^e RI de Brest et Quimper n'a d'ailleurs pas permis de prendre le village. Et

²¹² Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1367.2444.

²¹³ ROLLAND, Denis, « Révolte à Vendresse », in OFFENSTAT, Nicolas (dir.), *Le Chemin des Dames...*, *op. cit.*, p. 315.

²¹⁴ SHD-DAT : GR 11 J 872, affaire François Denès. Pour de plus amples développements sur l'offensive du 25 septembre 1915 on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Autour de l'offensive du 25 septembre 1915. En tranchées avec le 47^e régiment d'infanterie », *En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°6, été 2015. En ligne. [http://enenvoy.fr/eo_revue/numero_6/elg/autour_de_l_offensive_du_25_septembre_1915_en_tranchees_%20avec_le_47e_regiment_d_infanterie.pdf]. Et à propos des déplacements sur le champ de bataille à LE GALL, Erwan, « La Guerre comme série de mouvements... », *op. cit.*

si ces régiments, aux côtés de ceux de Vannes, Lorient ou Nantes, ne sont finalement engagés dans la grande bataille de l'Aisne qu'alors que l'échec de l'offensive est patent, dans la seconde quinzaine d'avril puis courant mai, autour d'Hurtebise notamment, non loin de la caverne du Dragon, les pertes n'en sont pas moins importantes. *Il y faudrait non pas plus de monde, mais du monde moins fatigué*, considère le colonel Taylor, commandant le 19^e RI, dans une lettre du 7 mai, constatant l'incapacité de son régiment à rompre le front allemand »²¹⁵.

C'est dans ce contexte que se déroulent en 1917 les mutineries qui agitent l'armée française et, notamment, le 81^e régiment d'infanterie territorial de Nantes, unité où sont affectés de nombreux « pépères » nazairiens. Ceux-ci tiennent alors des positions situées en Lorraine, dans le secteur de Lunéville, donc à plusieurs centaines de kilomètres du Chemin des Dames. Cet événement rappelle donc qu'il n'y a pas de lien mécanique entre l'échec de l'offensive Nivelles et le vaste mouvement de protestations qui traverse les rangs dans les semaines qui suivent le 16 avril. Ces mutineries sont avant tout la conséquence d'une grande fatigue, d'une extrême lassitude face à un conflit interminable et dont nul ne semble voir l'issue. C'est d'ailleurs ce dont témoigne le sort dramatique du sergent Jules Leclair de la 7/81^e RIT, un cultivateur de Varades, non loin d'Ancenis. Né le 18 janvier 1875, il effectue trois ans de service militaire au 4^e bataillon de chasseurs à pied entre le 16 septembre 1896 et le 23 septembre 1899 puis trois périodes de réserve de plusieurs semaines en 1902, 1905 et 1911. Mobilisé comme simple soldat de 2^e classe le 4 août 1914, il est nommé caporal le 21 octobre puis sergent le 21 janvier 1915 avant d'être transféré le 10 juillet 1915 au 81^e RIT²¹⁶. Un parcours tel que celui-ci dit bien le poids des obligations militaires qui s'exercent sur les hommes de cette époque et sans doute, pour certains, la pression est-elle trop forte, ce d'autant plus lorsque la guerre paraît ne pas devoir finir. Le 11 avril 1917, le sergent Leclair est retrouvé pendu dans la forêt qui entoure la cote 244 et les archives indiquent qu'il s'agit d'un suicide « consécutif à une ancienne blessure de guerre »²¹⁷.

Le lendemain, c'est un journalier nantais du nom de Jules Croissant qui se noie « en tombant dans une fosse d'abri abandonné »²¹⁸. Ces deux décès disent bien à la fois l'extrême rigueur des conditions auxquelles sont confrontés ces poilus mais aussi les fatigues qui sont les leurs. Et ce sont celles-ci qui sont à l'origine de la mutinerie de quelques éléments du 81^e RIT²¹⁹. Il ne nous appartient pas de revenir en détail sur cet épisode. Mais le journal des marches et opérations (JMO) du régiment, sorte de carnet de bord de l'unité, permet de revenir sur le contexte qui y conduit. En effet, il est longuement question de bombardements assez violents et de coups de mains opérés par les allemands, autant d'opérations qui doivent être d'autant plus démoralisantes que le 16 avril 1917 paraît porteur d'immenses espoirs. En effet, ce jour-là, le rédacteur du journal de marche du régiment annonce deux nouvelles importantes. En premier lieu, il évoque

²¹⁵ LAGADEC, Yann, 1917. « Au cœur du conflit mondial », *ArMen*, n°217, mars-avril 2017, p. 58-63.

²¹⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1027.687.

²¹⁷ SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81^e RIT, 11 avril 1917 et BAVCC/*Mémoire des hommes*.

²¹⁸ SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81^e RIT, 12 avril 1917.

²¹⁹ LOEZ, André, *Les refus de guerre : une histoire des mutins*, Paris, Folio, 2010, p. 498.

le début de l'offensive française menée en Champagne et annonce la capture de « 10 000 prisonniers » allemands. On sait qu'il en est en réalité tout autrement mais, pour l'heure, les hommes l'ignorent. En second lieu, le JMO note « l'entrée en ligne des États-Unis d'Amérique »²²⁰. Cette formulation n'est pas neutre et le vocabulaire proprement militaire employé ici ne doit pas éluder l'immense décalage entre ce qui transparaît d'une telle tournure et la réalité du moment. Le terme « d'entrée en ligne » évoque en effet de manière implicite l'envoi de soldats américains pour venir combattre dans les tranchées aux côtés des poilus. Or les États-Unis ne sont alors nullement opérationnels et il faudra attendre un an pour que la 1^{re} division américaine, la fameuse *Big Red One*, entre effectivement en ligne.

Dans ces conditions, on imagine aisément que les bombardements et les coups de mains allemands des jours suivant le 16 avril 1917 agissent à la manière d'une douche très froide sur le moral des « pépères » du 81^e RIT qui, d'un coup, s'en trouvent à n'en pas douter largement démobilisés. C'est là qu'intervient la mutinerie du 81^e RIT, révolte qui doit appeler deux remarques. En premier lieu, il importe d'avoir à l'esprit que les mutineries n'aboutissent à aucune fraternisation avec l'adversaire ni à aucun mouvement massif de désertion vers l'arrière²²¹. C'est donc bien d'une limite du processus de totalisation du conflit, et non d'un mouvement inverse, de dé-totalisation, dont il s'agit. En second lieu, il convient de faire la part des choses entre le poids de cet événement dans les mémoires et sa portée dans l'histoire. La formulation de « mutinerie du 81^e RIT » est à cet égard particulièrement significative car très trompeuse. La protestation n'est en effet portée que par quelques individus, portion congrue qui doit être rapportée aux effectifs d'une telle unité – qui se comptent en milliers – et qui invite donc à porter le regard sur les « non mutins », sur ces poilus qui, majoritairement, refusent la révolte²²². Ceci explique d'ailleurs sans doute pourquoi cette mutinerie est évoquée si laconiquement, le 26 juin 1917, par le rédacteur du JMO du 81^e RIT : « Par suite de nombreux cas d'indiscipline qui se sont produits dans l'Armée, individuels ou collectifs, le commandement prescrit certaines mesures destinées tout en exerçant une répression énergique, à conserver le moral de l'Armée »²²³. Le jour même, les premiers *Doughboys* débarquent à Saint-Nazaire.

Le bilan démographique d'un conflit concourt largement à sa totalisation. La guerre de la Triple alliance (1865-1870) opposant le Paraguay d'une part, l'Uruguay, l'Argentine et le Brésil d'autre part, en est un bon exemple. À Asunción, où les statistiques rapportent régulièrement que 60% de la population nationale décède pendant ce conflit, la période est d'ailleurs connue comme étant celle de la « Grande Guerre »²²⁴. On comprend donc

²²⁰ SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81^e RIT, 16 avril 1917.

²²¹ AUDOIN-ROUZEAU Stéphane et BECKER, Annette, *14-18, retrouver la guerre*, Paris, Folio, 2003, p. 151.

²²² HADDAD, Galit, « Le refus du refus en 1917. Les non-mutins du 129^e régiment d'infanterie face aux soldats mutinés », *Histoire@Politique*, 2008/3, n°6. En ligne. [<http://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2008-3-page-9.htm>].

²²³ SHD-DAT : 27 N 790/29, JMO 81^e RIT, 26 juin 1917.

²²⁴ CAPDEVILA, Luc, *Une guerre totale. Paraguay, 1864-1870*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2007.

aisément comment, à Saint-Nazaire, cette autre Grande Guerre peut, elle aussi, paraître totale aux yeux des contemporains. D'ailleurs, c'est au moment où les États-Unis entrent dans le conflit que fleurit l'idée dans le port ligérien « d'un monument spécial aux enfants de l'arrondissement morts pour la Patrie pendant la guerre actuelle »²²⁵.

Cette officialisation de la belligérance américaine, puisqu'on a vu que la neutralité de Washington était tout de même très relative, ne doit pas induire en erreur, un siècle après les faits. Le corolaire des progrès techniques est en effet de modifier le rapport à l'espace, de rendre les distances subjectivement moins importantes. Aujourd'hui, converser avec un Newyorkais n'a rien d'exceptionnel tant internet et les réseaux sociaux d'une part, le développement de l'aviation commerciale d'autre part, participent d'une banalisation de la liaison transatlantique. Tel n'est assurément pas le cas en 1917 même si, indéniablement, la Première Guerre mondiale semble initier ce processus. L'inauguration en août 1918 de la première liaison aérienne postale entre Paris et Saint-Nazaire est de ce point de vue particulièrement révélatrice et participe d'une globalisation qui contribue certainement à rendre cette guerre mondiale totale²²⁶.

On a dit plus haut combien l'abandon du recrutement régional au sein de l'armée française participe d'une ouverture au monde qui, à n'en pas douter, modèle également cette image. Sans compter que les théâtres d'opérations qui fleurissent dans les Balkans ou au Proche-Orient contribuent également à accréditer cette impression. En février 1918, le phénomène semble néanmoins prendre une ampleur encore plus importante puisque le 11^e corps d'armée, précisément celui où continuent à être mobilisés de nombreux Nazairiens, accueille pour un « stage d'instruction d'un mois » la 26^e division d'infanterie américaine. Désormais, les Bretons sont physiquement, concrètement, aux côtés des *Yankees*. C'est la preuve que l'*Oncle Sam* est véritablement prêt à entrer dans la danse même s'il doit encore apprendre la guerre moderne. Ajoutons d'ailleurs que cette dimension ne fait qu'aller *crescendo*. C'est ainsi par exemple qu'en juin 1918, la 22^e division d'infanterie, celle qui regroupe les régiments de Vannes, Lorient, Quimper et Brest accueille la 69th *Infantry Brigade* américaine pour quelques semaines d'entraînement dans les tranchées qu'elle tient dans un secteur relativement calme du front. Parmi ces *Doughboys* figure un jeune capitaine d'artillerie promis à un bel avenir, le futur président des États-Unis Harry Truman. Il est alors à la tête d'une batterie composée essentiellement d'artilleurs d'origine irlandaise²²⁷. Quelques mois plus tard, en juillet 1919, le capitaine Jay F. Alkire part de Saint-Nazaire à bord du *SS Kickapool*. Lui et la dizaine d'hommes qu'il commande ont pour mission d'apporter à Kouban, port de la mer Noire situé non loin de Sébastopol, 2 000 tonnes de ravitaillement aux Russes blancs engagés dans la guerre civile contre les

²²⁵ « Aux morts pour la Patrie », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 18^e année, n°6367, 7 avril 1917, p. 3.

²²⁶ ALBARET, Laurent, *La Poste pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Yvert & Tellier, 2016, p. 52.

²²⁷ SHD-DAT: 26 N 304/1, JMO 22^e DI, 17 juin 1918 ; Harry S. Truman Library & Museum: Letter, Harry S. Truman to Bess Wallace, July 14, 1918.

Bolcheviques²²⁸. Mondiale, cette guerre l'est assurément et c'est sans doute pourquoi elle apparaît aussi totale aux Nazairiens.

²²⁸ « Tells Preparations to Take Red Cross Supplies to Russia », *The Arizona Republican*, 13th year, Vol. 30, n°78, July 14, 1919, p. 12 et « Captain Jay Alkire is not to Busy to Watch Phoenix Grow », *The Arizona Republican*, 13th year, Vol. 30, n°80, July 16, 1919, p. 5.

Chapitre 3

L’*Oncle Sam* entre dans la danse

Dans un texte qui n’est pas sans faire songer à la *Comédie de Charleroi* de Pierre Drieu La Rochelle ²²⁹, le célèbre journaliste Alexander Woollcott publie un article évoquant, à la troisième personne, le pèlerinage qu’il effectue sur ces terres où il sert au sein des *American Expeditionary Forces* pendant la Première Guerre mondiale :

« Il était de retour en France, de retour à Paris et sur l’une de ces terrasses de café où l’on peut s’asseoir toute la journée et ne faire que regarder le monde aux alentours.

Quand il était revenu à la maison, il s’était dit qu’il ferait un jour ce voyage, comme une sorte de pèlerinage, qu’il retournerait à La Ferté là où il avait vu pour la première fois les *Marines* en action, qu’il retrouverait ce bois d’où l’infanterie en lambeaux mais triomphante revenait après une offensive dans les environs de Soissons, qu’il rendrait visite à ce vieil ami et remarquable prêtre qui avait su garder la foi durant la longue épreuve de Saint-Mihiel, qu’il ne ferait pas demi-tour à Varennes (comme avait pu le faire un jour un timide fugueur) mais pousserait jusqu’en Argonne explorer ce champ de bataille revenu à la vie qu’il connaissait si bien.

Par-dessus tout, il retournerait à Savenay, ce petit village où il est resté cantonné pendant tant de mois, pour revoir la silhouette de cette cathédrale décharmée et ces moulins à vents semblables à de colorées libellules insomniaques » ²³⁰.

Fort poétiques, ces quelques lignes peinent néanmoins à dire l’ampleur de l’effort militaire fourni par Washington entre 1917 et 1919. L’entrée en Première Guerre mondiale des États-Unis entraîne en effet l’envoi en France d’un corps expéditionnaire de grande importance – deux millions de soldats – et de l’ensemble du matériel et des vivres nécessaires à une telle troupe. Ceci constitue un défi d’autant plus difficile à relever que les Américains ne disposent en 1917 que d’un embryon d’armée, aucunement préparé à un conflit aussi moderne que celui qui se déroule sur les champs de bataille s’étendant entre France et Belgique, des Vosges à la Mer du nord. L’expédition menée en 1916 sur la frontière mexicaine contre Pancho Villa s’est soldée par un demi-échec et, le 10 mai 1917, lorsqu’il est nommé à la tête du corps expéditionnaire américain par le président Woodrow Wilson, le général John J. Pershing commande, en réalité, une vaste coquille vide. Si la conscription, instaurée huit jours plus tard, se charge de rapidement garnir les rangs, encore faut-il équiper et, plus délicat encore, instruire ces hommes pour en faire de véritables soldats ²³¹.

On mesure donc l’ampleur de l’effort consenti par Washington mais également les difficultés logistiques qu’implique cette entrée en guerre. Ainsi, le choix des ports de dé-

²²⁹ DRIEU LA ROCHELLE, Pierre, *La Comédie de Charleroi*, Paris, Gallimard, 1934.

²³⁰ WOOLCOTT, Alexander, « Back in Brittany », *The North American Review*, March 1921, p. 362.

²³¹ BOURLET, Michaël, *L’Armée américaine dans la Grande Guerre 1917-1919*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2017.

barquement résulte moins d'une sélection rigoureuse que d'un froid réalisme. Les installations du bord de la Manche – le binôme Le Havre / Rouen tout particulièrement – sont en effet déjà saturées par la présence du corps expéditionnaire britannique et seuls Brest, Nantes, La Pallice, Rochefort, Bordeaux, Bassens et, bien entendu Saint-Nazaire, sont susceptibles à l'été 1917 d'accueillir les *doughboys*. Ultérieurement, d'autres ports de second rang seront sollicités, notamment Saint-Malo, Cherbourg, Caen, Honfleur, Les Sables d'Olonne ou encore Bayonne²³². Cette débauche de moyens concourt assurément à construire l'idée d'une guerre totale, où toutes les ressources sont mobilisées pour vaincre l'Allemagne et sa « barbarie ».

Dans ce dispositif, Saint-Nazaire tient néanmoins une place si ce n'est à part, du moins essentielle. Le port ligérien est en effet au cœur d'un flux ayant pour but le retour à la guerre de mouvement, en terrain ouvert. Et ce mouvement, c'est pour partie dans l'estuaire de la Loire qu'il se prépare et s'entretient.

Saint-Nazaire : au cœur du flux

Le premier transport américain de troupes arrive le 26 juin 1917 à Saint-Nazaire. Il ne s'agit pas à proprement parler des premiers *Doughboys* à fouler le sol français puisqu'on sait que quelques éléments du *Medical Corps* débarquent en toute discrétion, quelques jours plus tôt, au Havre. C'est néanmoins l'amorce d'un flux dont Saint-Nazaire est, de même que Brest ou encore La Rochelle, un des nombreux cœurs. Ce mouvement ne s'interrompt qu'à l'automne 1918, pour immédiatement s'inverser et aller cette fois-ci en sens opposé, à destination des États-Unis, afin de ramener les *Doughboys* dans leur mère-patrie. Pour beaucoup, le voyage jusqu'aux côtes bretonnes est une véritable souffrance, entre angoisse des sous-marins allemands et terribles douleurs du mal de mer. Les carnets de Vernon E. Kniptash sont à cet égard particulièrement intéressants. Traversant l'Atlantique en octobre 1917 à bord du *USS President Lincoln*, un ancien paquebot allemand transformé en transport de troupes et pouvant embarquer 6 000 soldats, il explique souffrir du confinement et du manque de ventilation dans des cabines surchargées. Pourtant, il fait partie des rares à ne pas souffrir du mal de mer : un comble pour un soldat originaire de l'Indiana, cet état rural des grandes plaines du *midwest* ! À l'en croire, 70% de ses compagnons d'armes sont malades et ceux-ci « sont plus faibles que des chatons et gémissent d'une manière effroyable »²³³. Si la traversée dure en général une quinzaine de jours, on imagine sans peine qu'elle puisse paraître durer bien plus longtemps aux yeux – et aux estomacs – des *Sammies* ...

Rappelons également que les troupes qui débarquent à Saint-Nazaire le 26 juin 1917 ne sont nullement prêtes à combattre. Peu entraînée, la 1^{re} division d'infanterie américaine (1^{re} DIUS) doit patienter de longs mois avant d'être engagée, à la fin du mois d'avril 1918, en première ligne. À l'été 1917, la mission de celle qui est surnommée la *Big Red One* est avant tout d'ordre « diplomatique », pour reprendre les termes employés par l'historien Y. Lagadec : « montrer aux Alliés comme à l'ennemi, au lendemain de l'échec de l'offensive

²³² ANDRIOT, Lieutenant-Colonel M., « Les transports par voie ferrée de l'Armée américaine en France (1917-1919) », *La Revue générale*, 40^e année, 1^{er} semestre, n°2, février 1921, p. 68.

²³³ KNIPTASH, Vernon E. (edited by GEELHOED, Bruce E.), *On the Western Front with The Rainbow Division. A World War I Diary*, Norman, University of Oklahoma Press, 2009, p. 27.

Nivelle, que les États-Unis entendent tenir leur place dans le conflit européen »²³⁴. On comprend dès lors l'importance des opérations qui se trament à Saint-Nazaire, le port ligérien n'étant qu'un maillon d'une vaste chaîne dont la moindre rupture pourrait avoir des conséquences catastrophiques pour la suite des événements. L'arrivée des Américains est en effet une question particulièrement sensible et, le 30 janvier 1918, le ministère de la Guerre diffuse une note qui dit bien les conséquences de ce retard, réaction en chaîne par ailleurs parfaitement symptomatique du processus de totalisation en cours :

« Les services d'information austro-allemands ont reçu l'ordre de recueillir toutes les informations possibles sur la présence des troupes américaines en France, effectifs par armes, etc...

Ces services auraient des informations à Marseille, Toulon, Bordeaux, Saint-Nazaire et Brest, qui semblent avoir, jusqu'à présent, fourni des renseignements exacts sur le chiffre des arrivées dans ces ports respectifs.

De l'ensemble des informations reçues, les services austro-allemands déduisent qu'il n'y a actuellement en France que 60 000 américains combattants, les autres étant employés aux voies de communication ou dans les bureaux.

Ces informations seraient corroborées par les calculs qu'auraient faits les commandants de sous-marins dans l'Atlantique.

L'exactitude du chiffre ci-dessus présente une particulière importance en ce moment, il influe sur les décisions qui seront prises quant à l'offensive projetée sur le front occidental et il semble que les allemands s'attendaient à un nombre plus grand de combattants américains en France »²³⁵.

Un officier mieux que quiconque incarne cette impréparation des États-Unis à la réalité de la Grande Guerre, le général William L. Sibert commandant cette 1^e division américaine dont les premiers éléments débarquent à Saint-Nazaire le 26 juin 1917. Né le 12 octobre 1860 en Alabama, il intègre la prestigieuse académie militaire de West Point, dont il sort diplômé en 1884, et débute une belle carrière dans le génie. À la manière du polytechnicien Joseph Joffre à Madagascar²³⁶, il pose des rails aux Philippines pendant la guerre qu'y mènent, de 1899 à 1902, les États-Unis puis, à partir de 1907, il est envoyé au Panama où il prend une part déterminante dans la réalisation du canal. En récompense de ses bons services, il est élevé au généralat, distinction qui néanmoins peine à masquer la faiblesse des forces armées américaines. En effet, le corps du génie ne peut, traditionnellement, disposer que d'un seul officier général, poste qui est alors pourvu. Aussi est-ce pourquoi Sibert est finalement nommé par le Congrès... dans l'infanterie de ligne, sans même avoir jamais servi dans cette arme. Pourtant, c'est bien cette promotion, alliée à une solide réputation, qui le désigne à la tête de la 1^{re} DIUS envoyée en juin 1917 en France, en attendant que puissent débarquer de plus amples troupes. Aussi le général Sibert est-il à l'image de ce corps expéditionnaire américain de 1917, c'est-à-dire complètement ignorant des réalités du combat moderne, même s'il se trouve être doté de réelles compétences

²³⁴ LAGADEC, Yann, « 1917. Au Cœur du conflit mondial », *Ar Men*, n°217, mars-avril 2017, p. 62.

²³⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, renseignements fournis aux Allemands sur les effectifs américains en France, 30 janvier 1918. Les majuscules proviennent du document original.

²³⁶ PORTE, Rémy, *Joffre*, Paris, Perrin, 2014.

en termes d'ingénierie ²³⁷. Ajoutons d'ailleurs qu'il en est pleinement conscient puisque, dans une lettre rédigée le 18 juillet 1917, il expose :

« Plus de 50% des soldats de la division sont des recrues n'ayant reçu pratiquement aucun entraînement. Pratiquement tous les officiers en dessous du grade de capitaine ont reçu leur commandement depuis moins de six mois. Certains d'ailleurs ne disposent que d'une expérience de simple homme du rang. Certains des sous-officiers n'ont pas plus de deux ans d'expérience. Les états-majors de régiments, brigades et division de la 1^{re} DIUS se sont rencontrés pour la première fois en débarquant à Saint-Nazaire » ²³⁸.



**Illustration 5 : Le général Sibert débarquant à Saint-Nazaire.
National Archives at College Park, MD : 111-SC-59693**

L'arrivée de ces premiers soldats du corps expéditionnaire américain doit néanmoins appeler deux remarques. En premier lieu, il importe de noter que les représentations mentales liées à ce débarquement sont bien souvent modifiées par celles d'un second, survenu le 6 juin 1944 et qui agit la plupart du temps à la manière d'un miroir défor-

²³⁷ CLARK, Edward B., *William L. Sibert, The Army Engineer*, Philadelphia, Dorrance & Company, 1930.

²³⁸ STONE III, Major Edwin S., *Training the First American Division for Combat in France, 1917-1918*, Master of Military Art and Science, University of Southern California, Fort Leavenworth, Kansas, 1977, p. 9.

mant. Ainsi, il convient de rappeler que, contrairement à ce qui se passe en Normandie, le plus grand secret entoure les opérations de juin 1917, même après que le premier Américain eut posé le pied sur le sol français. Si l'édition du 7 juin 1944 de *L'Ouest-Éclair* publiée à Nantes annonce en première page, et ce conformément à la rhétorique vichysso-collaborationniste adoptée par ce quotidien, que « l'assaut de l'Europe occidentale, attendu depuis longtemps, a débuté », le même journal ne dit en revanche pas le moindre mot de l'arrivée des *Doughboys* dans son numéro du 26 juin 1917²³⁹. Dès le 9 juin 1917, le ministère de l'Intérieur, mis dans la confiance de l'arrivée à Saint-Nazaire d'un « contingent de 30 000 soldats américains » demande que des mesures soient prises « en vue de protéger ces militaires contre les indiscretions »²⁴⁰. On peut toutefois douter de l'efficacité du dispositif déployé par le sous-préfet Roland Gaignerot puisque celui-ci confesse, le 20 juin 1917, ne rien savoir du débarquement du corps expéditionnaire²⁴¹. Cette situation est confirmée quelques jours plus tard, le 2 juillet 1917, par son supérieur hiérarchique, le préfet de Loire-Inférieure, dans un courrier qu'il adresse au ministre de l'Intérieur et où il confesse avoir « été d'ailleurs assez mal renseigné sur ces différents détails d'arrivée, car les autorités maritimes et militaires gardent un secret absolu sur ces débarquements [américains] et le sous-préfet de Saint-Nazaire lui-même, qui est sur place cependant, obtient non sans difficulté d'être tenu au courant de ce qui se passe ». En conséquence, l'arrivée des premiers *Doughboys* s'effectue dans la plus complète discrétion et seules quelques autorités civiles et militaires – le sous-préfet et son secrétaire général, le capitaine de vaisseau Gilly commandant la marine à Saint-Nazaire... – mises dans la confiance sont présentes pour, à 7 heures du matin, accueillir le *Ténadores*, premier navire du corps expéditionnaire à toucher les côtes bretonnes. Pas averti, le maire et président de la chambre de la commerce, Louis Brichaux, est absent, à l'image d'ailleurs de la population du port ligérien. De l'aveu même du préfet, l'accueil réservé aux *Doughboys* est ce jour-là « très réservé ». Pas un cri, pas un bravo, pas un drapeau, pas un hurrah !²⁴² Côté américain, le ressenti est exactement le même et le jeune capitaine George Marshall, celui dont un plan reconstruisant l'Europe occidentale portera le nom après la Seconde Guerre mondiale, se rappelle dans ses mémoires que l'ambiance est alors celle d'un enterrement, les rares femmes présentes portant le deuil de proches tués au combat²⁴³.

En second lieu, il importe de rappeler que si le *D-Day* consiste à établir une tête de pont en un territoire alors occupé par l'ennemi, le débarquement du 26 juin 1917 s'effectue dans un pays allié. Il n'est, de surcroît, que le prémisses d'un flux ininterrompu de transports américains apportant en France les soldats du corps expéditionnaire. Là se

²³⁹ « Tentative de débarquement des Anglo-Américains par air et par mer en plusieurs endroits de la côte Nord française », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 45^e année, n°17 710, 7 juin 1944, p. 1. *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6643, 27 juin 1917.

²⁴⁰ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, la direction de la Sûreté générale au sous-préfet de Saint-Nazaire, 9 juin 1917.

²⁴¹ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le sous-préfet de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, 20 juin 1917.

²⁴² Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le préfet de Loire-Inférieure au ministre de l'intérieur, 2 juillet 1917.

²⁴³ MARSHALL, George C., *Memoirs of My Services in the World War, 1917-1918*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1976, p. 11.

distingue pour le coup un point commun avec le débarquement de Normandie puisque, si la mémoire tend à réduire cette opération à la seule date du 6 juin 1944, le débarquement de soldats alliés s’effectue en réalité sur plusieurs semaines. On voit là toute la différence entre une représentation mentale qui s’apparente à une sorte de millésime 1917 du *soldat Ryan* et la réalité d’une opération militaire qui s’effectue en goutte-à-goutte continu pendant des mois, le 26 juin ne constituant qu’une amorce.

Il est important d’avoir ces modalités de débarquement à l’esprit car, au final, elles disent l’importance stratégique d’un port tel que celui de Saint-Nazaire. Au total, 2 millions de *Doughboys* débarquent en France pendant la Première Guerre mondiale, 500 000 d’entre eux au cours des 13 premiers mois de l’intervention américaine (mai 1917-mai 1918), 1,5 million lors des 6 derniers (juin 1918-novembre 1918). De juillet à octobre 1918, les États-Unis acheminent plus de 10 000 hommes par jour en France ²⁴⁴.

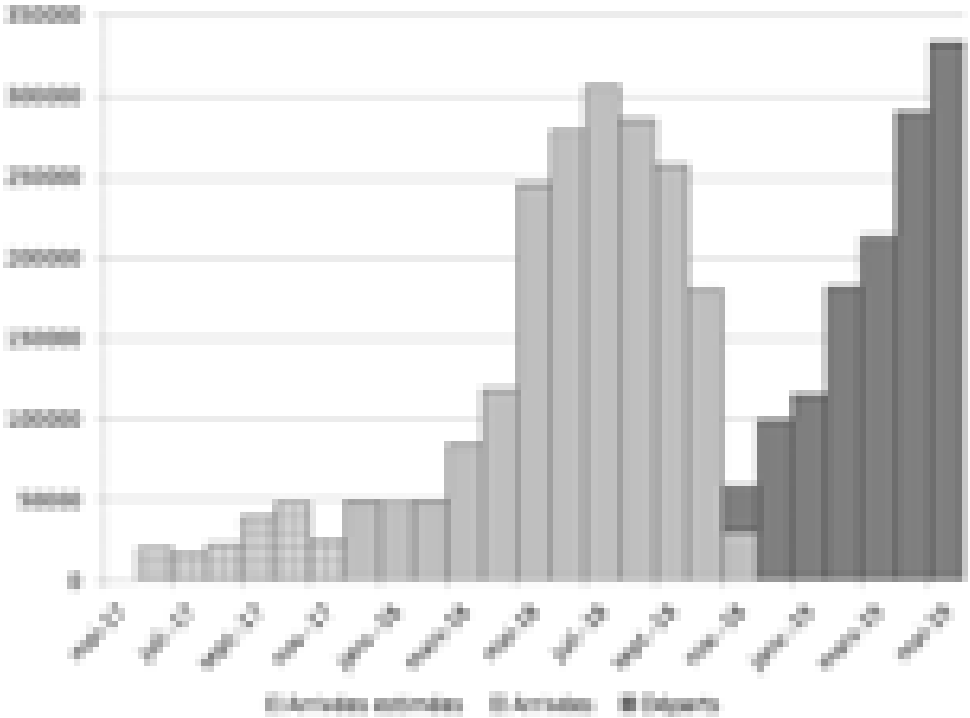


Figure 8 : Transports de troupes américaines entre les États-Unis et la France, 1917-1919 ²⁴⁵

²⁴⁴ AYRES, Leonard P., *The War with Germany. A Statistical Summary*, Washington, Government Printing Office, 1919, p. 37-38.

²⁴⁵ *Ibid*, p. 37.

Les points de départ des transports de troupes sont essentiellement les ports de New-York (plus de 75%, chiffre comprenant Hoboken dans le New Jersey) et Hampton Roads, en Virginie. Quatre ports canadiens sont également utilisés. Environ la moitié de ces transports transite par l'Angleterre avant d'arriver en France et de repartir, à vide, vers les États-Unis, pour s'engager dans une nouvelle rotation transatlantique. La fréquence de ces traversées varie au cours de la période 1917-1919 en fonction, notamment, de l'intensité de la guerre sous-marine, et donc des mesures prises pour se prémunir des méfaits des sous-marins allemands, ainsi que des conditions météorologiques. Les glaces, particulièrement nombreuses pendant le rigoureux hiver 1917-1918, contribuent à considérablement rallonger le voyage : parfois jusqu'à 109 jours ! De manière générale, on assiste à une intensification du rythme de ces croisières, la rotation s'effectuant en moyenne en 52 jours au printemps 1917, en environ 35 à l'été 1918. Le record est détenu par l'*USS Leviathan*, un paquebot allemand réquisitionné à New York en 1914, qui parvient à revenir à son point de départ en 27 jours ²⁴⁶. Le chef-machiniste de l'*USS Housatonic* dit bien l'intensité de ce trafic transatlantique. Initialement affecté à la flotte de l'Atlantique, ce cargo mixte réquisitionné par la marine américaine lors de l'entrée en guerre des États-Unis est d'abord affecté à la pose de mines sous-marines puis, dans la seconde partie de l'année 1918, est reconverti en transport de troupes dans le cadre du embarquement du corps expéditionnaire. Ainsi, celui qui dans le civil est mécanicien pour la compagnie d'ascenseurs Otis dans le Connecticut, effectue cinq allers-retours transatlantiques en dix mois : de Newport à Invergordon en Écosse en mai 1918, de Boston à Saint-Nazaire en avril 1919, de Hoboken à Saint-Nazaire le mois suivant puis deux traversées entre Norfolk et Bordeaux en juin et juillet 1919. Et ce n'est pas un cas exceptionnel. Simple matelot sur l'*USS Pocahontas*, Milton Mac Easlin effectue des traversées vers Saint-Nazaire mais aussi la Grande-Bretagne, la Belgique, les Pays-Bas et même les Açores ²⁴⁷. L'intensité des rotations est ici non seulement un facteur d'accélération du temps mais peut se conjuguer à un sentiment de raccourcissement des distances, le tout participant de l'idée de totalisation du conflit.

²⁴⁶ *Ibid.*, p. 43-44 ; RUSSEL, James C. and MOORE, William E. (with the commendation and approval of Honorable DENBY, Edwin, Secretary of the Navy), *The United States Navy in the World War. Official Pictures selected from the files of the Navy Department, the War Department and the United States Marine Corps with supplemental photographs from unofficial sources*, Washington DC, Pictorial Bureau, 1921, p. 26 ; *History of the USS Leviathan, Cruiser and Transport Forces. United States Atlantic Fleet*, New York, Brooklyn Eagle Job Department, 1919, p. 218-219.

²⁴⁷ The Hamden War Bureau (Information Collected and Compiles by), *History of Hamden Men in the War. With a brief Summary of the Activities of the Bureau*, New Haven, Conn, The Tuttle, Morehouse & Taylor Company, 1927, p. 43-44 et 91.



Figure 9 : Ports de départ et d'arrivée des transports de troupes du corps expéditionnaire américain ²⁴⁸

Saint-Nazaire n'est donc qu'un des engrenages du gigantesque pont maritime transatlantique qui s'établit entre 1917 et 1919 à la faveur de la participation des États-Unis à la Première Guerre mondiale. Pas moins de 198 000 *Doughboys* arrivent en France par la sous-préfecture de Loire-Inférieure tandis que, pour la seule année 1918, ce sont 1 600 000 tonnes de matériel américain qui y sont débarquées ²⁴⁹. Mais plus que ces valeurs brutes, déjà très impressionnantes, c'est la dynamique des flux qui y sont associés qui disent l'importance du débarcadère ligérien. Saint-Nazaire, de même que les autres ports utilisés par le corps expéditionnaire du reste, est en effet le pivot d'une complexe valse logistique à trois temps dont les deux autres notes sont constituées, d'une part de la côte est des États-Unis, d'où partent les *Doughboys*, d'autre part du front, où ils doivent être acheminés ²⁵⁰. Ajoutons de surcroît que cette position est encore renforcée après l'Armistice signé le 11 novembre 1918, la sous-préfecture de Loire-Inférieure devenant un important point de rembarquement vers la mère-patrie.

²⁴⁸ AYRES, Leonard P., *The War with Germany... op. cit.*, p. 42.

²⁴⁹ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 11 et 62.

²⁵⁰ Cette idée est développée par BABCOCK, W. B., « When American Industrial Magic Felt the Stimulus of War », *New York Tribune*, Vol. LXXXIX, n° 26 467, May 4, 1919, Part. III, p. 3.

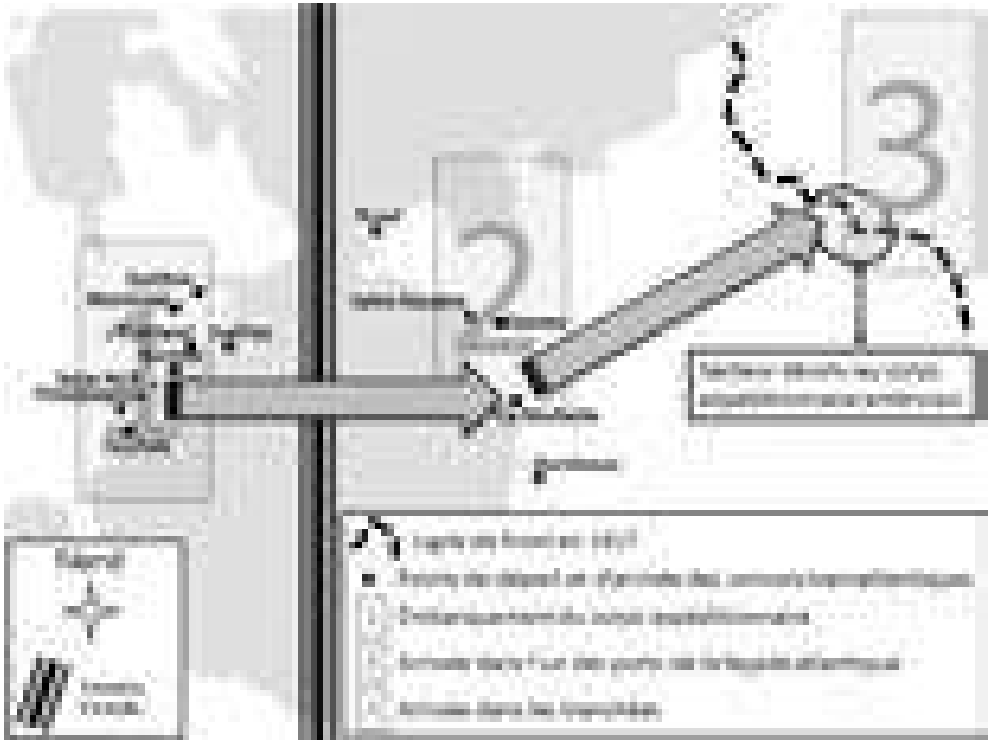


Figure 10 : Le déploiement du corps expéditionnaire américain, une valse à trois temps

Le rôle du port ligérien est donc essentiel. Toute défaillance peut en effet potentiellement empêcher l'arrivée des *Sammies* dans les tranchées, ou leur retour vers la mère patrie. C'est en conséquence sous l'angle de la mécanique des fluides qu'il faut envisager bon nombre de travaux entrepris à Saint-Nazaire. À en croire le lieutenant-colonel du 5th *Marines* Frederic M. Wise, la situation n'est en effet pas brillante à l'été 1917 et le débarquement du fret est des plus difficiles. Son jugement est d'ailleurs sans appel puisque, à l'en croire, « toute cette zone de Saint-Nazaire était une sacrée pagaille »²⁵¹. C'est donc pour empêcher toute saturation des installations portuaires, ce qui aurait pour conséquence le blocage plus ou moins durable du trafic, que le port est doté de nouveaux entrepôts, de nouveaux quais et est desservi par de nouvelles voies ferrées. Nous y reviendrons. C'est également dans cette optique qu'est érigé le gigantesque camp de Montoir, destiné à délester les quais de Saint-Nazaire mais également de Nantes. En quelques semaines, à partir de mars 1918, les Américains construisent sur plus de 650 hectares une immense plateforme logistique comptant, au moment de l'Armistice, 138 magasins où peuvent être

²⁵¹ « That whole St. Nazaire area was one hell of a mess. » WISE, Frederic May (as told by to FROST, Meigs O.), *A Marine Tells it to You*, New York, J. H. Sears & Co, 1929, p. 162.

conservées 600 000 tonnes de marchandises. Pas moins de 6 millions de mètres cubes de remblais sont nécessaires pour faire sortir de terre ces installations ²⁵².

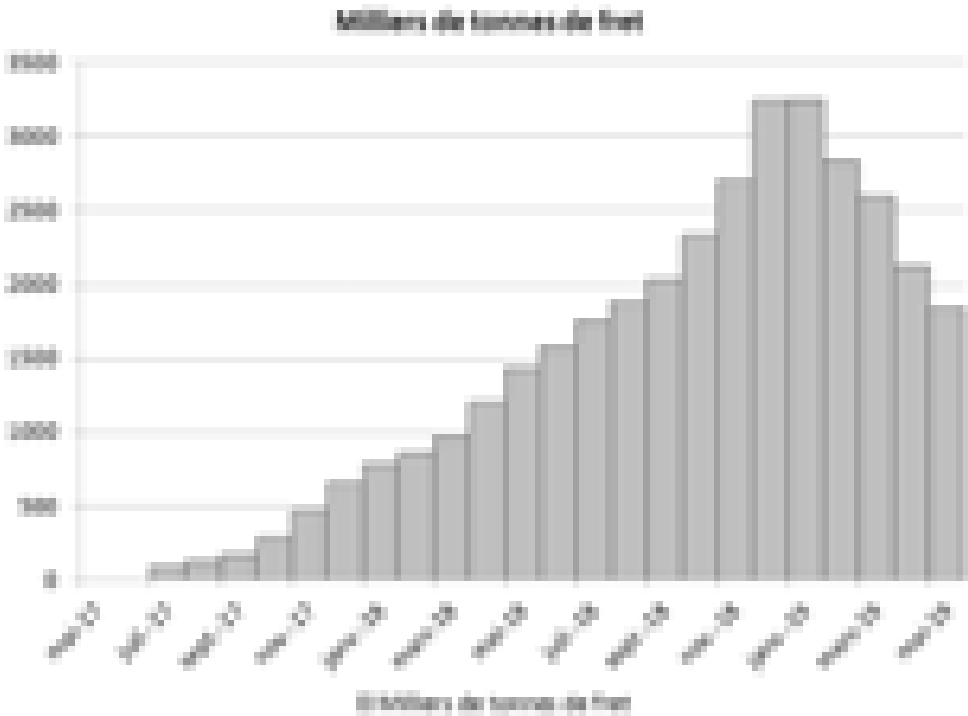


Figure 11 : Transports de troupes américaines entre les États-Unis et la France, 1917-1919 ²⁵³

Celles-ci sont desservies par un immense terminal ferroviaire : la gare Wilgus, du nom de l'ingénieur américain qui préside à sa construction. En effet, entreposer le matériel et les denrées débarquées des navires en provenance des États-Unis est une chose, pouvoir ensuite les acheminer vers les unités au front en est une autre. Le réseau ferroviaire français est trop congestionné pour pouvoir supporter le trafic lié à l'armée française et au corps expéditionnaire américain – sans oublier les Britanniques au nord du pays – sans que l'effort de guerre d'un – ou plusieurs – alliés s'en trouve entravé. Traversé par une sorte d'effet papillon, le chemin de fer dit bien cette dimension totale de la première Guerre mondiale où tout, ou presque, est finalement interdépendant. Aussi est-ce pourquoi les États-Unis posent en France des centaines de kilomètres de rails, composant un réseau dont l'un des terminus les plus importants est Saint-Nazaire.

²⁵² NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 82.

²⁵³ AYRES, Leonard P., *The War with Germany...* op. cit., p. 39.

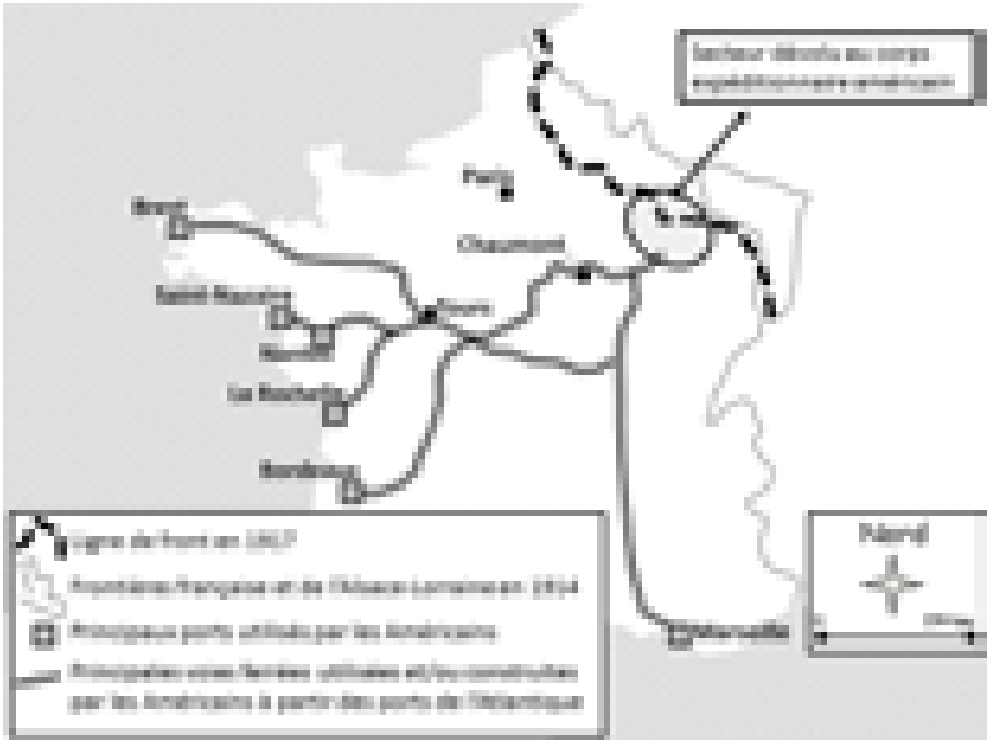


Figure 12 : Tableau synthétique du réseau ferroviaire utilisé par le corps expéditionnaire à partir de ses principaux ports de la façade atlantique ²⁵⁴

L'historiographie, et tout particulièrement Y.-H. Nouailhat, a bien insisté sur l'ampleur des travaux ferroviaires réalisés dans l'estuaire de la Loire par le corps expéditionnaire américain. Ceux-ci, il est vrai, disent magnifiquement l'ampleur de l'investissement des États-Unis dans le conflit et rappellent qu'il s'agit là d'une guerre éminemment industrielle. Pour autant, l'impact des *Doughboys* ne saurait se limiter à ces seules, quoique remarquables, réalisations. L'exploitation du réseau est elle aussi largement impactée par la présence américaine. Celui-ci est d'ailleurs à la veille du conflit d'une remarquable complexité. À Saint-Nazaire, la compagnie du Paris-Orléans exploite en effet les gares de voyageurs et de marchandises ainsi que les voies desservant le bassin éponyme, tandis que la Compagnie de l'Ouest dispose de sa propre gare de marchandises et des rails du bassin de Penhoët ²⁵⁵. À ces deux entreprises, piliers du réseau principal, il convient d'ajouter une multitude de lignes secondaires irriguant les marais de Brière ou reliant le port ligérien à Guérande, à l'instar de celle utilisée par la Compagnie du Morbihan. Or si le tracé de ces voies secondaires n'est pas modifié par la présence du corps expédition-

²⁵⁴ ANDRIOT, Lieutenant-colonel M., « Les transports par voie ferrée de l'armée américaine en France (1917-1919) », *op. cit.*, p. 69.

²⁵⁵ NENNIG, Jean-Pierre, *Les Chemins de fer de Nantes et Châteaubriant à Saint-Nazaire. Deux siècles d'histoire ferroviaire*, Guérande, JPN Éditions, 2005, p. 41.

naire américain, son exploitation change à partir de 1917. Déjà, preuve d'un trafic assez soutenu, la ligne à petite vitesse est autorisée, en 1916, à fonctionner le dimanche. Mais l'implantation d'un camp américain à Meucon, au nord de Vannes, contribue à augmenter encore les flux circulant sur la voie exploitée au départ de Saint-Nazaire par la Compagnie du Morbihan²⁵⁶. On le voit, c'est bien l'ensemble du réseau ferroviaire de l'estuaire de la Loire qui se trouve impacté par l'arrivée des *Doughboys*.

Ces considérations ferroviaires sont essentielles pour comprendre la dimension logistique de la Première Guerre mondiale, ce conflit auquel prennent part les États-Unis et qui, pour une part non négligeable, se joue dans la région de Saint-Nazaire. Le parcours du colonel William J. Wilgus en charge des travaux de la gare qui prendra son nom est à cet égard particulièrement significatif. Directeur du train militaire au sein de l'état-major du général Pershing, il n'est pas un militaire de carrière mais un ingénieur réputé à qui l'on doit notamment la célèbre *Grand Central Station* de New York, inaugurée en 1913. Engagé volontaire, il est en réalité contacté dès 1916, c'est-à-dire avant l'entrée en guerre des États-Unis, par le département américain de la guerre. Convaincu de l'importance des transports, celui-ci cherche en effet un ingénieur ferroviaire chevronné et capable de déployer un réseau de chemin de fer permettant le ravitaillement d'un corps expéditionnaire alors hypothétique mais qui serait engagé dans le conflit qui ravage l'Europe²⁵⁷.

La figure du colonel Wilgus est particulièrement intéressante. Elle rappelle en effet que si les modalités de l'entrée en guerre des États-Unis répondent à une temporalité resserrée liée notamment au fameux télégramme Zimmerman, elle a aussi des causes plus structurelles, s'intégrant dans un temps plus long. La réalité des échanges commerciaux est de ce point de vue éclairante puisque si les États-Unis ne sont *que* le troisième fournisseur de la France et de la Grande-Bretagne avant la guerre, ils deviennent le premier à partir de 1914. Washington fournit ainsi 50% des céréales, 22% de la viande, 91% du sucre, 77% du coton, 90% du pétrole ou encore 54% des machines-outils que l'hexagone consomme. À la fin de l'année 1916, Paris affiche vis-à-vis de Washington une balance commerciale déficitaire de 3,5 millions de dollars²⁵⁸. Autant dire que l'économie américaine aurait grandement à perdre avec une victoire de l'Allemagne. On comprend dès lors mieux pourquoi le département américain de la guerre anticipe le déploiement d'un éventuel corps expéditionnaire en Europe et s'intéresse dès 1916 aux compétences de William Wilgus. Une trajectoire telle que la sienne – qui à bien y réfléchir s'intègre dans un cadre assez classique de mobilisation intellectuelle et scientifique, incarnée en France notamment par des figures comme Marie Curie ou Henri Bergson – dit enfin l'importance du train au sein d'une armée moderne. De ce point de vue, l'action du corps expéditionnaire américain s'insère donc plus dans une certaine continuité qu'elle ne marque une franche rupture. Son caractère massif et l'ampleur des travaux réalisés affirment encore l'image d'un investissement total dans le conflit.

²⁵⁶ NENNIG, Jean-Pierre, *Un chemin de fer d'intérêt local en Loire-Inférieure*, Guérande, JPN Éditions, 2003, p. 67.

²⁵⁷ SCHLICHTING, Kurt C., *Grand Central's Engineer. William J. Wilgus and the Planning of Modern Manhattan*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 2012.

²⁵⁸ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 103.

Vers la guerre de mouvement

Les unités du corps expéditionnaire cherchent à tout prix à sortir de la guerre de positions née, à l'automne 1914 de la fin de la *Course à la mer* et de l'enlèvement dans les tranchées. Il s'agit là d'une véritable équation tactique que les belligérants ne parviennent pas à résoudre, comme le prouve tragiquement en avril 1917 l'échec sur le Chemin des Dames ²⁵⁹. L'*Oncle Sam*, dans une posture intellectuelle qui n'est d'ailleurs pas sans faire penser à l'entrée en guerre des troupes françaises, à l'été 1914, lorsqu'elles privilégiaient la force du choc sur celle du feu ²⁶⁰, mise sur la volonté, sur les qualités morales et sur l'allant des *Doughboys* pour aller au-delà des lignes allemandes et retrouver le mouvement.

Or ce mouvement, c'est pour partie à Saint-Nazaire qu'il s'organise. En effet, le port ligérien est d'une certaine manière l'un des cœurs qui irrigue les artères conduisant à l'acmé de l'action du corps expéditionnaire américain, à savoir le champ de bataille. Les travaux qu'effectuent les *Doughboys* dans l'estuaire de la Loire s'insèrent en effet tous dans cette dynamique et ce sont, au final, des centaines de kilomètres de voies ferrées qui sont posées et des milliers de mètres carrés de hangars qui sont construits. Nous aurons l'occasion d'y revenir mais mentionnons toutefois, parmi maints engins de levage érigés sur le port de Saint-Nazaire, les trois grues de type *Broadway* montées sur des berges flottantes et construites par la compagnie newyorkaise *James Stewart* ²⁶¹. Ces machines disent bien la recherche de vitesse des Américains puisque désormais les navires peuvent être déchargés par le bord à quai et par celui qui demeure libre. Ici, c'est la vitesse qui est garantie de mouvement ce qui, à n'en pas douter, conduit à renforcer cette idée de guerre totale.

Mais, à dire vrai, c'est avant même la jetée du port que les efforts américains portent. La première des protections à assurer pour garantir le mouvement du corps expéditionnaire est en effet la maîtrise des mers, la Manche et plus encore pour ce qui nous intéresse ici l'Océan Atlantique étant devenu à la faveur de la guerre sous-marine à outrance le terrain de jeu favori, si ce n'est exclusif, des *U-Boot* allemands. En 1917, quatre navires armés à Saint-Nazaire sont envoyés par le fond : le *Cygne* est coulé au large de Belle-Île le 24 janvier, la goélette *Eugène Robert* l'est au nord-ouest de l'île d'Yeu le 15 mars 1917, de même que le chalutier à vapeur *Keryado* le 2 mai 1917, tandis que le cargo *Député Pierre Goujon*, du nom d'un parlementaire mort pour la France en août 1914, est frappé entre les phares des Poulains et d'Eckmühl. À ce lourd bilan il convient d'ajouter le vapeur de la Compagnie générale transatlantique *La Rance*, affecté exceptionnellement à la ligne Marseille-Alger et coulé le 2 décembre 1917 sous l'île du Planier ²⁶². Les marins nazairiens sont donc aux premières loges sur ce champ de bataille et certains y livrent même de rudes combats, à l'instar du capitaine au long cours Arsène Hervy qui, le 22 janvier 1917, à bord du navire poudrier *Guyane*, parvient à couler un sous-marin

²⁵⁹ Sur cette question on renverra au stimulant PORTE, Rémy, *Rompre le front ? op. cit.*, 2016.

²⁶⁰ Sur cette question on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, *Une Entrée en guerre, op. cit.* et STEG, Jean-Michel, *Le jour le plus meurtrier de l'histoire de France, op. cit.*

²⁶¹ Écomusée de Saint-Nazaire: NUM 4395.

²⁶² RICHARD, René et ROIGNANT, Jacques, *Les Navires des ports de la Bretagne provinciale coulés par faits de guerre. 1914-1918*, Plessala, Bretagne 14-18, sans date, p. 235-245.

allemand ²⁶³. Plongeurs passionnés d'épaves, A. Foulonneau et A. Meignen recensent pour leur part 17 naufrages liés directement à la guerre sous-marine dans l'estuaire de la Loire. Il faut dire que les parages de l'embouchure du fleuve royal sont notamment fréquentés par l'enseigne de vaisseau Reinhold Saltzwedel, véritable *As* de la guerre sous-marine allemande, totalisant à son palmarès 111 bâtiments envoyés par le fond, soit plus de 170 500 tonnes de jauge ! Le 15 mars 1917, autrement dit moins de trois semaines avant l'entrée en guerre des États-Unis, c'est ainsi le *Frimaire*, un cargo tout juste parti de Saint-Nazaire pour Bayonne, qui succombe à l'assaut de ses torpilles. Le 28 juin 1917, soit deux jours seulement après que ne débarquent les premiers *Doughboys*, le *Marne n°1*, un cargo flambant neuf, est coulé au large de Noirmoutier ²⁶⁴. On comprend donc que Saint-Nazaire soit au cœur de la guerre aéronavale menée contre les sous-marins allemands. C'est ce qu'illustrent le Centre d'aviation maritime (CAM) du Croisic, la station de ballons dirigeables de Paimboeuf et celle d'aérostats militaires de Saint-Nazaire. Leur mission est principalement d'assurer la sécurité des convois américains se dirigeant vers le port ligérien. Créées par l'armée française, ces structures passent progressivement sous le contrôle des États-Unis, Washington étant soucieux d'assurer par ses propres moyens la sécurité de ses convois ²⁶⁵.

Pour autant, on se rappelle qu'à l'instar de tous les belligérants de la Grande Guerre, le corps expéditionnaire américain est encore largement dépendant de la force hippomobile. Saint-Nazaire illustre du reste parfaitement cette réalité puisque le casino des mille colonnes ²⁶⁶ est transformé en dépôt de remonte pendant le conflit et passe à l'été 1917 sous commandement américain. Ce sont donc des milliers de chevaux et mulets qui y transitent, animaux qu'il faut nourrir et abreuver. Or ces bêtes ont besoin quotidiennement de 15 à 20 litres d'eau ²⁶⁷, dimension qu'il convient de souligner dans une ville comme Saint-Nazaire puisque le déficit hydrique y est chronique et de surcroît accentué par la présence des *Doughboys*. Si Y.-H. Nouailhat a parfaitement insisté sur l'ampleur des travaux réalisés par les Américains pour assurer l'approvisionnement en eau du secteur, entre pompages sur le canal de Nantes à Brest, construction de barrages sur le Brivet et réalisation de la retenue d'eau du Bois Joalland ²⁶⁸, ces travaux sont toujours compris par le prisme de la présence des soldats du corps expéditionnaire. S'il ne s'agit nullement pour nous de remettre en cause cette grille de lecture, rappelons toutefois qu'à cette dimension s'ajoute une autre, équine, essentielle à la guerre de mouvement qu'entendent mener les Américains.

²⁶³ JÉGU, Madeleine, « Un sous-marin allemand envoyé par le fond. L'exploit d'Arsène Hervy en 1917 », *Histoire & Patrimoine*, n°89, avril 2017, p. 51-53.

²⁶⁴ FOULONNEAU, Alain et MEIGNEN, André, *Naufrages dans l'estuaire de la Loire*, Nantes, Coiffard éditions, 2007, p. 131-199.

²⁶⁵ LE ROY, Thierry, *Les Bretons et l'aéronautique des origines à 1939*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 231-252.

²⁶⁶ Sur cet établissement et sous réserve d'une monographie plus détaillée, se reporter à PAUVERT, Patrick, « C'était le Casino des Mille Colonnes de Saint-Nazaire », *Histoire & Patrimoine*, n°87, juillet 2016, p. 4-7.

²⁶⁷ MILHAUD, Claude, *1914-1918 L'autre hécatombe. Enquête sur la perte de 1 140 000 chevaux et mulets*, Paris, Belin, 2017, p. 91.

²⁶⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, p. 95-101.

Le recrutement des unités du génie américain qui restent basées à Saint-Nazaire pendant la période 1917-1919 témoigne de cette quête. Le 17th Engineers arrive dans l'estuaire de la Loire dès le mois d'août 1917 et ne tarde pas à s'installer au camp n°3, situé à Sautron, sur le boulevard de l'Océan²⁶⁹. Parmi les officiers qui servent au sein de cette unité on retrouve notamment le major Edward B. Cushing. Ancien étudiant de la prestigieuse université technologique Texas A&M – pour *Agricultural and Mechanical* – il est âgé d'une cinquantaine d'années lors de l'entrée en guerre des États-Unis mais travaille depuis une trentaine d'années à différents postes d'ingénieur pour la compagnie ferroviaire *Southern Pacific Railroad*²⁷⁰. Un parcours professionnel qui n'est bien entendu pas anodin.

À Saint-Nazaire, le camp n°9, situé sur ce qui est alors le boulevard des chantiers, est dévolu, selon les archives françaises, au 19th Engineers²⁷¹. La réalité est toutefois plus complexe puisque seul l'état-major de l'unité, ainsi que celui du 1^{er} bataillon, et la compagnie À s'y trouvent, les autres éléments du régiment étant en poste à Nevers, Bordeaux, Rennes ou encore Saint-Pierre-des-Corps. Cette dernière commune laisse d'ailleurs entrevoir la spécialité du 19th Engineers : le train. L'histoire de ce régiment, dont la garnison se trouve à Philadelphie, y est effectivement étroitement associée puisque l'idée de sa création remonte à l'été 1916, alors que l'opération lancée par les États-Unis au Mexique contre Pancho Villa rend nécessaire un vaste plan ferroviaire permettant de projeter rapidement et en masse des troupes²⁷². À Saint-Nazaire, les éléments de ce régiment fournissent « une activité particulièrement remarquable » en montant entre septembre 1917 et juillet 1919 1 800 locomotives transportées en pièces détachées des États-Unis²⁷³. On voit donc combien la recherche du mouvement est l'essence même du 19th Engineers.

Cette quête dépasse en réalité de très loin le simple cadre nazairien, et de cette unité du reste, même si elle s'appuie, de manière assez paradoxale, sur une solide assise territoriale. C'est en effet tout un secteur d'activité de la Pennsylvanie qui est mobilisé au service de l'effort de guerre. Ainsi, les locomotives assemblées par le corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire sont des *Consolidation* de type B, B comme *Baldwin*, du nom des ateliers de Philadelphie où elles sont conçues et où le 19th Engineers puise ses

²⁶⁹ *Twentieth Engineers France 1917-1918-1919*, Portland, OR, Twentieth Engineers Publishing Association, 1920, non paginé et Arch. Dép. Loire-Inf. : 8 R 16, Opérations entreprises dans le département de Loire-Inférieure à la connaissance de la section franco-américaine, direction du génie de Nantes, 18 juillet 1918.

²⁷⁰ DETHLOFF, Henry C. (with ADAMS, John À Jr.), *Texas Aggies go to War in Service of Their Country*, College Station TX, Texas A&M University Press, 2014, p. 49.

²⁷¹ Arch. Dép. Loire-Inf. : 8 R 16, Opérations entreprises dans le département de la Loire-Inférieure à la connaissance de la section franco-américaine, direction du génie de Nantes, 18 juillet 1918.

²⁷² FREDERIC TODD, Lieutenant W., « 19th Engineers (Railway) », in *The Philadelphia War History Committee, Philadelphia in the World War*, New York, Wynkoop Hallenbeck Crawford Co., 1922, p. 158-160.

²⁷³ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 40-42.

racines²⁷⁴. Conscient des besoins très particuliers en termes de recrutement qu'exige la mission assignée à cette unité, William W. Atterbury, le vice-président de la compagnie de chemin de fer de l'état de Pennsylvanie et futur général en charge du transport au sein du corps expéditionnaire, déploie tout son entregent pour favoriser l'engagement de volontaires qualifiés. Et le résultat est sans appel : environ 600 hommes portant l'uniforme de ce régiment travaillent dans le civil dans le secteur des chemins de fer²⁷⁵. Certes, il est évident que la perspective de servir dans une telle unité a tout de la stratégie d'évitement pour ces *Doughboys*²⁷⁶. Il n'en demeure pas moins que le 19th *Engineers* témoigne de l'implication de tout un secteur d'activité dans l'effort de guerre conduit par les États-Unis.

L'illusion d'un investissement total dans le conflit est d'autant plus forte que ces lourdes machines se révèlent être gourmandes en charbon, comme si l'impératif de mouvement primait tout²⁷⁷. Ici, la question est d'autant plus sensible que la houille est une ressource devenue rare du fait de la géographie même des tranchées. En se stabilisant à l'automne 1914 au cœur du bassin minier, le front prive, on l'a vu, la France d'une partie importante de ses ressources en houille, forçant Paris à importer. Mais la qualité n'est pas toujours au rendez-vous et le surplus de cendres n'est pas sans éprouver les locomotives *Baldwin*²⁷⁸.

Entretenir une dynamique complexe

C'est néanmoins pour préserver le mouvement et éviter que rien ne l'entrave que de nombreuses unités arrivent disséminées, telle compagnie à Brest, telle autre à Saint-Nazaire, telle autre encore dans un port de l'estuaire de la Seine. Le 142^e régiment d'infanterie, qui dépend de la 36^e division d'infanterie et traverse l'Atlantique à l'été 1918, en est un bon exemple. L'état-major de l'unité, la compagnie de mitrailleuse, les services de l'intendance et de santé ainsi que les compagnies E, F, G et H embarquent à bord de l'*USS Rijndam*, un ancien paquebot reliant en temps normal la Hollande aux États-Unis. Le II^e bataillon prend place sur le *USS Maui*, navire effectuant habituellement la traversée entre Hawaï et San Francisco, tandis que le III^e bataillon ainsi que les compagnies I, K, L, et M sont acheminés sur le *USS Lenape*, bâtiment qui avant la guerre croise entre New-York et la Floride. Après un voyage sans encombre, à l'exception d'une alerte aux sous-marins, la

²⁷⁴ NENNIG, Jean-Pierre, *Le Chemin de fer Nantes-Le Croisic et Guérande (1885-2001)*, Nantes, Ouest Éditions, 2001, p. 68 ; FREDERIC TODD, Lieutenant W., « 19th Engineers (Railway) », *op. cit.*. Sur la compagnie Baldwin se reporter à BROWN, John K., *The Baldwin Locomotive Works. A Study in American Industrial Practice*, Baltimore, The John Hopkins University Press, 1995.

²⁷⁵ FREDERIC TODD, Lieutenant W., « 19th Engineers (Railway) », *op. cit.*, p. 159.

²⁷⁶ Sur la notion de stratégie d'évitement, se reporter à ROUSSEAU, Frédéric, « De l'élan patriotique aux stratégies d'évitement. Anatomie des engagements volontaires souscrits à Nîmes durant la Grande Guerre », in HEYRIES, Hubert et MURACCIOLE, Jean-François, *Le Soldat volontaire en Europe au XX^e siècle, de l'engagement politique à l'engagement professionnel*, Montpellier, Presses universitaires de la Méditerranée, 2007, p. 133-167.

²⁷⁷ NENNIG, Jean-Pierre, *Le Chemin de fer Nantes-Le Croisic et Guérande...*, *op. cit.*, p. 68 et ANDRIOT, Lieutenant-Colonel M., « Les transports par voie ferrée ... », *op. cit.*, p. 83.

²⁷⁸ NENNIG, Jean-Pierre, *Les Chemins de fer de Nantes et Châteaubriant à Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, p. 51.

36^e division arrive en France. Mais si l'*USS Rijndam* débarque à Saint-Nazaire le 12 août 1918, l'*USS Maui* accoste le même jour à Brest, soit deux semaines après l'*USS Lenape* arrivé dans le port du Ponant le 31 juillet 1918²⁷⁹. Ce n'est donc qu'une fois au front, après avoir parfait leur instruction, que les différentes divisions – entités regroupant près de 1000 officiers et environ 27 000 soldats et sous-officiers, soit une masse considérable d'individus²⁸⁰ – sont « physiquement » constituées, avant de prendre leur place en tranchées. Une telle dissémination ne doit pas surprendre. D'un point de vue logistique, pour ne pas parler de mécanique des fluides, Saint-Nazaire n'est pour les troupes combattantes qu'une étape, qu'il convient de franchir le plus rapidement possible, afin de ne pas obstruer le flux de l'arrivée continue de *Doughboys*.



**Illustration 6 : Soldat américains à Saint-Nazaire.
Bibliothèque nationale de France : Agence Rol, GG14182**

Le quotidien des soldats du corps expéditionnaire qui restent, pour quelques jours, en transit à Saint-Nazaire pour se remettre des affres de la traversée de l'Atlantique avant de rejoindre un camp d'instruction, est mal documenté. Les archives sont rares et les témoignages lacunaires, ceux-ci se concentrant essentiellement sur ce qui constitue le

²⁷⁹ BALL, Gregory Wayne, *Soldier Boys of Texas : the Seventh Texas Infantry in World War I*, Dissertation prepared for the Degree of Doctor of Philosophy, University of North Texas, 2010, p. 266-268.

²⁸⁰ Une division américaine a un effectif théorique de 28 000 hommes. Et encore puisque la 3^e n'atteint jamais ce chiffre, son maximum étant de 27 714. COODE, Stephen, *The American Expeditionary Forces in World War I : the Rock of the Marne*, Master of Arts in History, Johnson City, Tennessee, East Tennessee State University, 2008.

cœur de l'expérience combattante : le front. Pour autant, il est à peu près certain que le mouvement est au cœur des préoccupations lors de ces courts séjours nazairiens. La marche constitue, tant aux États-Unis qu'en France, l'alpha et l'oméga du quotidien des fantassins. Le manuel destiné aux sous-officiers et hommes du rang du corps expéditionnaire américain spécifie d'ailleurs qu'un « soldat ne peut marcher avec un pied blessé et que la marche est la plus importante des tâches quotidiennes du fantassin »²⁸¹. Une fois parvenu en France, le *142nd infantry regiment* parfait son instruction en accomplissant des marches de 25 kilomètres à un rythme particulièrement soutenu : une pose de 10 minutes par heure et une étape de seulement 30 minutes pour le repas²⁸². À n'en pas douter il ne s'agit pas là d'un cas exceptionnel et nombreuses sont probablement les unités qui, ayant à peine posé le pied en Bretagne, entreprennent de martiales excursions dans la campagne nazairienne. Celles-ci ne sont d'ailleurs pas, du fait d'inconfortables brodequins, sans causer certains problèmes physiques. Et on sait, grâce à quelques clichés pris par des opérateurs du *Signal Corps*, que l'une des activités principales des hommes une fois revenus dans leurs cantonnements du camp n°1 est précisément de parer à cette « bobologie » et de prendre soin de leurs pieds²⁸³.

Derrière la question de la marche se cachent en réalité de nombreux impératifs, tout autant disciplinaires que logistiques. Faire évoluer les hommes au pas est en effet un moyen d'assurer le « dressage » du soldat, pour reprendre la terminologie de l'époque, et d'inculquer à la nouvelle recrue la valeur cardinale de l'institution militaire : l'obéissance. Mais là n'est pas l'unique raison du pas cadencé des troupes. Une division d'infanterie américaine est en effet une gigantesque organisation, regroupant des milliers d'individus, officiers, sous-officiers et hommes du rang. Or, déplacer une telle masse de militaires – question cruciale lorsqu'une manœuvre a pour but d'arriver sur le champ de bataille en position favorable face à l'adversaire – n'est pas chose aisée. Aussi est-ce pourquoi la troupe marche au pas cadencé : en définissant l'amplitude et la fréquence des pas, il est possible de faire avancer une colonne à une vitesse précise, permettant d'anticiper avec précision l'écoulement de la troupe. Seuls les ponts font exception à ces savants calculs : le martellement rythmé de milliers de pas génère en effet de telles ondes que le tablier s'en trouve fragilisé... La marche est donc chose essentielle dans l'armée et est d'ailleurs souvent le premier critère d'évaluation d'une unité : si elle sait endurer de longues étapes sans broncher, alors elle est considérée comme vaillante, la vigueur physique étant à cette époque comprise comme le reflet des vertus morales. Le corps expéditionnaire américain ne fait de ce point de vue nullement exception et c'est aussi à Saint-Nazaire que cette partie essentielle se joue.

Mais, pour pouvoir marcher, ces hommes doivent être équipés et, plus important encore, être nourris. Là encore, c'est pour partie dans l'estuaire de la Loire que se livre cette dimension essentielle du conflit, dans les centaines d'entrepôts des services de l'intendance (*Quartermaster corps*) installés sur les quais du port de Saint-Nazaire et dans le gigantesque entrepôt de Montoir. La région n'est d'ailleurs qu'un maillon d'une

²⁸¹ War Department, *Manual for Non-Commissioned Officers and Privates of Field Artillery of the Army of The United States*, Volume 1, Washington, Government Printing Office, 1918, p. 68.

²⁸² BALL, Gregory Wayne, *Soldier Boys of Texas...*, *op. cit.*, p. 280.

²⁸³ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 1496 et 1497.

gigantesque chaîne, commandée de Tours, siège des *Services of Supply*, et directement rattachée au quartier général des *American Expeditionary Forces* à Chaumont. Sans entrer dans le détail d'une organisation d'autant plus complexe qu'elle est évolutive, rappelons que le flux de vivres est, une nouvelle fois, organisé en trois temps : les ports de l'Atlantique qui constituent autant de zones de déchargement, le front qui est la destination finale mais également de nombreux dépôts situés en zone intermédiaire, comme à Gièvres, dans le Loir-et-Cher, infrastructures destinées à absorber le trop-plein des deux espaces précités²⁸⁴.

Logistique, cette dimension du conflit est essentielle au corps expéditionnaire américain puisque l'objectif du *Quartermaster corps* est de « débarrasser les troupes combattantes de toutes préoccupations autres que celles du combat »²⁸⁵. C'est donc bien le mouvement, celui-ci devant résulter de la guerre en terrain ouvert retrouvée grâce à l'allant des *Doughboys*, qui est préparé dans les entrepôts que les services de l'intendance disséminent dans l'estuaire de la Loire. Mais il importe néanmoins de garder à l'esprit que l'activité des *Services of Supply*, et donc des installations de Saint-Nazaire, sont loin de s'arrêter avec l'Armistice. En effet, si le 11 novembre est une suspension – temporaire et par ailleurs plusieurs fois renouvelée – des combats, les troupes restent, elles, sur le qui-vive, jusqu'à ce que le traité de paix soit signé. En d'autres termes, si la consommation de cartouches et de munitions en tous genres ne génère quasiment plus de flux de ravitaillement, sauf en cas d'exercices ou de manœuvres d'entraînement, les besoins élémentaires du *Doughboy* doivent toujours être assurés. En effet, celui-ci continue d'avoir faim, d'avoir soif, d'avoir envie de fumer, d'avoir besoin de changer ses sous-vêtements voire son uniforme et ses souliers... Non seulement l'importance du rôle de Saint-Nazaire ne diminue pas avec l'Armistice mais elle tend au contraire à prendre de l'ampleur, le port ligérien devenant, on l'a dit, la principale porte du retour vers les États-Unis. La preuve en est que 616 000 tonnes de matériel américain sont déchargées dans les ports de Nantes et Saint-Nazaire au cours de l'année 1919²⁸⁶.

Saint-Nazaire n'est, pour l'essentiel, pas un lieu où les membres du corps expéditionnaire restent. Le gros des troupes ne fait en effet que passer dans le port ligérien et n'y séjourne que quelques jours, le temps de récupérer d'une traversée transatlantique le plus souvent éprouvante et en attendant de rejoindre un camp d'instruction, préambule indispensable avant l'entrée en ligne. Mais un tel mouvement ne peut être alimenté sans des ressources humaines qui, bien que venant elles aussi des États-Unis, restent affectées dans l'estuaire de la Loire. Ce sont les hommes des *Services of Supply* qui travaillent au camp de Montoir, ceux des services de santé affectés par exemple à l'hôpital de Savenay ou encore ceux du *Amunition corps* qui doivent s'assurer que les *Doughboys* disposent toujours de suffisamment de munitions... Cette interdépendance entre l'arrière et le front est d'ailleurs caractéristique de l'idée de guerre totale. Mais un examen attentif de quelques trajectoires rappelle que se dessinent bien d'autres types de parcours qui, pour n'être pas

²⁸⁴ ANDRIOT, Lieutenant-Colonel M., « Les transports par voie ferrée... », *op. cit.*, p. 70-73.

²⁸⁵ Propos d'un officier américain cité *in Ibid*, p. 71.

²⁸⁶ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, p. 65.

majoritaires, ne sont pas quantité négligeable compte tenu des ordres de grandeur mobilisés par la Grande Guerre. Officiers, sous-officiers et hommes du rang évacués malades ou blessés, puis réformés ou au contraire renvoyés au front, mais encore militaires transférés à l'arrière dans les environs de Saint-Nazaire sont autant d'itinéraires qui témoignent de la complexe dynamique du corps expéditionnaire dans l'embouchure de la Loire. Les effectifs des unités sont en effet fluctuants et les transferts d'un régiment à un autre ne sont pas rares. De plus, les missions assignées aux hommes font qu'ils ne restent pas en permanence dans l'estuaire de la Loire mais bougent. C'est, par exemple, ce qu'explique le lieutenant Jesse G. Bixby dans une lettre qu'il adresse à son père en novembre 1918. Débarqué en France *via* Liverpool, cet officier du *Signal Corps* passe quelques jours à Paris avant d'être envoyé à Saint-Nazaire pour une inspection des bureaux téléphoniques et télégraphiques, puis part pour Brest²⁸⁷. Enfin, autre mouvement qu'il convient de ne pas oublier, celui des quelques morts inhumés au cimetière américain de la route de Guérande, entre les hameaux du Moulin du Pré et du Petit Avalix. En d'autres termes, si le déploiement des *Doughboys* en France *via* Saint-Nazaire vise à retrouver le mouvement sur le champ de bataille, autrement dit la guerre en terrain ouvert, cette manœuvre est loin d'être monolithique et se caractérise au contraire par quantité de déplacements différents au sein du flux principal, celui qui consiste à alimenter le front en hommes.

Ce mouvement peut être défini comme celui consistant à transporter les hommes du corps expéditionnaire des États-Unis vers le front, en passant donc par Saint-Nazaire et des camps d'instruction, puisqu'on sait les troupes américaines inaptes à servir de suite, puis à les rapatrier ensuite vers leur *home sweet home*, après l'Armistice signé et une fois l'heure de la démobilisation venue. Malheureusement, en l'état actuel des connaissances, il n'est aujourd'hui pas possible de déterminer la valeur exacte de ces flux puisqu'aucune enquête n'a été menée pour savoir très précisément quelles unités américaines transitent par l'estuaire de la Loire entre 1917 et 1919, combien de blessés et malades sont traités dans les environs de Saint-Nazaire et combien d'hommes cela représente²⁸⁸.

²⁸⁷ « Letter from Lieut. Jesse G. Bixby of the Signal Corps, AEF, to his father in Arlington, Vt », *The Manchester Journal*, Volume LVIII, Number 37, p. 1.

²⁸⁸ Autrement dit, on ignore tout du profil des Américains qui stationnent et/ou transitent par Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale. Or cette question paraît d'autant plus importante que certaines unités ne sont pas sans présenter un profil très particulier, à l'instar du 6th *Marine*, dont les I^{er} et II^c bataillons débarquent à Saint-Nazaire, respectivement en octobre 1917 et février 1918, le III^c arrivant pour sa part à Brest en novembre 1917. Cette unité se distingue en effet en recrutant parmi l'élite de la jeunesse américaine : 60% de ses hommes proviennent des *colleges* américains, à une époque où seulement 3% de la population disposent d'un diplôme universitaire. Pour plus d'éléments sur cette unité, on se rapportera à HILL, Lieutenant Commander J. Wayne, *A Regiment Like no Other: the 6th Marine Regiment at Belleau Wood*, Master of Military Art and Science, Memphis, Tennessee, University of Memphis, 1998.

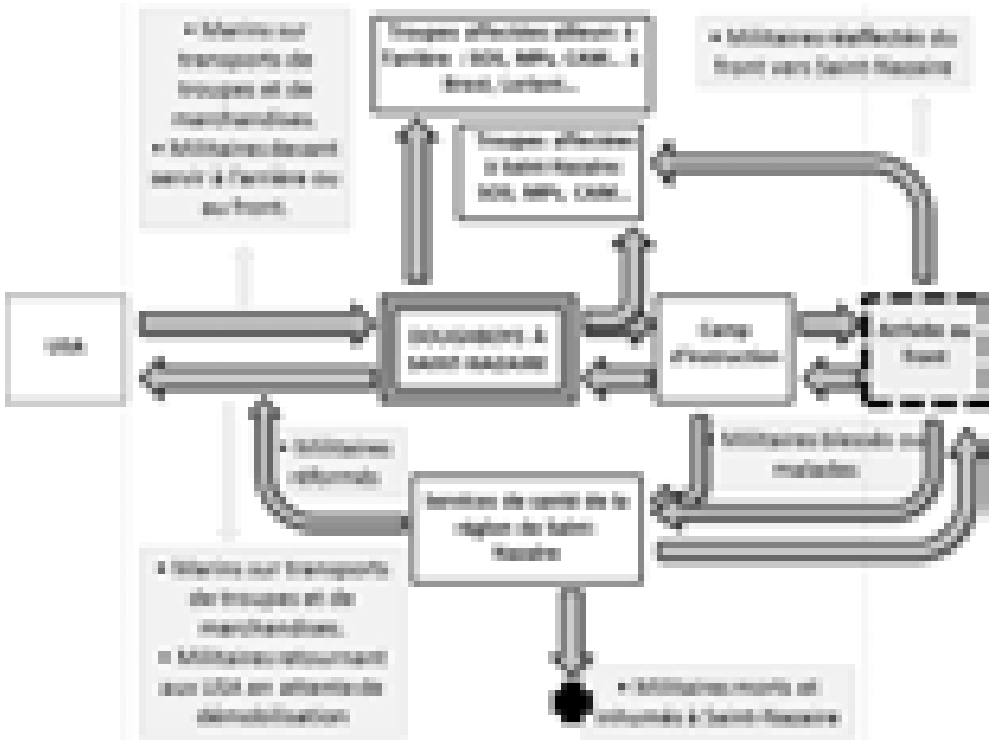


Figure 13 : Les militaires du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire, un complexe mélange de flux

Rappelons de surcroît qu'il s'agit d'un flux pendulaire qui, pour autant, n'est pas complet puisque les États-Unis connaissent, on le sait, pendant la Grande Guerre des pertes qui sont importantes²⁸⁹. Certains de ces hommes perdent même la vie à Saint-Nazaire, à l'image de ce jeune marin évoqué par un journal du Montana :

« Dans une lettre au père du défunt canonier, Hans Halseth de Rattle Snake dans le Montana, courrier daté du 7 novembre 1917 et également envoyé au *Bemidji Daily Pioneer*, l'aumônier Thomas S. Cline du *19th Engineers*, explique que Halseth est mort d'une commotion cérébrale en chutant de son hamac.

Le corps a été placé dans un cercueil d'acier et a été déposé au cimetière de Saint-Nazaire en attendant son départ sur le transport *De Kalb*, navire qui l'avait du reste conduit à son triste sort.

Le cortège funèbre était composé de deux escouades de marins. Le capitaine du *De Kalb*, deux de ses officiers et 22 marins de ce bâtiment étaient également présents.

²⁸⁹ CABANES, Bruno, *Les Américains dans la Grande Guerre*, Paris, Gallimard / Ministère de la Défense, 2017, p. 7.

Le révérend Cline a prononcé l'office, trois salves ont été tirées en l'honneur du défunt et le clairon a joué la sonnerie aux morts »²⁹⁰.

Sans doute anecdotique à l'échelle d'un conflit aussi immense que la Première Guerre mondiale, cet article n'en est pas moins doublement intéressant pour notre propos. En premier lieu, il illustre la diversité des flux humains du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire, présence qui doit donc avant tout se penser à l'aune du mouvement. Mais il est également intéressant de noter, dans un second temps, que jamais ce court reportage ne mentionne lors de ces obsèques la présence de Français, qu'il s'agisse de simples habitants de la région ou d'autorités civiles et militaires. Sans doute faut-il y voir une limite essentielle du processus de totalisation du conflit.

²⁹⁰ « Warm Praise For Halseth Comes From His Superiors », *Bemidji Daily Pioneer*, Vol. XV, n°306, January 4, 1918, p. 1.

- II -

Une totalisation limitée

Lorsqu'il s'agit d'évoquer le combat conjoint de la France et des États-Unis, le discours des journaux lus par les Nazairiens s'accompagne bien souvent d'une vision totalisante du conflit. Annonçant l'arrivée en ligne des premiers contingents du corps expéditionnaire, des éléments de la 1^{re} DIUS débarqués dans le port ligérien en juin 1917 et affectés quelques mois plus tard au secteur « calme » de Toul afin de parfaire leur instruction, *L'Ouest-Éclair* se lance dans une remarquable hagiographie, encensant tout autant *l'Oncle Sam* que *Marianne*. Ainsi, pour le quotidien breton, « jamais depuis Napoléon on ne vit une entrée en campagne aussi foudroyante que celle des Américains ». Reprenant une dépêche de l'agence *United Press*, le journal livre une saisissante description de ce baptême du feu :

« Les *sammies* combattent côte à côte dans les tranchées de première ligne avec les *poilus*. Un capitaine d'artillerie partage avec ses canonniers l'honneur d'avoir tiré le premier coup de canon américain. Par un matin brumeux, à six heures précises, le capitaine américain a ordonné le feu et les obus américains ont arrosé une batterie ennemie. La douille du premier obus tiré a été envoyée au président Wilson ».

Et *L'Ouest-Éclair* d'enchaîner :

« Donc le prodige est réalisé : les Américains sont sur le front et se battent. Le premier pas est fait vers le but que les fils de l'Amérique ont juré d'atteindre et qui est de chasser à jamais de la face de la terre le régime du Kaiser, assurant par-là, la sécurité du régime démocratique dans le monde ».

Publié dans l'édition nantaise de *L'Ouest-Éclair* daté du 1^{er} novembre 1917, cet article appelle plusieurs commentaires ²⁹¹. Tout d'abord, il n'échappera à personne que ces propos tendent clairement à enjoliver la situation. En effet, seuls quelques Américains sont alors en ligne, et encore s'apprêtent-ils à déplorer très rapidement des pertes. Le 3 novembre 1917, le *16th Infantry Regiment*, débarqué en juin 1917 à Saint-Nazaire, enregistre ses premiers morts à la suite d'un coup de main allemand ²⁹². Mais là n'est sans doute pas le plus important. En effet, il est frappant de constater combien cette alliance

²⁹¹ « L'effort américain », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5568, 1^{er} novembre 1917, p. 2.

²⁹² PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, Paris, Soteca, 2017, p. 201.

magnifiée est indissociable d'une vision du conflit qui ne peut que s'achever par la destruction du régime adverse. L'auteur de cet article, malheureusement anonyme, résume du reste d'une formule efficace la situation : « le marteau-pilon de Krupp n'a pu écraser la civilisation, le marteau-pilon de l'oncle Sam écrasera la barbarie ». Or l'emploi d'un tel registre lexical n'est pas neutre en ce qu'il témoigne assurément de cette culture de guerre qui non seulement donne du sens au réel en cours mais est souvent caractérisée par une forte haine à l'égard de l'ennemi. Dès lors, comment s'étonner que pour *L'Ouest-Éclair* « les Américains [fassent] la guerre totale » ? ²⁹³

La réalité est pourtant plus nuancée. Cette relation franco-américaine si louée par la presse et les autorités participe en réalité d'une vaste opération de relations publiques, pour employer un terme anachronique, où l'Histoire, faute d'éléments plus consistants, tient le premier rôle. C'est que la période 1917-1919 marque, pour l'essentiel, la première rencontre entre Français et Américains et chacun entend profiter de l'aubaine qui se présente. Certes, il importe de gagner la guerre mais l'économie et la découverte du monde sont aussi des dimensions très présentes derrière le vernis de la morale patriotique. Ce faisant, elles disent bien les limites d'un conflit qui, en définitive, n'est pas aussi total que les contemporains paraissent le croire. Certes, la région nazairienne est pendant ces quelques dizaines de mois de présence américaine un véritable *salad bowl* où se rencontrent des individus de toutes origines, de toutes confessions et de toutes cultures. Pourtant, les échanges paraissent en définitive bien minces, preuve que l'heure de la fusion des peuples unis contre la « barbarie » n'est pas encore venue.

²⁹³ « L'effort américain », *op. cit.*.

Chapitre 4

Des relations publiques à l’affichage

Tandis que des centaines d’uniformes américains se massent au bastingage de l’*USAT Saratoga*, la population nazairienne se presse sur les quais pour accueillir ce navire ²⁹⁴. Aux côtés des ombrelles et des belles toilettes des femmes, on aperçoit quelques képis et, vision incongrue au premier plan, un prisonnier allemand, les mains dans les poches, comme si de rien n’était. Après tout, quoi de plus naturel que l’arrivée d’un bateau dans un port tel que Saint-Nazaire, habitué à recevoir depuis la seconde moitié du XIX^e siècle les plus grands vapeurs du monde, et notamment ceux de la Compagnie générale transatlantique ? Rien, si ce n’est que cette photographie est supposée être prise dans l’après-midi du 26 juin 1917 et qu’elle entend à l’évidence immortaliser l’arrivée de l’un des tout premiers navires américains débarquant des *Doughboys* sur le sol français, matérialisation concrète de l’entrée en guerre des États-Unis.



Illustration 7 : Débarquement de *Doughboys* à Saint-Nazaire. Photo supposée être prise le 26 juin 1917. National Archives at College Park, MD : 111-SC-96010

²⁹⁴ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 1655.

Quoiqu'authentique, l'image n'en est pas moins artificiellement construite²⁹⁵. Un cliché conservé par l'Écomusée de Saint-Nazaire le suggère d'ailleurs grandement, photographie montrant le major Palmer, en charge de la censure, en train de briefer sur les quais du port ligérien un groupe de journalistes²⁹⁶. Signe manifeste du processus de totalisation à l'œuvre au cours de ce conflit, l'information, et plus encore peut-être l'image, est bel et bien une arme en cet été 1917. Mais celle-ci se trouve en réalité au cœur d'un curieux paradoxe.

Pour les États-Unis et leurs alliés français, il est en effet nécessaire, en ce 26 juin 1917, de taire la nouvelle de ce débarquement. La guerre sous-marine à outrance initiée par les Allemands fait en effet rage au large de la Bretagne et, par mesure de sécurité, l'arrivée des convois américains est soigneusement tenue secrète. Une manœuvre de diversion est même mise en place afin de faire croire à un débarquement à Brest ! Celle-ci est d'ailleurs l'occasion de mots assez durs de l'amiral Gleaves commandant ce premier transport venu aborder les côtes françaises :

« Il n'est pas surprenant que les Allemands aient été abusés par notre destination. Brest est un port admirable pour débarquer des troupes, quand Saint-Nazaire s'y prête mal du fait de sa petite taille et de son manque d'équipements. Nous ne connaissons pas bien ce port et l'arrivée du premier convoi l'a en réalité fait connaître »²⁹⁷.

Alors que la préfecture de Loire-Inférieure est informée dès le 9 juin 1917 « que vers le 25 juin doit arriver à Saint-Nazaire un contingent de 30 000 soldats américains », des mesures sont immédiatement « envisagées en vue de protéger ces militaires contre les indiscretions et les tentatives de toute nature dont ils pourraient être l'objet de la part de certains éléments de la population française ou étrangère »²⁹⁸. De son côté, le sous-préfet de Saint-Nazaire transmet des consignes particulières à la police tout en avouant, le 20 juin 1917, lui-même « ne rien savoir de l'arrivée des Américains »²⁹⁹. Dans une lettre qu'il adresse au ministre de l'Intérieur le 2 juillet 1917, le préfet de Loire-Inférieure concède avoir « été d'ailleurs assez mal renseigné sur ces différents détails d'arrivée [du corps expéditionnaire], car les autorités maritimes et militaires gardent un secret absolu sur ces débarquements et le sous-préfet de Saint-Nazaire lui-même, qui est sur place cependant, obtient non sans difficultés d'être tenu au courant de ce qui se passe »³⁰⁰. Dans

²⁹⁵ Sur la construction de cette image et plus généralement sur l'ensemble de la production photographique des opérateurs du *Signal Corps* à Saint-Nazaire on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « La section photographique du Signal Corps à Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale : source pour une histoire transnationale », *op. cit.*

²⁹⁶ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 1623.

²⁹⁷ GLEAVES, Admiral Albert, *A History of the Transport Service. Adventures and Experiences of United States Transports and Cruisers in the World War*, New-York, George H. Doran Company, 1921, p. 47.

²⁹⁸ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le ministre de l'Intérieur au préfet de Loire-Inférieure, 9 juin 1917.

²⁹⁹ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le sous-préfet de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, 20 juin 1917.

³⁰⁰ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le préfet de Loire-Inférieure au ministre de l'Intérieur, 2 juillet 1917.

ses souvenirs publiés après-guerre, George Creel, le président du *Committee on Public Information*, agence gouvernementale créée par Wilson et « chargée de vendre la guerre aux Américains en menant une campagne de persuasion aux États-Unis »³⁰¹, le confesse sans ambiguïté : « Il a été demandé à la presse de ne faire d'annonce ni du départ ni de l'arrivée des quatre premiers groupes de transports débarquant à Saint-Nazaire »³⁰². Aussi, quand le *Tenadores* arrive en premier dans le port ligérien, dans la matinée du 26 juin 1917, il n'y a presque personne sur le quai, la population n'ayant pas été avertie. Pire, le jeune capitaine George Marshall, celui dont un plan reconstruisant l'Europe occidentale portera le nom après la Seconde Guerre mondiale, se rappelle dans ses mémoires que l'ambiance est alors celle d'un enterrement, les rares femmes présentes portant le deuil de proches tués au combat³⁰³.

Mais, d'un autre côté, la situation impose de communiquer. En France, on a besoin de nouvelles positives. Le climat est en effet particulièrement tendu après l'échec retentissant de l'offensive sur le Chemin des Dames. Aux grèves de l'arrière semblent répondre les mutineries du front. Sur le front Est, la situation n'est pas beaucoup plus favorable puisque la Russie est bousculée au mois de mars 1917 par une révolution qui a renversé le régime tsariste. Dès lors, montrer cette arrivée de soldats américains devient nécessaire pour relever une opinion publique qui, aux États-Unis, n'est pas nécessairement enthousiasmée par cette entrée en guerre, et en France semble sur le point de flancher. Les photographies illustrant l'arrivée de ces premiers contingents de *doughboys* à Saint-Nazaire sont prises par des opérateurs travaillant pour des entreprises privées telles que les *Actualités Gaumont* ou l'illustré *Le Miroir*, ainsi que par des opérateurs mobilisés au sein de la Section photographique et cinématographique de l'armée (SPCA). Ajoutons d'ailleurs que les clichés réalisés à cette occasion sont manifestement postérieurs de quelques jours au 26 juin 1917. L'opérateur envoyé par la SPCA sur place est en effet un certain Daniau, individu sur lequel on ne sait par ailleurs quasiment rien, si ce n'est qu'il est le seul envoyé sur place... les 4 et 5 juillet 1917. Ceci ne doit d'ailleurs pas étonner lorsqu'on connaît le secret entourant ce débarquement : pris de court, les organes de presse tant privés qu'officiels ne peuvent envoyer à temps un opérateur³⁰⁴.

Une photographie telle que celle montrant l'arrivée de l'*USAT Saratoga* à Saint-Nazaire le 26 juin 1917 rappelle donc combien le débarquement de ces premiers *doughboys* est aussi affaire de communication. Là n'est d'ailleurs pas une nouveauté pour le port ligérien puisque dès le départ s'organise l'union sacrée des forces vives pour faire de la sous-préfecture de Loire-Inférieure l'une des grandes bases du corps expéditionnaire levé par Washington. S'ensuit une intense campagne de presse dont l'aboutissement est bien l'affichage de l'alliance franco-américaine, pour mieux masquer les limites de la mobilisation des consciences et de cette guerre que l'on dit totale.

³⁰¹ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017, p. 178.

³⁰² CREEL, George, *How we Advertised America. The First Telling of the Amazing Story of the Committee on Public Information that Carried the Gospel of Americanism to Every Corner of the Globe*, New York, Harper & Brother Publishers, 1920, p. 30.

³⁰³ MARSHALL, George C., *Memoirs of My Services in the World War, 1917-1918*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1976, p. 11.

³⁰⁴ LE GALL, ERWAN, « La Section photographique du *Signal Corps*... », *op. cit.*.

L'Union sacrée des forces vives

Le 10 avril 1917, soit quelques jours seulement après l'entrée officielle en Première Guerre mondiale des États-Unis, le conseil municipal et la chambre de commerce de Saint-Nazaire se réunissent en une « séance en commun ». Le symbole est fort même s'il est vrai que ces deux institutions sont dirigées par un seul et même homme, Louis Brichaux. Sont également présentes, « à titre consultatif » quelques personnalités locales : le capitaine de vaisseau Eugène Gilly commandant la Marine à Saint-Nazaire, l'ingénieur des Ponts-et-Chaussées Tartrat ainsi que le sous-intendant Laporte, chef du Transit maritime³⁰⁵. Seul manque, pour satisfaire pleinement aux canons de l'*Union sacrée*, le curé. Néanmoins, la liste des personnalités invitées à cette réunion paraît parfaitement attester la convergence des intérêts économiques et militaires caractéristique d'un conflit total, l'arrière étant au service d'un front dont les besoins priment sur toute autre considération. Le propos lors de cette séance commune est relativement simple et consiste en une énumération des qualités du port de Saint-Nazaire : superficie des bassins d'eau profonde, profusion des équipements de déchargement, des hangars de stockage et des voies ferrées pour le transport du fret ainsi qu'expérience acquise lors du débarquement du corps expéditionnaire britannique à l'automne 1914³⁰⁶. Se dessinent en réalité là les contours d'un discours dont les éléments seront amenés à être repris à de nombreuses occasions dans les jours qui suivent. Nous y reviendrons.

Quelques jours plus tard, le 26 avril 1917, ce sont les Conseils municipaux de Nantes et Saint-Nazaire qui tiennent ensemble une « assemblée générale extraordinaire » où est « examinée la question de faire utiliser [ces deux villes] comme base américaine ». Bien entendu, pour quiconque connaît l'histoire de la Loire-Inférieure, voir siéger ensemble les maires de ces communes est un symbole fort qui ne manque pas de faire écho à l'*Union sacrée* et, de manière plus générale, à ce processus de totalisation où la guerre prime tout, même les rivalités locales. Louis Brichaux ne dit d'ailleurs pas autre chose en rappelant qu'en agissant de la sorte les deux assemblées municipales « n'entendent porter préjudice à aucun autre port », et surtout pas au grand concurrent que constitue Brest, mais « ont seulement le désir de venir en aide et de la meilleure et de la plus utile façon à nos nouveaux alliés en favorisant la réalisation du but libérateur poursuivi en commun ».³⁰⁷

Peu après, le binôme Nantes-Saint-Nazaire accueille une « délégation américaine » composée de « journalistes » et d'un « commissaire du gouvernement américain ». Celle-ci est astreinte à un programme particulièrement lourd qui, cependant, démontre un certain savoir-faire de la part des organisateurs :

« La délégation arrivera à Nantes, en gare d'Orléans, le mardi 14 mai à 15 heures ; elle y sera reçue par la Municipalité et la Chambre de Commerce.

Dans la soirée, visite du port et des chantiers de construction.

³⁰⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1917. Renseignements généraux, statistiques commerciales et maritimes*, XXII^e volume, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1919, p. 65.

³⁰⁶ *Ibid.*, p. 65-72.

³⁰⁷ « Nantes-Saint-Nazaire base américaine », *L'Ouest-Éclair* (Nantes), 18^e année, n°6387, 27 avril 1917, p. 2.

Le 15 au matin, départ pour Saint-Nazaire en bateau : visite de la Loire, lunch à bord.

Arrivée à Saint-Nazaire entre 14 et 15 heures. Reçue par la Municipalité et la Chambre de Commerce, la délégation visitera le port en bateau. À 18 heures, réception à l'Hôte de la Chambre de Commerce par le Conseil municipal et les membres de la Chambre.

À l'issue de cette réunion, dîner au Grand-Hôtel.

Le 16, dans la matinée, visite des Chantiers de la Loire, de l'Atlantique et des usines de Trignac.

L'après-midi, s'il y a possibilité, voyage à Noirmoutier et le soir, départ pour Nantes »³⁰⁸.

Initialement prévue du 14 au 16 mai 1917, cette tournée se déroule en réalité du 18 au 20 mai 1917 et selon un agenda serré élaboré conjointement par les municipalités et les chambres de commerce de Nantes et Saint-Nazaire³⁰⁹. Il est difficile de savoir comment celle-ci se déroule car les ciseaux d'*Anastasia* n'hésitent pas à amputer certains articles de quelques paragraphes compromettants, preuve qu'il s'agit là d'un sujet sensible³¹⁰. Ajoutons d'ailleurs que la censure paraît être à géographie variable car si *Le Phare de la Loire* peut donner un programme précis de la visite américaine et en narrer maints détails à ses lecteurs³¹¹, tel n'est pas le cas de *L'Ouest-Éclair*³¹². En tout état de cause, ce quotidien croit savoir que la visite s'achève en « apothéose »³¹³, preuve d'un succès qui est également souligné par *le Phare de la Loire* :

« Le voyage sur le vapeur, pavoisé aux couleurs françaises et américaines, fut une véritable partie de plaisir. Les voyageurs des deux nations ne cessèrent d'y témoigner de la plus franche cordialité. Le temps d'ailleurs se prêtait admirablement à une telle excursion. La brume légère qui enveloppait au départ le paysage d'une grisaille doucement argentée se dissipa peu à peu et un soleil clair et vif se montra, frisant le fleuve dans son immense estuaire des jeux infiniment capricieux d'une lumière toujours changeante.

Mais il ne s'agissait pas uniquement, en l'occurrence, d'admirer le paysage – si beau qu'il parût. Le voyage avait un but pratique : proposer à la réflexion de nos hôtes

³⁰⁸ « Saint-Nazaire-Nantes base américaine », *Le Phare de la Loire*, 87^e année, n°12963, 5 mai 1917, p. 2.

³⁰⁹ « La presse américaine à Nantes et Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31830, 16 mai 1917, p. 3.

³¹⁰ « Les journalistes américains chez nous », *L'Ouest-Éclair*, non numéroté, 21 mai 1917, p. 2.

³¹¹ « La mission américaine à Nantes », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31832, 18 mai 1917, p. 3 ; « La mission américaine à Nantes », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31833, 19 mai 1917, p. 3-4 ; « La mission américaine à Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31834, 20 mai 1917, p. 2-3 ; « La mission américaine à Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31835, 21 mai 1917, p. 2.

³¹² « Des journalistes américains à Nantes », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6407, 19 mai 1917, p. 3. Le fait que Maurice Schwob compte parmi la délégation officielle explique certainement cet état de fait. « La mission américaine à Nantes », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31833, 19 mai 1917, p. 3-4.

³¹³ « Les journalistes américains... », *op. cit.*.

la vue des différents groupements industriels qui se sont édifiés le long de la Loire et qui donne à notre région un aspect d'activité intense »³¹⁴.

Et Maurice Schwob de conclure que les membres de la délégation américaine « se montrèrent extrêmement intéressés par le spectacle de l'activité industrielle placé sous leurs yeux »³¹⁵.

Unis dans leur souhait de voir les Américains s'installer en Basse-Loire, les maires de Nantes et Saint-Nazaire président les festivités, aux côtés des représentants des chambres de commerce des deux villes et du préfet³¹⁶. Ces efforts sont connus de l'historiographie qui, de manière générale, les considère favorablement et leur attribue le choix de Saint-Nazaire comme lieu d'implantation de la première base du corps expéditionnaire américain envoyé en France. Or la réalité est sans doute plus complexe. En renversant la perspective et en analysant le problème du point de vue de Washington, et non plus de l'estuaire de la Loire, on réalise très rapidement que Washington n'a pas vraiment le choix. Le débarquement de plusieurs centaines de milliers de *Doughboys*, et bientôt de deux millions d'hommes, et le matériel qui leur est nécessaire, nécessite en effet des infrastructures importantes. Or les ports de la Manche, et plus particulièrement le binôme Le Havre-Rouen, sont déjà au maximum de leur capacité du fait de la présence du corps expéditionnaire britannique. Il en est de même d'ailleurs en ce qui concerne le réseau ferroviaire entourant Paris, la structure en étoile héritée du IInd Empire faisant de surcroît peser une importante pression sur les voies entourant la capitale. De plus, il ne faut pas perdre de vue que l'arrêt des combats surprend les états-majors qui avaient déjà anticipé une poursuite de la guerre en 1919, voire en 1920. Ainsi, quand est signé l'Armistice le 11 novembre 1918, le corps expéditionnaire dispose de 41 divisions en France et d'autant en réserve aux États-Unis, troupes composées de jeunes conscrits achevant leur instruction primaire et attendant d'être transférées dans l'hexagone³¹⁷. D'un simple point de vue logistique, il est donc évident que le binôme Nantes-Saint-Nazaire ne pouvait pas passer à côté de la manne américaine, les États-Unis ne disposant au final que de peu de points de débarquement pour ces *boys*. Si cela n'avait pas été en juin 1917, cela n'aurait été que l'affaire de quelques semaines, au plus quelques mois.

Une intense campagne de relations publiques

Derrière l'Union sacrée des forces vives de l'embouchure de la Loire, à savoir le binôme constitué des deux ports de Nantes et Saint-Nazaire, réside en réalité une intense campagne de relations publiques dont les éléments de langage se fixent dès le mois d'avril 1917. Lors de l'assemblée générale extraordinaire tenue conjointement par les chambres de commerce et les conseils municipaux des deux villes, Louis Brichaux élabore son ar-

³¹⁴ « La mission américaine à Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31834, 20 mai 1917, p. 2.

³¹⁵ « La mission américaine à Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31835, 21 mai 1917, p. 2.

³¹⁶ « La mission américaine à Nantes », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31833, 19 mai 1917, p. 3-4.

³¹⁷ PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, op. cit., p. 269.

gumentaire en se basant sur le précédent du passage du corps expéditionnaire britannique en 1914 et d'une division canadienne en 1915 :

« Ces avantages ont été si bien compris par les autorités britanniques que c'est dans les ports de la Loire qu'elles ont reporté leurs bases du Nord lors du repli du début de la guerre. Les plus grands navires s'arrêtaient à Saint-Nazaire, où il en est venu environ [censuré] qui ont débarqué [censuré] hommes et [censuré] chevaux, y compris [censuré] canadienne en 1915, et les embarquements en wagon se sont faits avec la plus grande facilité en huit chantiers différents ».

Et d'ajouter que « après le départ des Anglais, le port a fait une place de plus en plus grande au trafic avec les États-Unis, qui a déjà atteint plus de [censuré] tonnes de céréales, d'aciers et de marchandises diverses et [censuré] chevaux »³¹⁸. L'argument n'est pas nouveau et est exposé dès le 10 avril 1917 par Louis Brichaux, lors de la réunion conjointe du conseil municipal et de la chambre de commerce de la ville de Saint-Nazaire³¹⁹. Il est ensuite réemployé à de nombreuses reprises, y compris par l'intermédiaire d'une « campagne » menée auprès de la presse américaine³²⁰.

Pour autant, il convient de ne pas se méprendre. L'*Union sacrée* des forces vives dont il s'agit ici ne concerne que les acteurs de Basse-Loire. D'ailleurs, le maire et président de la Chambre de Saint-Nazaire, s'il s'en défend, n'hésite pas à diffuser des arguments qui ciblent délibérément la cité du Ponant, démontrant par la même occasion une évidente limite du processus de totalisation en cours. Ainsi, si « nul ne songe à dénier au port de Brest son heureuse situation comme port militaire et sa rade magnifique », il s'empresse d'ajouter « qu'il n'en est pas moins vrai que ce port ne peut supporter la comparaison avec Nantes-Saint-Nazaire, soit comme port de commerce, soit comme port d'écoulement »³²¹. La convergence des intérêts est donc loin d'être complète, ce qui laisse la place à une sévère concurrence entre les territoires.

La manœuvre pourrait de prime abord paraître manquer d'élégance. Elle n'est pas moins marquée du sceau de la réciprocité puisque de son côté le port finistérien n'est pas sans agir. C'est ainsi qu'un groupe de députés bretons soumet, à peu près à la même époque du reste, à la Chambre une proposition de résolution visant à inviter « le gouvernement à utiliser le port de Brest au mieux de la défense nationale, et à s'entendre, le cas échéant, avec la République des États-Unis, pour en faire le port d'attache de cette puissance en Europe ». On notera d'ailleurs que la structure de l'argumentation n'est pas sans évoquer celle déployée par Louis Brichaux puisque les parlementaires fondent leur propos sur l'important trafic supporté par les installations finistériennes en 1915 et 1916. Néanmoins, ce sont bien les considérations géographiques qui sont au final les plus mises en avant, rappelant combien la guerre, y compris dans ses dimensions logistiques, est

³¹⁸ « Nantes-Saint-Nazaire base américaine », *L'Ouest-Éclair* (Nantes), 18^e année, n°6387, 27 avril 1917, p. 2.

³¹⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1917...*, *op. cit.*, p. 70.

³²⁰ Le terme est employé par « Saint-Nazaire-Nantes base américaine », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31817, 2 mai 1917, p. 2.

³²¹ *Ibid.*, p. 71.

dépendante du terrain. À en croire ces députés bretons, les avantages de Brest sur Saint-Nazaire et Nantes sont l'abrégement des distances par rapport à l'Amérique et une rade de 15 000 hectares de superficie pouvant disposer en certains endroits de plus de 20 mètres de tirant d'eau ³²².

C'est donc bien une véritable compétition que se livrent les ports de la façade Atlantique, ceux de la Manche ayant déjà fort à faire avec les Britanniques, pour s'accaparer les faveurs de l'*Oncle Sam*. Marseille, pour sa part, paraît rapidement ne pas devoir être retenu : déjà fort encombré par le trafic engendré par les opérations menées en Orient et dans les Balkans, le port méditerranéen est de surcroît le plus éloigné de la côte est des États-Unis ce qui, dans le contexte de guerre sous-marine à outrance menée par l'Allemagne paraît vite réhibitoire. Mais Bordeaux reste pour sa part dans la course et dès le 5 avril 1917 le préfet de Gironde, Olivier Bascou, sollicite une entrevue avec le Président du Conseil, Alexandre Ribot, pour pousser la candidature du chef-lieu de son département, mais également « torpiller celle de Brest » ³²³. À dire vrai, la situation est telle qu'en mai 1917 le député de la première circonscription de Saint-Nazaire, Philippe Delaroche-Vernet, déclare « qu'il faudrait cesser le conflit de nos ports qui se disputent l'honneur de servir de base pour les arrivages d'Amérique » ³²⁴.

Les réseaux sollicités par Louis Brichaux pour s'attirer les bonnes grâces du corps expéditionnaire sont multiples et témoignent des moyens mis en œuvre. Des relais sont soigneusement choisis dans la presse afin de complaisamment colporter le message. C'est ainsi que Maurice Schwob couvre la visite de la « délégation américaine » de l'intérieur, puisqu'il fait partie des officiels. Sans doute ceci explique-t-il du reste pourquoi *Le Phare de la Loire* peut dévoiler à ses lecteurs des éléments que la censure refuse à *L'Ouest-Éclair* ³²⁵. Mais là n'est sans doute pas ce qui doit le plus attirer l'attention. En effet, ce savoir-faire n'est pas nouveau et les autorités locales récoltent sans doute à cette occasion les fruits d'un travail de longue haleine, débuté bien avant le conflit. Il est à cet égard intéressant de noter qu'au début du mois de juillet 1913, Saint-Nazaire accueille le congrès de l'Association professionnelle des journalistes de l'Ouest et organise, outre une visite de la ville et des chantiers navals, une réception dans les locaux de la Compagnie générale transatlantique. Les frais de réception de cette véritable opération de promotion du territoire – on compte pas moins d'une centaine de reporters réunis à cette occasion –

³²² FOUCAULT, Henry, « Pour le grand port de Bretagne », *L'Ouest-Éclair* (Nantes), 18^e année, n°6390, 30 avril 1917, p. 1. Il est à noter que ces avantages sont également mis en avant par KOWALSKI, Jean-Marie, « Brest 1917 : histoire d'un choix », *Les Cahiers de l'Iroise*, n°225, Janvier 2017, p. 111-123.

³²³ PEHAUT, Gérard, « Ravitailler le corps expéditionnaire américain. Les enjeux des approvisionnement des *American Expeditionary Forces* en France de 1917 à 1919 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°266, 2017/2, p. 37-62.

³²⁴ « Nos ports, base américaine », *L'Ouest-Éclair* (Nantes), 18^e année, n°6390, 17 mai 1917, p. 3.

³²⁵ « La mission américaine à Nantes », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31833, 19 mai 1917, p. 3-4 ; « Des journalistes américains à Nantes », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6407, 19 mai 1917, p. 3.

s'élèvent à un millier de francs et sont pris en charge à parts égales par la municipalité et la Chambre de commerce ³²⁶.

Ces relations anciennes « payent » certainement en ce printemps 1917, période où Saint-Nazaire développe un intense *lobbying*. C'est ainsi par exemple que « lecture est donnée à la prestigieuse Académie des sciences « d'une note sur les travaux de M. J. Reynaud, directeur du service hydrographique de la marine, et ayant trait à l'inopportunité de faire de Brest un port transatlantique », texte éminemment favorable au port ligérien. On ne sait si les réseaux de Louis Brichaux s'étendent jusqu'à ces hautes sphères académiques. En revanche, la recension qu'en donne *Le Phare de la Loire* est, elle, particulièrement significative et dit bien la proximité entre ce journal et l'homme fort de l'estuaire de la Loire. Très offensif, le propos s'attache en effet à « faire ressortir combien l'accès des ports du Havre, de Saint-Nazaire, de La Pallice et du Verdon fait que ces ports sont bien mieux disposés, malgré la différence de distance avantageant Brest vis-à-vis de l'Amérique, pour continuer leur trafic ». Quinze jours avant l'arrivée des premiers *Doughboys* dans l'embouchure de la Loire et à l'heure où les autorités locales ignorent encore le lieu choisi pour le débarquement du corps expéditionnaire, le propos n'est bien évidemment pas neutre. Le magistère moral conféré par le label « Académie des Sciences » est habilement mis en avant et, loin des impératifs de l'Union sacrée, Maurice Schwob, publie cette note qui n'est ni plus ni moins qu'un véritable plaidoyer en faveur du binôme Nantes-Saint-Nazaire :

« À l'approche de la pointe du Finistère, hérissée de récifs, le fond de la mer se relève brusquement. Quelques instants après avoir reconnu à la sonde une profondeur de 100 mètres ou plus, le navire peut rencontrer un écueil et sombrer corps et biens. Aussi serait-il dangereux de vouloir entrer dans la rade de Brest sans avoir vu la terre.

Or, en ces parages, la brume est très fréquente. Elle y règne en moyenne un jour sur huit, et dix jours par an elle se maintient pendant vingt-quatre heures consécutives.

Somme toute, pour l'escale de Brest, il faudrait compter avec de notables et fréquentes pertes de temps, tout à fait incompatibles avec les exigences d'un service poste ou de passagers.

Bien différente, à cet égard, est la situation des autres ports de la Manche et de l'Atlantique. [...] Les écueils entourant l'entrée du port de Brest en font donc un port inaccessible à la marine marchande » ³²⁷.

Une telle argumentation laisse songeur puisqu'on voit mal, au final, quels sont les éléments qui disqualifieraient la cité du Ponant pour être un port de marine marchande, mais lui permettraient, et ce depuis plusieurs siècles, d'être un centre névralgique de la flotte de guerre française. La suite des événements montre d'ailleurs bien l'inanité de ces propos. Ceux-ci n'en révèlent pas moins les immenses trésors de séductions déployés par

³²⁶ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 243-244.

³²⁷ « Brest serait un port transatlantique défectueux tandis que... », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31857, 12 juin 1917, p. 3.

Louis Brichaux et Paul Bellamy. À dire vrai, on connaissait déjà grâce à Y.-H. Nouailhat l'intense communication déployée par Saint-Nazaire, et son allié de circonstance Nantes, pour développer les relations transatlantiques franco-américaines et faire, au final, de l'estuaire de la Loire une place forte du trafic de marchandises³²⁸. Il n'y a rien à redire à ces pages qui demeurent toujours valables. Pour autant, le développement du numérique et la mise en ligne de nombreuses archives outre-Atlantique permettent d'aller plus loin et, notamment, de voir comment cette stratégie est reçue aux États-Unis.

La presse américaine n'ignore en effet rien de ce *lobbying* et aime au contraire, à l'instar du *Norwich Bulletin*, expliquer à ses lecteurs que « trois ports français se disputent l'honneur et l'avantage d'accueillir les bateaux de guerre américains pendant le conflit, et le commerce américain lorsque la paix sera revenue ». Publié dans le Connecticut, ce journal explique même que si le port ligérien n'est pas aussi connu que Brest, il dispose de sérieux atouts : sa proximité de Paris, l'expérience acquise avec la présence britannique au début du conflit, la taille et la profondeur de ses bassins, sa connexion au réseau de chemins de fer...³²⁹ Précisons d'ailleurs que bien d'autres titres reprennent ces arguments, comme s'ils avaient travaillé à partir d'un dossier de presse. C'est ainsi que le *South Bend News-Times*, un quotidien de l'Indiana, publie un article dans son édition du 3 juin 1917 affirmant que les ports français se disputent l'honneur de recevoir le corps expéditionnaire américain. Non signé, le texte fait la promotion de Saint-Nazaire, face à Brest et Bordeaux, à partir d'éléments fournis à l'évidence par la Chambre de commerce et le Conseil municipal. En effet, on y retrouve un certain nombre d'éléments de langage qui suggèrent une campagne de communication bien orchestrée, et qui étrangement reprennent les éléments diffusés par Louis Brichaux :

« Saint-Nazaire n'est qu'à 277 miles de Paris, tandis que Bordeaux est à 350 miles de la capitale et Brest à 372. C'est en conséquence 373 miles plus près de la bataille que ces rivales dans la perspective d'un débarquement de troupes américaines en France. De plus, Saint-Nazaire dispose du prestige d'avoir déjà servi de base pendant la guerre »³³⁰.

Dans certains cas, la description se fait beaucoup plus hagiographique ce qui, indubitablement, témoigne tant de l'outil de mobilisation de l'opinion qu'est la presse américaine que du savoir-faire en termes d'opérations de relations publiques des autorités nazairiennes, Mairie et Chambre de commerce en tête. L'article que publie Naboth Hedin dans le *Brooklyn Daily Eagle* est à cet égard des plus instructifs. Correspondant en France de ce quotidien newyorkais, ce journaliste, dont nous ne savons par ailleurs rien, délivre un portrait particulièrement flatteur du port de l'embouchure de la Loire. À l'en croire, la ville distribue même des bouteilles d'eau purifiée aux rayons ultra-violets et au champagne ! Mais là n'est pas l'idée majeure que souhaite faire passer l'auteur, celui-ci insistant sur l'activité qui règne à Saint-Nazaire :

³²⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919*, op. cit., p. 19-24.

³²⁹ « French Ports Want to Shelter American Warships », *Norwich Bulletin*, Vol. LIX, n° 246, June 19, 1917, p. 4.

³³⁰ « French Ports Dispute Honoring US Ships », *South-Bend News -Times*, Vol. XXXIV, n°154, June 3, 1917, p. 3.

« C'est aujourd'hui une ville de plus de 50 000 habitants. Il y a une importante forge, plusieurs ateliers sidérurgiques, deux chantiers navals, des ateliers de réparations ferroviaires sans compter de nombreuses industries aux alentours. Il n'y a dans cette ville pas d'*atmosphère* mais de la fumée et l'horizon y est bouché par de vastes cheminées et des grues géantes. L'endroit est occupé, encrassé et prospère »³³¹.

Et d'ajouter que cette ville « qui a de bonnes chances d'être sélectionnée comme base navale américaine en France » est « pleine de possibilités »³³². Les habitants ne sont pas en reste et à en croire le correspondant en France du *Brooklyn Daily Eagle*, les Nazairiens sont :

« énergiques, épris de démocratie, progressistes et présentent bien. Ils sont impatients d'en savoir plus sur l'Amérique et d'établir des relations plus resserrées avec les États-Unis. Cela vaudra d'ailleurs la peine pour les Américains d'en connaître en retour plus à propos de Saint-Nazaire, et si ce port est choisi comme future base navale, cette opportunité, à n'en pas douter, viendra »³³³.

L'article de Naboth Hedin occupe visiblement une place importante dans la ligne éditoriale de ce quotidien newyorkais puisqu'il est non seulement publié dans l'édition dominicale, traditionnellement fort lue, mais est annoncé plusieurs jours à l'avance³³⁴. D'ailleurs, on ne peut que s'étonner d'une telle publicité accordée, deux jours avant le 26 juin 1917, au port ligérien lorsqu'on connaît les mesures de secret imposées de manière à assurer la sécurité des premiers débarquements de *Doughboys* en France. Sans doute faut-il y voir une limite essentielle au processus de totalisation du conflit, les impératifs militaires ne primant à l'évidence pas sur tout. Néanmoins, la Chambre de commerce de Saint-Nazaire est très satisfaite par cet article et propose, dans sa séance du 2 août 1917, d'adresser une lettre de remerciements au quotidien américain, courrier rédigé par des vice-présidents de l'assemblée et qui, du reste, est publié quelques jours plus tard³³⁵ :

« J'ai lu dans le *Brooklyn Daily Eagle* du 24 juin 1917 sous la plume de Naboth Hedin un article très intéressant et éclairant à propos du port et de la ville de Saint-Nazaire.

Vous permettez ainsi à vos concitoyens, nos alliés et amis, de mieux connaître les ports de l'Atlantique et tout particulièrement celui qui est le mieux placé pour nouer des relations de *business* avec la grande République de l'Atlantique.

Je veux vous remercier au nom de la Chambre de commerce et vous adresse mes plus sincères remerciements »³³⁶.

³³¹ HEDIN, Naboth, « Saint-Nazaire, Built on American Plan, Getting Ready for US Trade After War », *The Brooklyn Daily Eagle* Vol. 77, n°174, June 24, 1917, p. 23.

³³² *Ibidem*.

³³³ *Ibid.*.

³³⁴ « Get Next Sunday's Eagle », *The Brooklyn Daily Eagle*, Vol. 77, n°172, June 22, 1917, p. 7 et « Get Next Sunday's Eagle », *The Brooklyn Daily Eagle*, Vol. 77, n°173, June 23, 1917, p. 7

³³⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1917. Renseignements généraux, statistiques commerciales et maritimes*, XXII^e volume, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1919, p. 163.

³³⁶ « Saint-Nazaire's thanks », *The Brooklyn Daily Eagle* Vol. 77, n°234, August 24, 1917, p. 6.

Toutefois, le propos de Naboth Hedin n'est pas sans révéler certains biais qui en définitive, disent les limites du processus de totalisation du conflit en cours. Le premier est assurément le regard que jette le correspondant sur Saint-Nazaire, la ville étant vue et comprise à travers le prisme américain :

« C'est la plus américaine des villes que j'ai pu trouver en France. Ses rues sont disposées perpendiculairement avec de larges trottoirs et des arbres plantés le long des virages³³⁷. Les banlieues sont composées de maisons individuelles. Il y a un air d'initiative. C'est une grande ville en devenir »³³⁸.

Sans doute pour rendre le territoire plus attractif aux lecteurs américains, Saint-Nazaire est comparée à une ville du Massachussets, puis à Pittsburgh, la grande cité sidérurgique de Pennsylvanie. L'histoire du port et la rivalité avec Nantes n'est pas ignorée mais transposée, dans une savante comparaison, aux États-Unis : « C'était un petit village sur l'embouchure de la Loire entre Nantes et la mer, et comme Nantes était une vieille ville, riche de son commerce, de ses traditions et de ses ressources capitalistiques, personne n'aurait pu voir qu'une autre ville importante pourrait grandir si proche, comme si Rockaway Point venait un jour rivaliser avec Manhattan »³³⁹.

Le second biais que révèle cet article est assurément l'angle « pro-business » du propos. La description que donne Naboth Hedin est à cet égard particulièrement intéressante en ce qu'elle élude complètement la dimension militaire pour ne finalement se focaliser que sur les potentialités commerciales :

« Le port, qui est la fierté de Saint-Nazaire, est artificiel. Les bassins furent creusés l'un après l'autre dans le lit de la Loire, près de l'embouchure, et il y a maintenant de la place pour accueillir une flotte au complet. Les bassins sont de plus fermés par une écluse et il y a toujours au moins 30 pieds d'eau de disponible. Les quais sont équipés de voies ferrées et de grues de déchargement montées sur rails. Il y en a 36, la plus large pouvant soulever jusqu'à 30 tonnes, la plus petite 1,5 tonne. 15 nouvelles grues doivent arriver bientôt en provenance d'Amérique pour compléter l'équipement de ces quais. Autour des bassins il y a une centaine de prises d'eau pour assurer le ravitaillement des navires, ainsi que trois lances à incendie, 10 pompes à main et bientôt il y aura un puissant camion de pompiers. Un local de désinfection a été installé par les autorités sanitaires et la chambre de commerce est propriétaire d'une machine à exterminer les rats. Il y a un local réfrigéré d'une contenance de 30 tonnes et un autre est en prévision, d'une capacité de 500 tonnes. Le port est équipé de deux ascenseurs à grains pour décharger les navires, chacun ayant une capacité de 6 tonnes par heure et tous deux équipés de machines d'emballage automatiques.

Les connexions ferroviaires vers Paris convergent par deux doubles voies, l'une passant par Le Mans, l'autre par Tours et Orléans. Pour les passagers les wagons arrivent directement sur les quais le long des vapeurs et les voies sont recouvertes par des hangars. Pour les cargos, il y a 36 emplacements qui permettent un déchargement,

³³⁷ Sans doute ce dernier élément fait-il référence à la promenade du boulevard de l'Océan, effectivement bordée d'arbres.

³³⁸ HEDIN, Naboth, « Saint-Nazaire... », *op. cit.*

³³⁹ *Ibidem.*

ou un chargement, directement à partir des trains. Le nombre de postes a été presque doublé depuis le début de la guerre et ceux-ci s'étendent désormais sur 15 miles. [...]

Le port est en croissance permanente et il y a sur les quais toutes sortes de produits américains. Il n'y a pratiquement pas un jour sans qu'un navire américain accoste. Un jour j'ai vu le *Virginian* aller jusqu'à Nantes par la Loire et le *Californian* arriver à Saint-Nazaire. Ils venaient juste d'Amérique, avec un autre cargo. Le même matin, le *Jane Palmer*, une goélette construite pour le cabotage le long de la côte des États-Unis, est entré avec une cargaison de coton et d'acier rejoignant son sistership, le Singleton Palmer, présent depuis une semaine déjà. Les navires hollandais, danois et norvégiens sont chose courante sur ces quais où l'on trouve quelques marins grecs, plongés dans l'inactivité par le blocus. La plupart des bateaux sont équipés de canons. J'ai pu ainsi remarquer que certains sont équipés d'extraordinaires pièces de campagne montées sur des supports roulants placés à même le pont. Certaines de ces armes viennent d'usines japonaises. (Le *Jane Palmer* qui revient d'une traversée transatlantique de 27 jours sans escorte n'est pour sa part pas armé. Le capitaine Bullock a affirmé préférer être capturé non armé).

Ce n'est pas uniquement en tant que port de commerce que Saint-Nazaire mérite d'être connu. C'est aussi une cité industrielle comportant des chantiers navals très connus. *On importe du charbon et du minerai de fer brut des pays alentours* explique le maire, *et nous construisons des navires de guerre, des transatlantiques à vapeur et des locomotives puissantes.*

Le minerai de fer vient de petits gisements situés dans l'Est de la Bretagne, près de Châteaubriant. Mélangés à du manganèse importé d'Espagne ou de Suède, il est transformé en acier dans les forges de Trignac qui ont une capacité de production de 500 tonnes par jour »³⁴⁰.

Véritable leçon de *marketing* territorial, le propos n'hésite manifestement pas à prendre quelques distances avec la réalité. On voit ainsi mal comment des marins grecs pourraient être coincés à Saint-Nazaire du fait du blocus puisque, pratiquement, le territoire hellène est sous contrôle de la Triple Entente. Néanmoins, cet article est particulièrement éclairant et semble tout droit tiré de ce que l'on nommerait au début du XXI^e siècle un « infomercial ». Il est toutefois difficile de faire la part des choses entre ce qu'écrit Naboth Hedin et ce que pense réellement ce journaliste. En effet, membre de la « délégation américaine » qui visite l'estuaire de la Loire en mai 1917³⁴¹, il assiste au discours par lequel l'attaché commercial de l'ambassade des États-Unis affirme « que Saint-Nazaire est une ville américaine, américaine parce que sans traditions, ville neuve qui s'est développée et se développera à la façon des villes américaines qui se créent du jour au lendemain »³⁴².

³⁴⁰ *Ibid.*.

³⁴¹ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 26.

³⁴² « La mission américaine à Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31835, 21 mai 1917, p. 2.

Peut-être est-ce cette américanité apparente qui permet d'expliquer l'intérêt de nombreux organes de presse implantés aux États-Unis pour le Suisse-Océan, gigantesque projet visant à faire de l'embouchure de la Loire, à condition que le *fleuve royal* soit rendu navigable à la marine marchande ou doublé par un important réseau ferré, le port de l'Europe central pour les relations transatlantiques³⁴³. C'est ainsi par exemple que le *Hays Free Press*, un journal publié dans le Kansas, dans son édition du 20 février 1919, se fait l'écho de cette grandiose idée. Néanmoins, cela n'empêche nullement le consul général Rayndal à Nantes de faire office d'attaché de presse³⁴⁴. Pour autant, la ligne éditoriale ne dépasse pas le stade de la simple curiosité et le dossier ne semble pas trouver plus d'oreilles attentives aux États-Unis. Ajoutons du reste que le projet de Suisse-Océan ne naît pas avec la Grande Guerre mais à la fin du XIX^e siècle. Le 1^{er} juillet 1896, le Comité d'initiative pour l'exécution d'une voie navigable Nantes-Orléans et prolongements publie en effet le premier numéro de *La Loire Navigable*, organe de presse entièrement dédié à cette idée³⁴⁵. Le conflit constitue donc ici une sorte d'effet d'aubaine et l'on souhaite manifestement qu'il joue un rôle d'accélérateur dans ce dossier qui semble au point mort depuis le début des années 1910. Cela en dit long sur le caractère total de cette Grande Guerre puisque, à l'évidence, la quête de la victoire face à la « barbarie » n'est pas l'unique perspective des acteurs économiques nazairiens. Preuve d'ailleurs de leur *lobbying*, la presse américaine reprend les argumentaires développés en France tout en les accordant à l'air du temps. C'est ainsi que, dans le Connecticut, le *Bridgeport Times*, dans son édition du 4 octobre 1918, fait état dans ses colonnes d'un « projet de port atlantique pour la Suisse, la Bohême et tous les pays d'Europe centrale de manière à les rendre économiquement moins dépendants de l'Allemagne après la guerre, démarche ayant reçu une certaine attention d'après un rapport du département du commerce du Consul général des États-Unis à Nantes »³⁴⁶.

Ce que montrent les résultats de l'intense politique de relations publiques développée par la Mairie et la Chambre de commerce de Saint-Nazaire à l'occasion de l'entrée, puis du débarquement et enfin de la présence américaine en France, est combien les acteurs économiques locaux perçoivent leurs intérêts propres comme étant en symbiose avec ceux de l'effort de guerre. Mais le commerce a ses raisons qu'ignore la pensée des stratèges et, dès le début des années 1920, le rêve de cette nouvelle route maritimo-fluviale transatlantique de la soie s'évapore³⁴⁷. En définitive, l'erreur de Saint-Nazaire est donc moins, comme a pu l'avancer Y.-H. Nouailhat, d'être incapable de poursuivre les relations commerciales avec les États-Unis que de croire que cette guerre était totale. Nous

³⁴³ Pour une rapide présentation de ce projet qui à lui seul mériterait une enquête approfondie se reporter à VILLAT, Louis, « Suisse-Océan par les ports de la Loire », *Annales de géographie*, Volume 27, n°150, 1918, p. 461-463.

³⁴⁴ « Port for Inland Nations », *The Hays Free Press*, Vol. XXXIX, n°11, February 20, 1919, p. 5. À en juger par le nombre d'articles en tous points similaires que l'on retrouve dans la presse américaine, l'action de ce diplomate doit être assez efficace même si, et la précision est importante, elle ne parvient manifestement pas à susciter l'enthousiasme.

³⁴⁵ *La Loire navigable*, 1^{re} année, n°1, 1^{er} juillet 1896.

³⁴⁶ « Port for Inland Nations », *The Bridgeport Times*, Vol. 54, n°235, October 4, 1918, p. 17.

³⁴⁷ Sur la question, se reporter à NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, p. 217 notamment.

aurons en effet l'occasion de voir ultérieurement que les intérêts des affaires ne sont pas nécessairement ceux des puissances belligérantes. Le tort du port ligérien est donc d'avoir cru à l'image qu'il a pourtant lui-même contribué à façonner, et ce de manière très artificielle.

Montrer l'alliance franco-américaine

C'est à la demande des autorités françaises que sont organisées, le 4 juillet 1917, jour de l'indépendance américaine, d'importantes cérémonies à Paris. La chose est connue et il n'est sans doute pas nécessaire de trop insister sur ce point : un bataillon du *16th infantry regiment* tout juste arrivé à Saint-Nazaire est envoyé défilé aux Invalides et Pershing est expédié au cimetière de Picpus pour se recueillir devant la tombe de La Fayette. Parfaitement maîtrisée, la mise en scène n'a qu'un but : montrer ces nouveaux alliés qui viennent de débarquer, réaffirmer la justesse de la guerre menée et proclamer l'union des États-Unis et de la France ³⁴⁸. Les diverses cérémonies franco-américaines organisées à Saint-Nazaire pendant la période 1917-1919 poursuivent exactement le même objectif.



Illustration 8 : Des *Doughboys* défilent à Saint-Nazaire, sur le front de mer, le 5 avril 1918. National Archives at College Park, MD : 111-SC-10406

³⁴⁸ CABANES, Bruno, *Les Américains dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 32.

Les archives permettent d'en avoir un panorama si ce n'est exhaustif, du moins à peu près complet. Outre le 4 juillet mentionné précédemment, signalons le premier anniversaire de l'entrée en guerre des États-Unis, commémoré à Saint-Nazaire le 5 avril 1918, ou encore le *Memorial day*, qui se tient traditionnellement à la fin du mois de mai. Le souvenir de la prise de la Bastille est également l'occasion de grandes manifestations franco-américaines. Ajoutons enfin quelques fêtes qui, bien que ne relevant pas de logiques commémoratives, sont l'occasion d'autant d'affirmations de l'amitié franco-américaine. Tel est par exemple le cas de Noël, où les troupes de l'*Oncle Sam* sont régulièrement mises en scène en train d'offrir bonbons et jouets aux enfants de Saint-Nazaire et des environs.

Dès les années 1970, l'historien Y.-H. Nouailhat souligne l'importance de ces commémorations qui constituent, à l'en croire, autant de « manifestations extérieures de sympathie » à l'égard des membres du corps expéditionnaire³⁴⁹. 45 ans après la publication de cet ouvrage pionnier et grâce aux apports de l'histoire culturelle, il est néanmoins possible de nuancer ce jugement. En effet, la mémoire étant l'outil politique du temps présent, ces cérémonies patriotiques ont moins à voir avec la commémoration d'un passé plus ou moins glorieux qu'avec la (re)mobilisation des populations locales par les autorités civiles et militaires. On remarquera d'ailleurs que le lieu où se déroulent ces différentes célébrations patriotiques n'est pas anodin : le monument aux marins et soldats morts pendant la guerre de 1870. Du point de vue français, un tel emplacement n'est bien entendu pas neutre et permet de rappeler l'un des buts essentiels du conflit : laver l'affront de « l'année terrible » et récupérer l'Alsace-Lorraine.

La proclamation qui est affichée sur les murs de Saint-Nazaire pour inciter la population à participer aux commémorations du 4 juillet 1918 est à cet égard particulièrement éclairante :

« Mes Chers concitoyens,

Le 4 juillet, nos *Amis et Alliés américains* célébreront leur *Fête Nationale*. Vous tiendrez à honneur de vous associer à eux. Vous acclamerez partout *ces beaux soldats de l'USA* défenseurs du *Droit* et de la *Liberté*.

Vous *pavoiserez* vos demeures aux couleurs du *pavillon étoilé*, emblème sacré devant lequel nous nous inclinons avec respect. Aux couleurs américaines, vous joindrez les couleurs de la *Vieille France* : notre chère Patrie : *glorieuse mutilée*, qui provoqua dans l'horrible guerre que nous subissons *l'admiration du monde* et qui, en dépit du 'boche' restera : *la France*.

Vous vous souviendrez en cette journée de *Fraternité et d'Union* que nos Amis d'Amérique nous rendent, au centuple, l'aide qui leur fut apportée par nos braves soldats, à l'époque où *La Fayette* et *Rochambeau* combattaient, aux côtés de Washington pour fonder un *monde nouveau et meilleur*.

Vivent les États-Unis d'Amérique !

Vive la France !

V. Lacour, adjoint »³⁵⁰

³⁴⁹ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919, op. cit.*, p. 178-182.

³⁵⁰ « Fête de l'indépendance, *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5822, 4 juillet 1918, p. 3. NDA : les italiques sont dans reproduites conformément au document original.

Précisons du reste qu'un tel texte n'a rien d'exceptionnel et qu'une proclamation en tous points similaire est placardée par le maire de Nantes Paul Bellamy sur les murs du chef-lieu du département de Loire-Inférieure pour inciter la population à participer aux commémorations du 4 juillet 1918³⁵¹. Ajoutons de surcroît que de tels placards ne sont pas inédits. Quelques jours seulement après le débarquement des premiers *Doughboys* à Saint-Nazaire, le maire, Louis Brichaux, fait apposer une affiche sur les murs de sa ville :

« C'est demain, 4 juillet, que sera célébrée la fête de l'*Indépendance américaine*.

Le devoir nous incombe de témoigner notre sympathie aux représentants officiels des États-Unis d'Amérique et aux troupes américaines de terre et de mer qui sont actuellement nos hôtes. Je vous demande de pavoiser vos immeubles et d'associer, en ce jour de *manifestation nationale*, vos sentiments fraternels et patriotiques à ceux de nos Alliés.

Les drapeaux américains et français, mariant leurs couleurs et claquant au même souffle d'espérance, affirmeront que, par-dessus les mers, les peuples se tendent la main et les cœurs battent à l'unisson »³⁵².

S'il s'agit pour les autorités, tant américaines que françaises d'ailleurs, de montrer l'alliance entre Paris et Washington, il convient néanmoins de rappeler que ces messages ne sont pas sans fondements affectifs. L'historien R. Bruce rappelle ainsi que pour les jeunes outre-Atlantique ayant étudié l'histoire militaire et projetant une carrière dans les armes, le modèle napoléonien n'est pas sans exercer une influence certaine. L'armée française tient ainsi dans les cœurs une place à part, singulière. À l'en croire, cette réalité permet d'ailleurs de comprendre l'acceptation de la tutelle française sur le corps expéditionnaire lorsqu'il s'agit d'instruire, voire même purement et simplement d'encadrer, les officiers américains³⁵³. Ce sont aussi ces jeunes qui, entre autres, s'engagent volontairement, dès août 1914, aux côtés des Français au sein de la Légion étrangère, dans la fameuse escadrille La Fayette ou encore au sein de nombreuses organisations philanthropiques. Loin de la querelle diplomatique à propos de l'amalgame des troupes américaines au sein des forces françaises³⁵⁴, une certaine élite américaine se caractérise donc par une francophilie avérée. Mais on pourra opposer qu'il ne s'agit pas d'un cas unique et que d'autres nations entretiennent des liens privilégiés avec la France. À Saint-Nazaire, tel est par exemple le cas de la Roumanie, « sœur latine » de l'hexagone, célébrée les 22 et 24 avril 1917, quelques jours donc après l'entrée en guerre de Washington.

³⁵¹ « La fête de l'indépendance américaine », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5821, 3 juillet 1918, p. 3.

³⁵² « Nouveau débarquement de troupes américaines », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31878, 3 juillet 1917, p. 1.

³⁵³ BRUCE, Robert B., *À Fraternity of Arms. America & France in The Great War*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003, p. 3.

³⁵⁴ Sur la querelle de l'amalgame se rapporter notamment à KASPI, André, *Les Temps des Américains 1917-1918*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1976 et AUTRUC, Raphaëlle, « La rivalité franco-américaine : l'instruction des soldats américains en France (1917-1918) », *Revue historique des armées*, n°246, 2007, p. 22-32.

Là encore, le processus de totalisation montre rapidement ses limites et derrière la proclamation de l'amitié entre deux peuples en guerre réside en réalité une opération visant à « montrer à la Roumanie que la France sait reconnaître les sacrifices consentis à la grande cause commune du Droit et de la Liberté »³⁵⁵. La (re)mobilisation des consciences dans un conflit si long qu'il en devient incompréhensible n'est donc jamais loin et l'historien canadien C. Bouchard a parfaitement raison de rappeler que l'altruisme des œuvres philanthropiques génère un capital symbolique qui n'est pas sans renvoyer à certaines réalités politiques³⁵⁶. Dès lors, c'est bien l'enthousiasme populaire lors des différentes manifestations organisées par et avec le corps expéditionnaire qu'il faut nuancer.

L'analyse des photographies prises à Saint-Nazaire par les opérateurs du *Signal Corps* se révèle à cet égard une source intéressante. Certes, et conformément à ce qu'évoque le journal *Le Phare*, le défilé organisé le 5 juillet 1918, boulevard de l'Océan, à l'occasion du premier anniversaire de l'entrée en guerre des États-Unis paraît attirer du monde³⁵⁷. En revanche, la prise d'armes qui se tient caserne de la Briandais à la fin de ces cérémonies, et qui voit plusieurs combattants français être décorés, semble se dérouler dans le plus complet anonymat³⁵⁸. Les archives invitent même à se demander si, la manifestation ayant lieu au sein d'une enceinte militaire, celle-ci est ouverte au public.

Ce constat invite à plusieurs réflexions, motivées par des détours chronologiques et historiographiques. En premier lieu, il convient de se remémorer les propos de J.-J. Becker pour qui les concerts patriotiques des tous débuts du mois d'août 1914 ne sauraient résumer le climat de l'entrée en Première Guerre mondiale. Le grand historien insiste sur l'effet de masse et le rôle de l'alcool sur l'électrification des foules. Plus encore, il rappelle qu'il s'agit là de moments limités, aussi bien dans le temps que dans l'espace, et qu'une scène se déroulant pendant au mieux quelques heures sur une place ou au pied d'un kiosque ne saurait donner le climat d'une agglomération pendant plusieurs jours, et *a fortiori* de longs mois³⁵⁹. S'intéressant pour sa part aux entrées « triomphales » des troupes françaises en Alsace libérée, B. Cabanes explique que les clichés présentant une foule enthousiaste ne montrent pas les populations qui, apeurées par ce qu'elles comprennent comme une nouvelle occupation, ou tout simplement terrassées par la perte d'un mari ou d'un fils au combat, n'assistent pas à la scène³⁶⁰. Or ce sont les mêmes logiques qui s'appliquent aux cérémonies patriotiques qui entendent exalter en Basse-Loire l'entente franco-américaine pendant la Première Guerre mondiale. Certes, l'arrivée à Saint-Nazaire, le 13 mars 1918, du Secrétaire d'État à la Guerre Newton D. Baker et du général Pershing commandant le corps expéditionnaire paraît mobiliser une foule conséquente

³⁵⁵ « Journées roumaines », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 18^e année, n°6368, 8 avril 1917, p. 3.

³⁵⁶ BOUCHARD, Carl, « Parler de l'Amérique dans les écoles de France et de Belgique (1915-1919) », Communication prononcée lors du colloque « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : Circulations et diffusion des idées et des savoirs* », Actes à paraître.

³⁵⁷ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 181 ; Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 3945 à 3950.

³⁵⁸ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 3951 et 3952.

³⁵⁹ BECKER, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre*, op. cit..

³⁶⁰ CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée...*, op. cit., 2004.

aux abords de la gare du Paris-Orléans³⁶¹. Mais il est intéressant de remarquer qu'il s'agit là d'une des rares utilisations de plans larges par les opérateurs du *Signal Corps*, ceux-ci préférant, d'habitude, travailler de manière plus resserrée, comme s'ils souhaitent masquer l'absence de soutien populaire. Le contraste est en tout cas saisissant avec certains clichés figurant le départ de Saint-Nazaire, en 1917, de renforts du 64^e régiment d'infanterie³⁶². Il en est de même lorsqu'on compare les photographies immortalisant les manifestations patriotiques franco-américaines du boulevard de l'Océan avec ceux rendant compte d'autres cérémonies organisées en ces mêmes lieux. Par exemple, lors de l'inauguration, le 10 juillet 1910, du monument aux morts de la guerre de 1870, la foule est présente en masse sur le boulevard de l'Océan, impression qui ne doit que peu aux cadrages très larges choisis par les opérateurs³⁶³.

Mais l'essentiel est probablement pour notre propos ailleurs et sans doute faut-il se demander pourquoi, au final, les autorités françaises et américaines prennent autant de soins, et donc de temps et de moyens, à commémorer au cœur d'une guerre qu'ils affirment « totale ». On l'a dit, la mémoire est l'outil politique du temps présent et ces manifestations patriotiques sont probablement conçues comme autant de vecteurs de (re) mobilisation de la population. Pour autant, il y a tout lieu de se demander si elles ne sont pas aussi l'arbre qui cache la forêt, et en l'occurrence l'ampleur de la vacuité des relations franco-américaines. Dès les années 1970, A. Kaspi souligne l'incompréhension régnant pendant la Première Guerre mondiale entre Paris et Washington, quand il ne s'agit pas de franches oppositions, comme sur la question de l'amalgame³⁶⁴. D'autres enquêtes ont par la suite confirmé cette première analyse et un colloque tenu récemment à Saint-Nazaire a bien montré combien les relations franco-américaines sont faibles et, serait-on tenté d'ajouter, fragiles, dans des domaines aussi sensibles que la diplomatie, l'économie ou encore la finance³⁶⁵. Or en revenant sur un passé mythifié se basant sur une vision idéalisée de la Révolution américaine et du rôle de La Fayette, les deux pays s'inventent en réalité un passé commun qui permet de mieux éluder les difficultés du moment. La mémoire se fait dès lors volontairement organisatrice de l'oubli, comme pour mieux refouler, par exemple, le soutien de Paris à Madrid lors de... la guerre hispano-américaine de 1898³⁶⁶. Loin d'être un symbole de la symbiose régnant de 1917 à 1919 entre Paris et Washington, la manie commémorative, y compris lorsqu'elle se déroule dans l'estuaire de la Loire, paraît au contraire souligner une limite essentielle du processus de totalisation du conflit en cours.

À première vue, le choix de Saint-Nazaire comme port de débarquement des premiers éléments du corps expéditionnaire américain à la fin du mois de juin 1917 a tout pour il-

³⁶¹ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 4323 et 4324.

³⁶² Écomusée de Saint-Nazaire : À 1074.4.2.

³⁶³ Écomusée de Saint-Nazaire : À 411.3.1, À 411.4.2.

³⁶⁴ KASPI, André, *Le temps des Américains...*, op. cit..

³⁶⁵ Colloque international « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulations et diffusion des idées et des savoirs* » organisé à Saint-Nazaire du 22 au 24 juin 2017 par CATALA, Michel et JEANNESSON, Stanislas, Actes à paraître.

³⁶⁶ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 33.

lustrer la guerre totale, dynamique comprise ici comme une maximisation des infrastructures portuaires et ferroviaires dévolues à l'effort de guerre. Le binôme Le Havre-Rouen étant, à l'image des ports de la Manche, déjà saturé par la présence britannique, c'est bien sur la façade atlantique que sont obligés de se reporter les Américains. Pourtant, un examen approfondi de la situation invite à nuancer cette idée dont limites apparaissent rapidement.

L'*Union sacrée* des forces vives nazairiennes pour ériger l'estuaire de la Loire en port de débarquement des *Doughboys* cache en réalité assez mal une stratégie offensive visant à imposer le binôme Saint-Nazaire-Nantes au détriment du grand rival finistérien qu'est Brest. Sous couvert d'effort de guerre au service de la Nation, c'est bien de la défense, de la promotion et de la valorisation d'un territoire dont il s'agit ici. Louable, cette volonté ne s'en éloigne pas moins, dans les faits et non dans les discours, à plusieurs reprises de la nécessaire unité vantée par la morale patriotique du moment. Là est bien évidemment une nuance essentielle au processus de totalisation à l'œuvre au cours de la Première Guerre mondiale, le conflit ne primant donc pas tout.

Une autre limite réside dans l'attitude même des autorités françaises face à ce débarquement du corps expéditionnaire américain... et face à leurs alliés britanniques. L'historien R. Porte a en effet raison de souligner, et l'on peut d'ailleurs regretter que cet argument soit aussi rarement avancé, la préférence explicitement exprimée par le Grand Quartier général pour les ports du creux de l'arc atlantique. Pour le haut commandement militaire, il est en effet important « que les ports et les voies ferrées [affectés aux *Doughboys*] se situent autant que possible au sud de la Bretagne, afin de limiter au maximum toute tentative d'influence de la part des Britanniques »³⁶⁷. On comprend dès lors que le *lobbying* des décideurs nazairiens n'a pas dû avoir à peser très lourd pour renverser une balance qui penchait déjà fortement en faveur de l'estuaire de la Loire, Brest ne répondant pas au cahier des charges, Bordeaux et La Rochelle étant sous-dimensionnés et/ou trop éloignés. Il est donc indéniable que, du point de vue de l'armée française, le choix de Saint-Nazaire participe d'une limite du processus de totalisation du conflit, l'*Union* avec l'allié britannique n'étant *sacrée* qu'en théorie, dans les discours, beaucoup moins en pratique.

Dès lors, on comprend mieux la nécessité de montrer cette alliance franco-américaine et de construire un discours exacerbant le lien entre Paris et Washington. La commémoration patriotique joue ici un rôle essentiel mais se trouve être moins un vecteur de « mémoire » qu'un outil de (re)mobilisation des consciences dans des contextes fluctuants mais toujours sensibles. En 1917 c'est le choc de l'échec du Chemin des Dames et des grèves de l'arrière qu'il faut combattre. Au printemps 1918, il faut rassurer la population face à l'avancée allemande, à une heure où le corps expéditionnaire américain n'est pas encore prêt à entrer en ligne. En 1919, il faut peser face à un Wilsonisme qui a le vent en poupe afin de faire triompher la conception française de la paix, c'est-à-dire la mise sur place d'un continent européen où l'Allemagne serait non seulement sempiternellement renvoyée à son statut de déclencheur de l'hécatombe totale mais astreinte à payer des réparations d'un montant astronomique. Qu'il s'agisse donc de pures relations publiques ou

³⁶⁷ PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre...*, op. cit., p. 125.

de simple affichage, les postures en disent beaucoup sur l'impact de la présence du corps expéditionnaire dans l'estuaire de la Loire entre 1917 et 1919. Français et Américains n'ont en effet pas toujours la même manière de voir les choses.

Chapitre 5

Profiter... ou sortir de la guerre ?

Si entre 1914 et 1918 la culture de guerre sature l'espace public, à Saint-Nazaire et dans l'estuaire de la Loire comme ailleurs du reste, la compréhension du conflit par les contemporains reste une question délicate qui divise encore les historiens. L'homme – et la femme par ailleurs – de la rue n'est pas aussi véhément.e que les éditoriaux enflammés de Maurice Schwob et, plus encore sans doute à partir de 1917, déterminer le degré d'adhésion des populations à l'effort de guerre est chose difficile. Les membres du corps expéditionnaire américain ne font pas exception à ce constat. Ainsi, le sergent Langer du 1^{er} régiment de gaz de combat confesse :

« Peut-être étions-nous offensés par l'arrogance de la campagne sous-marine allemande et pensions-nous que l'impérialisme devait être écrasé une fois pour toute. Possiblement avions-nous le sentiment que, dans l'intérêt de l'Amérique, les démocraties occidentales ne devaient pas être vaincues. Mais j'en doute. J'ai peine à me souvenir d'une discussion sérieuse sur la politique américaine ou les hautes causes de la guerre. Nous, hommes pour la plupart jeunes, nous étions simplement fascinés par la perspective d'aventure et d'héroïsme... C'était notre grande chance de connaître l'excitation et le risque »³⁶⁸.

Si un tel aveu est aussi intéressant, c'est qu'il corrobore la masse des témoignages produits par les *Doughboys* passés, que cela soit pour quelques jours seulement où à l'occasion d'une affectation plus longue, par la région de Saint-Nazaire. Éminemment rares sont en effet les écrits du for privé – carnets, correspondance, mémoires et souvenirs – qui font état d'une compréhension du conflit conforme aux canons de la culture de guerre. Certes, qui ne dit mot consent mais il n'en demeure pas moins qu'une telle réalité est riche de sens. En effet, elle rappelle l'aptitude des individus à se dégager du discours public, interrogeant *de facto* la notion même de « propagande », ou tout du moins son efficacité³⁶⁹. Mais, plus encore, elle montre bien une limite du processus de totalisation du conflit puisque, à l'évidence, tout le monde n'a pas adhéré au discours dominant, ce qui ne signifie pas pour autant que ces mêmes personnes l'ont combattu.

Il y a certes là une ambiguïté majeure que les archives, et l'historiographie par conséquent, peine à rendre intelligible. On l'a dit, la Première Guerre mondiale est un conflit extrêmement long et cette dimension impacte très largement la manière dont les contemporains appréhendent l'événement. Même en ne se focalisant que sur la période américaine courant de l'été 1917 à l'automne 1919, ces variations sont très sensibles. Il semble en effet à peu près évident qu'un même individu pourra raisonner différemment suivant qu'on le considère au moment du débarquement des premiers contingents de *Doughboys*

³⁶⁸ Cité in PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, op. cit., p. 103.

³⁶⁹ D'ALMEIDA, Fabrice, « Propagande, histoire d'un mot disgracié », *Mots. Les langages du politique*, n°69, 2002, p. 137-148.

à Saint-Nazaire ou quelques semaines après l'Armistice. Et de surcroît, quelles archives interroger ? Les lettres qu'un sujet adresse à sa mère disent-elles la vérité d'un sujet ? Ou sont-ce celles qu'il envoie à ses frères, à son épouse ou encore à des collègues ? Et *quid* des carnets intimes où l'auteur, d'une certaine manière, s'adresse à lui-même ? Autrement dit, un individu est-il réductible à un seul rôle social, que cela soit dans le temps ou dans l'espace ? L'être humain n'est-il pas au contraire une combinaison d'identités, celles-ci bien que pouvant apparaître assez divergentes, cohabitant au sein de l'enveloppe corporelle d'un seul et même être ? On peut ainsi adopter tout un ensemble de postures parfaitement conformes à l'Union sacrée et à la rhétorique patriotique du moment tout en témoignant de conduites qui, assurément, constituent autant de limites à l'idée de guerre totale car relevant d'intérêts particuliers.

Dès lors, se pose l'épineuse question des rapports qu'entretiennent les contemporains au conflit en cours. En d'autres termes, comment s'y adaptent-ils et, ce faisant, que disent leurs comportements du processus de totalisation ? Le surnom de « Négoceville » accolé dès l'été 1917 au port ligérien rappelle en effet bien que les préoccupations immédiates de la population sont avant tout gouvernées par un pragmatisme qui paraît bien éloigné des impératifs patriotiques scandés par la culture de guerre ³⁷⁰. Il en est de même pour les soldats du corps expéditionnaire qui voient en Saint-Nazaire une opportunité de découvrir un nouveau pays et/ou d'échapper pour quelques heures au moins au conflit et à l'horreur des tranchées. Dans l'estuaire de la Loire, un homme mieux que quiconque incarne ces ambiguïtés : l'omniprésent maire et président de la Chambre de commerce Louis Brichaux.

Population de Saint-Nazaire et acteurs économiques locaux

Pour comprendre la réaction de la population de la région nazairienne face à la présence américaine, il est indispensable de se reporter aux représentations mentales qui entourent le *Doughboy*. Car si le 26 juin 1917 marque le début de la première véritable confrontation « massive » entre les habitants de l'estuaire de la Loire et des militaires venus en nombre des États-Unis, il serait naïf de penser que les Français n'ont avant cette date aucune image des Américains. Bien au contraire. À Saint-Nazaire, Buffalo Bill et son fameux *Wild West Show* se produisent en septembre 1905 devant 8 000 personnes, chiffre considérable lorsque rapporté à la population de la ville et qui n'est pas sans traduire une certaine appétence pour l'Ouest américain, quand bien même celui-ci serait complètement fantasmé ³⁷¹. Dans l'estuaire de la Loire comme ailleurs, on lit les romans de Fenimore Cooper, littérature épique qui, là encore, participe d'une vue mythique et mythifiée d'États-Unis réduits bien souvent aux seuls grands espaces du *Far-West*. Ajoutons d'ailleurs que ce processus n'est nullement propre aux États-Unis puisqu'on retrouve pendant la Première Guerre mondiale le même transfert de représentations du trappeur sur le soldat canadien ³⁷². Dès lors, comment s'étonner que les *Sammies*, compris à travers

³⁷⁰ LAINÉ, Edmond, « Les Américains chez eux en France », *Le Gaulois*, 52^e année, 3^e série, n°14658, 2 septembre 1917, p. 1-2 et « Ça et là », *L'Ouest-Éclair*, 29^e année, n°9450, 8 septembre 1927, p. 4.

³⁷¹ ABDELOUAHAB, Farid et BLANCHARD, Pascal (dir.), *Grand Ouest. Mémoire des outre-mers*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2008, p. 57.

³⁷² LE GALL, Erwan, « Lire *L'héroïsme de nos frères canadiens* dans le cadre d'une approche

les figures mythiques du *cow-boy* et du chercheur d'or, soient considérés comme infiniment riches ? Dès l'été 1917, le journaliste Edmond Lainé, venu à Saint-Nazaire pour rendre compte de la présence américaine, s'exclame dans les colonnes du *Gaulois* :

« Quand, tout à l'heure, j'ai ouvert ma parenthèse, j'allais vous parler du soldat. Savez-vous quel est son prêt ? Cent sous par jour, monnaie française. Il roule sur l'or ! [...] Quant à l'officier, il pourrait mener en France un train de grand seigneur, car sa solde est princière, à nos yeux de misérables Européens »³⁷³.

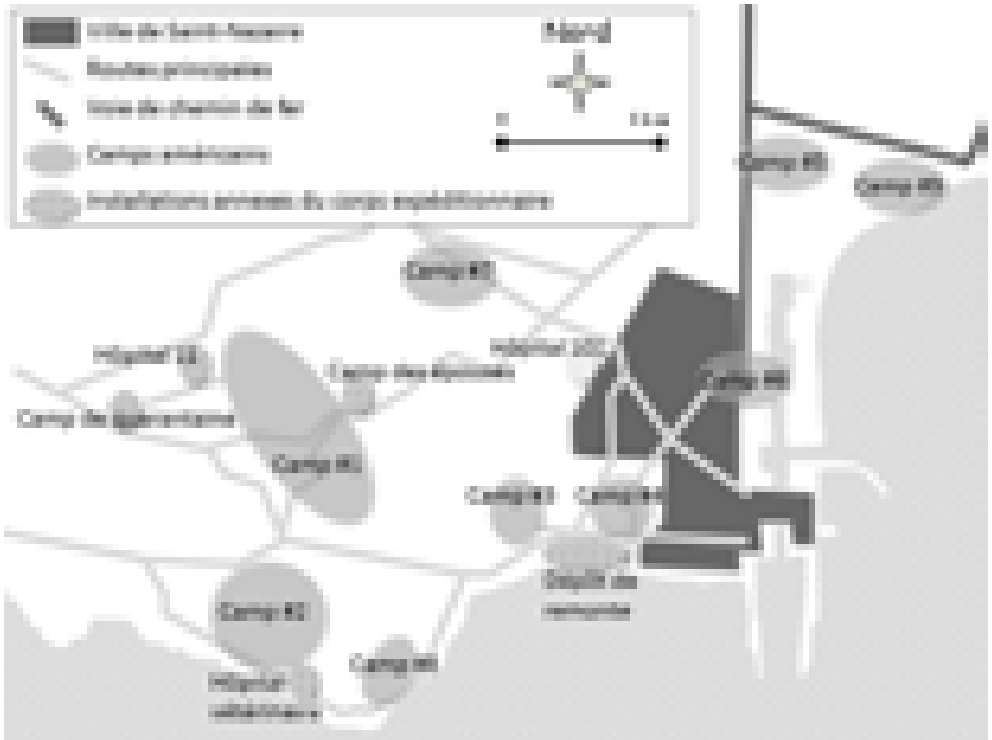


Figure 14 : Principales implantations américaines dans les environs immédiats de Saint-Nazaire entre 1917 et 1919

Faisant face à une réelle paupérisation, il n'y a au final rien de surprenant à ce que les populations civiles voient en ces soldats américains une source substantielle de revenus et, de manière plus générale, d'amélioration matérielle d'une existence rendue très difficile par le conflit. Or il y a là un prisme qui non seulement dit bien comment l'embouchure de la Loire appréhende le conflit à partir de l'été 1917 mais, assurément, constitue une limite

régionale de la Grande Guerre », *En Envor, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°2, été 2013. En ligne. [http://enenvor.fr/eo_revue/numero_2/canada/lire_1_heroisme_de_nos_freses_canadiens.pdf].

³⁷³ LAINÉ, Edmond, « Les Américains chez eux en France », *Le Gaulois*, 52^e année, 3^e série, n°14658, 2 septembre 1917, p. 2.

évidente de la dimension totale du conflit puisqu'ici se sont bien les intérêts particuliers, individuels, qui semblent primer.

L'arrivée des premiers contingents de *Doughboys*, amorce d'un flux qui non seulement ne se tarit pas avec l'Armistice du 11 novembre 1918 mais s'amplifie jusqu'à l'été 1919 puisque Saint-Nazaire est l'une des principales portes de rembarquement vers les États-Unis, fait émerger des archives toute une population interlope, comme accourue des bas-fonds, attirée par le lucre. La prostitution, régulière ou occasionnelle, en est une des illustrations les plus symptomatiques et l'historien J.-Y. Le Naour parle même à ce propos de *sex rush* des *Sammies*³⁷⁴. Mais sans doute que ce mouvement n'est pas propre aux seuls Nazairiens. Il se dit par exemple à l'été 1918 que la maquerelle de la *Sporting-House* du Croisic n'est nulle autre que la femme d'un tenancier de « maison de rendez-vous » à Paris. Les parties y sont sans aucun doute plus fines que sur le port de Saint-Nazaire mais témoignent de ce que la région semble attirer nombre de souteneurs³⁷⁵. Dès le 14 juillet 1917, *Le Phare de la Loire* fait d'ailleurs état d'individus « peu recommandables » qui rodent dans les parages « du camp américain », alors que la ville n'en compte pour l'heure qu'un, essentiellement érigé par les troupes françaises d'ailleurs. À en croire le quotidien dirigé par Maurice Schwob, la répression est aussi immédiate que féroce et les personnes arrêtées lors de cette « rafle » se trouvent être deux « déserteurs » et deux « filles »³⁷⁶. Bien que vagues, ces termes dessinent les contours d'une population perçue comme une sorte d'anti-France, refusant le devoir militaire et s'adonnant au commerce de la chair. Quelques jours plus tard, d'ailleurs, une autre « rafle » est menée « dans un taillis, non loin de la ville ». Ce jour-là, sont arrêtées « un certain nombre de femmes en état de vagabondage »³⁷⁷. Les camps américains attirent en réalité toute une foule « d'indésirables » aimantés par les *Sammies* et l'appât du gain, à l'image par exemple de Jeanne Tessier qui écope en juin 1918 d'une interdiction de séjour dans le port ligérien avant d'être condamnée, pour récidive, à trois ans de prison³⁷⁸. À Savenay, le même jour, c'est « le nommé Hébert Alexandre, 51 ans, sans profession ni domicile fixe, et titulaire d'un casier judiciaire garni de 50 condamnations » qui est arrêté « porteur d'une paire de brodequins en caoutchouc, provenant de l'armée américaine et dont il n'a pu justifier la possession »³⁷⁹. Ces quelques exemples sont révélateurs de l'immense effet économique d'aubaine qu'incarnent ces militaires venus d'outre-Atlantique pour toute une frange de la population, qu'elle soit originaire de Saint-Nazaire ou accourue dans la région pour l'occasion.

³⁷⁴ LE NAOUR, Jean-Yves, « Le sexe et la guerre : divergences franco-américaines pendant la Grande Guerre (1914-1918) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°197, mars 2000, p. 109.

³⁷⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, l'inspecteur de police spéciale auxiliaire Thirard au commissaire spécial de Saint-Nazaire, 27 août 1918.

³⁷⁶ « Une rafle », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31889, 14 juillet 1917, p. 3.

³⁷⁷ « Les rafles », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31900, 25 juillet 1917, p. 2.

³⁷⁸ « Indésirable », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5816, 27 juin 1918, p. 3 ; « Tribunal correctionnel », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5818, 30 juin 1918, p. 4.

³⁷⁹ « Vagabond et voleur », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5816, 27 juin 1918, p. 3.

Dénomination	Localisation	Remarques
Camp n°1	Chemin vicinal n°5, près du Bois-Guimard.	D'une superficie d'environ 50 hectares, c'est un camp dit de « passage » destiné à accueillir provisoirement les unités débarquant puis rembarquant par Saint-Nazaire. Travaux entrepris d'abord par le génie français, puis par le corps expéditionnaire américain.
Camp n°2	Route de Pornichet, près de Kerlédé.	Établi par les Américains, il répond aux mêmes fonctions que le camp n°1.
Camp n°3	Près du boulevard de l'Océan à Sautron.	Camp dévolu à détachement du <i>17th Engineers</i> .
Camp n°4	Le long de la rue de Pornichet et l'avenue de de Lesseps.	Camp réservé aux <i>stevedores</i> afro-américains.
Camp n°5	Près du groupe scolaire de Penhoët.	Camp installé sur les lieux d'un camp précédemment dévolu à des travailleurs chinois, et réservé aux prisonniers de guerre allemands.
Camp n°6	Boulevard Leferme, près de la caserne des Douanes.	Camp dévolu à un détachement du <i>16th Engineers</i> .
Camp n°7	Route de Guérande.	Dit <i>Motor Reception Park</i> . Parc de réception des automobiles.
Camp n°8	Sur le « nouveau boulevard maritime », près de Villès-Martin.	Dit <i>Motor Truck Camp</i> .
Camp n°9	Boulevard des Chantiers.	Camp dévolu à un détachement du <i>19th Engineers</i> .
Dépôt de remonte	Dans les locaux de l'ancien casino, boulevard de l'Océan.	Dépôt de réception et de soins des équidés.
Hôpital n°11	À proximité du camp n°1.	23 baraquements.
Hôpital n°101	Dans le collège de garçons de Saint-Nazaire.	D'une capacité de 1000 lits, il est installé à partir du 6 juillet 1917.
Maison de convalescence de l'YMCA	Établissement installé dans l' <i>Hôtel de la Plage</i> , à Sainte-Marguerite.	

Tableau 3 : Les principales installations du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire

Dès le plus jeune âge, on cherche en effet à s'attirer les faveurs des *Sammies*. La presse locale se fait ainsi à plusieurs reprises l'écho de curieux enfants de troupe, adolescents revêtus d'uniformes américains et qui, sans doute plus ou moins adoptés par les *Doughboys*, vivent sur l'ordinaire du corps expéditionnaire³⁸⁰. C'est d'ailleurs ce qu'expose à son supérieur hiérarchique en avril 1918 l'inspecteur de police spéciale Clerc suite à l'arrestation des jeunes Joseph Roussel et Joseph Lalande :

« J'ai l'honneur de vous rendre compte que, ce matin à 12 heures 30, j'ai arrêté dans le camp américain n°1, un enfant qui ne m'a fait connaître son identité que ce soir.

Ce soir, à 20 h.30, Monsieur l'Inspecteur Jollivet et moi, nous avons pu arrêter un autre gamin Roussel, Joseph.

Ces deux enfants sont au violon municipal depuis 21.30 (24 avril). Le premier qui n'avait pas voulu me dire son nom et qui m'avait raconté qu'il était des pays envahis, qu'il ne savait pas ce qu'était devenue sa famille, se nomme Lalande, Joseph, c'est un enfant naturel, sa mère qui ne s'est jamais occupée de lui, est domestique chez Monsieur Riot, courtier maritime, 50 Bd de l'Océan ; c'est sa tante, Mme Trudy, mère elle-même, de trois fils, qui l'a élevé.

Lalande, Joseph, qui a 14 ans, était apprenti boulanger chez Monsieur Lorot, Place du Bassin ; il a quitté le travail il y a 9 mois environ (lors de l'arrivée des soldats américains) pour vivre avec eux ; cependant il rentrait coucher chez sa tante, Mme Trudy qui habite à la Croix-Fraîche ; au commencement du mois, par suite d'indélicatesses, il a été mis à la porte de cette maison ; depuis il couche au camp américain.

L'autre, Roussel Joseph, (12 ans) a depuis deux mois complètement abandonné sa famille ; le 15 mars dernier, je l'avais déjà arrêté, à cette époque il m'avait raconté tout d'abord que son père avait été tué à la guerre, que sa mère était morte ensuite et qu'il n'avait plus de parents pour s'occuper de lui.

Or, son père habite 11 Rue Amiral Courbet et est fondeur à Trignac ; il est remarié depuis plusieurs années.

Ce gamin était employé par Monsieur Bichon, 18, rue Villès-Martin ; mais depuis l'arrivée des américains, il ne donnait plus satisfaction à son patron, consacrant une partie de son temps à aller voir les américains [...].

Ces deux enfants ont abandonné tout travail pour vivre au dépens des américains, à qui ils racontent, pour les apitoyer, qu'ils n'ont plus personne pour s'occuper d'eux. Ils vivent complètement au camp, y couchent, et cela malgré le désir très vif de l'autorité américaine de n'avoir pas d'enfants dans le camp. Lorsqu'ils nous aperçoivent ils se sauvent et se cachent dans les baraquements.

Les deux gamins entraînent d'autres enfants plus jeunes qu'eux à vivre la même vie qu'eux et, actuellement, ils sont six ou huit qui ont abandonné complètement, ou en partie, leur famille »³⁸¹.

³⁸⁰ Par exemple « Menus faits », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 20^e année, n°7162, 13 mars 1919, p. 3.

³⁸¹ Arch. dép. Loire-Atl : 8 R 17, l'inspecteur de police spéciale Clerc au commissaire spécial de Saint-Nazaire, 24 avril 1918.

Dans les années 1980, une femme témoigne pour sa part de ce que, enfant, elle venait avec sa sœur et sa cousine dans le camp de Gron pour récupérer le linge des Américains et le laver, activité qui à n'en pas douter supposait rémunération en espèces sonnantes et trébuchantes³⁸². On sait également que certains enfants « sollicitent l'aumône d'une manière éhontée auprès d'officiers américains »³⁸³, mendicité qui dit tout autant la paupérisation qui frappe les familles nazairiennes que l'aura de richesse qui entoure les *Sammites*, et plus encore les gradés.

La course au dollar fait émerger toute une série de commerces qui s'établissent en lisière des camps américains. Dans ces échoppes de bric et de broc on vend des fruits, des boissons, des denrées alimentaires diverses et variées³⁸⁴. En avril 1918, un dénommé Lolivret demeurant à Billancourt sollicite auprès de la préfecture de Loire-Inférieure « l'autorisation d'installer un commerce d'articles de Paris à proximité du camp américain de Saint-Nazaire »³⁸⁵. D'une certaine manière, le *Doughboy* est vu comme un substitut au villégiateur et donc comme un pis-aller permettant de compenser une économie touristique annihilée par le conflit. Nous aurons l'occasion d'y revenir mais il n'en demeure pas moins, en attendant, que sur de nombreuses devantures de magasins nazairiens s'affiche la mention « We speak English », ce qui témoigne indiscutablement d'une volonté de commercer avec les *Sammites*³⁸⁶. On s'adapte aussi à la demande et de nombreuses enseignes sont ouvertes le dimanche, pour mieux satisfaire cette clientèle quasiment exclusivement masculine et pour l'essentiel dans la force de l'âge³⁸⁷. Aussi, en de nombreux endroits, ce sont des cartes postales et des livres « obscènes » qui sont vendus aux Américains par des commerçants peu scrupuleux³⁸⁸.

Cette « ruée vers l'or des *Doughboys* » n'est donc pas sans inconvénients et les autorités locales ne tardent pas à prendre des mesures visant à la réguler voire, on l'a vu dans le cadre des « raffles », à supprimer ses dimensions les plus souterraines. La diffusion de matériel pornographique est ainsi considérée avec une très grande rigueur par la police nazairienne qui affirme le plus sérieusement du monde :

³⁸² « L'Œil américain », *Saint-Nazaire magazine*, n°16, juillet-août 1987, p. 28.

³⁸³ « Jeunes mendiants », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5853, 4 août 1918, p. 4.

³⁸⁴ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire spécial au général commandant la XI^e région militaire, 3 mai 1918.

³⁸⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le préfet de Loire-Inférieure au sous-préfet de Saint-Nazaire, le 2 avril 1918.

³⁸⁶ NOUAILHAT, Yves-Henri, « Saint-Nazaire à l'heure américaine (juin 1917-octobre 1919) », *Par les temps et par les rêves. Histoire et culture en région nazairienne*, n°3, 2013, p. 69.

³⁸⁷ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, l'Union du commerce et de l'industrie de Rennes au préfet de Loire-Inférieure, 16 février 1918.

³⁸⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire spécial au préfet de Loire-Inférieure, 20 mai 1918. Les titres répertoriés dans ce rapport ne laissent que peu de doutes quant à la nature des ouvrages incriminés : « Volupté perverse », « L'Onanisme », « Les Vicieuses », « L'Amour dans le mariage », « Plaisirs charnels », « Tribadisme et saphisme », « Perversité sexuelle », « Éducation sexuelle », « La Plus étrange volupté », « Le Goût des corrections lascives », « Les Vices de l'amour » et enfin « La Masturbation ». Notons le « Impuissance et stérilité » qui semble toutefois se démarquer du reste de l'offre proposée aux *Doughboys*.

« Il semble bien évident que la lecture de ces opuscules [...] ne peut qu'exciter l'imagination et les sens des jeunes gens et des militaires alliés et les inciter à rechercher l'acte sexuel sans considérer les graves dangers auxquels ils s'exposent. Il y aurait intérêt, à tous points de vue, sinon de supprimer la vente de ces ouvrages dans la zone spéciale, du moins à l'interdire aux militaires alliés ; il y a lieu de supposer d'autre part que la propagation de ces livres peut faire partie d'un plan de campagne de nos ennemis ayant pour but d'augmenter, dans nos hôpitaux, les nombres des individus contaminés et de diminuer d'autant le nombre des soldats valides qui pourraient être dirigés sur le front »³⁸⁹.

C'est en réalité le sous-préfet Roland Gaignerot qui, le premier, le 4 juillet 1917, dénonce les « mercantis » installés autour du camp du Bois Guimard et qui, à l'en croire, « abusent de façon scandaleuse des ressources des soldats alliés ». Aussi le haut-fonctionnaire propose-t-il de réglementer le commerce et de proposer un arrêté « interdisant la vente de tout objet à une distance de 1 500 mètres du camp à toute personne non munie d'une autorisation de la police »³⁹⁰. Quelques semaines plus tard, au début du mois d'août 1917, c'est le conseil municipal de Saint-Nazaire qui prend un arrêté visant à interdire à « tous colporteurs et marchands ambulants quelconques d'exercer leur profession dans le port », mesure qui ne concerne néanmoins pas les poissonniers qui peuvent continuer à exercer leur commerce sur le terre-plein de la criée³⁹¹. Ce texte est complété par un autre arrêté municipal, pris le 12 septembre 1917 et visant à limiter la vente au colportage sur la voie publique³⁹². Mais l'appât du gain et l'ingéniosité des commerçants sont les plus forts et, rapidement, ces différentes mesures montrent leurs limites, ce que confesse avec une certaine amertume à la fin du mois de novembre 1917 le commissaire spécial de Saint-Nazaire :

« Ces arrêtés, dictés par un réel souci de la santé des soldats alliés, efficaces contre les mercantis, demeurèrent sans effet contre les débitants qui, tournant le règlement, s'installèrent sur des terrains privés, aux abords des Camps, et continuèrent à vendre aux soldats du vin, des apéritifs et des spiritueux. Ils furent également inefficaces contre les débitants établis sur les routes de Pornichet et de Guérande antérieurement à l'arrivée des Troupes alliées. Des procès-verbaux, relatant les contraventions, furent dressés, mais le Tribunal de Police acquitta les contrevenants, la loi ne proscrivant pas la vente de l'alcool ou des boissons alcoolisées »³⁹³.

La mendicité évoquée plus haut est elle aussi activement combattue et, dans son édition du 5 août 1917, *Le Phare de la Loire* annonce l'arrestation d'un « jeune escroc » de 14 ans dénommé Joseph Jehanno : « Porteur d'un certificat qu'il s'était fabriqué, sur lequel il avait apposé un cachet du steamer *Champagne*, il implorait la charité de soldats alliés en

³⁸⁹ *Ibidem*.

³⁹⁰ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le sous-préfet de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, le 4 juillet 1917.

³⁹¹ « Interdiction de vente sur le port », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31908, 2 août 1917, p. 3.

³⁹² Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire spécial au chef de bataillon Appleton, 28 novembre 1917.

³⁹³ *Ibidem*.

prétendant que son père avait été tué au front et que sa mère était resté, avec six enfants, dont il était l'aîné, ce que l'enquête a fait reconnaître comme absolument faux »³⁹⁴.

Des mesures sont également prises pour juguler l'inflation. Certains commerçants se livrent en effet à une hausse conséquente des prix, ce dont se plaint la presse locale :

« Un de nos amis fort honorablement connu à Saint-Nazaire nous contait que pour faire la même course de Saint-Nazaire à Méan (aller et retour), il avait dû payer une première fois 20 francs, une seconde 15 francs et une troisième fois 8 francs.

Et notre ami nous faisait observer que lorsqu'il avait payé 8 francs, il s'était adressé à un vieux cocher de Saint-Nazaire qui avait estimé, en demandant ce prix, être suffisamment rémunéré.

L'enquête à laquelle nous nous sommes livrés nous a révélé que, depuis la guerre, certains individus venus on ne sait d'où, et flairant de l'argent à gagner principalement dans les villes où nos amis et alliés ont donné un essor particulier, s'étaient improvisés cochers de fiacre et n'hésitaient pas à réclamer aux voyageurs des prix scandaleux et abusifs.

[...] Chaque jour nos alliés sont exploités par ces individus sans scrupules. Ajoutons que certains ne se laissent pas toujours faire et nous pourrions citer la mésaventure arrivée à un cocher nouvellement arrivé à Saint-Nazaire qui, en guise de paiement, reçut d'un soldat allié qu'il voulait exploiter une magistrale correction. Battu et probablement content, il s'abstint, d'ailleurs, de se plaindre »³⁹⁵.

S'il est bien difficile d'attester la véracité des faits exposés dans cet article, celui-ci nous intéresse en ce qu'il recycle deux clichés régulièrement accolés aux *Doughboys* et tous deux imputables à une survivance de la représentation du *cow-boy* : d'une part il est riche, d'autre part il n'hésite pas à se faire justice lui-même. Néanmoins, c'est bien la perspective de gains qui semble l'emporter pour ce cocher peu scrupuleux ce qui, du point de vue de la présente étude, n'est bien entendu pas neutre.

En réalité, toutes les composantes du corps expéditionnaire américain sont confrontées aux pratiques commerciales jugées parfois déloyales des Français. Saint-Nazaire n'est donc nullement un cas exceptionnel. Au Croisic, le commandant du Centre d'aviation maritime se voit par exemple fournir au prix très rémunérateur de 500 francs le mètre cube du bois provenant de naufrages et ayant été recueilli sur la côte³⁹⁶. Affecté à un transport de troupes débarquant à Saint-Nazaire des éléments de la 42^e DIUS, Cornelius *Buddie James* affirme dans une lettre qu'il adresse le 30 novembre 1917 à sa mère que tous les Français « pensent certainement que nous marins américains sommes millionnaires »³⁹⁷. On pourrait ainsi multiplier à foison les exemples qui, tous, disent bien la manière dont les acteurs économiques de la région de Saint-Nazaire lisent la période : il y a certes la guerre de la « civilisation » et du « droit » engagée aux côtés des États-Unis

³⁹⁴ « Un jeune escroc », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31911, 5 août 1917, p. 3.

³⁹⁵ « Le tarif des voitures de louage », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5854, 5 août 1918, p. 3.

³⁹⁶ LE ROY, Thierry, *Les Bretons et l'aéronautique des origines à nos jours*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, p. 244.

³⁹⁷ « Letter from *Buddie James* », *The Bourbon News*, Volume XXXVII, December 11, 1917, p. 2.

contre la « barbarie », mais il y aussi un contexte particulièrement propice aux (bonnes) affaires.

Les gigantesques stocks accumulés par les *American Expeditionary Forces* stationnant dans l'estuaire de la Loire semblent, de ce point de vue, constituer, et plus encore après l'Armistice du 11 novembre 1918, un gigantesque effet d'aubaine. On ne compte ainsi plus dans la rubrique des faits divers des journaux locaux les mentions d'affaires de vol de produits américains, et notamment de tabac. Ajoutons d'ailleurs qu'il ne s'agit là nullement d'une spécificité nazairienne puisque c'est sur fond de Cadillac provenant de stocks du corps expéditionnaire que Guillaume Seznec est condamné en 1924 pour le meurtre d'un conseiller général finistérien. À l'inverse, les *Doughboys* paraissent alimenter par leur demande un vaste trafic d'alcool, sorte de préfiguration de la prohibition puisque sa vente est en théorie interdite. Certes, les archives ne permettent de dessiner que très imparfaitement les contours de cette économie souterraine. Pour autant, celle-ci montre bien que la présence américaine, et donc la guerre, constitue pour certains un effet d'aubaine promettant de substantiels gains, y compris au moyen d'infractions à la loi. Il y a donc là une évidente limite à une vision d'un confit total où l'effort de guerre primerait toute autre considération.

Les banquiers, s'ils ne sont tout naturellement pas le moins du monde comparables aux malfrats évoqués plus haut, n'en réagissent pas moins de la même manière. En témoignent de nombreux encarts publicitaires qui renvoient, indiscutablement, au fait que les Américains, cantonnés ou en transit dans le secteur de Saint-Nazaire, constituent une clientèle que l'on cherche à conquérir. L'analyse des publicités diffusées dans le *Stars and Stripes*, journal produit par le corps expéditionnaire à destination des *Doughboys*, le montre parfaitement. C'est ainsi que le « département étranger » du Crédit commercial de France, dont le siège se trouve à Paris, diffuse dans l'édition datée du 13 décembre 1918 une publicité rappelant à sa clientèle que cet établissement financier dispose d'un correspondant à Saint-Nazaire. Le calendrier ne résulte ici nullement du hasard et la réclame rappelle que la banque accorde à l'occasion des fêtes de Noël des remises pour toute transaction effectuée avec les États-Unis³⁹⁸. Quelques jours plus tard, c'est la *Farmer's Loan and Trust Company* et ses bureaux de New York, Londres et Saint-Nazaire qui, pour la nouvelle année 1919, annonce des tarifs spéciaux réservés « aux membres des *American Expeditionary Forces* »³⁹⁹. Saint-Nazaire ne saurait à ce propos constituer un exemple unique. S'adressant aux *American Military and Naval Forces*, le Crédit Lyonnais indique disposer de bureaux dans une quantité impressionnante de ville : « Amiens, Angers, Angoulême, Bar-le-Duc, Bayonne, Belfort, Besançon, Bordeaux, Boulogne-sur-Mer, Brest, Caen, Calais, Cannes, Cette, Chaumont, Dieppe, Dijon, Dunkirk⁴⁰⁰, Epernay, Epinal, Fécamp, Havre, La Rochelle, Limoges, Marseilles, Nancy, Nantes, Nice, Orléans, Rennes, Rochfort, Rouen, Saint-Dizier, Saint-Malo, Toulon, Tours, Trouville, Troyes,

³⁹⁸ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°45, December 13, 1918, p. 3.

³⁹⁹ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 2, n°3, February 21, 1919, p. 5.

⁴⁰⁰ Le nom est anglicisé dans le document original. L'orthographe des villes est partout respectée dans la retranscription de cette archive.

Vannes, Versailles, Vitry-le-François, Bourges, Clermond-Ferrand, Isodun, Nevers, Sain-Raphaël, Vierzon » mais, curieusement, pas dans l'estuaire de la Loire ⁴⁰¹.

En réalité, tous les secteurs d'activité ou presque communiquent dans le *Stars & Stripes* pour tenter de séduire la clientèle américaine. La conserverie Amieux, installée à Chantenay, non loin de Nantes, s'adresse ainsi directement aux soldats des corps expéditionnaires envoyés en France par Washington mais aussi Londres et fait la réclame de ses plats cuisinés, du cassoulet aux pâtes truffées en passant par le petit salé aux choux et les galantines ⁴⁰². La filiale française des rasoirs Gillette rappelle pour sa part aux *Doughboys* que les célèbres lames peuvent être achetées dans tous les camps du corps expéditionnaire, dans les huttes de la YMCA et chez tous les revendeurs de l'hexagone ⁴⁰³. Les montres Longines informent leurs clients qu'ils peuvent faire réparer leur précieux garde-temps dans la boutique du boulevard des Italiens, à Paris ⁴⁰⁴. La marque Perrier, elle, cherche à se présenter comme étant le « champagne des eaux de table » tandis que Waterman laisse entendre que son stylo-plume est idéal pour les tranchées ⁴⁰⁵. Les exemples pourraient être multipliés à foison.

Toutes ces publicités renvoient, d'une manière ou d'une autre, à une image encore aujourd'hui peu flatteuse, celle du « profiteur de guerre ». On connaît bien évidemment le poids dans les représentations mentales de cette figure rhétorique renvoyant aux marchands de canons et plus encore au Comité des Forges, c'est-à-dire à un capitalisme désincarné qui se nourrit de l'hécatombe des tranchées ⁴⁰⁶. On sait aussi combien ce discours doit à une historiographie marxiste-léniniste pour qui, fondamentalement, la Grande Guerre atteste la formule selon laquelle l'impérialisme est le stade suprême du capitalisme ⁴⁰⁷. Le recours à l'analyse en terme de processus de totalisation du conflit permet de ré-envisager cette question tout en la dégageant de sa gaine idéologique. Certes, les marques citées ci-dessus profitent toutes, au sens premier du terme, c'est-à-dire qu'elles en tirent un profit, de leurs relations commerciales avec les *Doughboys*. En ce sens, elles participent bien d'une limite du processus de totalisation puisqu'elles continuent, manifestement, à se préoccuper de leurs intérêts propres, preuve que la nécessité de vaincre l'Allemagne ne prime pas tout. Pour autant, les exemples cités ci-dessus ne rentrent nullement en contradiction avec les impératifs de l'effort de guerre. On sait par exemple quelle est l'importance pour un officier d'avoir une montre donnant l'heure exacte lorsqu'il convient de siffler à l'heure H l'ordre commandant aux hommes de franchir le parapet pour se ruer sur le *no man's land* et partir à l'assaut de l'ennemi. On imagine également que les publicités pour les eaux gazeuses sont accueillies avec bienveillance par l'encadrement du corps expéditionnaire, celui-ci cherchant par tous les moyens à réfréner la consumma-

⁴⁰¹ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°4, March 1, 1918, p. 2.

⁴⁰² Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°48, January 3, 1919, p. 7.

⁴⁰³ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°8, March, 29, 1918, p. 6.

⁴⁰⁴ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°18, June 7, 1918, p. 5.

⁴⁰⁵ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°25, July 26, 1918, p. 5 et publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 2, n°1, February 7, 1919, p. 2.

⁴⁰⁶ BOULOC, François, *Les Profiteurs de guerre 1914-1918*, Paris, Complexe, 2008.

⁴⁰⁷ PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre...*, op. cit., p. 171 et suivantes notamment.

tion alcoolique des troupes. On pourrait multiplier ainsi les exemples qui montrent que les intérêts de nombre de ces entreprises privées sont en symbiose avec les impératifs édictés par l'effort de guerre.

On pourrait de même gloser à l'infini sur la moralité des dividendes perçus à l'occasion de ces transactions commerciales. Sans doute intéressant, c'est là un débat qui relève toutefois plus de la sphère politique que de l'historiographie et qui, en conséquence, n'est pas le nôtre. En revanche, il nous importe de souligner que la catégorie des acteurs sociaux profitant, au sens premier du terme, de la guerre, et plus particulièrement en ce qui nous concerne de la présence américaine, n'est aucunement circonscrite aux seules hautes sphères patronales. Dans l'estuaire de la Loire, les *Doughboys* contribuent en effet à perturber encore plus un marché du travail déjà rendu tendu par la mobilisation générale puisque les salaires pratiqués par le corps expéditionnaire sont beaucoup plus élevés que ceux en vigueur auprès des employeurs français. La situation est telle que, de l'aveu même de l'autorité préfectorale, ces derniers ont du mal à recruter⁴⁰⁸. Nous aurons d'ailleurs l'occasion d'y revenir.

C'est donc l'ensemble de la société nazairienne, tout du moins celle qui, mobilisée, n'est pas à combattre en première ligne, qui bénéficie de la présence du corps expéditionnaire américain. Pour ces civils devant faire face à une réelle détérioration de leurs conditions de vie, les *Doughboys* constituent une sorte d'*El Dorado* qui rappelle que la guerre n'efface pas la poursuite d'intérêts particuliers. Ajoutons d'ailleurs que les Nazairiens ne constituent de ce point de vue nullement un cas exceptionnel. Les militaires américains entendent bien profiter, quand ils le peuvent, de leur séjour dans l'estuaire de la Loire pour visiter la région et ainsi échapper, l'espace de quelques heures, au conflit.

Les Américains et l'évasion

L'expérience touristique des hommes du corps expéditionnaire doit toutefois être passée au prisme des pratiques ce qui, *de facto*, impose un strict retour à la chronologie⁴⁰⁹. Si le cas des permissionnaires à Paris est bien connu grâce à l'étude désormais classique de l'historienne E. Cronier, il n'en demeure pas moins que la réalité du comportement des acteurs n'est pas la même avant et après le 11 novembre 1918⁴¹⁰. Lorsqu'il débarque en novembre 1917 à Saint-Nazaire, Vernon E. Kniptash ne dispose que de quelques heures pour flâner, ce qui dit bien combien cette rencontre avec la population française prétendument caractéristique du processus de totalisation du conflit est en réalité limitée :

« Un autre dimanche et un bien occupé en plus. Notre batterie a toutefois eu trois heures de quartier libre et je n'ai jamais connu un meilleur moment de toute ma vie.

⁴⁰⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11, le préfet de Loire-Inférieure au ministre de l'Intérieur, 28 mai 1918.

⁴⁰⁹ Pour de plus amples développements sur cette question on renverra à l'article programmatique de EVANNO, Yves-Marie et VINCENT, Johan, « Tourisme et Première Guerre mondiale. Pratique, prospective et mémoire (1914-2014) », *En Envoyé, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°6, été 2015. En ligne. [http://enenvoye.fr/eo_revue/numero_6/yvejv/tourisme_et_premiere_guerre_mondiale_pratique_prospective_et_memoire_1914_2014.pdf].

⁴¹⁰ CRONIER, Emmanuelle, *Permissionnaires dans la Grande Guerre*, Paris, Belin, 2013, chapitre 4 : « Faire la noce à Paris ».

Nous avons acheté des pâtisseries françaises et, à dire vrai, tout ce dont nous avons manqué lors des deux dernières semaines. Ces gens ne peuvent pas nous comprendre et nous ne les comprenons pas. Nous montrons juste du doigt ce que nous voulons, nous tendons notre main pleine de monnaie et les laissons prendre ce que leur conscience leur autorise puis nous leur disons adieu. Néanmoins, j'apprends vite. J'ai pu changer de l'argent en francs et demi-francs, j'ai acheté un dictionnaire français-anglais et puis j'ai pu me balader dans les environs à la recherche des ennuis. J'ai eu ce que je voulais et je me suis rapidement retrouvé à bout de souffle. Toute cette gymnastique et ces pages de ce livre à tourner ! J'ai plus ri lors de ces trois heures que pendant tout le reste de ma vie »⁴¹¹.



Illustration 9 : Des soldats du 141^e bataillon de défense antiaérienne embarquent sur le *Princess Matoïka* à destination des États-Unis : « il pleut, donc ils portent leur pardessus pour protéger leurs paquets et leurs souvenirs pendant qu'ils empruntent l'échelle de coupée ». National Archives at College Park, MD : 111-SC-35262

Une fois la guerre gagnée, ou tout du moins comprise comme telle, les *Doughboys* peuvent laisser libre-cours à leur curiosité et, la discipline se relâchant, partir plus aisément à la découverte de cette France qu'ils n'auraient pour la plupart jamais eu l'opportunité

⁴¹¹ KNIPTASH, Vernon E. (edited by Geelhoed, Bruce E.), *On the Western Front...*, op. cit., p. 33.

de découvrir sans l'entrée dans le conflit des États-Unis. Les archives laissent entrevoir un certain nombre de comportements qui révèlent le touriste sous l'uniforme. Particulièrement intéressante est à cet égard la photographie réalisée par un opérateur du *Signal Corps* immortalisant le embarquement de soldats du 141^e bataillon de défense antiaérienne sur le *Princess Matoïka*, vapeur à destination des États-Unis. Pris le 20 décembre 1918 à Saint-Nazaire, ce cliché est accompagné d'une légende qui dit parfaitement la réalité touristique du conflit pour ces hommes : « Il pleut, donc ils portent leur pardessus pour protéger leurs paquets et leurs souvenirs pendant qu'ils empruntent l'échelle de coupée »⁴¹².

Certes, une telle formulation entre frontalement en contradiction avec nos représentations de la Première Guerre mondiale, ce conflit étant traditionnellement associé à la souffrance des soldats, aux tranchées et à la mort de masse, en d'autres termes à tout ce qui renvoie à un processus de totalisation. Pourtant, le fait que le mot « souvenirs » soit employé dans la légende d'une photographie officielle du *Signal Corps*, soit une des composantes du corps expéditionnaire américain, rappelle que non seulement cet aspect de l'expérience combattante n'a rien de secret mais qu'il est manifestement compris et assumé par le commandement. Le célèbre magasin *Printemps*, situé boulevard Haussmann à Paris, en témoigne d'ailleurs parfaitement. En effet, cette prestigieuse enseigne diffuse régulièrement des publicités dans le *Stars and Stripes*, publication qui se présente comme le « journal officiel » du corps expéditionnaire⁴¹³. Ainsi, l'édition du 20 décembre 1918, précisément le jour où est prise la photographie figurant le embarquement de soldats du 141^e bataillon de défense antiaérienne sur le *Princess Matoïka*, comporte une réclame précisant non seulement la localisation du grand magasin – « Close to the Opéra, the Madeleine, Church and Saint-Lazare Station » – mais faisant état de catalogues d'hiver et de Noël ainsi que d'arrivages de nouveaux vêtements féminins. De plus, l'annonce met en exergue certaines gammes de produits qui y sont vendus : matériel photographique et de sport, maroquinerie et... équipements militaires. Mieux, la publicité rappelle même que « des colis peuvent être envoyés directement au front ainsi que dans n'importe quelle adresse des États-Unis » et que les frais de port en France sont gratuits au-dessus de 25 francs d'achat⁴¹⁴.

Non seulement les pouvoirs publics n'ignorent rien de cet aspect de l'expérience combattante et de ces pratiques commerciales, mais celles-ci sont encouragées au moyen de niches fiscales. C'est ainsi qu'en application d'une « décision ministérielle du 12 juin 1918, les Armées alliées opérant en France ont été exonérées, en ce qui concerne les achats des objets de luxe qui leur sont nécessaires, de la taxe de 10% instaurée par l'article 27 de la loi du 31 décembre 1917 ». Et le directeur de l'Enregistrement, des Domaines et du Timbre de Loire-Inférieure de préciser en décembre 1918 que cette mesure vise les officiers tout comme les hommes du rang, tant pour les objets qu'ils achètent pour leur consommation personnelle que pour ceux « qu'ils envoient à leurs familles à

⁴¹² Écomusée de Saint-Nazaire: NUM 627. « It is raining, so they have thrown their overcoats over their packs and souvenirs while they march up the gangplank ».

⁴¹³ La mention « The Official Newspaper of the A.E.F. » figure en première page de chaque numéro.

⁴¹⁴ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°46, December 20, 1918, p. 3.

l'étranger »⁴¹⁵. Ces transactions commerciales sont donc non seulement tolérées mais encouragées, y compris par le corps expéditionnaire américain qui en fait à l'occasion la publicité par l'intermédiaire de cartes postales. C'est ainsi par exemple que l'on peut découvrir sur le bord de la route menant au camp de Montoir une série de petites échoppes dont on imagine sans peine que, tenues par des civils, elles ne servent pas qu'à améliorer l'ordinaire des *Doughboys*. Sur la devanture on peut lire :

« Dentelle originale faite à la main, cols pour femmes, sacs à main. Paquets envoyés par courrier recommandé reçus officiels le lendemain. Les dollars sont acceptés au même change qu'à la banque de France »⁴¹⁶.

Une telle inscription ne manque pas de faire écho à une limite essentielle de la totalisation de Première Guerre mondiale : bien que revêtus d'un uniforme, les soldats du corps expéditionnaire américain considèrent aussi leur envoi en France à la manière d'une expérience touristique et, comme n'hésiteraient pas à le faire de classiques villégiateurs, cherchent à se procurer, pour eux et leurs proches, des souvenirs. Et manifestement nombreux sont les commerçants qui se proposent de satisfaire ce besoin. Une photographie prise par un opérateur américain le 28 juin 1919, soit le jour même de la signature du traité de Versailles, en témoigne parfaitement. La composition est classique et montre une foule de nazairiens saluant un départ de *Doughboys*, embarqués sur le *USS Marica* à destination des États-Unis. L'intention photographique est évidente et entend souligner la gratitude de la population française envers leurs « sauveurs » américains. Pourtant, en arrière-plan, un détail attire l'œil. Comme souvent à l'époque, le mur d'une maison est recouvert d'une publicité. Or non seulement cette réclame fait la promotion du magasin « Aux dentelles de France », situé au 11, rue Villès-Martin à Saint-Nazaire, et de ses derniers arrivages au fait de la mode, mais le texte est en anglais, ce qui ne laisse que peu de doute quant à la cible privilégiée ici...⁴¹⁷

On a vu plus haut que tout est mis en œuvre pour que les *Doughboys* puissent disposer en France de ressources bancaires. La *Farmer's Loan and Trust Company*, qui possède un bureau à Saint-Nazaire et deux dans la zone des armées, se présente ainsi comme étant « accréditée par le Trésor des États-Unis comme Agent Spécial auprès des Intendants et Trésoriers payeurs aux Armées américaines en France »⁴¹⁸. Ces réclames révèlent leur double fonction. Certes, elles ciblent ces soldats américains envoyés en France qui sont autant de clients potentiels mais, en leur donnant les moyens de gérer en Europe leurs ressources financières, ils permettent le développement d'une économie touristique. Du point de vue du corps expéditionnaire américain, l'intention est claire : permettre aux hommes de bénéficier de loisirs pour s'échapper quelques instants du conflit et, ainsi, maintenir la discipline et le moral des troupes.

⁴¹⁵ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1919. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1920, p. 38.

⁴¹⁶ Écomusée de Saint-Nazaire: T 1865.

⁴¹⁷ Écomusée de Saint-Nazaire: NUM 3891.

⁴¹⁸ Publicité, *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°32036, 11 décembre 1917, p. 3.

Ces pratiques récréatives ne peuvent néanmoins pas faire l'économie d'une analyse diachronique, l'Armistice du 11 novembre 1918 constituant à l'évidence ici une rupture majeure. À la fin du mois d'août 1917, La Baule accueille une grande « fête franco-américaine » réunissant, selon *Le Phare de la Loire*, 500 *Doughboys*. Au programme : défilé militaire et passage de la troupe sous « des arcs de triomphe de verdure », hymnes nationaux, déjeuner de gala dans les salons de l'*Hôtel Royal*, kermesse au bois des Aulnes et récital au Casino. Malgré la pluie battante et quelques jours seulement après le débarquement des premiers éléments du corps expéditionnaire, l'ambiance est assurément à l'affirmation de l'union entre Paris et Washington et le quotidien nantais n'hésite pas à affirmer que les spectateurs « jettent des fleurs aux soldats » alliés⁴¹⁹. Sans doute y aurait-il beaucoup à dire à propos de cet « enthousiasme » dont la spontanéité doit probablement être interrogée. Ne faut-il en effet pas voir dans cette « fête » un subtil outil pédagogique destiné à renforcer la confiance d'une population sortie meurtrie de l'échec sur le Chemin des Dames et perturbée par un mouvement sans précédent de contestation, tant au front qu'à l'arrière ? C'est en tout cas ce que laisse penser le discours prononcé ce jour-là par le premier adjoint au maire de la Baule :

« Après trois années d'une lutte héroïque, pendant laquelle les fils de France ont soulevé l'admiration du monde entier, les fils de la grande et libre Amérique viennent, dans un élan spontané, partager les dangers et les souffrances des nationalités alliées : la noblesse d'un pareil geste ne pouvait manquer d'exalter, dans les cœurs français, des sentiments de profonde gratitude, et c'est pour vous en exprimer la sincérité que nous vous avons prié de nous consacrer aujourd'hui ces quelques heures d'une intime cordialité qui laissera dans tous les cœurs des habitants de La Baule un souvenir impérissable.

Je ne mets pas en doute que, dans un avenir très prochain, les armées alliées auront, dans un commun effort, chassé de leurs repaires les hordes de barbares qui déshonorent l'humanité, et que bientôt sonnera l'heure de la Victoire »⁴²⁰.

Près de deux ans plus tard, le ton est tout autre. Du 30 mai au 1^{er} juin 1919, la célèbre plage de La Baule accueille une course automobile, à la manière des compétitions qui se déroulent à Daytona, en Floride⁴²¹. Ont lieu en même temps des épreuves de natation, de plongeon et de water-polo⁴²². Certes, le sens du conflit n'est pas loin puisque ces manifestations coïncident avec la date du *Memorial day*. Pour autant, à quelques jours de la signature du traité de Versailles, l'ambiance n'est plus à la célébration de l'amitié franco-américaine mais à une sorte d'entre-deux. Si l'Armistice est signé depuis le 11 novembre, la paix ne l'est pas encore et à l'heure où les *Doughboys* n'ont qu'une idée en tête – revenir au *pays* – les cadres du corps expéditionnaire comprennent très vite tout l'intérêt qu'il y a à fournir aux hommes des loisirs, afin que la nécessaire discipline soit mieux acceptée. Occuper de la sorte les hommes reste en effet le meilleur moyen de les éloigner de la prostitution et de l'alcool. Il est vrai que les *Doughboys* entendent bien,

⁴¹⁹ « La Fête franco-américaine de La Baule », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31933, 27 août 1917, p. 2.

⁴²⁰ *Ibidem*.

⁴²¹ « Les Courses d'autos américaines », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7238, 30 mai 1919, p. 3.

⁴²² « Les Américains sur la plage », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7237, 29 mai 1919, p. 3.

lorsqu'ils sont à Saint-Nazaire, profiter de plaisirs bien français, y compris éthyliques. Originaire de Caroline du Nord, l'ambulancier Charles H. White du 306^e train sanitaire de la 81^e DIUS compose en vers des souvenirs de sa Grande Guerre qui, lorsqu'il détaille les activités qui sont les siennes dans l'estuaire de la Loire, ne font que peu mystère des bacchanales auxquelles certains s'adonnent :

« Vin blanc, Vin rouge, cognac et bière,
Wee Wee madame, tout de suite monsieur,
Encore cognac, Encore de bière
Chop dit *Je crois que je vais rester ici* »⁴²³.

On comprend néanmoins à l'aune de ces quelques exemples que pour les professionnels, qu'il s'agisse de tenanciers de débits, de restaurateurs, d'hôteliers ou de vendeurs de « confections », la présence américaine constitue une véritable aubaine économique en une période, on l'a dit, particulièrement difficile. C'est donc bien d'un véritable *business* dont il s'agit et les entreprises, quelle que soit leur taille, semblent réussir à s'adapter très rapidement à cette nouvelle clientèle. Dès l'été 1918, la Compagnie du chemin de fer d'Orléans diffuse ainsi des réclames vantant ses circuits touristiques dans les châteaux de la Loire, dans le sud de la Bretagne mais également à travers les montagnes d'Auvergne et des Pyrénées⁴²⁴.

Louis Brichaux

À Saint-Nazaire, une personne incarne pleinement cette symbiose des intérêts franco-américains entre 1917 et 1919 : Louis Brichaux. Chose curieuse, on ne recense à notre connaissance aucune biographie à son propos, ni même aucun mémoire de maîtrise⁴²⁵. Fils d'un « chef de fabrication » de la Société des Houillères et fonderies, Louis Brichaux naît le 29 juin 1871 à Decazeville, grande ville houillère de l'Aveyron⁴²⁶. Il grandit toutefois en Loire-Inférieure puisque son père, Pépin Brichaux, rejoint en 1881 les forges de Trignac et plus particulièrement son frère, qui y est contremaître. Le destin de la famille est en effet indissociable de la Révolution industrielle. Le grand-père de Louis, Jean-Baptiste, d'origine belge, est forgeron et travaille dans les hauts-fourneaux de Wallonie. À cette fibre sidérurgique s'ajoute toutefois chez Pépin Brichaux la bosse du commerce. Au cours des années 1880, il s'associe avec un certain James O'Hagan pour monter un négoce de charbons, métaux et divers matériaux et crée également une briqueterie, qu'il revend en 1891. Ainsi dessinée à gros traits, la vie de Pépin Brichaux met en lumière deux éléments, tant professionnels que culturels : la fibre industrielle et commerciale ainsi que l'ouverture au monde.

⁴²³ North Carolina Digital Collections: Memories of Ambulance Co. 321, 306 Sanitary Train, 81st Division, AEF, 1923.

⁴²⁴ Publicité, *The Stars and Stripes*, Vol.1, n°21, June 28, 1918, p. 5.

⁴²⁵ Cette situation contraste grandement avec l'étude de BOISSON, Pascal, *Émile Marcesche (1868-1939) : une trajectoire entrepreneuriale*, Thèse de doctorat, Lorient, Université de Bretagne Sud, 2010. Sans doute est-ce la carrière politique de ce Lorientais, beaucoup plus longue que celle de Louis Brichaux, qui explique cet intérêt accru.

⁴²⁶ Informations provenant d'une note consultable en ligne sur le site des Archives municipales de Saint-Nazaire et confirmées par Arch. Dép. Aveyron : 4E77-7.

Louis Brichaux ne tarde pas à suivre les pas de son père et témoigne assurément d'une stratégie d'intégration économique qui n'est pas sans faire écho au processus de totalisation qui caractérise la Première Guerre mondiale. Ce faisant, son étonnant parcours rappelle l'effet d'aubaine qu'a pu constituer ce conflit. Néanmoins, si 1914 marque évidemment une rupture avec le temps de paix, le conflit, et plus encore sans doute à partir de 1917 et de l'arrivée des Américains, est l'occasion pour lui d'une poursuite de stratégies initiées dès le début du siècle.

Mais avant de forger son destin professionnel, le jeune homme étudie au collège de Saint-Nazaire tout en passant une partie de son enfance en Angleterre. C'est là qu'il apprend la langue de Shakespeare, qu'il maîtrise parfaitement et pratique assidument dans son commerce d'importation de houille, la Grande-Bretagne étant on l'a vu un client privilégié pour cette activité. Cette compétence, qui sans être pour autant totalement exceptionnelle au début des années 1910, n'en demeure pas moins peu commune et le conduit à assurer plusieurs missions en Angleterre pendant la Première Guerre mondiale à propos des questions de fret ⁴²⁷.

En 1917, Louis Brichaux est en effet une figure en vue, tant à Saint-Nazaire que dans les milieux patronaux. S'insérant dans la lignée familiale, il fonde une première société d'importation de charbon anglais qui, rapidement, acquiert une place importante sur le marché, devenant notamment le premier fournisseur des Chemins de fer de l'État et du Paris-Lyon-Marseille. En 1901, il récidive avec la Compagnie charbonnière de l'Ouest, société dont les bureaux se trouvent pendant la guerre sur le quai des Grands Puits longeant le bassin de Penhoët et dont les activités sont multiples : l'importation de matière première mais aussi le lavage et la fabrication d'agglomérés de houille. Loin d'être anarchiques, ces entités témoignent d'une volonté de maîtriser l'intégralité de la filière combustible. Souhaitant contrôler le transport et le déchargement de la houille, il crée en 1911 la Compagnie des vapeurs charbonniers puis l'année suivante une Société de manutention ⁴²⁸. À l'occasion, Louis Brichaux n'hésite pas à se servir des opportunités de diversification qui se présentent à lui. Ainsi, lorsque du minerai de fer est découvert dans l'ouest de la France en 1899, il crée la Compagnie minière armoricaine pour prospecter à la lisière de la Loire-Inférieure et de l'Ille-et-Vilaine, entre Châteaubriant et Bain-de-Bretagne, puis exploiter les gisements. Travaillant en famille, il fonde en 1910 la Société bretonne de combustibles, administrée par son frère Joseph ⁴²⁹.

⁴²⁷ Arch. Nat. : LH19800035/1277/47143.

⁴²⁸ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, op. cit., p. 53-54 ; « Trois cambriolages », *L'Ouest-Éclair*, n°7272, 14 septembre 1920, p. 3 ; *Archives commerciales de la France*, 37^e année, n°74, 14 septembre 1910, p. 1464.

⁴²⁹ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, op. cit., p. 54 ; PAWLOWSKI, Auguste, « Le minerai de fer en Anjou et en Bretagne », *Journal des Economistes*, 6^e série, Tome XXXIV, avril-juin 1912, p. 58.

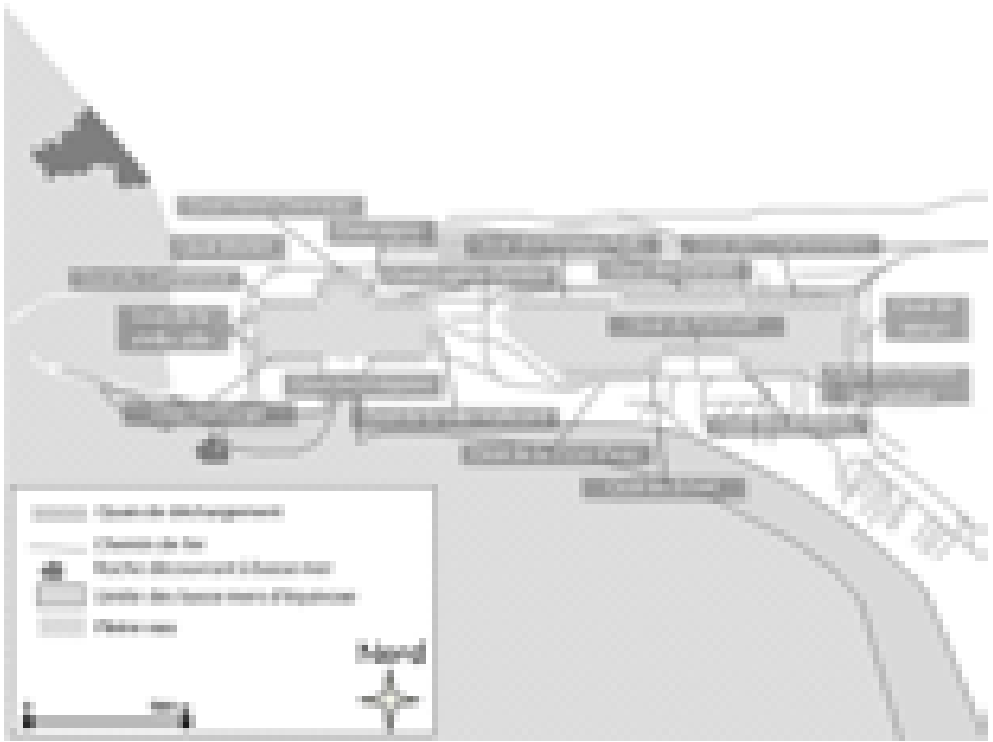


Figure 15 : Les différents quais du port de Saint-Nazaire. Situés sur le quai des Grands Puits, les bureaux de la Compagnie charbonnière de l'Ouest fondée par Louis Brichaux occupent une position centrale dans le port

Parallèlement à ces activités, Louis Brichaux cultive ses réseaux, tant dans les organismes socio-professionnels que dans le monde politique, tant sur le plan national qu'à l'échelle locale. Pour autant, il ne faut pas voir dans les mandats qui sont les siens un engagement extérieur à sa vie de chef d'entreprises mais bien un prolongement, par d'autres moyens, de celle-ci. Dans la continuité de ses compagnies charbonnières, Louis Brichaux est en effet élu président du Syndicat national de la Houille. Armateur de vapeurs charbonniers, il devient vice-président de la Ligue navale. Enfin, on se rappelle qu'il compte parmi ses clients deux grandes compagnies ferroviaires et c'est presque sans surprise qu'on le voit siéger au Comité consultatif des chemins de fer du ministère des Travaux publics ⁴³⁰. Ne négligeant pas Saint-Nazaire, Louis Brichaux est élu en 1904 au conseil municipal puis devient, cinq ans plus tard, maire radical-socialiste de cette commune. En 1912, il accède à la tête de la Chambre de commerce de cette ville ⁴³¹, complétant un parcours qui ne serait sans doute pas possible aujourd'hui tant les risques de conflits d'intérêts paraissent nombreux.

⁴³⁰ Arch. Nat. : LH19800035/1277/47143.

⁴³¹ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, op. cit., p. 54.

Mais, pendant la Première Guerre mondiale, ce n'est pas tant cette notion – complètement anachronique du reste – qu'incarne Louis Brichaux que le processus de totalisation du conflit. La question du charbon, dont on a vu précédemment qu'elle est centrale à Saint-Nazaire, renvoie en effet directement à ses différentes casquettes. En tant que chef d'entreprise, il doit pourvoir à l'approvisionnement de l'effort de guerre. Comme président de la Chambre de commerce, il lui incombe de gérer le port, lieu crucial où se joue pour une grande partie l'acheminement de la ressource. Enfin, siégeant, certes à titre consultatif, à la commission de répartition des combustibles du ministère des Travaux publics, il est chargé de distribuer la ressource et de choisir entre ce qui est alloué à la consommation privée et ce qui l'est aux industries d'armement, et donc à l'effort de guerre⁴³². Les mesures prises par le gouvernement pour remédier à cette crise du charbon ne modifient en rien cette situation à la croisée des chemins. En effet, l'organisation du marché du charbon par l'État pendant la guerre ne prend pas la forme de contrats passés par des services publics pour de grandes quantités – comme c'est le cas pour le ravitaillement – mais cherche à associer, dès 1914, la puissance publique et les acteurs privés⁴³³. L'année 1917 et l'arrivée du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire ne modifie en rien cette donne. En juillet, une nouvelle réglementation modifie le fonctionnement de l'économie du charbon en France en instituant des groupements d'importateurs-revendeurs chargés de l'approvisionnement et de la distribution de la ressource. Certes, cette réforme est initiée par Louis Loucheur, alors sous-secrétaire d'État à l'Armement, et témoigne de la part accrue de l'État dans l'économie, une évolution caractéristique du processus de totalisation du conflit. Mais cette mesure est en réalité suggérée au ministre par Louis Brichaux⁴³⁴ et témoigne aussi de la poursuite pendant le conflit d'une stratégie d'intégration économique engagée dès le début des années 1900.

On le voit, il est donc difficile de choisir entre le chef d'entreprises, le maire et le président de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire, autant de fonctions réunies en une seule et même personne. L'arrivée des Américains, et la Première Guerre mondiale de manière générale, loin de faire office de rupture s'inscrit au contraire dans la continuité d'une stratégie d'intégration initiée au début des années 1900. Dès lors, comment interpréter l'action qui est la sienne pour faire en sorte que le port ligérien soit l'une des principales bases de débarquement du corps expéditionnaire américain ? Faut-il y voir une volonté de développer la ville qu'il dirige, un souci de préservation des intérêts du commerce local voire même la volonté de faire prospérer ses affaires ? Sans doute un peu tout cela à la fois. Mais en tout état de cause, l'exemple Louis Brichaux rappelle combien la présence du corps expéditionnaire américain constitue, pour toute cette région, une immense aubaine économique. Ajoutons d'ailleurs que c'est, par la même occasion, une limite essentielle du processus de totalisation du conflit qui se révèle ici puisqu'à l'évidence la préservation des intérêts particuliers ne disparaît pas derrière l'impératif de victoire.

⁴³² *Ibid.*, p. 176.

⁴³³ *Ibid.*, p. 149.

⁴³⁴ *Ibid.*, p. 255-256.

Le 23 mai 1918, à 14 heures 30, Louis Brichaux ouvre la séance de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire, institution qu'il préside. Le contexte est alors particulièrement lourd, le sort du conflit semblant même singulièrement pencher du côté des Allemands. Certes, les *Doughboys* commencent à arriver en masse en France, mais ces troupes ne sont pas toujours prêtes à combattre. D'ailleurs, la 1^{re} DIUS, celle qui débarque le 26 juin 1917 et est commandée par le général Sibert, n'est en ligne que depuis un mois, en Picardie, dans un secteur du front considéré comme calme. *L'Ouest-Éclair* a beau marteler sur trois colonnes ce 23 mai 1918 que « les Britanniques ont détruit 1 000 appareils ennemis et ont déversé 1 000 000 de kilogs de projectiles »⁴³⁵, ce sont bien les Allemands qui sont à l'offensive et ont réussi par deux fois, tout d'abord en mars 1918 dans la Somme puis en avril 1918 en Flandres, à rompre le front allié. Avec la conclusion du traité de Brest-Litovsk, le 3 mars 1918, Guillaume II n'a plus rien à craindre des Russes et rapatrie massivement ses divisions vers l'Ouest, accentuant d'autant plus la pression sur Paris, Londres et Washington. La suprématie américaine s'écrit d'ailleurs plus que jamais en pointillés, alors que des sous-marins allemands sont aperçus en train de croiser au large de la côte Est des États-Unis.

C'est donc dire si, en cet après-midi du 23 mai 1918, l'avenir est incertain... Pourtant, Louis Brichaux l'a déjà anticipé et « informe la Chambre que, dans le but de faciliter les relations commerciales entre les ports d'Amérique et Saint-Nazaire, il s'est entendu avec la Chambre de Commerce Américaine de Paris pour que cette dernière installe un bureau à Saint-Nazaire »⁴³⁶. Une telle annonce est, à bien des égards, remarquable. Suivant les sensibilités, on pourra y voir une admirable foi en l'issue victorieuse du conflit, un patriotisme qui, d'une certaine manière, n'est pas sans faire songer au processus de totalisation du conflit. Mais on peut également déceler dans cette information la poursuite d'intérêts particuliers qui, bien qu'absolument pas illégitimes, n'en constituent pas moins une limite de ce mouvement. La manière de procéder de Louis Brichaux n'est d'ailleurs de ce point de vue pas sans interroger puisqu'il place la Chambre de commerce devant le fait accompli, les locaux du deuxième étage de l'immeuble occupé par cette institution ayant déjà été mis à la disposition des Américains⁴³⁷. Pour autant, preuve sans doute que les milieux patronaux nazairiens sont globalement sur la même longueur d'onde que Louis Brichaux, « l'assemblée approuve l'initiative de son Président » sans que celle-ci soit nullement discutée, et encore moins contestée⁴³⁸.

Cette séance du 23 mai 1918 rappelle en définitive combien l'espace nazairien profite, sur le plan économique de la présence américaine. Le paradoxe est que sur l'ensemble des revenus générés par cette présence, nombreux sont ceux qui résultent du désir d'évasion des *Doughboys*, besoin satisfait par l'intermédiaire de pratiques touristiques et de loisirs qui ont pour fonction d'offrir, pendant quelques instants au moins, une échappatoire au

⁴³⁵ « Les Britanniques ont détruit 1 000 appareils ennemis et ont déversé 1 000 000 de kilogs de projectiles », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5781, 23 mai 1918, p. 1.

⁴³⁶ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1918. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1919, p. 46

⁴³⁷ *Ibidem*.

⁴³⁸ *Ibid.*.

conflit. Autrement dit, tandis que certains profitent de la guerre, d'autres, provisoirement, veulent s'y soustraire. Tous néanmoins disent les limites du processus de totalisation.

Chapitre 6

Saint-Nazaire et le *Salad Bowl*

Par définition dramatique, la guerre est aussi un moment de rencontres entre des peuples que rien ne prédestinaient, *a priori*, à se côtoyer. Le premier conflit mondial n'échappe pas à cette réalité, particulièrement perceptible dans la région de Saint-Nazaire. L'historienne M. Barbance, dans ses notes de travail, fait ainsi état d'ouvriers grecs aux chantiers de l'Atlantique⁴³⁹. En février 1919, le caporal Guy B. Hodge explique que le *labor gang* qui officie sur les quais du port de Saint-Nazaire est très disparate : « des hommes blancs et de couleur mais aussi des Chinois, des Marocains et des prisonniers allemands »⁴⁴⁰. Aux forges de Trignac est affecté un détachement de prisonniers allemands et autrichiens qui vient s'ajouter aux réfugiés belges et du nord de la France qui y ont trouvé à s'employer⁴⁴¹. Des prisonniers croates sont placés dans les fermes de la région de Saint-Nazaire afin d'aider à la production agricole⁴⁴². Dans son étude sur le syndicalisme d'action directe à Nantes et Saint-Nazaire, le politiste Y. Guin rapporte que des Kabyles ainsi que des Espagnols sont employés dans les ports de Basse-Loire⁴⁴³. On sait grâce à un rapport du commissaire spécial de Saint-Nazaire en date du 12 juillet 1917 que parmi les dockers qui officient sur le quai Demange dans les magasins de l'Intendance figure au moins un belge⁴⁴⁴. On vient même parfois de Paris pour trouver à s'employer auprès des Américains, comme en témoignent Maurice Tétérowski, Gratien Schneider et Louis Clot, trois jeunes garçons de 17 et 18 ans travaillant en tant que manœuvres au camp n°2⁴⁴⁵. En décembre 1916, c'est une délégation serbe qui se rend dans l'estuaire afin de visiter les forges de Trignac et les Chantiers de la Loire⁴⁴⁶. En d'autres termes, comme si le mouvement de totalisation du conflit conduisait à faire fi des frontières, Saint-Nazaire s'apparente pendant la Grande Guerre, et plus encore entre 1917 et 1919, à un véritable village global.

En revanche, on ignore quasiment tout de « l'ancien camp des Chinois » situé entre Méan et Penhoët, et transféré par la suite au corps expéditionnaire américain qui en fait son camp n°5⁴⁴⁷. Y.-H. Nouailhat laisse entendre que des *Doughboys* y cantonnent et on

⁴³⁹ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 63, chemise 2.

⁴⁴⁰ California University of Pennsylvania : Correspondance Guy B. Hoge, February, 3rd, 1919.

⁴⁴¹ HAZO, Bernard, *Le mouvement ouvrier à Trignac*, *op. cit.*, p. 45-46.

⁴⁴² Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11, le sous-préfet de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, 8 mai 1918.

⁴⁴³ GUIN, Yannick, *Le Mouvement ouvrier nantais...*, *op. cit.*, 1976, p. 382.

⁴⁴⁴ Arch. Nat. : Rapports des préfets et des commissaires spéciaux au ministère de l'Intérieur pendant la Première Guerre mondiale, en ligne.

⁴⁴⁵ « Les dévaliseurs de gare », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5853, 7 août 1918, p. 3.

⁴⁴⁶ « La mission serbe à Saint-Nazaire », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6262, 23 décembre 1916, p. 3.

⁴⁴⁷ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 R 16, Mémento sur les travaux américains entrepris en Loire-Inférieure, 18 septembre 1918.

a même pu se demander, à la suite des travaux de M. Le Van Hô si ce lieu n'avait pas, en réalité, accueilli des Vietnamiens⁴⁴⁸. Un rapport du Département américain du travail publié en 1923 indique néanmoins que ce camp est transféré au corps expéditionnaire avec les travailleurs chinois qui y tiennent garnison, hommes dont par ailleurs on ignore quasiment tout⁴⁴⁹. Mais une photographie prise par le *Signal Corps* suggère que ce lieu est dévolu à des prisonniers de guerre allemands. Autant dire que le plus grand flou règne sur cet endroit et sur ces hommes venus d'Extrême-Orient⁴⁵⁰. Précisons du reste qu'il ne s'agit pas là d'un cas exceptionnel. En effet, si les travailleurs chinois qui officient à Brest sont mieux connus, c'est uniquement à cause d'une sombre affaire de meurtre, une procédure judiciaire ayant laissé des traces dans les archives qui permettent à l'historienne A. Le Douget de défricher ce dossier⁴⁵¹. Visiblement, les Chinois de Saint-Nazaire ne sont pas très nombreux et se comptent sans doute, au grand maximum, en centaines, plus vraisemblablement en dizaines. Ils font en réalité partie d'un vaste « lot » de 10 000 hommes cédé provisoirement aux autorités américaines par la France, et retourné à Paris quelques jours seulement après la signature de l'Armistice. L'essentiel de ces travailleurs est affecté aux *Services of Supply* et nombreux sont ceux qui tiennent garnison dans un port de débarquement américain. En Basse-Loire, c'est visiblement sur les quais des bassins de Penhoët et de Saint-Nazaire mais aussi au camp de Montoir qu'ils officient, essentiellement au déchargement des vivres et du matériel en provenance des États-Unis⁴⁵².

Ces Asiatiques disent bien la complexité de la séquence 1917-1919 comme moment de rencontres entre des populations très différentes mais que la guerre réunit sur le territoire nazairien. En premier lieu, ils rappellent que la période est bien plus complexe que ne saurait le suggérer une mémoire collective uniquement centrée sur les *Doughboys*. Aux Américains, qui eux-mêmes témoignent d'origines multiples, il faut ajouter des réfugiés belges, des prisonniers allemands... et donc des Chinois. L'oubli dans lequel sont plongés ces hommes invite en second lieu à s'interroger sur la nature profonde de la relation qu'ils entretiennent avec la population nazairienne. Si la rencontre et les échanges participent d'un processus, si ce n'est de totalisation, au moins de globalisation du conflit, l'amnésie

⁴⁴⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 39 et LE VAN HO, Mireille, *Des Vietnamiens dans la Grande Guerre. 50 000 recrues dans les usines françaises*, Paris, Vendémiaire, 2014.

⁴⁴⁹ TA CHEN, A. M., *Chinese Migrations, With Special Reference to Labor Conditions*, Washington, Government Printing Office, 1923, p. 146.

⁴⁵⁰ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 857.

⁴⁵¹ LE DOUGET, Annick, « Les travailleurs chinois à Brest pendant la Première Guerre mondiale. Meurtre au *Camp Président Lincoln* de Saint-Marc », *Les Cahiers de l'Iroise*, n°225, Janvier 2017, p. 66-87. Pour le département voisin du Morbihan Guguin, Arnaud, « Les travailleurs chinois dans le Morbihan : entre acceptation et rejet (1916-1918) », in EVANNO, Yves-Marie et LAGADEC, Yann (dir.), *Les Morbihannais à l'épreuve de la Grande Guerre (1914-1920)*, Vannes, Département du Morbihan / Université Tous Âges de Vannes et sa région, 2017, p. 132, note que « les Chinois laissent la trace de leur présence quasi-exclusivement dans les archives policières et judiciaires ou alors dans la chronique des *faits divers* de la presse locale ». Pour une approche globale se rapporter à DORNEL, Laurent, « Les travailleurs chinois en France pendant la Grande Guerre », *Hommes et migrations*, n°1308, 2014, p. 174-179 et MA, Li (dir.), *Les travailleurs chinois pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS Éditions, 2012.

⁴⁵² TA CHEN, A. M., *Chinese Migrations...*, *op. cit.*, p. 142-148.

qui les entoure ne serait-elle en définitive pas la marque d'une véritable limite de ce mouvement ?

La question mérite d'autant plus d'être posée que la composition nationale du corps expéditionnaire américain est, contrairement à ce que l'on pourrait croire, loin de se limiter aux seuls États-Unis. Ce constat fait, ce sont deux types de relations transnationales qu'il nous faut analyser afin de voir en quoi elles soulignent quelques limites de ce processus de totalisation : les mariages franco-américains et la diffusion du jazz, l'idée étant au final de savoir si cette dynamique est synonyme d'américanisation.

La rencontre avec le corps expéditionnaire... et bien d'autres nationalités

Rendant compte dans les vénérables *Annales de Bretagne* de l'ouvrage qu'Y.-H. Nouailhat consacre aux Américains à Nantes et Saint-Nazaire, l'éminent J. Thobie ne manque pas de souligner combien l'arrivée des premiers contingents de *Doughboys* le 26 juin 1917 contraste grandement avec l'image que peut s'en faire la mémoire collective⁴⁵³. En effet, secret oblige, c'est en toute discrétion, sans fastueux comité d'accueil, qu'ils débarquent. Aux ordres d'une censure particulièrement pressante, « les journalistes ont préféré raconter le débarquement tel qu'il se serait produit si la population avait été avertie à temps »⁴⁵⁴. Pour autant, la dynamique de l'arrivée du corps expéditionnaire empêche de limiter l'histoire de la rencontre avec ces *Sammies* à cette seule date. Avec le 26 juin 1917 débute en effet un flux d'arrivées conduisant au débarquement dans le seul port de Saint-Nazaire de 198 000 soldats américains, flux qui ne s'interrompt qu'en novembre 1918 pour au final s'inverser à la faveur des opérations de rembarquement vers les États-Unis. Aussi l'histoire de la rencontre entre la population de la région de Saint-Nazaire et les soldats américains doit elle se comprendre sur un temps plus long.

Loin de la communion des peuples que suggère l'idée de guerre totale, l'arrivée des Américains dans l'estuaire de la Loire montre combien les relations franco-américaines peuvent être fraîches, signalant par la même occasion une limite évidente du processus de totalisation à l'œuvre au cours de la Première Guerre mondiale. On sait le manque de liesse qui entoure l'arrivée des premiers contingents le 26 juin 1917 et il n'est sans doute pas utile de revenir sur cette question. Ajoutons toutefois, dans un souhait d'équité, que cette arrivée est aussi discrète que ne l'est le départ, les consignes de sécurité s'appliquant des deux côtés de l'océan Atlantique. Ainsi, il ne faut pas s'imaginer que les troupes de la 1^{re} DIUS qui embarquent à la mi-juin 1917 pour la France soient entourées de la véritable liesse populaire des grandes parades qui sont organisées ultérieurement, notamment au cours du premier semestre 1918⁴⁵⁵. À la tête d'un bataillon du 5th *Marine*, le lieutenant-colonel Frederic May Wise embarque le 14 juin 1917 à bord du *SS Henderson*, pour arriver à Saint-Nazaire 13 jours plus tard. Dans ses mémoires il note à propos de son départ newyorkais:

⁴⁵³ THOBIE, Jacques, « Compte-rendu », *Les Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, 1982, Volume 89, n°3, p. 409.

⁴⁵⁴ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 30.

⁴⁵⁵ CABANES, Bruno, *Les Américains dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 19 et suivantes.

« Il n'y avait pas de cérémonie d'adieux. Pas de fanfare en train de jouer. Pas de rues pavoisées. Personne ne savait qu'on partait »⁴⁵⁶.

Un an plus tard, en Bretagne, la fusion des peuples n'est toujours pas à l'œuvre même si, par ailleurs, le contexte n'est absolument plus le même. Les mémoires que publie immédiatement après le conflit le lieutenant-colonel d'infanterie Ashby Williams en sont un parfait exemple. Parti de Norfolk, en Virginie, le 18 mai 1918, il arrive à Saint-Nazaire 13 jours plus tard. Sa première impression est d'abord celle d'une chaleur bien venue, après plusieurs jours de la fraîcheur si caractéristique de la haute mer. Puis vient le moment où il réalise combien il est loin de chez lui et de sa famille, sentiment qui n'est pas atténué par l'accueil qui lui est prodigué, à lui et ses hommes :

« Nous débarquons rapidement et marchions à travers la ville jusque vers un camp de repos [le camp n°1 du Bois Guimard, NDR] distant de 3 miles environ. Alors que nous passions dans les rues, personne ne semblait faire attention à nous, même les femmes ne semblaient être aucunement curieuses à notre endroit. C'était sans doute là une petite déception pour un bon nombre d'Américains qui pensaient que toute la France nous acclamerait. J'ai remarqué que toutes les femmes étaient de noir vêtues, et j'ai alors eu l'impression que la France était un pays faisant le deuil de ses morts »⁴⁵⁷.

Onze mois après l'arrivée des premiers contingents américains à Saint-Nazaire, voir des Américains débarquer ne relève plus pour la population du débarquement miraculeux mais bien d'un quotidien. Autrement dit, l'attrait de la première fois, de la rencontre initiale a disparu. Cela est d'autant plus vrai que lorsque cet officier arrive, le contexte est particulièrement grave. Les Allemands viennent tout juste d'effectuer une nouvelle percée sur le Chemin des Dames et retrouvent, comme à l'été 1914, la guerre de mouvement. Preuve de l'anxiété extrême du moment, sans même compter le poids du deuil bien souligné par Ashby Williams, la *une* de *L'Ouest-Éclair* se pare d'un bien inquiétant titre : « Un ordre du jour serait lancé aux troupes. Est-ce la bataille générale ? »⁴⁵⁸. En d'autres termes, au printemps 1918, le charme de la France ne va pas nécessairement de soi pour les *Doughboys* débarquant à Saint-Nazaire. Originaire de Louisiane et incorporé dans le train, Théo Lewis le confesse d'ailleurs bien volontiers dans une lettre adressée le 10 juin 1918 à ses parents, quelques jours seulement après avoir posé le pied sur le port ligérien : « Je ne sais pas encore si j'aime la France parce que nous n'avons pour l'heure rien eu le temps de visiter »⁴⁵⁹.

Certains contingents d'Américains qui arrivent à Savenay pour servir à l'hôpital n°8 installé par le corps expéditionnaire sont accueillis à la gare par les enfants des écoles,

⁴⁵⁶ WISE, Frederic May (as told by to FROST, Meigs O.), *À Marine Tells it to You*, New York, J. H. Sears & Co, 1929, p. 160.

⁴⁵⁷ WILLIAMS, Lieut.-col. Inf. US Army Ashby, *Experiences of the Great War. Artois. Saint-Mihiel. Meuse-Argonne*, Roanoke, Virginia, Press of The Stone Printing and Manufacturing Co., 1919, p. 12.

⁴⁵⁸ *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5790, 1^{er} juin 1918.

⁴⁵⁹ « Another Opelousean Tells of France », *The St. Landry Clarion*, Vol. XXVIII, n°43, July 6, 1918, p. 4.

délicate mise en scène opérée sous la direction de l'instituteur ⁴⁶⁰. Ici, la rencontre est non seulement artificiellement provoquée mais construite, ce qui est bien entendu de nature à souligner combien l'arrivée est loin de la liesse que la mémoire collective véhicule trop souvent et constitue, au contraire, la plupart du temps une limite évidente du processus de totalisation à l'œuvre au cours de la période 1917-1919. À dire vrai, la situation est telle qu'il y a tout lieu de se demander si, plus que d'un véritable contact franco-américain, il ne s'agit pas plutôt ici de simples juxtapositions d'individus dans un cadre préfabriqué.

De véritables rencontres, plus spontanées et par conséquent authentiques, ont néanmoins lieu. Toujours à Savenay, l'hôpital américain est dans les premiers temps au service... de la population locale. Ce n'est en effet qu'à partir de l'été 1918 que les unités combattantes du corps expéditionnaire sont engagées sur le front et que, par conséquent, les blessés arrivent en masse. Des services de consultation sont donc organisés pour les locaux : soins médicaux et chirurgicaux le matin, dentaires l'après-midi. Certains médecins américains assurent même des visites, ce qui n'est pas sans laisser de vives traces dans la mémoire des Savenaisiens. Un enfant est par exemple opéré d'un flegmon à la cuisse par un certain « docteur Palmer »... sur la table de la cuisine de la maison de ses parents ! Début mai 1918, la Croix rouge américaine crée même à Savenay un hôpital spécialement dévolu aux soins des civils. Les soins sont gratuits et l'on s'y presse de tout le canton ⁴⁶¹.

Pourtant, l'enthousiasme n'est pas unanime et côtoie bien souvent l'incompréhension et parfois même le ressentiment. Parti de New York le 23 septembre 1917 à bord de l'*USS Henderson*, le soldat de 2^e classe Martin G. Gulberg débarque à Saint-Nazaire et est rapidement mis au parfum par des *Marines* arrivés en Basse-Loire avec les premiers contingents américains :

« Quelques compagnons d'armes ayant débarqué en juin 1917 sont arrivés sur les quais et ont commencé à se plaindre. Ils nous ont dit quel enfer la France était et qu'en un mois on en aurait plein le dos ».

Ce témoignage est d'autant plus intéressant que si Martin G. Gulberg confesse ne pas y prêter une grande attention, c'est qu'alors tout lui semble plus agréable que le mal de mer et la rude traversée qu'il vient d'effectuer ⁴⁶². On mesure donc combien le premier contact entre Américains et Français peut, contrairement à ce que suggère une mémoire collective teintée de romantisme transatlantique, être rude. Bien entendu, il ne s'agit pas pour nous de postuler que, dès les premières semaines de cohabitation, les relations franco-américaines se passent mal. Certains individus sont, on l'a vu précédemment, plus ouverts que d'autres à la francophilie. Mais il nous importe de nuancer l'unanimité angélique d'une découverte mutuelle entre deux peuples à l'occasion de la Grande Guerre. L'exemple de Saint-Nazaire montre en effet que s'il y eut effectivement rencontre, les relations furent complexes, tissant un camaïeu de sentiments allant de la sincère et vé-

⁴⁶⁰ HUSSENOT-PLAISANCE, Camille, *1917-1919. Savenay vingt-quatre mois au rythme américain*, Mairie de Savenay, 1988, p. 32.

⁴⁶¹ *Ibid.*, p. 59-60.

⁴⁶² Cité in GUTIÉRREZ, Edward A., *Doughboys on the Great War: how Americans Soldiers viewed their Military Service*, Lawrence, University Press of Kansas, 2014, p. 81.

ritable amitié, sans même parler d'amour, à l'animosité, au ressentiment, voire même à l'amertume. Reporter du *New York Times* passé au *Stars and Stripes*, le journal du corps expéditionnaire, à la faveur du conflit, Alexander Woollcott le dit sans prendre de pincettes : « Je n'aurai connu que Saint-Nazaire et pas Soissons, moi aussi j'aurai maudit ces *satanées grenouilles* », une assertion qui en dit long sur les rapports entre Français et Américains en Basse-Loire ⁴⁶³.

Ces rancœurs se développent d'autant plus rapidement qu'elles prospèrent sur une base d'incompréhensions culturelles qu'il ne faut pas mésestimer. Nombreux sont ainsi les *Doughboys* à souligner combien Saint-Nazaire est à leurs yeux une ville sale. Le mémorial national de la Grande Guerre de Kansas City, dans le Missouri, conserve ainsi un poème écrit par un Américain anonyme qui dit bien ce regard hygiénique sur le port ligérien : « Imagine juste des gens en train de pisser, de pisser, de pisser partout / et tu auras une parfaite image de ce qu'est la ville de Saint-Nazaire » ⁴⁶⁴.

La question de la rencontre entre les Américains et la population civile nazairienne est d'autant plus complexe que le corps expéditionnaire, loin d'être homogène culturellement, participe d'un vaste croisement des langues et des couleurs. Les *Doughboys* ne maîtrisent en effet pas tous l'anglais et sont à l'image de la mosaïque, du grand *salad bowl* auquel est parfois comparé ce pays. Beaucoup sont des immigrants de plus ou moins fraîche date à encore cultiver des liens avec leur petite, et parfois germanophone, patrie d'origine. C'est ainsi par exemple que nombre de Tchèques, Slovaques et Polonais émigrés aux États-Unis affirment le désir de servir non au sein du corps expéditionnaire levé par Washington mais sous leurs propres bannières nationales, comme une préfiguration de la décomposition des Empires engendrée par le traité de Versailles. Comme le rappelle l'historienne américaine N. Ford, le rapport au patriotisme est complexe et les solidarités oscillent entre pays d'origine et d'accueil ⁴⁶⁵. Tous les immigrants ne sont donc pas comme Vernon Kniptash, volontaire engagé en avril 1917 qui témoigne d'un rapport très distancié avec l'Allemagne qu'ont quittée ses aïeux. Certes, dessinateur dans un cabinet d'architectes, il dispose assurément du capital culturel qui lui permet de faire la part des choses entre une solidarité bien compréhensible envers sa généalogie personnelle et les enjeux propres au conflit dans lequel il s'apprête à prendre part. Pour autant, il n'en demeure pas moins que son jugement sur l'Allemagne interpelle, puisqu'il présente ce pays comme dangereux, militariste et sous l'emprise d'un Kaiser qu'il voit comme un dictateur. Certes, il faut sans doute voir dans ce jugement le résultat d'une certaine gratitude envers la bannière étoilée et ce pays d'accueil. On peut de même sans doute supposer une volonté de s'extraire de la logique d'assignation découlant de ses origines, Vernon Kniptash considérant par ailleurs qu'il est du devoir de tout Américain de devancer la conscription et de s'engager volontairement ⁴⁶⁶. Composites, les États-Unis le sont donc assurément, ainsi que leurs troupes. On estime d'ailleurs que l'armée américaine de 1917 réunit des hommes parlant

⁴⁶³ WOOLLCOTT, Alexander, « Them Damned Frogs », *The North American Review*, vol. 210, 1920, p. 494.

⁴⁶⁴ The National WWI Museum and Memorial : 2003.90.31.

⁴⁶⁵ FORD, Nancy, *Americans All! Foreign-born Soldiers in World War I*, College Station, Texas A&M University Press, 2001, p. 35 et 44 notamment.

⁴⁶⁶ KNIPTASH, Vernon E. (edited by Geelhoed, Bruce E.), *On the Western Front... op. cit.*, p. 20-21.

46 langues différentes, donnée qui, comme le remarque justement l'historien B. Cabanes, est aussi « un véritable obstacle à l'instruction militaire »⁴⁶⁷.



Illustration 10 : L'entrée du camp n°5, dévolu aux prisonniers de guerre allemands, le 5 juin 1919. National Archives at College Park, MD : 111-SC-157994

Cette internationalisation s'incarne dans la toponymie nazairienne du temps de guerre, ce qui est loin d'être neutre. On sait en effet combien la question des prisonniers de guerre participe du processus de totalisation du conflit en ce qu'elle est à la fois un phénomène de masse, concernant un soldat mobilisé sur 7, et une réalité très visible, notamment par l'intermédiaire des médias de l'époque (journaux et cinéma, essentiellement)⁴⁶⁸. Symptomatique de cette réalité est à cet égard la photographie prise par un opérateur du *Signal Corps* montrant, à Saint-Nazaire, l'entrée du camp n°5 dévolu aux prisonniers de guerre allemands sous contrôle américain réunis au sein de la compagnie de travail n°29⁴⁶⁹. Classique, la composition doit s'entendre dans le cadre du savant système de communication entourant ces détenus, chaque belligérant entendant montrer qu'il traite convenablement ses captifs pour mieux dénoncer les mauvaises pratiques ennemies. Malgré les barbelés

⁴⁶⁷ FORD, Nancy, *Americans All!...*, *op. cit.* et CABANES, Bruno, *Les Américains dans la Grande Guerre*, *op. cit.*, p. 10.

⁴⁶⁸ THÉOFILAKIS, Fabien, « De l'écriture en captivité à l'écriture captive : quand les prisonniers trompent l'encre », in HENWOOD, Philippe et RENÉ-BAZIN, Paule (dir.), *Écrire en guerre, 1914-1918. Des archives privées aux usages publics*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, p. 57-59.

⁴⁶⁹ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 857.

et les deux sentinelles entourant la porte d'entrée, surmontée d'un écriteau sur lequel apparaissent des motifs floraux, l'image dévoile des baraquements immaculés, laissant deviner des allées rectilignes et une place d'appel parfaitement propre, le tout soulignant à l'évidence les bonnes conditions de détention de ces prisonniers. Mais un détail frappe l'œil de l'observateur attentif : les petits écriteaux qui nomment les travées de ce camp allemand. Au premier plan, on peut notamment déceler l'inscription *Unter den Linden*, appellation qui du point de vue de cette onymie de la captivité n'est pas neutre. En effet, symboliquement, ce ne sont plus seulement quelques hommes qui sont détenus mais bien la célèbre avenue sous les tilleuls qui traverse Berlin, comme si au final l'Allemagne toute entière était détenue dans ce camp n°5 nazairien. Au final, l'individualité des prisonniers s'efface non seulement au profit de la représentation d'une armée ennemie⁴⁷⁰ mais de tout un pays honni et combattu jusqu'aux dernières forces, l'Allemagne.

À l'inverse, rappelons que le camp n°4, dévolu aux dockers afro-américains du corps expéditionnaire est lui surnommé *Lusitania*, ce qui là encore participe d'un évident processus symbolique de totalisation. Les hommes s'effacent derrière la tâche qui est la leur, à savoir assurer le triomphe de la « civilisation » et du « droit » face à la barbarie allemande symbolisée par le torpillage de ce paquebot de la Cunard. Ici, cette mise en retrait est d'autant plus aisée que la négritude interdit *a priori* les honneurs du champ de bataille, la gloire militaire étant, ségrégation oblige, réservée aux combattants blancs. Et l'on observera le paradoxe de cette géographie nazairienne de guerre qui révèle l'ordre social, et en l'occurrence racial, masquant de fait une limite du processus de totalisation. En effet, la perspective de victoire sur l'Allemagne ne prime pas tout et manifestement pas la ségrégation qui résiste à cet impératif. Or, situé avenue de Lesseps, le camp *Lusitania* est « à l'ouest de la ville », hors les murs serait-on tenté de dire⁴⁷¹. Autrement dit, ces manutentionnaires sont cantonnés en dehors de la cité, ce qui du point de vue symbolique n'est pas anodin et renvoie très exactement à leur situation militaire⁴⁷².

Le sergent Alvin C. York, l'un des soldats américains les plus décorés pendant la Grande Guerre, dit bien l'hétérogénéité du corps expéditionnaire levé par Washington :

« La 82^e division était connue comme étant celle de tous les Américains. On portait l'insigne AA sur notre épaule. Nous étions composés de gars provenant de tous les états de l'Union. Il y avait des montagnards, pas énormément mais quelques-uns. Il y avait des Juifs de l'East Side à New York, des Anglais et des Irlandais venus de Nouvelle Angleterre, des Grecs et des Italiens des grandes villes de la côte Est, des Polonais et des Slaves provenant des grandes mines de charbon de Pennsylvanie, des fermiers du Middle West, des éleveurs de l'Oklahoma et du Texas, et certains étaient

⁴⁷⁰ THÉOPHILAKIS, Fabien, « De l'écriture en captivité à l'écriture captive... », *op. cit.*, p. 58.

⁴⁷¹ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 R 16, Mémento sur les travaux américains entrepris en Loire-Inférieure, 18 septembre 1918.

⁴⁷² Précisons que Saint-Nazaire ne constitue de ce point de vue nullement un cas particulier comme le rappelle DORNEL, Laurent, *La Grande Guerre et les migrations : les travailleurs étrangers, coloniaux et chinois en France. Enjeux d'une recherche en cours*, 2013. En ligne. [<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00850981>]. Et « Les travailleurs chinois vus par l'administration militaire française (1914-1918) : assignation, identification et représentations », in MA, Li (dir.), *Les travailleurs chinois pendant la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*, p. 265-284.

même Allemands. Un cinquième de nos gars étaient nés à l'étranger et plusieurs centaines n'étaient même pas citoyens américains. Un nombre important d'entre eux ne comprenait même pas l'Anglais. Et un tas ne pouvait même pas lire ou écrire leur nom ou même signer »⁴⁷³.



Illustration 11 : Opération de déchargement sur le port de Saint-Nazaire, le 31 mai 1918. National Archives at College Park, MD : 111-SC-162264

Dans ces conditions, il n'est pas étonnant de voir se constituer dans les rangs des sections réservées aux non anglophones et, de manière plus générale, des camps d'instruction où sont dispensés, en plus des savoirs proprement militaires, des cours de langues et d'histoire américaine⁴⁷⁴. Mais, si le témoignage du sergent York est si précieux c'est aussi parce qu'il rappelle qu'à l'hétérogénéité géographique, nationale et linguistique du corps expéditionnaire américain répond une mosaïque de conditions juridiques et sociales différentes. Les Afro-Américains l'illustrent parfaitement.

⁴⁷³ YORK, Alvin C. (edited by SKEYHILL, Thomas), *His own Life Story and War Diary*, Garden City, NY, Doubleday, Doran and Company, 1930, p. 180.

⁴⁷⁴ GUTIÉRREZ, Edward A., *Doughboys on the Great War...*, *op. cit.*, p. 49.

La question raciale, dans un pays encore régi par les lois *Jim Crow* instaurant une sévère ségrégation, constitue en effet un frein important pour ce corps expéditionnaire américain dont le but final est, rappelons-le, d'envoyer le plus d'hommes possibles en première ligne pour combattre les Allemands. Il y a donc là une limite évidente au processus de totalisation, si ce n'est même un mouvement inverse. Le port de Saint-Nazaire en témoigne d'ailleurs. Une photo prise le 31 mai 1918 par un opérateur du *Signal Corps* sur le quai du Commerce semble en effet symboliser à elle seule cette armée à deux vitesses. Ce que ce cliché figure est *a priori* anodin : une opération de déchargement de caisses contenant les éléments d'une automobile *Ford*. Pourtant, en observant la scène plus attentivement, on remarque que la manœuvre se fait à l'aide d'une grue et de dockers noirs, le tout sous la garde d'une sentinelle armée blanche⁴⁷⁵. L'extension de la conscription aux Afro-Américains suscite en effet de très vives oppositions dans le sud du pays, certains craignant le pire si des armes sont confiées à d'anciens esclaves. Il est vrai que les plaies de la guerre de Sécession sont encore vives et, d'ailleurs, l'une des premières mesures prises à la suite de l'entrée en guerre des États-Unis est le changement de numérotation des unités : certains régiments d'une même division ont en effet pu être adversaires lors de la guerre civile, passif qui on s'en doute n'est pas le plus simple à dépasser pour que s'instaure un solide esprit de corps⁴⁷⁶. Saint-Nazaire reflète donc, pour partie au moins, la ségrégation à l'œuvre au sein de la société américaine. Sur les 100 000 Afro-Américains du corps expéditionnaire envoyés en France, seuls 20 000 sont incorporés dans des unités combattantes – uniquement au sein des 92^e et 93^e divisions – les autres étant affectés au *Service of Supply*, à l'arrière⁴⁷⁷. Il est difficile d'évaluer le nombre de ces *Stevedores* et l'estimation la plus haute, 8 000 casernés au sein du camp *Lusitania* en avril 1919, nous est fournie par la légende d'une photographie prise par un opérateur du *Signal Corps*⁴⁷⁸. Ajoutons du reste qu'on ignore tout d'eux, aucune étude n'ayant été pour l'heure menée à leur propos. Tout juste pouvons-nous soutenir, grâce à quelques bribes d'archives récoltées çà et là, que leurs conditions de travail sont extrêmement pénibles. Sous-officier dans une compagnie de manutentionnaires affectés au port de Saint-Nazaire, Ely Green implore en septembre 1918 ses supérieurs pour qu'ils fournissent à ses hommes des vêtements de pluie et des gants. Travaillant dehors quel que soit le temps, les *stevedores* doivent à mains nues décharger de la viande congelée ou des barres d'aciers. S'ils tentent, tant bien que mal, de se protéger les mains avec des chaussettes, les blessures sont fréquentes⁴⁷⁹. En tout état de cause, et ce de l'aveu même de Louis Brichaux, ces hommes constituent un sujet sensible. Sollicité par l'intellectuel afro-américain W.E.B. Du Bois qui cherche à disposer de « renseignements sur leur conduite », le maire de Saint-Nazaire

⁴⁷⁵ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 947.

⁴⁷⁶ FRAZER, Nimrod T., *Les Boys d'Alabama : la Rainbow division et la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS éditions, 2016, p. 67-68.

⁴⁷⁷ DOIZELET, Benjamin, « L'intégration des soldats noirs américains de la 93^e division d'infanterie dans l'armée française en 1918 », *Revue historique des armées*, n°265, 2011, p. 3-13.

⁴⁷⁸ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 1661. On retrouve également le chiffre dans la légende de NUM 1663.

⁴⁷⁹ MJAGKIJ, Nina, *Loyalty in Time of Trial. The African American Experience During World War I*, Plymouth, Rowman & Littlefield, 2011, p. 100.

esquive et « regrette de ne pouvoir [...] donner des indications, la question étant trop délicate »⁴⁸⁰.

Pour autant, de la même manière que les nations canadiennes, australiennes et néo-zélandaises se révèlent à elles-mêmes pendant la Grande Guerre, les États-Unis consolident entre 1917 et 1919 leur sentiment national, il est vrai malmené par la guerre de Sécession et ses séquelles. Les Afro-Américains en témoignent d'ailleurs également puisque certains, à la suite de W.E.B. Du Bois d'ailleurs, envisagent leur expérience de guerre comme une opportunité de démontrer leur appartenance à la communauté nationale et leur fidélité à l'*Oncle Sam*⁴⁸¹. Démarche bien naïve que celle-ci puisqu'il faut attendre les années 1960 pour que triomphe enfin le mouvement des droits civiques mais qui n'est néanmoins nullement unique : on sait en effet que nombreux sont les Juifs d'Algérie à envisager la mobilisation comme une opportunité de témoigner de leur patriotisme, pour que cessent les attaques antisémites à leur endroit⁴⁸².

Mariages et adoptions

Cette hétérogénéité du corps expéditionnaire ne paraît néanmoins pas toujours constituer un frein aux rencontres avec les populations civiles de l'estuaire de la Loire, interactions qui de prime abord peuvent paraître relever d'une logique de totalisation du conflit mais, en définitive, en souligne les limites. Il en est ainsi par exemple de l'adoption de 1 260 enfants français par des Américains⁴⁸³. Précisons en préambule que ce terme est largement excessif puisque la démarche dont il s'agit ici s'apparente à ce que l'on appellerait aujourd'hui un parrainage. Comme le rappelle à juste titre B. Nau à propos de Nantes, il n'a jamais été question que ces enfants partent aux États-Unis⁴⁸⁴. D'ailleurs, ils peuvent être « adoptés » tant par des personnes privées... que par des régiments du corps expéditionnaire américain. La petite Augustine Legros de Trignac devient ainsi la protégée du *105th Ammunition Train*⁴⁸⁵. À Saint-Nazaire, le petit Jean Payen passe sous la protection des forestiers du *10th Engineers*⁴⁸⁶. Les unités basées dans la région de Saint-Nazaire ne sont pas en reste et Pierre Genty, un enfant résidant en Seine-et-Oise, est adopté par un groupe d'officiers d'intendance du dépôt de Montoir⁴⁸⁷. Un autre prend en charge le jeune Marceau Delozanne, demeurant à Saint-Romans-le-Preux, dans l'Yonne⁴⁸⁸. Le lyonnais Étienne Lateltin est lui parrainé par la compagnie B du 308^e ba-

⁴⁸⁰ University of Massachussets, Amherst Libraries Special Collections and University Archives : Lettre de Louis Brichaux à W.E.B. Dubois, 2 mars 1919, mums312-b015-i154.

⁴⁸¹ CABANES, Bruno, *Les Américains dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 49-50.

⁴⁸² LE FOLL-LUCIANI, Pierre-Jean, « Une guerre *assimilatrice* ? Stratégies discursives et reconstructions identitaires chez les juifs d'Algérie durant la Première Guerre mondiale », in GREGORI, Sylvain et PELLEGRINETTI, Jean-Paul (dir.), *Minorités, identités régionales et nationalités en guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017, p. 151-168.

⁴⁸³ PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, op. cit., p. 193.

⁴⁸⁴ NAU, Brieuc, *La présence américaine à Nantes pendant la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 121.

⁴⁸⁵ Library of Congress : LC-A6199-9251 [P&P].

⁴⁸⁶ Library of Congress : LC-A6199-8748 [P&P].

⁴⁸⁷ Library of Congress : LC-A6151-A103 [P&P].

⁴⁸⁸ Library of Congress : LC-A6135-9898 [P&P].

taillon de travail, également aussi affectée au camp de Montoir ⁴⁸⁹. Tous ces protecteurs pouvoient financièrement aux besoins de ces enfants et, à en croire *The Fatherless Children of France*, 10¢ permettent de venir en aide à un enfant pour une journée, 3\$ pour un mois, 36,50\$ pendant un an et 73\$ pendant deux ans ⁴⁹⁰.

La portée symbolique de ce régime d'adoption, dont les modalités ne sont d'ailleurs pas sans faire penser aux pupilles de la Nation, instaurées en France en 1917 ⁴⁹¹, est bien entendu évidente. En témoigne par exemple le timbre édité à l'automne 1918 par l'*American Defense Society* au bénéfice de *The Fatherless Children of France*. Œuvre de l'artiste newyorkais Edwin Howland Blashfield, il figure, dans une composition vaguement antiquisante, deux allégories de la France et des États-Unis représentées devant l'épave du *Lusitania* en train de sombrer, le tout rehaussé de l'impératif catégorique : « N'oubliez pas. N'utilisez rien qui soit allemand » ⁴⁹².

Cette campagne d'adoption d'orphelins français est donc au cœur du processus de totalisation du conflit en ce qu'elle entend mobiliser, en plus des Américains que l'entrée en guerre des États-Unis puis l'instauration de la conscription jettent sous l'uniforme, la société civile. Aussi, de nombreux appels sont-ils lancés dans tout le pays ⁴⁹³. Partout on sollicite les bonnes volontés et, à New York, où se trouve le siège de *The Fatherless Children of France*, on s'appuie tout autant sur la communauté française de cette ville que sur les milieux culturels et intellectuels francophiles, ce d'ailleurs bien avant le 6 avril 1917 ⁴⁹⁴. En France, cette œuvre philanthropique est également abondamment relayée par la presse et les pouvoirs publics. Elle dispose d'ailleurs de bureaux au sein du Ministère de l'Instruction publique, rue de Grenelle ⁴⁹⁵. À Paris, une fraternité franco-américaine est instaurée, « association créée pour représenter en France *The Fatherless Children of France* » ⁴⁹⁶. Il est vrai que la portée politique de cette œuvre est essentielle. L'association n'hésite ainsi pas à affirmer que « la Liberté ne peut survivre sans la France » et que cette dernière « ne peut survivre sans ses enfants » ⁴⁹⁷. D'ailleurs, les diplômes remis aux

⁴⁸⁹ Library of Congress : LC-A6151-A406 [P&P].

⁴⁹⁰ *Carson City Daily Appeal*, Vol. XV, n°175, August 1, 1918, p. 2.

⁴⁹¹ *Office national des pupilles de la Nation, bulletin n°12, Recueil des textes*, Paris, Ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, 1923.

⁴⁹² « American Defense Society Stamp », *The North Platte Semi-Weekly Tribune*, 34th year, n°82, Octobre 25, 1918, p. 2.

⁴⁹³ Pour ne citer que quelques exemples : « The Fatherless Children of France », *The Pacific Rural Press*, Vol. XCVI, 48th year, n°5, August 3, 1918, p. 166 ; « Adopting Tots Whose Fathers Died in France », *Daily Ardmoreite*, Vol. 25, n°316, August 18, 1918, p. 12 ; « The Fatherless Children of France », *The Ward County Independent*, Vol. 17, n°36, December 19, 1918, p. 7 ; « Ask Help in Caring For French Orphans », *The Evening Missourian*, 11th year, n°111, January 10, 1919, p. 4.

⁴⁹⁴ WILSON, Ross J., *New York and the First World War. Shaping an American City*, New York, Routledge, 2016, p. 96.

⁴⁹⁵ GUIRAUD, Jean, « La Fraternité franco-américaine », *La Croix*, 39^e année, n°10 720, 15 février 1918, p. 1.

⁴⁹⁶ Préfecture de la Seine, *Recueil des actes administratifs de l'année 1918*, n°3, mars 1918, p. 176.

⁴⁹⁷ « Liberty cannot survive unless France survives. France cannot survive unless her children survive ». *The Fatherless of France, Inc.*, American Headquarters, New York, sans date, p. 2.

adoptants rappellent bien que les pères de ces bambins sont morts « pour notre liberté commune »⁴⁹⁸. Les enfants deviennent dès lors un enjeu de la guerre, preuve que nulle strate des sociétés belligérantes n'est désormais épargnée par le conflit⁴⁹⁹.

Pourtant, la dynamique à l'œuvre reste limitée. Les chiffres, d'abord, plaident par eux-mêmes. Sans nier l'élan de générosité qu'illustre une telle opération, ils rappellent néanmoins le caractère éminemment marginal de cette opération qui ne concerne, pour tout l'hexagone, qu'un gros millier d'enfants, soit un effectif assez négligeable, surtout lorsqu'il est rapporté au nombre total des morts pour la France. Pour mémoire, ce ne sont pas moins de 1 280 poilus de Saint-Nazaire qui perdent la vie pendant la Grande Guerre⁵⁰⁰. Et les mots ne doivent pas tromper puisque plus qu'une adoption pleine et entière, c'est plutôt d'un parrainage qu'il s'agit ici, ce qui là encore constitue une évidente limite au processus de totalisation du conflit.

Bien étudiée par Y.-H. Nouailhat, la question des mariages franco-américains mérite néanmoins d'être réexaminée à la lumière des progrès récents de l'historiographie. Certes, en ce début de XX^e siècle, le terme « Américain » renvoie à une réalité géographique plus restreinte qu'auparavant pour finalement ne décrire que les seuls États-Uniens⁵⁰¹. Mais, on l'a dit, les travaux de l'historienne N. Ford rappellent combien le corps expéditionnaire levé par Washington est culturellement et nationalement composite puisqu'on y parle 46 langues différentes⁵⁰², dimension qui vient singulièrement complexifier ces questions matrimoniales. En d'autres termes, plus que de mariages franco-américains, ce sont avant tout des unions célébrées avec des *Doughboys* dont il s'agit ici, expression qui peut s'incarner en des réalités culturelles et linguistiques très diverses. Présent à Saint-Nazaire en août 1917, le journaliste Edmond Lainé affirme avoir « rencontré un Gautier et un Lalande » parmi les membres du corps expéditionnaire. Et de préciser que « celui-ci parle son français sans accent ; celui-là traîne ses mots, en émaillant son discours d'amusants *savez-vous ?* »⁵⁰³. Or certains avis de mariages publiés par *L'Ouest-Éclair* attirent l'attention tant les noms de ces Américains renvoient finalement à des origines à la fois plus lointaines et plus immédiates, nuançant ainsi considérablement la portée de ces unions transnationales. Tel est par exemple le cas de Marie-Anne Merriennet qui épouse

⁴⁹⁸ La mention complète figurant sur ces diplômes est « This is to certify that [...] has been placed on our Honor Roll for its 'adoption' of one French Orphan of the War, whose father has died in the cause of our commons Liberty ». University of Southern Mississippi, Digital collections : mus_dg0933_0008.

⁴⁹⁹ Sur cette question se reporter notamment à PIGNOT, Manon, *Allons enfants de la Patrie. Génération Grande Guerre*, Paris, Seuil, 2012.

⁵⁰⁰ Sur ce point et en attendant que s'achève le programme d'indexation collaborative « 1 jour 1 poilu » initié par Jean-Michel Gilot sur la base *Mémoire des hommes*, se reporter aux recherches de Marc Barbieri disponibles en ligne sur le site www.lesoldatsdeloireinferieure.hautefort.com.

⁵⁰¹ GUYVARCH, Didier, « Américains », in AMOUROUX, Dominique, CROIX, Alain, GUIDET, Thierry et GUYVARCH, Didier (dir.), *Dictionnaire de Nantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 21.

⁵⁰² FORD, Nancy, *Americans All! ...*, op. cit.

⁵⁰³ LAINÉ, Edmond, « Les Américains chez eux en France », *Le Gaulois*, 52^e année, 3^e série, n°14658, 2 septembre 1917, p. 2.

un mécanicien de Saint-Louis dénommé Joseph Navin ⁵⁰⁴. L'avis publié le 1^{er} décembre 1917 par *Le Phare de la Loire* invite pour sa part à user d'autres outils d'analyse. La cérémonie, célébrée par le maire Louis Brichaux, concerne en effet le mariage du consul des États-Unis avec la fille d'un « transitaire » et les témoins disent bien combien cette union est en définitive scellée au sein d'un pan de société déjà très transnational : deux vice-consuls pour l'époux, un courtier maritime et un négociant pour sa femme ⁵⁰⁵. Peut-on vraiment ici parler d'un mariage de guerre ?

Ces unions ne passent pas inaperçues outre-Atlantique et la presse y voit un beau symbole de la solide amitié liant Paris à Washington. D'ailleurs, le corps expéditionnaire semble tout mettre en œuvre pour que les épouses des *Doughboys* partent aux États-Unis dans les meilleures conditions. C'est ainsi que 81 d'entre elles sont prises en charge à partir de mai 1919 par le YWCA, l'équivalent féminin du YMCA, dans une *hostess house* de Saint-Nazaire. Là, elles sont soumises pendant une dizaine de jours à un emploi du temps draconien – sans doute moins du fait de la rigueur militaire que des convenances socio-culturelles – alliant cours d'anglais, de couture et occupations diverses avec leur mari ⁵⁰⁶. Les journaux américains se passionnent pour ces *French brides* mais leur regard n'est pour autant pas sans révéler certains biais. Ainsi, l'édition du 23 juillet 1919 du *Barre Daily Times*, un journal publié dans le Vermont, sur la côte Est, souligne combien la traversée vers les États-Unis est pour ces jeunes mariées un grand voyage puisque, à en croire ce journal, la plupart de ces femmes ne se sont auparavant jamais éloignées de plus de 25 kilomètres de leur domicile ⁵⁰⁷. La condescendance est ici clairement perceptible.

Un article publié à la fin de l'année 1919 dans *The Arizona Republican* donne quelques éléments statistiques qui, à gros traits, permettent de dresser un portrait-robot de ces épouses de *Doughboys*. Or ces données tendent à nuancer l'idée d'une circulation culturelle transnationale par les liens sacrés du mariage. Ces femmes sont en effet majoritairement jeunes, c'est-à-dire âgées de 20 à 25 ans. Dans un cas sur deux environ, elles déclarent exercer une activité professionnelle. Détail intéressant, le journal américain rapporte que si 960 de ces épouses parlent bien anglais et 453 parviennent à se débrouiller, 893 d'entre elles ne maîtrisent aucunement cette langue. Plus intéressant encore, les 2 289 épouses qui transitent par ces camps de jeunes-mariés – de telles installations sont répertoriées à Saint-Nazaire mais aussi à Brest et Bordeaux – ne sont pas toutes, loin s'en faut, françaises. Au total, si ces dernières sont les plus nombreuses, 21 nationalités sont recensées dont des Belges, des Italiennes, des Russes, trois Espagnoles, une Arménienne, une Hollandaise ainsi que trois Allemandes et cinq femmes relevant d'une identité d'entre-deux puisque répertoriées comme étant originaires d'Alsace-Lorraine. Nombreuses sont de surcroît les anglo-saxonnes puisque l'*Arizona Republican* fait état de 420 Anglaises,

⁵⁰⁴ « Publications de mariages », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 20^e année, n°7234, 26 mai 1919, p. 4.

⁵⁰⁵ « Un mariage », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°32026, 1^{er} décembre 1917, p. 3.

⁵⁰⁶ Ce sont probablement ces activités qui sont photographiées par les opérateurs du Signal Corps dans NUM 939, 940 et 941. Ces clichés sont datés du 24 mai 1919, soit quelques jours seulement après l'ouverture de cette structure.

⁵⁰⁷ « Doughboys' Brides Given Much Care », *The Barre Daily Times*, Vol. XXIII, n°109, p. 2.

47 Irlandaises et 46 Écossaises⁵⁰⁸. Ajoutons d'ailleurs que les logiques d'assignation associées à la nationalité allemande, sans même évoquer le cas de l'Irlande compliqué par la sanglante Pâques 1916, paraissent contrecarrer la logique de totalisation du conflit. Manifestement, en certaines circonstances, les raisons du cœur sont plus fortes que celles véhiculées par la culture de guerre.

Pour autant, malgré le beau symbole qu'elles représentent, il n'en demeure pas moins que ces unions transatlantiques demeurent rares : 318 mariages franco-américains sont célébrés en Loire-Inférieure entre 1917 et 1919, chiffre impressionnant mais qui représente moins de 5% du total des cérémonies pour la période. À Saint-Nazaire, on célèbre 175 mariages, soit moins de 15% des unions contractées entre 1917 et 1919⁵⁰⁹. Cette proportion est sensiblement équivalente à La Baule, où l'on célèbre un mariage franco-américain en 1918 et quatre l'année suivante. Elle est en revanche moindre à Guérande (8,3%), au Croisic (7,5%) et à Pornichet (4,3%)⁵¹⁰. Au final, ces chiffres rappellent que ces unions symboliques sont un phénomène statistique relativement marginal qui, de surcroît, doit être pondéré par la géographie. Saint-André-des-Eaux, Le Pouliguen, La Turballe ou encore Pontchâteau ne connaissent aucune de ces unions⁵¹¹. En creux, ces données rappellent que ces mariages sont essentiellement conditionnés par la densité de la présence américaine. En d'autres termes, si on assiste à un nombre plus important d'unions franco-américaines à Saint-Nazaire qu'à la Turballe, c'est parce que les *Doughboys*, indépendamment des réalités du marché matrimonial, y sont plus nombreux.

Mais on ne saurait s'en tenir à ce constat, déjà formulé au début des années 1970 par Y.-H. Nouailhat. Les progrès de l'histoire académique imposent en effet de nouveaux questionnements, dont les réponses seront sans doute de nature à réviser grandement l'état des connaissances. Ajoutons que cette étude, qui reste assurément à mener, devra s'effectuer dans une perspective comparatiste de manière à déterminer si ce qui s'observe à Saint-Nazaire se retrouve également à Brest, Tours ou encore Liverpool. Au début des années 1970, l'historiographie de la Grande Guerre, alors peu en vogue du reste, ne s'intéresse pas aux régions occupées ni à la problématique des populations déplacées⁵¹².

⁵⁰⁸ « Ten French Brides of Yank Soldiers Arizona Residents », *The Arizona Republican*, Vol XXX, n°246, p. 11.

⁵⁰⁹ Concédonsons qu'il s'agit d'une estimation basse puisque LAVILLE, Grégoire, « La guerre, mais aussi des mariages », *Les Américains débarquent à Saint-Nazaire. 1418 Centenaire de la Première Guerre mondiale*, Ouest-France, hors-série, 2017, p. 89 avance qu'E. Joret, conservateur aux Archives départementales d'Ille-et-Vilaine, recense 228 mariages franco-américains. GUEROUlt, Jean-Paul, « Portraits des couples franco-américains mariés à Saint-Nazaire (1917-1921) », communication prononcée lors du colloque international « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulations et diffusion des idées et des savoirs* » organisé à Saint-Nazaire du 22 au 24 juin 2017 par CATALA, Michel et JEANNESSON, Stanislas, Actes à paraître, reprend également ce chiffre. Il estime par ailleurs à 334 le nombre de mariage franco-américains à Saint-Nazaire sur la période allant d'octobre 1917 à août 1921.

⁵¹⁰ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, p. 184-187.

⁵¹¹ *Ibid.*, p. 185.

⁵¹² Il faudra pour cela attendre les années 1990 avec notamment BECKER, Annette, *Oubliés de la Grande Guerre: humanitaire et culture de guerre, 1914-1918: populations occupées, déportés civils, prisonniers de guerre*, Paris, Noësis, 1998 et *Les Cicatrices rouges 1914-1918, France et*

Aussi ces questions ne se posent-elles pas à Y.-H. Nouailhat au moment où il travaille sur la question des mariages franco-américain à Saint-Nazaire. Or, l'examen des actes de naissances conservés aux Archives municipales invite à revoir à la baisse le nombre de mariages contractés par des Nazairiennes avec des soldats du corps expéditionnaire. En effet, un certain nombre de ces unions concerne des réfugiés belges et des départements envahis, ce qui *de facto* limite la portée des contacts avec la population locale. D'ailleurs, on sait que ce cas de figure est relativement courant et qu'il ne concerne pas uniquement l'estuaire de la Loire. M.-A. Renaud indique par exemple que seulement 281 des 511 mariages franco-américains célébrés dans la région de Brest concerne des Finistériennes, ce qui donne un rapport de plus de 43% d'unions contractées avec des femmes extérieures à ce département⁵¹³.

De la même manière la question du genre n'est jamais prise en compte lorsque vient le moment d'envisager ces couples. Or on observera sans difficulté que ces unions sont toujours appréhendées dans le même sens, c'est-à-dire entre un soldat américain et une civile française, alors qu'on sait que de nombreuses Américaines sont présentes à Saint-Nazaire parmi les membres du corps expéditionnaire. Si l'état des connaissances ne nous permet pas pour l'heure de baser la réflexion sur des chiffres précis, les photographies du *Signal Corps* conservées par l'Écomusée de Saint-Nazaire nous permettent d'attester la présence de femmes employées dans les huttes du YMCA et également en tant qu'infirmières ou opératrices de terminal téléphonique.

Par ailleurs, il apparaît que si des soldats américains se marient dans la région nazairienne entre 1917 et 1919, ils peuvent également convoler avec des compatriotes, ce qui bien entendu limite largement l'hypothèse d'une circulation culturelle. C'est ainsi par exemple que Myron Bertman, qui est en France au titre de la Croix rouge américaine, épouse à l'été 1919, au camp de Montoir, le capitaine James C. Rudell, officier de l'artillerie côtière. Décrite dans le *Washington Herald*, la cérémonie est intéressante en ce que, visiblement, si nombreux sont les officiers américains dans l'assistance, on ne compte aucune autorité française⁵¹⁴. Enfin, ajoutons que les unions transnationales ne naissent pas dans la région de Saint-Nazaire avec la période 1917-1919. C'est ainsi par exemple que *L'Ouest-Éclair* publie dans son édition du 20 mai 1917, soit plus d'un mois avant le débarquement des premiers *doughboys*, l'avis de mariage unissant Germaine Flachet à John Hauris, un capitaine au long cours anglais⁵¹⁵.

Interface maritime qui est par définition tournée vers l'extérieur, le port ligérien est un carrefour de populations où les gens se croisent, se rencontrent, et parfois même se marient. Ces unions franco-américaines ne doivent donc pas tromper et invitent à la plus grande prudence quant à la réalité des circulations culturelles et sentimentales transna-

Belgique occupées, Paris, Fayard, 2010 ; NIVET, Philippe, *Les réfugiés de la Grande Guerre, les Boches du Nord*, Paris, Economica, 2004 ; POPELIER, Jean-Pierre, *Le premier exode. La Grande Guerre des réfugiés belges en France*, Paris, Vendémiaire, 2014 et SALSON, Philippe, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

⁵¹³ LAVILLE, Grégoire, « La guerre, mais aussi des mariages... », *op. cit.*, p. 89.

⁵¹⁴ « Society », *The Washington Herald*, n° 4662, August 3, 1919, p. 19.

⁵¹⁵ « Publication de mariage », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 18^e année, n°6408, 20 mai 1917, p. 3.

tionales. Il y a donc là une évidente limite au processus de totalisation du conflit. Pour de nombreux Américains, la barrière de la langue reste difficilement franchissable. C'est ainsi que le caporal Mitchell de la compagnie B du 67th Engineers donne dans une lettre datée du 26 août 1918 une description particulièrement significative de Saint-Nazaire : « C'est un port faisant à peu près la taille de Lexington et un très bel endroit, les filles sont agréables mais on ne comprend pas leur langue alors ce n'est pas de chance »⁵¹⁶.

Jazz et Basket : Saint-Nazaire américanisé ?

Il convient donc de ne pas se méprendre à propos du multiculturalisme qui s'observe à Saint-Nazaire entre 1917 et 1919. Certes, le nombre d'influences, de langues différentes, de religions et de couleurs de peau qui peuvent être recensées à cette époque dans l'estuaire de la Loire est indéniablement sans précédent et participe à n'en pas douter d'un sentiment de totalisation du conflit en cours. Mais, on l'a dit, ce *salad bowl* n'est pas non plus totalement inédit à Saint-Nazaire. Évoquant ses souvenirs d'enfance, une vieille Nazairienne le rappelle d'ailleurs bien en évoquant certaines de ses camarades de classe : une est galloise, une autre écossaise et la petite Germaine Pénaflorès est la fille d'un Mexicain et d'une Polonaise⁵¹⁷. Par ailleurs, et tant les mariages que les adoptions franco-américains le soulignent, la fusion des cultures est loin de se réaliser dans l'estuaire de la Loire pendant la période 1917-1919.

La question de l'américanisation de Saint-Nazaire est pourtant très présente dans les travaux d'Y.-H. Nouailhat⁵¹⁸. Or, il convient de rappeler que si l'étude des transferts culturels occupe aujourd'hui une place importante dans le monde académique, tel n'était pas le cas en 1972 quand a paru l'ouvrage pionnier de l'historien nantais. Mieux, celui-ci est composé avant l'émergence de l'histoire culturelle, c'est-à-dire dans une configuration qui reste encore très marquée par le prisme social⁵¹⁹. De ce point de vue, la modernité des travaux d'Y.-H. Nouailhat doit être soulignée avec force car ses conclusions demeurent globalement valables. Effectivement, l'américanisation de Saint-Nazaire n'est, entre 1917 et 1919, que « superficielle », pour ne pas dire plus. Pour autant, 45 ans d'historiographie permettent aujourd'hui d'aller plus loin dans la démonstration.

Remarquons tout d'abord que la question des circulations culturelles dans l'estuaire de la Loire n'est le plus souvent envisagée que sous l'angle d'une « américanisation ». Il est exceptionnel de voir posée la question d'une influence du mode de vie français sur les membres du corps expéditionnaire et, de manière plus générale, rares sont les études analysant ces échanges dans ce sens⁵²⁰. Là n'est bien évidemment pas un hasard à une époque, la seconde moitié du XX^e siècle, où l'hégémonie culturelle des États-Unis est non seulement sans conteste, sauf bien entendu de l'autre côté du rideau de fer, mais contraste grandement avec l'image que la France, petite grande puissance se vivant en déclassé-

⁵¹⁶ « Letters from Bourbon County », *The Bourbon News*, Vol. XXXVII, October 1, 1918, p. 2

⁵¹⁷ PRIOU, G., « Souvenirs... », *Bulletin de l'Association préhistorique & historique de Saint-Nazaire*, n°18, mars 1975, p. 2.

⁵¹⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, *op. cit.*.

⁵¹⁹ PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre*, *op. cit.*.

⁵²⁰ Soulignons là-encore la qualité des travaux de NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, *op. cit.*, qui, p. 134, pose quelques jalons en ce sens.

ment, a d'elle-même. Toute histoire est nécessairement contemporaine et il est de ce point de vue difficile de déconnecter ces questionnements de l'air du temps qui les amène.

La définition même de l'américanisation doit donc être précisée, ne serait-ce que pour la décharger de toute la connotation politique qui est intrinsèquement associée à ce terme. Pour Y.-H. Nouailhat, elle se matérialise essentiellement par la volonté des Nazairiens d'apprendre l'anglais et de « paraître américain ». En témoignent des cafés et restaurants renommés à la sauce *yankee* mais aussi la mode vestimentaire ou des coupes cheveux adoptées pour « faire américain »⁵²¹. Ici, la réalité sociale impacte toutefois très largement l'étude des représentations. En effet, on a insisté plus haut sur l'hétérogénéité culturelle et linguistique du corps expéditionnaire américain⁵²². Dès lors, comment s'assurer que ce qui est aimé, voir même copié, parce qu'américain n'est pas en réalité très fortement irlandais, italien voire même allemand, la communauté germanique étant, on le sait, importante aux États-Unis ? C'est donc avec la plus grande prudence qu'il nous faut envisager ce processus d'acculturation qu'est l'américanisation, la notion étant au final aussi subjective que performative. Le rasoir Gillette, popularisé en France par le corps expéditionnaire américain, en est un parfait exemple puisque son inventeur est en réalité... canadien. Malgré ces réserves, on pourra, à la suite de l'historien D. Barjot, définir l'américanisation comme « le transfert vers l'Europe occidentale des méthodes de production, des modèles de consommation, du mode de vie, des pratiques socioculturelles ou des cadres de pensée nés ou adoptés originellement aux États-Unis »⁵²³.

Exposée ainsi, l'américanisation dans la région de Saint-Nazaire doit impérativement être déconnectée de la chronologie de la présence du corps expéditionnaire dans la Loire. On a vu en effet que c'est bien avant juin 1917 que l'appareil industriel nazairien adopte l'organisation scientifique du travail, « système taylor » qui est perçu comme étant américain⁵²⁴. Il n'en va pas nécessairement de même de deux pratiques culturelles fréquemment présentées comme étant importées en Europe, et plus singulièrement dans la région nazairienne, par les *Doughboys* : le basketball et le jazz. En effet, contrairement à ce que suggère la vulgate mémorielle, les transferts apparaissent en réalité fort limités, comme une marque de la totalisation très partielle du conflit en cours.

Le sport occupe une place importante dans le quotidien des soldats américains, qu'il s'agisse des hommes qui transitent par le port ligérien et n'y restent donc que quelques jours ou de ceux qui, affectés aux *Services of Supply* ou à un régiment du génie, y tiennent garnison. Pour eux, le football, le baseball et pour ce qui nous concerne ici le basketball sont des moyens de se divertir pendant les temps libres et d'échapper, l'espace de quelques

⁵²¹ *Ibid.*, p. 134-137.

⁵²² FORD, Nancy, *Americans All! ...*, *op. cit.*.

⁵²³ BARJOT, Dominique, « Introduction », in BARJOT, Dominique et RÉVEILLARD, Christophe (dir.), *L'Américanisation de l'Europe occidentale au XX^e siècle*, Paris, Presses universitaires de Paris-Sorbonne, 2002, p. 7.

⁵²⁴ LAVALLÉE, « Résultats obtenus par l'application des nouvelles méthodes de travail dans un chantier de 3 000 ouvriers », *op. cit.*, p. 443.

instants au moins, à la guerre en renouant avec des pratiques de la vie civile⁵²⁵. Ajoutons de surcroît que l'encadrement voit généralement d'un bon œil ces pratiques sportives, celles-ci ayant le double intérêt de renforcer la cohésion des troupes et d'éloigner les hommes des débits de boisson. La firme d'équipements sportifs *Alex Taylor & Co* n'hésite d'ailleurs pas à affirmer dans une publicité qu'elle fait paraître dans le *Stars and Stripes*, journal publié pour les soldats du corps expéditionnaire, que « les sportifs font de meilleurs combattants »⁵²⁶.

Les archives permettent effectivement d'attester la pratique du basketball dans l'estuaire de la Loire entre 1917 et 1919. Après avoir été gazé puis avoir contracté la grippe espagnole, le *marine* Edward J. Weis est cantonné au camp de Montoir où, visiblement, il semble se plaire :

« Nous sommes affectés au service des sentinelles : cinq hommes et un sixième au repos se relaient. Ce n'est pas aussi facile que cela en a l'air. C'est le meilleur camp dans lequel je suis allé jusqu'à présent. Quand nous ne sommes pas de service, nous jouons au baseball, au basket, à des sports d'intérieurs ou à d'autres jeux encore »⁵²⁷.

De même, des opérateurs du *Signal Corps* immortalisent le 13 février 1918 quelques fantassins du 369th *Infantry Regiment*, les fameux *Harlem Hellfighters*, en train de jouer au basket⁵²⁸. Un homme est même identifié, un certain Kid Ferguson, dont on ne sait malheureusement rien⁵²⁹.

La pratique de ce sport ne doit néanmoins pas étonner quand on connaît les circonstances de son invention, en 1891, à Springfield, dans le Massachussets, par le professeur d'éducation physique canadien James Naismith. Au départ, son intention est en effet de créer un nouveau sport collectif d'intérieur afin d'occuper les étudiants l'hiver, activité où les contacts seraient limités afin de prévenir les risques de blessure. L'idée de James Naismith, qui officie dans une école normale régie par le YMCA, est d'inculquer un certain nombre de principes moraux à travers ce jeu⁵³⁰ et l'on voit donc tout l'intérêt pour l'encadrement du corps expéditionnaire d'encourager la pratique de ce sport encore relativement récent, à Saint-Nazaire comme ailleurs du reste. D'ailleurs, nombreux sont les joueurs confirmés à servir pendant la Première Guerre mondiale dans les rangs du corps expéditionnaire. Ancien capitaine de l'équipe de l'Université de Chicago, Harold

⁵²⁵ De ce point de vue, les soldats américains ne diffèrent nullement de leurs compagnons d'armes français. HARDIER, Thierry et JAGIELSKI, Jean-François, *Oublier l'apocalypse ? Loisirs et distractions des combattants pendant la Grande Guerre*, Paris, Imago, 2014.

⁵²⁶ *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°23, Friday, July 12, 1918, p. 6.

⁵²⁷ « Hammond marine send an interesting letter », *The Lake County Times*, Vol. XIII, n°286, May 16, 1919, p. 14.

⁵²⁸ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 1507, 1528, 1529 et 1530.

⁵²⁹ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 1528. Nous remercions ici le Basketball Hall of Fame de Springfield, Massachussets, ainsi que la Fédération française de basketball qui, contactés, n'ont malheureusement pas trouvé trace de ce joueur dans leurs archives.

⁵³⁰ Parmi de nombreuses références citons en français le récent CAZABAN, Philippe et CHAMPSUR, Daniel, *Géants : toute l'histoire du basketball*, Paris, Chronique Éditions, 2015 et le classique THOMAS, Jean-Luc, *Le Basket américain*, Paris, La Sirène, 1992.

Goettler combat avec le grade de lieutenant en tant que pilote au sein de la 50^e escadrille de l'armée américaine. Tué à bord de son biplace De Havilland DH-4 le 6 octobre 1918, il reçoit à titre posthume la *Medal of Honor*, plus haute distinction militaire décernée aux États-Unis ⁵³¹.



Illustration 12 : Soldats du 369th Hellfighters jouant au basketball, le 13 février 1918. National Archives at College Park, MD : 111-SC-6318

Pour autant, et contrairement à ce qui a été trop souvent affirmé lors des commémorations du centenaire du débarquement des premiers contingents américains en 2017, la France ne découvre pas ce sport avec les *Doughboys* ⁵³². Le premier match de basketball joué en Europe se déroule en effet en... 1893 à Paris, dans une salle de l'Union chrétienne

⁵³¹ « College Sport Notes », *The Stars and Stripes*, Vol. 1, n°10, Friday, April 12, 1918, p. 6 et ZABECKI, David T., *American Artillery and the Medal of Honor*, Bennington, Vermont, Merriam Press, p. 61.

⁵³² Particulièrement emblématique de cette distorsion entre mémoire et histoire, le dossier de presse de l'opération *The Bridge* présente affirme que cette opération est « une belle manière de faire écho à l'esprit de liberté et de fraternité indissociable du basketball, un siècle après les premières démonstrations de l'art de dribbler sur le sol européen ». Par ailleurs, ce document présente le basket comme étant « l'un des plus beaux héritages américains » alors que ce sport est inventé par un canadien, détail qui dit bien la dimension performative soulignée plus haut de la notion d'américanisation.

des jeunes gens, équivalent français du YMCA, située rue de Trévisse. Toutefois, cette pratique reste très confidentielle avant 1914, tout particulièrement en Bretagne. La presse locale en atteste d'ailleurs parfaitement puisque dans *L'Ouest-Éclair*, ce sont avant tout le cyclisme et le football-association qui sont mis en avant⁵³³. Il est donc non seulement faux d'affirmer que les *Sammies* apportent le basket en France, et notamment à Saint-Nazaire, avec leur participation à la Grande Guerre mais le moins que l'on puisse dire est que la greffe semble avoir beaucoup de mal à prendre, ce qui assurément invite à nuancer cette prétendue américanisation. La situation est d'ailleurs telle que, le 3 février 1919, lorsque *L'Ouest-Éclair* annonce une rencontre de basket devant se dérouler à Angers, le grand quotidien est obligé d'en expliquer les règles ! Ajoutons de surcroît qu'il s'agit là de la première mention de ce sport dans le journal breton⁵³⁴. En réalité, ce n'est qu'au début des années 1920 que le basket s'implante à Nantes et en Loire-Inférieure, sans pour autant réussir à sortir d'une certaine confidentialité⁵³⁵. Signe d'une totalisation partielle du conflit, de transferts culturels rapidement avortés, l'américanisation des pratiques sportives imputable au corps expéditionnaire est quasi nulle. La presse américaine a beau ériger le maréchal Pétain en grand amateur de baseball à la suite d'une rencontre disputée à Saint-Nazaire, la réalité est toute autre et jamais cette pratique ne parvient à s'imposer en France :

« Le match opposait deux compagnies du 56th Engineers. Le maréchal Pétain a traversé le terrain en compagnie d'officiers. Il connaît ce jeu américain et est resté quelques instants pour regarder la partie. Le match était excitant et le maréchal est resté. Il en a oublié ses impératifs quand la rencontre est allée en prolongation sous les acclamations de 10 000 spectateurs. La rencontre s'est achevée sur un score de 6 à 5 et le maréchal Pétain, enthousiaste, s'est dirigé vers Mullen et a dédicacé la balle du match »⁵³⁶.

Cet article est intéressant car il témoigne parfaitement de la mise en scène de l'amitié franco-américaine par la juxtaposition de deux puissants symboles – le « vainqueur de Verdun » et le « national pastime » – tout en montrant, en négatif, les limites de cette acculturation athlétique. En effet, cette rencontre a beau se dérouler devant « 10 000 spec-

⁵³³ TÉTART, Philippe, « *L'Ouest-Éclair* et l'information sportive (1899-1914) », in TÉTART, Philippe (dir.), *La Presse régionale et le sport. Naissance de l'information sportive (années 1870-1914)*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015, p. 285-

⁵³⁴ « Les Américains et les sports », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7123, 3 février 1919, p. 3.

⁵³⁵ HELVIG, Lionel, *Le sport en héritage : sociohistoire des clubs de basket nantais (1920-2015)*, Thèse de doctorat, Nantes, Université de Nantes, 2016 et BOCHE, Samuel et HELVIG, Lionel, « Un sport américain dans la Grande Guerre. Paradoxes de la diffusion du basket en Loire-Inférieure », communication prononcée lors du colloque international « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulations et diffusion des idées et des savoirs* » organisé à Saint-Nazaire du 22 au 24 juin 2017 par CATALA, Michel et JEANNESSON, Stanislas, Actes à paraître. Il est à noter qu'ANDRÉ, Claude, « Les *Sammies* font du sport à Brest (1917-1919) », *Les Cahiers de l'Iroise*, n°225, Janvier 2017, p. 218 décrit une situation sensiblement différente à Brest où cette pratique semble mieux implantée, et ce dès 1920.

⁵³⁶ « Pétain as a Baseball Fan », *The St. Tammary Farmer*, Vol. 45, n°31, June 21, 1919, p. 4. Cette anecdote est par ailleurs reprise par plusieurs titres de la presse américaine.

tateurs », elle se dispute à l'intérieur d'une enceinte militaire et, *de facto*, empêche tout contact entre la population civile nazairienne et ces sports inconnus ⁵³⁷.

Il en est de même en ce qui concerne le jazz, là aussi objet de nombreuses approximations. L'historiographie s'accorde généralement à dire que c'est à Nantes, le 12 février 1918, qu'a lieu au théâtre Graslin le premier concert de jazz de l'histoire en Europe. Ce soir-là, devant un parterre d'officiels et de notables, se produit la musique du *369th infantry regiment*, unité décidément en pointe en matière de circulations culturelles. L'orchestre est dirigé par le célèbre James Europe ⁵³⁸. Saint-Nazaire n'est pas en reste et des documents récemment retrouvés par S. Boche, alors responsable des projets de valorisation aux Archives départementales de Loire-Atlantique, font état d'un concert donné le 12 juillet 1918 au Palace Théâtre. Ce soir-là, se produisent notamment deux « jass bands » constitués à partir des troupes du camp de Montoir d'une part, du *Motor Supply Train 406* d'autre part ⁵³⁹.

De nombreux éléments invitent néanmoins à nuancer ce tableau et à se projeter au-delà de l'image d'Epinal, là encore savamment entretenue par les commémorations de l'été 2017 ⁵⁴⁰. La réalité des sources, tout d'abord, conduit à s'interroger. En effet, qu'il s'agisse d'une affiche, de photographies ou de descriptions textuelles, aucune de ces archives ne nous donne la bande-son et ne nous permet d'entendre la musique qui est jouée. Loin de nous l'idée de nous livrer à une potache galéjade. Il y a en effet là un véritable enjeu puisque, comme le rappelle le musicologue américain R. Badger, nous n'avons, faute d'enregistrement sonore, qu'une idée très imparfaite de ce qui est interprété avant le début des années 1920 ⁵⁴¹. Ceci est d'autant plus gênant pour notre propos que les canons du jazz en tant que style musical ne sont à l'époque pas totalement stabilisés. Certains spécialistes considèrent d'ailleurs la musique de James Europe comme relevant du rag-time orchestral, un genre préexistant au jazz. Le musicologue L. Cugny parle d'ailleurs

⁵³⁷ Sans doute est-ce cette même réalité qui permet d'expliquer pourquoi les Américains ne ramènent pas outre-Atlantique le « football association », ou soccer, sport encore aujourd'hui relativement confidentiel aux États-Unis. Cette question est judicieusement soulevée par ANDRÉ, Claude, « Les *Sammies* font du sport à Brest ... », *op. cit.*, p. 214.

⁵³⁸ HERVOUËT, Philippe, « L'apparition du jazz en Pays de la Loire », *Revue 303*, n°129, 2014, p. 16-23.

⁵³⁹ Arch. Dép. Loire-Atl. : 237 J 32. L'orthographe « jass band » est aussi savoureuse que significative du point de vue des circulations culturelles.

⁵⁴⁰ Le dossier de presse de *The Bridge* expose que « il y a 100 ans, le 26 décembre 1917, le jazz, genre musical né aux États-Unis à la fin du XIX^e siècle, débarque avec le bien nommé lieutenant James Reese Europe et son *Brass Band*. Arrivés en France, le lieutenant et ses musiciens improvisent à Brest une Marseillaise au rythme effréné, un hymne entraînant, plein de swing et de jazz. Aux commandes de ce concert inattendu, James Reese Europe et ses hommes finiront par jouer dans les plus grandes villes de France, à commencer par Nantes, où la place Graslin accueille, le 12 février 1918, le tout premier concert à ciel ouvert de ce que l'on appelle encore le *jass* ».

⁵⁴¹ BADGER, Reid R., « James Europe and the Prehistory of Jazz », *American Music*, Vol. 7, n°1, Spring 1989, pp. 48-67.

de « proto-jazz » à propos de James Europe et rappelle qu'on ne sait pas trop à l'époque si ce terme se rapporte à un style musical ou une forme de danse ⁵⁴².

Une seconde nuance à apporter à cette idée d'acculturation musicale est d'ordre quantitatif. Tout d'abord, il importe de rappeler que de nombreux concerts de ce que l'on nomme alors « jazz » ont lieu en Europe, dans les grandes capitales et les importants centres culturels avant la Grande Guerre. À Paris, les *Virginia Minstrels* se produisent dès 1844 et ouvrent la voix d'un vaste mouvement transnational de circulation des modes musicales, impulsion que l'entrée en Première Guerre mondiale des États-Unis ne fait finalement qu'amplifier ⁵⁴³. Mais si de nombreux concerts sont attestés lors de ces années dites « folles », il serait sans doute naïf de croire que le *swing* s'impose au point de supplanter dans les bals de Saint-Nazaire et des environs l'accordéon et le musette. La population qui se délecte de jazz au casino de La Baule au début des années 1920 n'est pas nécessairement représentative de l'ensemble des habitants de l'estuaire de la Loire. Le prisme social et les stratégies de distinction sont ici essentiels. Saint-Nazaire en est d'ailleurs un bon exemple puisque si James Europe et son orchestre semblent s'y produire ⁵⁴⁴, leur performance ne laisse manifestement aucun souvenir dans la mémoire de la ville. Le jazz n'a d'ailleurs pas toujours bonne presse à cette époque. L'article que publie en mars 1919 l'édition nantaise de *L'Ouest-Éclair* en est un bon exemple. Rendant compte de ce que « la musique dans les cafés restaurants est [de nouveau] autorisée », le quotidien rappelle néanmoins qu'on « voudrait éviter que dans certains établissements, la musique servit de prétexte à la danse, que les jazz-bands se multiplient, que pour attirer chez eux les amateurs de ce genre de chahut, des directeurs d'établissement n'imaginent des combinaisons d'instruments capables de produire le même vacarme » ⁵⁴⁵.

Un tel propos rappelle non seulement que le jazz n'est pas adopté d'emblée mais que ce style musical suscite parfois quelques réactions hostiles. Dans cette France des années 1920 naissantes, qui connaît par ailleurs un virulent retour à l'ordre moral, la négritude associée au jazz, et donc à tous les fantasmes sexuels liés à cette couleur de peau, ne peut pas être accueillie à bras totalement ouverts ⁵⁴⁶. À dire vrai, tout semble indiquer que cette idée de transfert culturel est une construction érigée *a posteriori*, sans doute à la faveur d'un engouement bien postérieur pour le *swing* et au destin tragique de James Europe, assassiné en 1919 quelques semaines après son retour aux États-Unis par l'un de ses musiciens. En tout état de cause, le caractère résolument national de la vulgate mémorielle ne manque pas d'étonner. À en croire les différentes variantes de ce discours, c'est via Brest,

⁵⁴² CUGNY, Laurent, « L'armée américaine et l'introduction du jazz en France », communication prononcée lors du colloque international « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulations et diffusion des idées et des savoirs* » organisé à Saint-Nazaire du 22 au 24 juin 2017 par CATALA, Michel et JEANNESSON, Stanislas, Actes à paraître.

⁵⁴³ CUGNY, Laurent, *Une histoire du jazz en France. Tome 1 : du milieu du XIX^e siècle à 1929*, Paris, Outre Mesure, 2014.

⁵⁴⁴ C'est en tout cas ce qu'avance HERVOUËT, Philippe, « L'apparition du jazz... », *op. cit.*, p. 17.

⁵⁴⁵ « La musique dans les cafés restaurants est autorisée », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7164, 15 mars 1919, p. 2.

⁵⁴⁶ CAPDEVILA, Luc, ROUQUET, François, VIRGILI, Fabrice et VOLDMAN, Danièle, *Hommes et femmes dans la France en Guerre (1914-1945)*, Paris, Payot, 2003 et RUSCIO, Alain, *Le Credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français, XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, Complexe, 1995.

Saint-Nazaire puis Nantes que le jazz débarque en Europe. C'est oublier que plus d'un million de *Doughboys* transitent par la Grande-Bretagne et que là aussi peuvent s'opérer des circulations culturelles⁵⁴⁷. C'est d'ailleurs ce que rappellent les sarcastiques mémoires du correspondant de guerre Ring Lardner. Présent à Londres à la fin de l'année 1917, ce célèbre journaliste du *Chicago Tribune* explique : « l'orchestre du Murray's Club joue du jazz et cela nous a donné un sérieux mal du pays, à M. O'Flaherty et à moi »⁵⁴⁸.

En réalité, les réserves formulées à propos de l'acculturation sportive doivent également être déclinées à propos du jazz. Là encore, la composition sociale du corps expéditionnaire vient largement nuancer l'idée d'une circulation transnationale de la musique américaine. Dans une lettre rédigée le 17 novembre 1918 au camp de Montoir, Guy B. Hoge explique à ses parents qu'au moment où il écrit, un de ses compagnons d'armes joue du banjo pour divertir ses camarades et il laisse entendre que c'est d'un air irlandais dont il s'agit, l'interprète se nommant O'Brien⁵⁴⁹. Il n'est de surcroît pas certain que tous les lieux où les *Doughboys* jouent et/ou écoutent du jazz soient accessibles à la population civile, condition pourtant *sine qua non* d'un processus d'acculturation. La lettre qu'adresse le pionnier William Kaiser (sic !) à ses parents en avril 1919 depuis Montoir est à cet égard particulièrement instructive. S'il fait état d'une soirée dansante avec un orchestre de 35 personnes jouant de la « good old US music », c'est dans un des baraquements du YMCA, c'est-à-dire dans un lieu situé au sein même d'un camp du corps expéditionnaire et donc en théorie inaccessible aux civils⁵⁵⁰. De même, on sait la volonté des *American Expeditionary Forces* d'empêcher le plus possible les contacts entre la population civile française et les soldats afro-américains et on a du coup du mal à imaginer les hommes du 369th *Hellfighters* jouer librement en février 1918 pour des Nazairiens curieux de se délecter de ces arrangements inédits⁵⁵¹.

Enfin, la mémoire n'étant, pour reprendre les mots d'Hannah Arendt, que la faculté d'organiser l'oubli, on ne peut que s'étonner de voir le souvenir se focaliser sur le jazz et, par la même occasion, passer sous silence d'autres genres musicaux. Restituant son expérience de guerre, au sein du YMCA, dans une perspective d'*empowerment* propre aux Afro-Américains, Addie W. Hutton évoque à plusieurs reprises dans ses souvenirs un « St. Nazaire Band » mais se limite à indiquer que cette formation joue de la musique « noire », formulation bien vague qui ne saurait être entièrement associée au jazz puisqu'il peut se rapporter à bien d'autres styles, à commencer par le blues⁵⁵². De même, *quid* du charleston, évoqué par l'historienne H. Harter dans une synthèse récemment pub-

⁵⁴⁷ AYRES, Leonard P., *The War with Germany. A Statistical Summary*, Washington, Government Printing Office, 1919, p. 42.

⁵⁴⁸ LARDNER, Ring, *Mes quatre semaines en France*, Paris, Les éditions du sonneur, 2017, p. 141.

⁵⁴⁹ Pennsylvania Digital Library, Correspondance Guy B. Hoge, November 17th, 1018.

⁵⁵⁰ « News and Letters from Belrami Co. Soldiers-Sailors », *The Bemidji Daily Pioneer*, Vol. XVII, n°89, April 15, 1919, p. 2.

⁵⁵¹ Se rapporter notamment au fameux mémorandum Linard d'août 1918 reproduit intégralement dans SAINTOURENS, Thomas, *Les Poilus de Harlem. L'épopée des Hellfighters dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017, p. 169-172.

⁵⁵² HUNTON, Addie W. and JOHNSON, Kathryn M., *Two Colored Women with the American Expeditionary Forces*, Brooklyn, New York, Brooklyn Eagle Press, 1920, p. 222.

liée ?⁵⁵³ Cette danse, sans doute écrasée par le succès rencontré par Joséphine Baker dans les années 1920, est absente de la mémoire collective nazairienne de la présence américaine entre 1917 et 1919. Est-ce à dire que celle-ci ne fut pas pratiquée et que quelques transferts culturels, aussi rares et exceptionnels soient-ils, ne se sont pas produits ? Autre musique associée à la communauté afro-américaine, le gospel invite aussi à se poser des questions. Servant également au sein du YMCA, Kathryn M. Johnson évoque notamment le cas du révérend T. A. Griffith qui, au camp de Montoir au sein duquel il sert pendant trois mois, est un promoteur zélé de cette forme de chant religieux⁵⁵⁴. Ajoutons d'ailleurs que la Basse-Loire ne semble pas ici constituer un cas exceptionnel comme le rappelle le cas du chanteur Tom Speer : à la tête dans les années 1920 du groupe de gospel à succès *The Speer Family*, il sert en France pendant la Grande Guerre⁵⁵⁵. Mais dans ce cas, comment interpréter le fait que cette musique soit complètement effacée de la mémoire collective associée à la présence américaine entre 1917 et 1919 ? Faut-il comprendre que ces offices ayant lieu dans l'enceinte des camps, c'est-à-dire encore une fois dans des lieux clos où les civils n'ont pas accès, aucun Français ne découvre le gospel ? En effet, à lire Kathryn M. Johnson, ce sont les baraques du YMCA qui sont le point névralgique de cette action pastorale. Faut-il également associer cette non-circulation culturelle aux différences religieuses, les offices en question étant essentiellement protestants, ce qui a pu avoir son importance en terre catholique ?

Si Y.-H. Nouailhat insiste sur le succès des spectacles « américains » proposés à Saint-Nazaire entre 1917 et 1919⁵⁵⁶, il convient toutefois de rappeler que cet engouement n'est pas neuf. On l'a dit, en 1905, le *Wild West Show* de Buffalo Bill se produit dans le port ligérien devant 8 000 personnes⁵⁵⁷. Trois ans auparavant, c'est le célèbre cirque Barnum qui fait escale dans le port ligérien et, là aussi, le succès est au rendez-vous⁵⁵⁸. Autrement dit, la fascination pour les États-Unis et un *Far West* mythifié ne naît pas avec l'arrivée du corps expéditionnaire. À *contrario*, les mémoires de Léonce Cubaynes rappellent que les transferts culturels entre Américains et Français sont sans doute bien plus limités que ce que ne veulent bien suggérer les clichés mémoriels relatifs à l'introduction du basketball et du jazz. Jeune instituteur de la classe 1919, il est incorporé en avril 1918 au 147^e RI et est affecté au bataillon d'instruction tenant alors garnison à Saint-Nazaire. Racontant ses classes, entre exercices harassants, inconfort du couchage dans la caserne et qualité discutable de la nourriture, il explique aussi avoir eu accès aux cantines américaines gérées par le YMCA et, grâce à quelques rudiments d'anglais, avoir pu lier conversation avec

⁵⁵³ HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, op. cit., p. 250.

⁵⁵⁴ HUNTON, Addie W. and JOHNSON, Kathryn M., *Two Colored Women...*, op. cit., p. 229.

⁵⁵⁵ CUISIC, Don, *The Sound of Light : A History of Gospel Music*, Bowling Green, Ohio, Bowling Green State University Popular Press, 1990, p. 100.

⁵⁵⁶ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 136.

⁵⁵⁷ ABDELOUAHAB, Farid et BLANCHARD, Pascal (dir.), *Grand Ouest. Mémoire des outre-mers*, op. cit., p. 57.

⁵⁵⁸ DENIS, Dominique, « 1902 : La belle aventure française de Barnum & Bailey », *Le Cirque dans l'univers*, n°205, 2002.

quelques *Doughboys*. Pourtant, comme pour mieux souligner les limites de cette acculturation, il ne mentionne ni le jazz ni le basketball dans ses souvenirs ⁵⁵⁹.

Un exemple tel que celui-ci dit au final bien l'assimilation à l'œuvre dans la région nazairienne en 1917 et 1919 et, par là même, la totalisation avortée de la Première Guerre mondiale. Le conflit a beau être à l'origine d'un *salad bowl* inédit, le *melting-pot* reste, malgré les beaux symboles que sont les adoptions et les mariages, une illusion. En effet, si les unions franco-américaines sont célébrées comme un symbole de l'alliance entre Paris et Washington, celles qui pourraient voir une jeune française épouser un Chinois sont ni plus ni moins interdites par le ministère de l'Intérieur ⁵⁶⁰. Au final, c'est bien l'introduction du « système taylor » aux chantiers de Penhoët qui reste la trace la plus tangible de l'américanisation de la société nazairienne ⁵⁶¹. Le paradoxe est, on l'a vu, qu'elle intervient bien avant l'arrivée des premiers contingents de *Doughboys*, le 26 juin 1917.

⁵⁵⁹ Arch. Dép. Loire-Inf. : Souvenirs de Léonce Cubaynes.

⁵⁶⁰ TA CHEN, A. M., *Chinese Migrations...*, *op. cit.*, p. 154 et DORNEL, Laurent, *La Grande Guerre et les migrations...*, *op. cit.*, p. 11.

⁵⁶¹ Dans un article pionnier FRIDENSON, Patrick, « Un tournant taylorien de la société française (1904-1918) », *Annales. Économies, Sociétés, Civilisations*, 42^e année, n°5, 1987, p. 1032 rappelle que « l'introduction du taylorisme est l'un des premiers signes tangibles d'américanisation de la société française ».

- III -

Un processus de dé-totalisation ?

À Saint-Nazaire, les traces de la présence américaine pendant la Première Guerre mondiale sont aujourd'hui peu visibles : sur le boulevard de l'Océan un monument érigé en 1926, détruit en 1941 par les Allemands et reconstruit en 1989 ; au Bois Joalland un étang destiné à l'origine à l'approvisionnement en eau et depuis transformé en base de loisirs ⁵⁶². Certes, à Montoir-de-Bretagne, il est possible de voir sur des clichés pris d'avion, à la manière de vestiges archéologiques, le tracé des anciens hangars et des voies ferrées bâtis par les *Doughboys*. Mais ces souvenirs restent au final bien discrets, comme écrasés par la singulière présence de la Seconde Guerre mondiale, d'abord celle du vide engendré par les bombardements stratégiques et la destruction de la ville, puis celle, à tort perçue comme désagréablement minérale, anguleuse et froide, de la reconstruction. Pourtant, il est une autre trace, immatérielle celle-ci, de la présence américaine entre 1917 et 1919 qui reste très vive à Saint-Nazaire et dans les environs : l'idée qui associe les *Doughboys* à un certain « génie logistique » dont, naturellement, les poilus seraient dépourvus.

Sans entendre le moins du monde nier les mérites du corps expéditionnaire commandé par le général Pershing, il importe néanmoins de rappeler qu'une telle représentation associant à la bannière étoilée une parfaite maîtrise des flux matériels ne résiste pas à un examen, même rapide, des faits. Pour s'en convaincre, il suffit de se rappeler les sombres heures de l'offensive Meuse-Argonne de l'automne 1918, ces moments cruciaux où la progression des soldats américains est empêchée, non du fait de l'opiniâtre résistance des Allemands, mais d'un approvisionnement défaillant et d'un encombrement massif des voies de communications ⁵⁶³. Et l'on mesure alors combien l'inexpérience du corps expéditionnaire est flagrante lorsqu'elle est mise en perspective et comparée à certaines réalisations de l'armée française, comme par exemple la *Voie sacrée*, cette route reliant Bar-le-Duc à Verdun et approvisionnant pendant la bataille du même nom, en 1916,

⁵⁶² Sur le *Sammy* du boulevard de l'Océan se reporter à MARCHOCKI, Christiane, « Monument aux Américains, Saint-Nazaire. L'Art gagne toujours », *Histoire & Patrimoine*, n°79, juillet 2013, p. 3-8. Sur l'étang du Bois Joalland et la question de l'approvisionnement en eau de Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale se reporter à NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire 1917-1919*, *op. cit.*, p. 95-99 dont les propos sont toujours valables.

⁵⁶³ PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, *op. cit.*, p. 258-261.

le théâtre des opérations en hommes, en armes, en munitions et en matériel divers ⁵⁶⁴. Dénommé ainsi par Maurice Barrès, ce gigantesque pont automobile demeure encore aujourd'hui méconnu, comme relégué au second plan par la figure tutélaire du poilu. Le timbre commémoratif émis par La Poste à l'occasion du centenaire de la bataille en est une bonne illustration : si la lassitude des uniformes bleus-horizons plongés dans la boue est clairement perceptible, il n'y a aucune référence à la *Voie sacrée* ⁵⁶⁵. Or ce discours ne doit absolument rien au hasard. En effet, selon l'historien J.-J. Becker « on aurait eu le sentiment de rabaisser le soldat en disant que c'était le camion qui avait permis aux troupes françaises de tenir à Verdun, puis finalement de gagner la bataille » ⁵⁶⁶. On voit donc combien la mémoire est aussi fonction d'enjeux politiques. Or, dans cette perspective, il apparaît que la France a tout intérêt à laisser au *Sammy* le rôle de grand maître de la logistique. En effet, un tel système de représentations implique que le poilu reste celui du champ de bataille et donc, au final, le véritable, et unique, vainqueur de la Grande Guerre.

Considérée non comme le reflet de la « vérité historique » mais comme un discours subjectif devant être analysé objectivement, la mémoire se révèle dès lors particulièrement ambivalente. Là où il serait de prime abord tentant de voir un souvenir célébrant l'*Union sacrée* entre deux nations associées dans le combat contre le « militarisme », « l'autocratie » et la « barbarie », il faut sans doute déceler une représentation artificielle forgée à des fins politiques, pour assurer la prééminence de Paris sur Washington. Loin de la guerre totale illustrée par la proximité des États-Unis et de la France, c'est bien le mouvement inverse qui, en réalité, se donne à voir.

On a vu précédemment combien les acteurs économiques nazairiens profitent de la présence américaine, leurs intérêts propres étant en symbiose avec les impératifs édictés par la quête de la victoire. Mais tel n'est pas toujours le cas et la confrontation avec l'effort de guerre devient dès lors inévitable, dévoilant par la même occasion ce qui relève bien de logiques de dé-totalisation puisque, dans certains cas, ce sont non seulement les considérations personnelles qui priment mais celles-ci entrent parfois en contradiction frontale avec les nécessités imposées par la poursuite du conflit. La présence américaine est ressentie durement car elle est vécue « chez soi », bouleversant un quotidien déjà largement impacté par le conflit. Les tensions et les rancœurs s'expriment d'autant plus librement qu'avec l'Armistice du 11 novembre 1918, le conflit est – faussement – compris comme état gagné. Ce qui était tolérable avant cette date, morale patriotique de la défense de la nation agressée oblige, ne l'est plus après. Alors que les contemporains ne

⁵⁶⁴ Sur la bataille de Verdun et la *Voie sacrée*, parmi une bibliographie pléthorique, se reporter aux récents KRUMEICH, Gerd, et PROST, Antoine, *Verdun 1916*, Paris, Tallandier, 2015 et JANKOWSKI, Paul, *Verdun, 21 février 1916*, Paris, Gallimard, 1916.

⁵⁶⁵ Timbre « Bataille de Verdun 1916-2016 » créé par Maël et gravé par Elsa Catelin ; Communiqué de presse diffusé en mai 2016 par La Poste [http://www.ffap.net/Documents/Timbres/2016/Verdun_2016.pdf]. Consulté le 30 juin 2017. Sur le timbre en tant que source se reporter au stimulant CROIX, Alain et GUYVARC'H, Didier, *Timbres en guerre. Les mémoires des deux conflits mondiaux*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2016.

⁵⁶⁶ BECKER, Jean-Jacques, « L'évolution de l'historiographie de la Première Guerre mondiale », *Revue historique des armées*, n°242, 2006, p. 4-15.

songent qu'à la démobilisation et au retour à la vie « d'avant », il reste pourtant la bataille diplomatique de la paix de Versailles à remporter, contexte particulièrement propice à l'émergence de conduites qui, par bien des égards, participent de la dé-totalisation d'un conflit qui n'en finit pas de finir.

Chapitre 7

Le nerf de la guerre : Clausewitz et l'économie

Pour quiconque connaît l'histoire de la rivalité entre Nantes et Saint-Nazaire, l'alliance de ces deux villes pour tout mettre en œuvre, afin d'accueillir le corps expéditionnaire américain, a toutes les apparences de l'Union sacrée, et donc du processus de totalisation à l'œuvre au cours du conflit. Y.-H. Nouailhat, dans un de ses premiers articles publié au milieu des années 1960, avance même que « les Nazairiens, comme tous les Français de l'époque, ne peuvent que se féliciter de l'arrivée de soldats qui viennent seconder les Français dans leur effort militaire »⁵⁶⁷. En réalité, cette alliance avec le rival nantais est antérieure à la Grande Guerre puisqu'en 1913, à l'occasion du IV^e congrès international de navigation intérieure, Louis Brichaux confesse :

« J'ignore si, personnellement, je m'abandonne à une rêverie, mais je crois fermement que, dans cinquante ou cent années, lorsque nos petits-enfants liront l'histoire commerciale et industrielle de notre port et de notre région, lorsqu'on leur apprendra peut-être qu'il fut un temps où, entre Nantes et Saint-Nazaire, existait une rivalité quelque fois un peu hargneuse, analogue à celle dont on nous a parlé à l'école et qui divisait jadis les Armagnacs et les Bourguignons, je suis, dis-je, convaincu qu'ils ne pourront pas comprendre, parce qu'à ce moment-là, ce n'est pas deux ports, Nantes et Saint-Nazaire qu'ils verront, mais un immense port, occupant sur une distance de soixante kilomètres, les rives de la Loire et échelonnant, depuis Nantes jusqu'à la mer, de chaque côté du fleuve, les usines et les industries »⁵⁶⁸.

Un tel discours ne doit pas surprendre en ce qu'il est en tout point conforme aux identités cumulatives, gigognes patriotiques qui loin d'être niées par la puissance centralisatrice de Paris sont au contraire exaltées par la III^e République, pour peu qu'elles demeurent dans le cadre de la Nation⁵⁶⁹. Or c'est précisément dans ce schéma que Louis Brichaux entend placer le commerce nazairien, lui qui affirme, toujours lors du IV^e congrès international de navigation intérieure, que celui-ci vise à « ajouter à la grandeur et à la prospérité de la Patrie »⁵⁷⁰. La guerre ne change rien à ce discours, bien au contraire, et le président de la Chambre de commerce se révèle être à l'image de cette bourgeoisie

⁵⁶⁷ NOUAILHAT, Yves-Henri, « 1917-1919. Saint-Nazaire, base américaine n°1 », *Nantes réalité*, n°16, août 1967, p. 24.

⁵⁶⁸ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, BRICHAUX, Louis, « Discours de M. Brichaux », in Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 178.

⁵⁶⁹ THIESSE, Anne-Marie, *Ils Apprenaient la France. L'exaltation des régions dans le discours patriotique*, Paris, Édition de la Maison des sciences de l'homme, 1997.

⁵⁷⁰ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, BRICHAUX, Louis, « Discours de M. Brichaux... », *art. cit.*, p. 177.

économique qui, dès les premières heures d'août 1914, s'autoproclame au service de la défense nationale ⁵⁷¹.

Derrière cette apparente communion des mobilisations, conforme au processus de totalisation de la guerre en cours, réside bien souvent, on l'a vu, la poursuite d'intérêts particuliers. Mais la symbiose avec la posture patriotique imposée par la poursuite du conflit n'est pas permanente et, parfois, en quelques instants bien précis, les desseins individuels entrent en contradiction flagrante avec ce qu'exige l'effort de guerre. C'est lorsque ces derniers priment sur la quête de la victoire que l'on observe les conduites renvoyant à une logique de dé-totalisation. Ajoutons d'ailleurs que celles-ci n'apparaissent pas avec l'arrivée des Américains. Faisant face à la paralysie des transports, et donc du commerce, découlant du déclenchement des hostilités, Louis Brichaux fait le constat, dès le 16 septembre 1914, que Saint-Nazaire ne peut s'en sortir seul pour subvenir à son ravitaillement et, qu'en conséquence, « une entente avec Nantes » s'impose ⁵⁷². C'est donc bien pour satisfaire ses intérêts que la sous-préfecture de Loire-Inférieure s'associe au chef-lieu du département. Mais la réunion prévue à la fin du mois de septembre 1914 entre les deux Chambres de commerce se solde par un échec cuisant : il a en effet été répondu aux responsables nazairiens dépêchés pour l'occasion que « les commerçants [de Nantes] étaient suffisamment approvisionnés pour n'avoir pas besoin, tout au moins pour le moment, de recourir à l'étranger » ⁵⁷³.

Les perspectives offertes par l'entrée en guerre des États-Unis sont manifestement de nature à changer la donne puisque les deux territoires n'hésitent pas, on l'a vu, à s'unir dès avril 1917 pour se proposer d'accueillir les *Doughboys*. Il n'en demeure pas moins que derrière la posture d'Union sacrée et d'effort patriotique conjoint, les logiques visant à satisfaire les intérêts particuliers demeurent et en viennent même à primer toute autre considération. Le développement économique du port, et plus globalement parlant de la ville, n'est en effet pas sans s'opposer aux impératifs de l'effort de guerre. Il en est de même en ce qui concerne les relations touristiques qui, en définitive, révèlent toutes les ambiguïtés du processus de totalisation. En fait, tout se passe comme si la période 1917-1919 devait être considérée comme relevant du *business as usual*, comme si la guerre était en retrait, à l'arrière-plan des préoccupations.

⁵⁷¹ Nous reprenons ici la judicieuse formulation employée par RIDEL, Charles, *Les Profiteurs de guerre 1914-1918, op. cit.*, p. 133. Cet auteur note par ailleurs p. 146 que dans un tel discours « et conformément à une problématique générale qui est celle de la totalisation du conflit, tout acte, toute attitude, toute prise de position est redevable d'un rapport à la défense nationale ».

⁵⁷² Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 203.

⁵⁷³ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 205.

Développer le port et la ville

Il ne fait aucun doute que la présence du corps expéditionnaire américain en Basse-Loire entre 1917 et 1919 coïncide avec une période de grand développement des infrastructures portuaires de Saint-Nazaire et des environs. Pourtant, ce mouvement reste bien souvent difficile à appréhender. Certes, quelques rapports conservés aux Archives départementales de Loire-Atlantique évoquent l'érection de dizaines de grues, la pose de centaines de kilomètres de voies ferrées et la construction de milliers de mètres carrés de hangars mais ces chiffres, à dire vrai, peinent à rendre compte de la dynamique que connaît le territoire pendant la Première Guerre mondiale ⁵⁷⁴.

L'analyse est rendue d'autant plus complexe que l'engorgement auquel doit faire face le port de Saint-Nazaire du fait des flux de fret qui accompagnent l'arrivée des *Dough-boys* n'est, fondamentalement, pas chose nouvelle ⁵⁷⁵. Louis Brichaux n'est d'ailleurs pas sans en témoigner lorsque, le 19 juin 1913, à l'occasion du IV^e Congrès international de navigation intérieure qui se déroule dans sa ville, il évoque la course au gigantisme engagée par des armateurs qui lancent des navires toujours plus grands, évolution qui naturellement accentue la pression sur les infrastructures portuaires. Mais le maire et président de la Chambre de commerce expose à cette occasion un certain nombre d'indicateurs qui, justement, permettent d'appréhender l'efficacité de ces installations. Le premier d'entre eux est le coefficient d'évacuation des marchandises, compris comme « le rapport qui existe entre la longueur des voies ferrées desservant le port et la largeur des quais ». Un deuxième est le coefficient de rendement, chiffre qui découle de la division du nombre de tonnes déchargées par la longueur des quais. Un autre est le coefficient de levage, indice qui mesure le nombre d'appareils de levage inférieurs à 10 tonnes par kilomètre de quai ⁵⁷⁶.

Le coefficient d'utilisation commerciale des bassins permet pour sa part de mesurer l'encombrement d'un port, puisqu'il s'obtient en rapportant le tonnage de jauge des navires à la surface d'eau disponible ⁵⁷⁷. Il n'est malheureusement pas toujours évident d'effectuer ce calcul puisque, d'une année à l'autre, les données ne correspondent pas toujours. Aussi avons-nous décidé, compte tenu de la réalité des informations disponibles dans les sources et de ce que l'on sait du trafic du port de Saint-Nazaire au cours de cette période grâce aux travaux pionniers de M. Barbance et Y.-H. Nouailhat ⁵⁷⁸, de ne considérer pour ce coefficient que le tonnage de marchandises importées par des navires de toute provenance. Il est en effet possible de comparer pour cette entrée toutes les données

⁵⁷⁴ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 ET 16.

⁵⁷⁵ CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France...*, *op. cit.*, p. 75.

⁵⁷⁶ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, BRICHAUX, Louis, « Discours de M. Brichaux », *op. cit.*, p. 177-189.

⁵⁷⁷ *Ibidem*.

⁵⁷⁸ Tant BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire, le port, la ville, le travail*, *op. cit.*, que NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire 1917-1919*, *op. cit.*, s'accordent à montrer combien les exportations sont faibles en comparaison des importations à Saint-Nazaire, le caractère éminemment charbonnier du trafic jouant pour beaucoup dans cette réalité.

compilées par la Chambre de commerce pour les années courant de 1913 à 1919 ⁵⁷⁹, ce qui en définitive permet de mesurer la hausse d'activité à laquelle doit faire face le port ligérien pendant la Première Guerre mondiale. La signification profonde du coefficient reste en effet la même : plus le chiffre est élevé, plus le bassin est saturé. De surcroît, le calcul est ici d'autant plus aisé que la superficie des bassins du port ligérien ne change pas : 32,5 hectares répartis en deux bassins, celui de Saint-Nazaire, le plus petit, et celui de Penhoët ⁵⁸⁰.

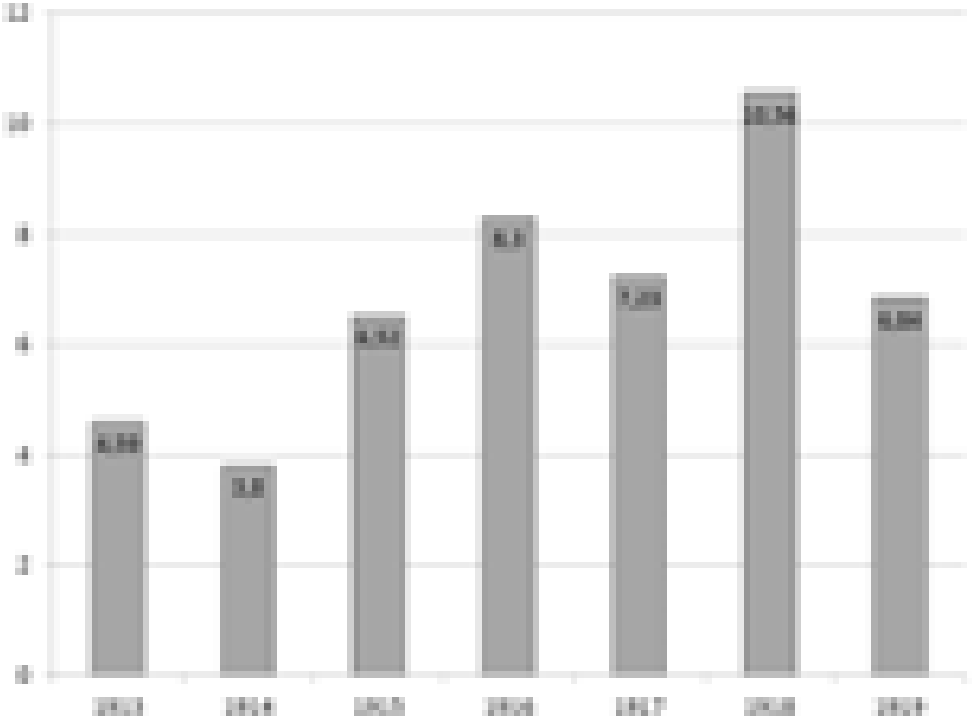


Figure 16 : Coefficient d'utilisation des bassins du port de Saint-Nazaire, 1913-1919

Les chiffres obtenus sont particulièrement explicites. Après une année 1914 à la baisse du fait de la paralysie complète du trafic faisant suite au déclenchement du conflit, l'activité repart à la hausse. Le coefficient d'utilisation des bassins du port de Saint-Nazaire fait ainsi plus que doubler de 1914 à 1916, passant de 3,8 à 8,3, soit de 1 235 470 tonnes de marchandises déchargées à 2 699 079 tonnes. Preuve que l'arrivée des premiers contingents américains le 26 juin 1917 relève bien du symbole construit à des fins politiques, le trafic est légèrement en baisse par rapport à 1916. C'est en effet en 1918 que l'activité explose, le coefficient d'utilisation des bassins franchissant la barre symbolique

⁵⁷⁹ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16 à 19, Comptes rendus des travaux de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire.

⁵⁸⁰ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, BRICHAUX, Louis, « Discours de M. Brichaux », *op. cit.*, p. 182.

des 10 points avec le débarquement du gros des troupes. Certes, la tendance repart à la baisse dès l'année suivante et le tonnage des marchandises importées retombe en 1919 à un niveau sensiblement comparable à celui de l'année 1915. Pour autant, le coefficient d'utilisation des bassins du port de Saint-Nazaire reste pendant la guerre, à l'exception de 1914, année on l'a vu particulière, toujours plus élevé qu'en 1913. Le conflit est donc bien synonyme, pour les infrastructures portuaires nazairiennes, d'intense trafic.

Reste à savoir comment les autorités locales et américaines réagissent à cette évolution, et notamment en 1918, année particulièrement intense. On l'a dit, c'est bien sous l'angle de la mécanique des fluides que doit être envisagée l'activité du port de Saint-Nazaire, tout encombrement sur les quais pouvant être de nature à ralentir, voire empêcher, le transfert du matériel vers les camps d'entraînement ou, pire encore, le front. Les coefficients d'évacuation des marchandises et de levage permettent d'observer les réponses apportées au problème de l'engorgement des bassins.

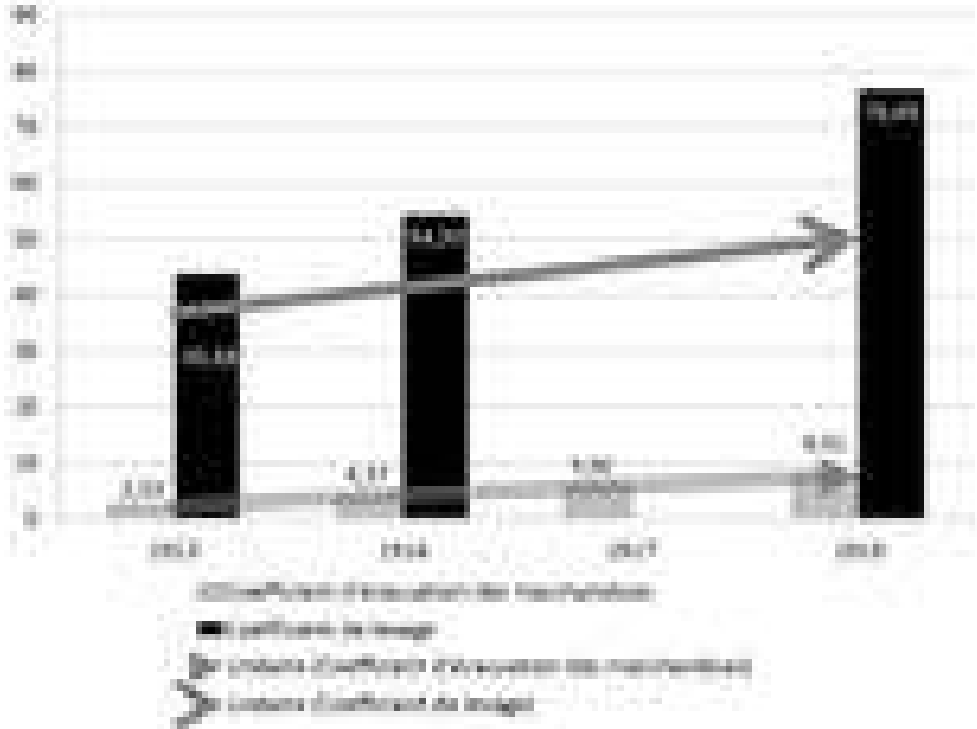


Figure 17 : Coefficients d'évacuation des marchandises et de levage du port de Saint-Nazaire, 1913-1919

Là encore, les chiffres sont explicites et les courbes disent bien l'impact de la Première Guerre mondiale sur l'activité et la modernisation du port de Saint-Nazaire. Pour autant, les données collectées montrent que celle-ci débute bien avant le 26 juin 1917. Certes, la présence américaine se traduit par un réel développement des infrastructures nazairiennes. Mais c'est bien entre l'entrée en guerre et l'arrivée des premiers contingents

de *Doughboys* que, proportionnellement, l'effort le plus important est accompli. Le quai des Darses est ainsi équipé au début de l'année 1915 de trois voies longitudinales et neuf transversales. Des faisceaux de quatre voies sont établis sur le quai des Frégates et sur celui de la Prise d'eau. La desserte de la gare est améliorée de même que celle des parcs de stockage de charbon et, au final, on a pu estimer que le réseau est augmenté en 1916 de 75% par rapport à ce qu'il était avant le conflit⁵⁸¹. Le coefficient de levage, que nous calculons ici en englobant les grues et autres engins d'une capacité supérieure à dix tonnes, et ce malgré l'absence de données fiables pour l'année 1917, dit lui aussi combien la guerre contribue à une amélioration rapide des infrastructures portuaires nazairiennes. Mais, là aussi, l'effort réalisé par les autorités françaises, et tout particulièrement la Chambre de commerce, mérite d'être souligné. Ajoutons d'ailleurs que les investissements réalisés s'effectuent, là encore, sur la base de projets formulés avant même le déclenchement des hostilités⁵⁸². La guerre a donc bien un indéniable rôle d'accélérateur et, en 1916, la capacité de levage du port est augmentée de 66 500 tonnes, Saint-Nazaire pouvant prendre en charge 10 000 tonnes de marchandises par jour⁵⁸³.

Encore faut-il rappeler quelques éléments concernant ces chiffres. Le nombre de kilomètres de voies ferrées dit en effet mal l'effet de rationalisation du réseau. On sait ainsi qu'avant la guerre un accident, s'il se produit à un point névralgique, peut entraîner la paralysie du trafic ferroviaire sur le port et les améliorations apportées visent aussi à empêcher qu'une telle congestion se produise⁵⁸⁴. Ensuite, il importe d'avoir à l'esprit qu'il s'agit là de données *a minima* dans la mesure où ces chiffres ne concernent que les travaux effectués sur la seule commune de Saint-Nazaire⁵⁸⁵. Or, avant même l'arrivée des Américains, les autorités locales anticipent une gestion à plus large échelle, repoussant allègrement les frontières du port ligérien. C'est ainsi qu'au cours de l'année 1916 un important faisceau de quatorze voies ferrées est construit à Montoir, pour une longueur totale de dix kilomètres, jetant les bases de la future gare Wilgus et, plus globalement, du camp construit par les Américains⁵⁸⁶.

⁵⁸¹ PAWLOWSKI, Auguste, « Les ports français et la guerre. Saint-Nazaire », *Le Génie civil. Revue hebdomadaire des industries françaises et étrangères*, 36^e année, Tome LXIX, n°20, 11 novembre 1916, p. 320.

⁵⁸² Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 149-162.

⁵⁸³ *Ibidem*.

⁵⁸⁴ PAWLOWSKI, Auguste, « Les ports français pendant la guerre. Les Américains dans nos ports de l'Atlantique. Brest et Saint-Nazaire. », *Le Génie civil. Revue hebdomadaire des industries françaises et étrangères*, 39^e année, Tome LXXV, n°21, 22 novembre 1919, p. 512.

⁵⁸⁵ Ces coefficients ne prennent donc en compte ni les entrepôts du gigantesque camp de Montoir, ni l'appontement érigé à l'embouchure du Brivet, installations qui bien entendu augmentent considérablement les capacités de l'ensemble portuaire Nantes-Saint-Nazaire.

⁵⁸⁶ PAWLOWSKI, Auguste, « Les ports français et la guerre. Saint-Nazaire », *op. cit.*, p. 320 et Arch. dép. Loire-Atl. : Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1917. Renseignement généraux, statistiques commerciales et maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1919, p. 23.

Précisons d'ailleurs, sans vouloir le moins du monde diminuer leurs mérites, qu'il y a là une explication essentielle à la rapidité avec laquelle les *Doughboys* officient : s'ils travaillent aussi vite, c'est qu'ils ne partent pas d'une feuille blanche mais, bien au contraire, bénéficient des réflexions prospectives des autorités locales et, en l'occurrence, de la Chambre de commerce. Il y a d'ailleurs là un nœud essentiel du processus de totalisation du conflit puisque, d'une certaine manière, les travaux effectués par le corps expéditionnaire s'apparentent à une certaine forme de sous-traitance qui satisfait tout le monde, les intérêts particuliers allant pour l'heure tous dans la même direction, celle de l'effort de guerre. Mais cette situation ne dure pas et, bientôt, des tensions se font jour. Nous y reviendrons.

L'exemple de Saint-Nazaire montre bien la dimension clausewitzienne du conflit. Pour les décideurs locaux, l'arrivée des Américains doit permettre, à terme, la réalisation d'objectifs économiques anciens qui, tous, ambitionnent de ravir des parts de marché à l'Allemagne dans la mesure où, bien entendu, il ne saurait être question après une guerre aussi totale que celle-ci de continuer à commercer avec « le Boche » une fois la paix revenue. Ces raisonnements anticipent en réalité une nouvelle donne géo-commerciale d'où, comme une préfiguration de l'article 231 du traité de Versailles, serait exclue l'Allemagne vaincue et, plus encore, ses ports de la Mer du Nord. L'enjeu est immense puisqu'il s'agit d'accueillir les flux commerciaux en provenance d'Europe centrale mais aussi des États-Unis. Dès lors, la côte Atlantique s'impose comme une interface évidente et la compétition fait rage entre des candidats qui, tous, espèrent par l'intermédiaire du corps expéditionnaire, nouer des relations sur le long terme avec Washington. C'est du reste ce qu'explique parfaitement dans les colonnes de *L'Ouest-Éclair*, le 30 avril 1917, Henry Foucault, un fervent partisan du port de Brest :

« [...] Il est parfaitement permis d'envisager après la guerre, comme conséquence de nos relations nouvelles avec les États-Unis, et aussi de l'ouverture du canal de Panama un peu trop perdue de vue, l'arrivée en Europe de nombreux et puissants cargos américains qui cherchent à venir déposer leurs marchandises dans le port de l'Atlantique le plus rapproché de leur point de départ et le mieux outillé pour les recevoir. [...] Bordeaux, La Pallice, Nantes, Saint-Nazaire, mus par le louable désir de bénéficier du mouvement d'ascension maritime que va déclencher l'entrée en scène des États-Unis, s'organisent pour réaliser, avec la puissance des capitaux et les initiatives des intérêts privés, la plus grande concentration de ce mouvement dans leurs ports »⁵⁸⁷.

C'est ainsi que l'arrivée du corps expéditionnaire américain réactive le vieux dossier dit du Suisse-Océan, projet qui on l'a vu vise à faire de Saint-Nazaire le port de l'Europe centrale. Sorte de route de la soie ligérienne, ce dossier est porté depuis la fin du XIX^e siècle par des lobbys économiques structurés et dotés de moyens importants, à l'instar par exemple du journal *La Loire navigable*. En mars 1919, Louis Brichaux et Paul Bellamy se rendent même en « Helvétie » pour promouvoir ce projet qui est explicitement présenté comme étant destiné à détourner de l'Allemagne le commerce fluvial en provenance

⁵⁸⁷ FOUCAULT, Henry, « Pour le grand port de Bretagne », *L'Ouest-Éclair* (Nantes), 18^e année, n°6390, 30 avril 1917, p. 1.

d'Europe centrale et de l'Est⁵⁸⁸. Hautement politique, cette tournée est la conséquence de contacts noués au début des années 1900 avec les milieux économiques suisses, notamment dans le cadre de perspectives de développement des lignes ferroviaires entre Genève d'une part, Milan d'une autre⁵⁸⁹. De ce point de vue, la présence américaine dans l'estuaire de la Loire est tout autant, pour les milieux économiques nazairiens, synonyme d'effet d'aubaine que de continuité de projets déjà anciens.

Il en est de même en ce qui concerne le terminal frigorifique construit par les Américains sur le port de Saint-Nazaire. La Première Guerre mondiale change en effet les habitudes alimentaires des Français. Au front, les hommes s'habituent à manger des conserves alors que celles-ci peinent à s'imposer à la *Belle époque*. *Idem* en ce qui concerne la congélation, technique qui se diffuse massivement dans les années 1920⁵⁹⁰. À Saint-Nazaire, il n'est pas totalement interdit de penser que les *Doughboys* ont une certaine part de responsabilité dans ce changement d'habitudes alimentaires. Notons d'ailleurs qu'il ne doit pas s'agir d'un cas totalement exceptionnel puisque, dans tous les grands ports de la façade atlantique qu'il utilise, le corps expéditionnaire américain construit de tels équipements⁵⁹¹. Mais, encore une fois, ce changement des pratiques alimentaires n'est pas sans racines, celles-ci plongeant bien avant l'entrée en guerre des États-Unis. C'est ainsi par exemple qu'en mai 1916 le Conseil municipal de Saint-Nazaire « estime » que la « viande frigorifiée » deviendra « d'un usage constant dans l'alimentation et cela même après la guerre »⁵⁹².

Dans un premier temps, tout le monde paraît se féliciter des travaux entrepris sur le port de Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale. Cela est clairement perceptible en dépouillant les comptes rendus des séances de la Chambre de commerce même s'il faut, pour cela, lire entre les lignes. La réserve est en effet chose essentielle dans les affaires et Louis Brichaux ne saurait se féliciter publiquement de cette relation de sous-traitance. Les organisations ouvrières font, elles, savoir par le biais du *Travailleur de l'Ouest* leur satisfaction. Le 25 octobre 1918, alors que l'Armistice n'est pas encore signé, ce journal insiste sur les « transformations considérables » opérées « depuis plus d'un an » à Saint-Nazaire et dans les environs et se prend même à rêver. À l'en croire, le port ligérien peut devenir un point de transit des plus importants pour les marchandises américaines destinées à la France et à l'Europe centrale. Il peut également s'affirmer comme un « centre industriel de premier ordre », sous réserve que la ville dispose de

⁵⁸⁸ « Le voyage en Suisse », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 20^e année, n°7172, 23 mars 1919, p. 4.

⁵⁸⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : 902 S 1.

⁵⁹⁰ SERVENTI, Silvano, *La Cuisine des tranchées. L'alimentation en France pendant la Grande Guerre*, Bordeaux, Éditions Sud-Ouest, 2014, p. 182. Sur le sujet de l'alimentation, on préférera toutefois POULAIN, Caroline (dir.), *Manger et boire entre 1914 et 1918*, Snoeck, Bibliothèque municipale de Dijon, Gand, Dijon, 2015.

⁵⁹¹ PEHAUT, Gérard, « Ravitailler le corps expéditionnaire américain. Les enjeux des approvisionnement des *American Expeditionary Forces* en France de 1917 à 1919 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°266, 2017/2, p. 54.

⁵⁹² « Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6204, 8 mai 1916, p. 3.

moyens de transports collectifs modernes et d'un réseau d'alimentation en eau performant ⁵⁹³.

Mais la symbiose n'est qu'apparente et masque mal la poursuite d'intérêts particuliers qui, parfois, prime l'effort de guerre. C'est ainsi par exemple que l'utilisation des infrastructures du port de Saint-Nazaire n'est pas gratuite, fût-ce pour le corps expéditionnaire américain venu aider son allié français dans ce conflit mené « pour la civilisation et le droit » contre l'Allemagne. Les voies ferrées des postes 1 et 2 du quai de la Prise d'eau en témoignent parfaitement. Si les travaux sont accomplis aux frais du réseau ferré de l'État, le ministère des travaux publics prévoit dans une circulaire datée du 20 novembre 1918 que celui-ci soit remboursé « par la perception d'une taxe d'un franc par tonne sur les marchandises des services français et américains ». Mais ce même document stipule que cette imposition n'était applicable « que pendant la durée des hostilités » et n'a donc pas été perçue ⁵⁹⁴. On imagine donc le manque à gagner du côté français et on comprend mieux l'insistance avec laquelle Louis Brichaux presse le corps expéditionnaire américain tout au long de l'année 1918 pour qu'il règle les centaines de milliers de francs de droit de péage qu'il doit à la Chambre de commerce à la suite de l'utilisation du port de Saint-Nazaire. Mordant, il propose, dans un courrier adressé le 26 juillet 1918 au brigadier général Walsh commandant la base n°1, de calculer cette taxe en se basant sur la jauge nette des navires américains, faute de mieux, puisque ses bateaux « ne font pas de déclaration en douanes, et qu'ils n'ont ni manifeste ni courtier et qu'ils arrivent souvent sans que [les *Doughboys* eux-mêmes sachent] ce qu'il y a à bord » ⁵⁹⁵. À cette occasion, la politique commerciale sait se conformer aux éléments de langage qu'impose l'Union sacrée, mais il n'en demeure pas moins qu'elle peine à masquer une défense opiniâtre d'intérêts particuliers qui en vient à peser plus lourd que l'impératif de préservation des bonnes relations entre les deux alliés, une dimension pourtant essentielle à la poursuite de l'effort de guerre. C'est ainsi que Louis Brichaux conclut sa lettre au brigadier général Washl sur un ton volontiers descendant qui, on s'en doute, n'a pas dû être apprécié par les autorités américaines :

« Je tiens cependant à vous faire remarquer que si vous acceptez cette proposition et si, de mon côté, je peux la faire accepter par mes collègues, la Chambre de Commerce fera en faveur du Gouvernement Américain un très gros sacrifice sur ses recettes, d'abord par devoir patriotique, mais aussi pour reconnaître les améliorations faites dans le port par le Gouvernement Américain » ⁵⁹⁶.

Bien entendu, Louis Brichaux et la Chambre de commerce de Saint-Nazaire ne vont pas jusqu'à interdire l'utilisation du port et de ses infrastructures au corps expéditionnaire. Ils n'en ont d'ailleurs probablement pas les moyens, tant sur le plan juridique que matériel du reste. Pour autant, la date à laquelle ce courrier est rédigé ne peut qu'interpeller : 26

⁵⁹³ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 65, 22 FÀ 7, chemise 8.

⁵⁹⁴ Arch. Dép. Loire-Atl. : 1902 S 154, le ministre au préfet de Loire-Inférieure, 10 décembre 1924.

⁵⁹⁵ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1918. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1919, p. 105.

⁵⁹⁶ *Ibid.*, p. 106.

juillet 1918, soit certes quelques jours après le « second miracle de la Marne » mais à une période où l'Allemagne est encore loin d'être défaite.

Guerre et tourisme

L'historien Y.-H. Nouailhat a bien montré combien l'arrivée des Américains est, dès le départ, intimement liée à des enjeux touristiques. Avant-même l'entrée en guerre de Washington, le comte Charles Nau de Maupassant propose de mettre à disposition du commandant en chef du corps expéditionnaire son château de Clermont-sur-Loire, celui-là même qu'habitera plus tard l'acteur Louis de Funès, ainsi qu'un terrain sur lequel les *Sammies* construiraient un hôpital. Derrière cette posture altruiste à première vue caractéristique d'un effacement devant la cause totale qu'est le conflit en cours réside en réalité la défense d'intérêts bien particuliers. Il est d'ailleurs à se demander si son activisme ne trahit pas, d'une certaine manière, ses calculs sur le long terme. L'aristocrate n'hésite en effet pas à solliciter le ministre de la Guerre par l'intermédiaire du maire de Nantes, Paul Bellamy, et télégraphie son offre à l'ambassadeur des États-Unis, William G. Sharp, et au Président américain *himself*, Woodrow Wilson. En réalité, les intérêts du comte de Maupassant s'accommodent particulièrement bien de la présence – rappelons-le encore hypothétique – des *Doughboys*. En demandant la création d'un hôpital américain sur sa propriété, il souhaite ni plus ni moins « préparer la voie pour faire de cette localité, après la guerre, une station climatique, avec casino, champs de courses, etc... »⁵⁹⁷.

Or l'action de cet aristocrate est tout sauf anecdotique tant la guerre a à voir avec le développement de l'industrie touristique ce qui, d'une certaine manière, n'est pas sans interroger la dimension totale du conflit. Précisons d'ailleurs que cette réalité n'est pas propre à la région nazairienne. On sait qu'à Nantes, par exemple, le syndicat d'initiative tente de développer le tourisme auprès des soldats américains⁵⁹⁸. Ces intérêts économiques bien spécifiques peuvent d'ailleurs parfois entrer en contradiction frontale avec les mesures prises par le corps expéditionnaire pour maintenir l'ordre et empêcher que les soldats américains ne fréquentent les débits de boisson et les prostituées. C'est ainsi par exemple qu'un groupe de commerçants prend en décembre 1917, et en prévision des dépenses qui seront effectuées à l'occasion des fêtes de fin d'année, la liberté de s'adresser au commandant Appleton qui effectue la liaison avec la base n°1 pour « exposer [que] les mesures de restriction prises par les autorités américaines causent à tout un grand quartier de Saint-Nazaire un préjudice considérable ». Ils sont d'ailleurs soutenus par le maire, Louis Brichaux, qui juge « pas possible, en effet, qu'à l'approche des fêtes de Noël et du 1^{er} de l'an, presque tout le quartier dit de Marceau soit consigné aux troupes américaines »⁵⁹⁹. Le propos de ces commerçants mérite néanmoins d'être cité largement en ce qu'il traduit bien la volonté de préserver des intérêts particuliers menacés par des décisions prises au nom de l'effort de guerre :

⁵⁹⁷ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et Saint-Nazaire 1917-1919*, op. cit., p. 20-21.

⁵⁹⁸ NAU, Brieuc, *La présence américaine à Nantes pendant la Première Guerre mondiale*, op. cit., p. 40 et 49-51.

⁵⁹⁹ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 R 17, le maire de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, 17 décembre 1917.

« Certes, ils sont les premiers à reconnaître que certaines mesures s'imposent en présence surtout des abus commis dans tous les établissements interlopes, et ils seraient heureux de voir sous ce rapport les lois sur l'État de Siège renforcées dans un sens favorable aux bonnes mœurs et à la tempérance. Mais ils prennent respectueusement la liberté de [...] faire remarquer que le commerce en général souffre de la prohibition qui lui est ainsi imposée, et que la mesure dont ils sont actuellement victimes les met dans un état d'infériorité. Ils ajoutent que parmi les maisons ainsi privées d'une clientèle intéressante, se trouvent des Maisons d'alimentation, épicerie, restaurants, bijouteries, bazars, maisons de confections, teinturerie, quincailleries et aussi le seul établissement de bains qui existe à Saint-Nazaire »⁶⁰⁰.

On se rappelle également la décision ministérielle du 12 juin 1918 relative à l'exonération de la taxe de 10% sur les produits de luxe, mesure destinée spécifiquement aux soldats américains. Pourtant, comment ne pas voir dans ce qui semble bien s'apparenter à une niche fiscale une contradiction fondamentale avec la situation budgétaire de la France d'alors, ce d'autant plus que le conflit est alors loin d'être gagné ?

Les pratiques touristiques des *Doughboys*, et la consommation qui en découle, révèlent dès lors toute l'ambiguïté du processus de totalisation du conflit. *À priori*, rien ne paraît aller ici contre l'effort de guerre puisque, théoriquement, ces moments d'agrément sont pris en accord avec l'encadrement du corps expéditionnaire, et ne vont donc nullement à l'encontre des « intérêts du service ». Certes, il y a le cas particulier des soirées trop alcoolisées et des visites aux maisons closes mais, lorsque les soldats américains se conforment aux instructions de leur hiérarchie, rien ne permet d'affirmer que ces instants de répit nuisent à l'effort de guerre. C'est même plutôt le contraire puisque les officiers voient en ces trop courtes périodes de repos un utile outil de recharge du moral. Mais l'inverse peut également être soutenu puisque, dans le même temps, du point de vue des hommes du rang, ces courts séjours sont assimilables à des espaces hétérotopiques, c'est-à-dire à des périodes qui permettent de mettre à distance le conflit, d'oublier le réel, l'éloignement de la famille et les dangers encourus. Semblable réflexion peut d'ailleurs être formulée à propos de l'alcool, puissant moyen permettant d'oublier – provisoirement – le quotidien, et peut-être même la maison close⁶⁰¹. Cette question est donc particulièrement ambivalente, la logique n'apparaissant pas la même suivant le point d'observation.

En tout état de cause, il n'en demeure pas moins que les *Doughboys* constituent une clientèle pour laquelle les acteurs économiques français se battent avec férocité. Non content en effet de diffuser de la publicité dans les pages du *Stars and Stripes*, le *Printemps* ouvre une succursale au sein même du camp de rembarquement n°1 à Saint-Nazaire, principale porte de retour des *Sammies* vers les États-Unis. S'il s'agit d'une simple baraque en bois rehaussée de drapeaux américains et français, on imagine toutefois aisément le chiffre d'affaire qui peut être réalisé compte tenu de l'important passage qui caractérise

⁶⁰⁰ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 R 17, lettre de commerçants nazairiens adressée au commandant Appleton, 15 décembre 1917.

⁶⁰¹ Pour de plus amples développements se reporter à RIDEL, Charles, *L'Ivresse du soldat. L'alcool dans les tranchées, 1914-1918*, Paris, Vendémiaire, 2017, p. 221.

ce lieu ⁶⁰². Cette agressivité commerciale suscite d'ailleurs l'ire du président de l'Union des commerçants de Saint-Nazaire qui, en avril 1919, décide d'en référer à la Chambre de commerce, non sans accuser l'enseigne parisienne de monopole et de pratiques déloyales. Il fait en effet état de « plaintes qui lui ont été adressées, par plusieurs commerçants de Saint-Nazaire, au sujet de l'installation dans l'enceinte d'un camp, d'une succursale des grands magasins du Printemps, de Paris, pour la vente de différents articles, de souvenirs, parfumerie, lingerie, maroquinerie, etc., et qui reçoit des commandes de diverses autres marchandises, qui sont expédiées journellement de Paris à cette succursale, pour satisfaire aux demandes des officiers et soldats de l'Armée Américaine, à laquelle, paraît-il, il aurait été interdit d'acheter dans les magasins dans les villes » ⁶⁰³.



Illustration 13 : Succursale du *Printemps* ouverte au sein du camp de rembarquement n°1 à Saint-Nazaire, le 26 mars 1919. National Archives at College Park, MD : 111-SC-158801

Cette dernière accusation n'étant, d'après ce que l'on peut en percevoir à travers les archives, pas fondée, l'affaire en reste là ⁶⁰⁴. Pour autant, un tel conflit est intéressant en ce qu'il se situe dans la continuité de stratégies visant à préserver des intérêts particuliers,

⁶⁰² Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 874.

⁶⁰³ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1919. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1920, p. 136.

⁶⁰⁴ *Ibid.*, p. 181.

conduites que certains documents donnent à observer pendant le conflit et qui, le cas échéant, peuvent relever d'un processus de dé-totalisation du conflit. À Saint-Malo, c'est ainsi au nom des intérêts touristiques que les maires des trois communes luttent contre les mesures prophylactiques à destination des soldats, ce dans le but de ne pas « syphilitiser » l'image de marque de leurs stations balnéaires et malgré le risque que les maladies vénériennes font peser sur le capital humain disponible pour l'Armée ⁶⁰⁵. La dimension clausewitzienne du conflit, l'économie n'étant après tout que le prolongement par d'autres moyens de la guerre, apparaît ici clairement et Saint-Nazaire n'échappe pas à ce mouvement. C'est ainsi que la Chambre de commerce soutient sans aucune ambiguïté au printemps 1918 le projet visant à instaurer dans la région un syndicat d'initiatives. Celui-ci voit le jour en mars 1919 et se donne pour but de « favoriser, d'une façon générale, le développement du tourisme en France et à l'étranger, et, plus particulièrement, d'étudier les mesures qui peuvent tendre à augmenter la prospérité du port de Saint-Nazaire et de la région, et d'en poursuivre la réalisation » ⁶⁰⁶. Mais, en mai 1918, il y a selon la Chambre de commerce urgence, alors que le conflit, rappelons-le, est alors loin d'être terminé :

« Pour nous, il ne faut pas que nous soyons en retard sur nos voisins. On s'y prépare un peu, puisque déjà des hôtels, malgré les difficultés de toutes sortes, pénurie de main d'œuvre, matériaux, renchérissement des objets de luxe, se transforment pour s'approprier à recevoir la riche clientèle américaine, qui ne manquera pas de venir par notre Port, visiter la France qui, depuis la Marne et Verdun, fait leur admiration » ⁶⁰⁷.

Business as usual ?

Pour les entreprises du secteur de Saint-Nazaire, cette adaptation aux conditions particulières créées par la présence américaine témoigne d'une accommodation au conflit qui ne naît pas avec l'arrivée du corps expéditionnaire. Selon un processus bien connu, les acteurs économiques ne tardent pas à trouver bien des avantages aux prisonniers de guerre allemands ⁶⁰⁸. Certes il s'agit de ressortissants d'une puissance ennemie mais ces hommes

⁶⁰⁵ Pour de plus amples développements on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « Syphiliser Saint-Malo ? Prophylaxie et tourisme sur la Côte d'Emeraude pendant la Grande Guerre », communication prononcée lors du colloque international « Les Fronts intérieurs européens : l'arrière en guerre 1914-1920 » organisé à Pau les 19 et 20 novembre 2015 par DORNEL, Laurent, JALABERT, Laurent et LE BRAS, Stéphane, actes à paraître. Rappelons qu'à l'époque la ville de Saint-Malo est divisée en trois communes : Saint-Malo, Paramé et Saint-Servan.

⁶⁰⁶ « Au syndicat d'initiative », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7165, 17 mars 1919, p. 3.

⁶⁰⁷ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1918. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1919, p. 83.

⁶⁰⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 ET 17, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1915. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1916, p. 43 et 9 R 11, attribution de prisonniers de guerre à la ville de Saint-Nazaire, 1918. Dans sa séance du 14 mars 1916, la Chambre de commerce de Saint-Nazaire n'hésite pas à affirmer que ces prisonniers de guerre constituent « une source de revenus pour le commerce local et, d'une façon indirecte, pour le budget de la Chambre de commerce ». Arch. dép. Loire-Atl. : 8 ET 18, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1916. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1918, p. 34.

constituent aussi une main d'œuvre peu chère, d'autant plus facile d'emploi qu'elle est captive ⁶⁰⁹. Semblables réflexions peuvent d'ailleurs être formulées à propos des travailleurs coloniaux et étrangers venus, on l'a vu précédemment, de tous horizons.

Homme aux engagements politiques multiples, qui le conduiront d'ailleurs à abandonner la mairie de Saint-Nazaire en 1919 puisque ne pouvant assumer toutes ses charges, Louis Brichaux illustre bien ces comportements qui participent, assurément, d'un processus d'accommodation mais aussi, à l'occasion, de potentielle dé-totalisation du conflit. C'est ainsi que mis en sursis du fait de sa qualité de maire de Saint-Nazaire puis réformé n°2 en décembre 1914, il fait l'objet d'une dénonciation auprès de la grande chancellerie de la Légion d'honneur en juillet 1918 au motif qu'il « n'a pas servi sous le drapeau de la France » ⁶¹⁰. Sans doute anecdotique, et visiblement sans incidence sur son statut médaille, cette accusation est néanmoins révélatrice de conduites qui vont, à n'en pas douter, à l'encontre de l'idée d'Union sacrée pour la défense du pays. Louis Brichaux se révèle être un objet historique complexe, aux prises de positions parfois difficiles à analyser. Il en est ainsi de son rôle en faveur de la construction du terminal frigorifique du port de Saint-Nazaire. En effet, en regardant les discours de celui qui est maire mais également président de la Chambre de commerce et vice-président de la Ligue navale, il est difficile de faire la part des choses entre ce qui relève d'une part des nécessités imposées par l'effort de guerre et de l'anticipation d'une nouvelle tendance, le goût pour la viande surgelée, et d'autre part, de propos favorisant ses intérêts propres ⁶¹¹. Le conflit d'intérêt semble encore plus flagrant lorsqu'en janvier 1917 il dénonce en plein Conseil municipal les torpillages allemands et leur impact sur l'approvisionnement en houille, une dimension qui bien entendu intéresse au premier plan le directeur de la Compagnie charbonnière de l'Ouest qu'il est aussi ⁶¹². Et que dire de ces propos, prononcés à la même période, justifiant les choix opérés dans le réaménagement du port de Saint-Nazaire : « pendant longtemps, on a considéré dans beaucoup de ports les charbons comme une marchandise encombrante, la priorité des quais et des wagons était donnée aux bateaux de l'intendance apportant des céréales, des aciers, des marchandises diverses, etc. » ⁶¹³.

Louis Brichaux n'est également pas exempt de soupçons lorsque vient la question de la rivalité avec Nantes. S'il s'en défend vigoureusement, ce dont témoignent assurément les archives de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire qu'il préside, il est vivement pris à partie en juin 1919, alors que le Traité de Versailles n'est pas encore signé, par *L'Ouest-Éclair* à propos d'un rapport technique sur les ports de Basse-Loire qui lui est confié par le ministère des Travaux-Publics. Menant la charge, l'édition nantaise du grand quotidien catholique breton argumente que « sans doute M. Cormerais, président

⁶⁰⁹ La situation est telle qu'en septembre 1915 le sous-préfet de Saint-Nazaire ordonne de n'employer des prisonniers « seulement quand [la] main d'œuvre locale est insuffisante ». Les organisations syndicales dénoncent en effet à la même époque le chômage de « 4 ou 500 » dockers. Arch. dép. Loire-At. : 9 R 11, le préfet à l'intendant de la XI^e région militaire, 18 septembre 1915.

⁶¹⁰ Arch. Nat. : LH 19800035/1277/47134.

⁶¹¹ « Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6204, 8 mai 1916, p. 3.

⁶¹² « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair*, 18^e année, n°6278, 8 janvier 1917, p. 3.

⁶¹³ Cité in CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France pendant la Première Guerre mondiale...*, op. cit., p. 95.

de la Chambre de commerce de Nantes, devait assister M. Brichaux pour une partie de son travail » puis tranche, définitif, que « la subordination de la Chambre de commerce de Nantes, son effacement devant Saint-Nazaire n'en apparaissent pas moins »⁶¹⁴. Bien entendu, la posture patriotique de l'Union sacrée est toujours présente, et mise en avant, comme le rappelle en juillet 1917 un article de *L'Ouest-Éclair* traitant d'un déjeuner offert à l'occasion de la nomination du président de la Ligue navale, Anatole de Monzie, au poste de Sous-secrétaire d'État des transports maritimes et de la marine marchande. En effet, le grand quotidien breton note que sont présents à cette occasion le président du Conseil d'administration des Messageries maritimes et le secrétaire général de la Confédération générale du travail, Léon Jouhaux. Les deux hommes sont venus « assurer publiquement le nouveau sous-secrétaire d'État à la fois de leur confiance et de l'entier concours des armateurs et des organisations ouvrières pour le développement maritime de la France ». Mais cet unanimisme patriotique n'est pas incompatible avec la poursuite d'intérêts propres, lorsqu'ils convergent avec l'effort de guerre. Ainsi Louis Brichaux, vice-président de la Ligue navale et à ce titre proche du nouveau ministre, rappelle ce jour-même « l'importance essentielle de la réorganisation des transports maritimes » pour la victoire, une position certes conforme à l'esprit du temps mais qui n'est également pas sans servir les intérêts du maire et président de la Chambre de commerce qu'il est aussi, ce bien entendu sans évoquer le chef d'entreprise⁶¹⁵. Cette situation est d'ailleurs critiquée à mots-couverts par *L'Ouest-Éclair* :

« Nous avons peut-être eu tort d'attribuer à M. Brichaux, *maire*, la réelle influence dont il se targue. Le mérite de ses interventions heureuses, réserve faite d'ailleurs de leur portée durable, reviendrait plutôt à M. Brichaux, *vice-président de la 'Ligue navale'*, ou à M. Brichaux, *président de la Chambre de commerce* de Saint-Nazaire, ou tout simplement à M. Brichaux *l'importateur*, qui a su si bien mener sa barque (ou son steamer charbonnier) et a appris, en faisant ses affaires, à faire celles des autres »⁶¹⁶.

Cinglant, le propos étonne d'autant plus qu'il est prononcé en avril 1918, c'est-à-dire à une époque où non seulement la guerre est loin d'être gagnée mais où, au contraire, les troupes alliées sont en fâcheuse posture face à l'offensive menée par les Allemands. Cette attaque rappelle de surcroît que la culture juridique de la période 1917-1919 n'est aucunement comparable à ce que l'on peut connaître de nos jours. On se rappelle, pour ne citer qu'un seul célèbre exemple, que c'est le scandale des décorations, cette affaire de distributions de Légions d'honneur en échange de pots de vins, événement ayant entraîné la démission le 2 décembre 1887 du Président de la République Jules Grévy, qui permet, *in fine*, que la France se dote d'une législation réprimant le trafic d'influence⁶¹⁷. Or, si

⁶¹⁴ « À la ligue navale », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7329, 7 juin 1919, p. 3.

⁶¹⁵ « La Ligue navale fête M. de Monzie », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6468, 22 juillet 1917, p. 2.

⁶¹⁶ « La ligue navale et son bon pilote à Nantes », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5 735, 7 avril 1918, p. 3.

⁶¹⁷ LASCOURMES, Pierre et AUDREN, Frédéric, « La justice, le gendre et le scandale des décorations. Aux origines du trafic d'influences », in DUMONS, Bruno et POLLET, Gilles (dir.), *La Fabrique de l'honneur et les décorations en France, XIX^e-XX^e siècles*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2009, p. 119-141.

l'omniprésence de Louis Brichaux et la nécessaire confusion des genres qu'un tel cumul de charges ne peut qu'entraîner ne suscite que si peu de réactions, c'est que l'opinion est pour l'heure peu sensible à ce type de problèmes. Cette indifférence s'explique bien entendu par l'époque, la guerre et le poids du deuil étant dans la majorité des esprits. Pour autant, certaines conduites ne sont pas sans interpeller. Ainsi, en février 1915, les ouvriers des chantiers navals envoient à Louis Brichaux une pétition pour se plaindre des tarifs du charbon domestique. Mais, au juste, à qui l'adressent-ils ? Au maire comme le suggère le *Travailleur de L'Ouest* ou à celui qui est aussi importateur ? À moins que cela ne soit le président de la Chambre de commerce qui soit ici interpellé ? ⁶¹⁸

En réalité, dès les toutes premières heures d'août 1914, les prises de position de Louis Brichaux témoignent de stratégies de sauvegarde d'intérêts particuliers, quand bien même ceux-ci iraient à l'encontre de ce que dicte l'effort de guerre. Le président de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire, dans une séance extraordinaire tenue le 11 août 1914, se livre ainsi à une véritable charge contre la Banque de France qui vient d'instaurer un strict contrôle des changes afin que cessent les retraits massifs d'argent liquide qui menacent l'ensemble du système financier français. En effet, la fin du mois de juillet 1914 se caractérise par ce que les économistes appellent un « run bancaire », soit le retrait en quelques heures seulement par les particuliers de plusieurs milliards de francs, monnaie faut-il le rappeler encore indexée sur l'or ⁶¹⁹. Ceci n'est bien entendu pas sans inquiéter les autorités qui, dès lors, décident d'un moratoire visant à ce que cessent ces mouvements de fonds ⁶²⁰. Mais, signe manifeste d'une logique de dé-totalisation du conflit en cours, pour Louis Brichaux, la Banque de France « cache son argent » et assèche le système monétaire. Et le président de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire de réclamer non seulement que cesse cette politique mais que soit, de surcroît, versée une avance de 150 milliards « à diverses sociétés de crédit ou *établissements industriels* » ⁶²¹. Un tel argumentaire, loin de toute idée d'*Union sacrée*, est bien évidemment intéressé et même assorti de menaces, sous couvert de prospective :

« Ces avances à l'industrie présentent un intérêt considérable. En ce qui concerne seulement Saint-Nazaire les Chantiers de construction de l'Atlantique, les Chantiers de la Loire, les Forges de la Basse-Loire, et les Fonderies de Saint-Nazaire occupent, encore après la mobilisation de 7 à 8 000 ouvriers. On ne peut se demander, sans tristesse, ce que va devenir cette malheureuse population ouvrière si les chantiers, les usines, comme ils l'annoncent, sont obligés de fermer faute d'argent. D'ores et déjà les Usines de la Basse-Loire (2 600 ouvriers) et les Fonderies de Saint-Nazaire ont fermé leurs portes.

⁶¹⁸ Écomusée de Saint-Nazaire : BA 65, 22 FÀ 7, chemise 8.

⁶¹⁹ Soulignons ici combien un tel comportement des agents économiques va à l'encontre d'une entrée « la fleur au fusil » en guerre, idée battue en brèche depuis BECKER, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre, op. cit.*

⁶²⁰ Sur cette question, pour l'heure non documentée à l'échelle de la Bretagne, se reporter à CARDONI, Fabien (dir.), *Les banques françaises et la Grande Guerre*, Paris, Institut de la gestion publique et du développement économique, Comité pour l'histoire économique et financière pour la France, 2016.

⁶²¹ En italique dans la source.

Et c'est ce qui arriverait indubitablement, pour toutes les industries si des mesures urgentes n'étaient prises en vue d'assurer leur fonctionnement »⁶²².

Certes les apparences sont sauvées puisque la Chambre de commerce de Saint-Nazaire décide le vote de 3 000 francs de subvention aux œuvres de bienfaisance de la municipalité et de 1 000 francs à « l'Administration de la Croix-Rouge et des Dames de France, en vue de venir en aide à l'Œuvre de Secours aux blessés ou malades des armées de terre et de mer ». Mais la diatribe de Louis Brichaux, véritable plaidoyer en faveur des intérêts de l'industrie nazairienne et ce à l'encontre des mesures édictées par la banque centrale, est adoptée « entièrement par la Chambre »⁶²³.

Il ne s'agit d'ailleurs pas là d'un acte isolé⁶²⁴. Dès le 20 août 1914, Louis Brichaux écrit au ministre du Commerce pour s'opposer au projet de suppression des droits de douanes sur « le poisson frais d'importation étrangère », mesure envisagée pour faciliter le ravitaillement des populations civiles. Se joignant à un vœu formulé par la Chambre de commerce de Lorient, celui qui est aussi maire de Saint-Nazaire, et donc en charge de l'alimentation des habitants de cette commune, fait fi des réalités de la mobilisation des marins à la pêche et dit toute son opposition à cette mesure qui

« serait par trop prématurée et de nature à nuire à de nombreux intérêts. Il serait impossible, en effet, à nos Sociétés de pouvoir lutter contre la concurrence étrangère. Le désarmement de leurs bateaux s'imposerait et il leur faudrait immédiatement licencier des équipages dont le chômage serait absolument certain »⁶²⁵.

La question de l'énergie illustre parfaitement ces logiques de dé-totalisation qui ne sont pas nécessairement l'apanage des « décideurs » et du patronat. Pendant la Première Guerre mondiale, Saint-Nazaire connaît une telle situation de plein emploi que le recours aux prisonniers de guerre est indispensable à l'économie locale. Les archives conservent de nombreuses plaintes d'entrepreneurs à qui l'on a supprimé cette main d'œuvre captive et qui, du coup, expliquent ne plus pouvoir poursuivre leur activité⁶²⁶. L'usine à gaz de Saint-Nazaire est dans cette situation et bénéficie d'une trentaine de prisonniers qui cessent d'y être détachés à partir du 1^{er} juin 1918, en application d'une décision du Ministère des Travaux publics qui entend réserver leur emploi aux seules tâches de manutention sur les quais du port. Invité à se mettre en relation avec le Ministère de l'Armement et des fabrications de guerre pour obtenir de nouveaux prisonniers, le directeur de l'usine à gaz,

⁶²² Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 197.

⁶²³ *Ibid.*, p. 197-1988.

⁶²⁴ Arch. Dép. Loire-Atl. : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1918. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1919, p. 59-60 fait sienne la « protestation contre les mesures d'ordre étatique prises pour réglementer la production nationale » portée par l'Association de l'agriculture et de l'industrie française.

⁶²⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 208-209.

⁶²⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11.

M. Georgelin, ne parvient pas à obtenir gain de cause et envisage d'arrêter la production. Bien sûr, cette décision n'est pas sans arrière-pensées et participe à l'évidence d'une stratégie de négociation. Il est vrai que les conséquences d'un tel arrêt sont importantes, tant du point de vue des particuliers et de l'éclairage public que de l'alimentation en énergie des industries de la région nazairienne⁶²⁷. Mais il n'en demeure pas moins que cette usine intéresse directement la poursuite du conflit en cours puisque le directeur rappelle que « tout le gros coke, tout le goudron, tout le graphite que nous produisons, sont réservés, d'ordres ministériels aux Établissements qui travaillent pour la guerre »⁶²⁸. Le préfet de Loire-Inférieure est lui encore plus précis lorsqu'il s'agit de détailler les répercussions de cette fermeture :

« Tout le gros coke, tout le goudron, tout le graphite produit par l'usine sont réservés d'ordre du Ministère de l'Armement, aux établissements travaillant pour la guerre ; une grande quantité de gaz pour emploi industriel et force motrice, est fournie aux Chantiers de la Loire, de l'Atlantique, à divers ateliers, aux imprimeurs, etc. D'autre part, le port et la gare sont éclairés au gaz : le transit et le mouvement du port seront donc en partie supprimés par suite du manque de gaz, et je ne crois pas devoir signaler ce que serait la situation de Saint-Nazaire, centre important et en pleine activité des armées américaines, si le gaz venait à manquer pour l'éclairage et pour la consommation ménagère au moment où le charbon et le pétrole sont loin de suffire aux besoins »⁶²⁹.

C'est là une conjoncture classique de l'effet papillon qu'est le processus de totalisation du conflit, la situation à l'arrière impactant par ricochet le front. Mais cette affaire met également en lumière d'autres forces, parfaitement antagoniques et qui, elles, s'apparentent à un mouvement inverse de dé-totalisation. En effet, malgré l'appui du maire et président de la Chambre de commerce Louis Brichaux, du préfet de Loire-Inférieure et le soutien d'un député, le directeur de l'usine à gaz ne parvient pas à obtenir de nouveaux prisonniers de guerre et est obligé de s'en remettre à des travailleurs civils, qu'il ne parvient pas à recruter. En effet, le marché de l'emploi est alors tellement tendu que, malgré l'importance stratégique de cette usine à gaz, à une époque rappelons-le où la situation sur le front est très défavorable aux troupes françaises et britanniques et où les Américains commencent tout juste à entrer en scène, le personnel disponible préfère s'employer auprès du corps expéditionnaire afin de bénéficier de salaires plus avantageux. C'est d'ailleurs ce qu'explique, sans précautions de langage, le préfet de Loire-Inférieure au ministre de l'Intérieur dans une note datée du 28 mai 1918 : « Il est

⁶²⁷ Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11, la Société du gaz de Saint-Nazaire au député Delaroche-Vernet, le 25 mai 1918.

⁶²⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11, Georgelin à un député, probablement Delaroche-Vernet, sans date.

⁶²⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11, le préfet de Loire-Inférieure au ministre de l'Intérieur, 28 mai 1918. Dans ce même courrier, le haut-fonctionnaire demande que « l'usine à gaz de Saint-Nazaire soit maintenue en fonctionnement : on ne peut donner à nos Alliés américains, dans une leurs principales bases où ils offrent la preuve d'une activité d'organisation vraiment extraordinaire, le spectacle d'une ville privée de lumière et d'une part de sa force motrice faute de 20 à 30 prisonniers de guerre ».

impossible de recruter actuellement de la main-d'œuvre à Saint-Nazaire, base américaine, où tous les travailleurs disponibles sont employés par nos alliés à des tarifs qui ne pourraient être payés par la Compagnie du Gaz sans répercussion immédiate sur le prix du gaz »⁶³⁰. Même tonalité pour le directeur du dépôt des ouvriers étrangers de Nantes pour qui les salaires proposés ne « paraissent pas suffisants par rapport à la cherté de la vie dans la région »⁶³¹.

Lié au gaz, le charbon est, on l'a vu, une question particulièrement sensible pendant la Première Guerre mondiale. Les travaux de l'historien P. Chancerel montrent bien comment l'État tente de remédier à la pénurie et de prendre en charge, au nom de l'intérêt général et de l'effort de guerre, la distribution du combustible⁶³². Mais ces mesures ne sont pas nécessairement du goût de tout le monde et, lors de la séance de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire du 11 mai 1917, le président Louis Brichaux s'élève contre une circulaire ministérielle prise quelques jours plus tôt et prescrivant justement « aux importateurs de charbon de mettre à la disposition de l'État, en vue de la répartition aux consommateurs, les houilles par eux reçues dans les ports ». Pour celui qui est intéressé à titre personnel à cette question, le texte présente en effet l'immense inconvénient « d'enlever aux négociants importateurs une partie des bénéfices légitimes attachés à l'exercice de leur profession »⁶³³. Là encore, les intérêts économiques privés priment bien l'effort de guerre.

L'exploitation de la tourbe dans les marais de Brière entourant Saint-Nazaire constitue également une bonne illustration de ces forces de totalisation, mais aussi de dé-totalisation, à l'œuvre au cours du conflit. Au cours de l'année 1917, cette ressource est en effet envisagée comme un palliatif à la pénurie de charbon. En cela, ce combustible domestique est particulièrement révélateur de la totalisation de la guerre en cours puisque fournissant de l'acide nitrique ou du sulfate d'ammoniaque, cette terre peut également servir à la fabrication de poudre. Il est d'ailleurs intéressant de constater que, là encore, Louis Brichaux est grandement intéressé aux projets d'exploitation du marais briéron qui fleurissent au cours de l'année 1917. Professionnel du charbon, son expertise énergétique est recherchée. De plus, que cela soit en tant que maire de Saint-Nazaire ou en tant que syndic de la Grande Brière Mottière, un autre de ses nombreux mandats, il prend une part active aux projets d'exploitation de cette ressource. Certes, ceux-ci échouent puisque le terrain, en définitive, ne se prête pas à une production à échelle industrielle. Pour autant, les espoirs suscités par ce nouvel *or noir* montrent bien que les propriétaires fonciers n'entendent pas brader leurs intérêts, quand bien même la production de tourbe pourrait contribuer avantageusement à l'effort de guerre. Le sous-préfet de Saint-Nazaire Roland Gaignerot le souligne du reste avec amertume en dénonçant « le mauvais vouloir [de] la

⁶³⁰ *Ibidem*.

⁶³¹ Arch. dép. Loire-Atl. : 9 R 11, le directeur du dépôt des travailleurs étrangers de Nantes au directeur de l'usine à gaz, 5 juin 1918.

⁶³² CHANCEREL, Pierre, *Le marché du charbon en France pendant la Première Guerre mondiale...*, *op. cit.*.

⁶³³ Arch. dép. Loire-Atl. : Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1917. Renseignements généraux, statistiques commerciales et maritimes*, XXII^e volume, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1919, p. 103.

direction du syndicat de la Grande Brière, qui manifestement préférerait voir périr le monde que de ne pas conserver sa misérable richesse pour les siècles à venir ». Ici, la perspective du conflit ne parvient pas à infléchir les intérêts particuliers de propriétaires qui sont persuadés que la tourbe est un produit d'avenir qui assurera leur fortune une fois la guerre achevée ⁶³⁴.

On a vu précédemment combien chevaux et mulets sont essentiels aux armées mais aussi à la poursuite de l'effort de guerre, ne serait-ce que par leur importance pour la production agricole. Saint-Nazaire illustre d'ailleurs dès 1914 le processus de totalisation ici à l'œuvre en étant une des portes d'entrée des animaux achetés aux États-Unis. L'arrivée du corps expéditionnaire levé par Washington ne change rien à cette réalité et le dépôt de remonte du port ligérien passe rapidement sous commandement américain, les *Doughboys* étant tout aussi dépendants de la force hippomobile que les poilus. Le déroulement du conflit rend par ailleurs la gestion de la ressource équine encore plus sensible. En mars 1917, quelques jours donc avant l'entrée dans le conflit des États-Unis, il devient de plus en plus manifeste que la guerre sous-marine à outrance et les difficultés de trésorerie françaises compromettent le ravitaillement en avoine. Le retour à la guerre de mouvement au printemps 1918 entraîne la perte de 15 000 chevaux et mulets par mois pour la seule armée française, bêtes qu'il importe d'obligatoirement remplacer sous peine de ne pas pouvoir contre-attaquer. On comprend dès lors pourquoi Clemenceau se résout, le 9 avril 1918, à reprendre les réquisitions de chevaux, mais tout en préconisant de les limiter au strict nécessaire. En effet, en politicien avisé, le *Tigre* n'est pas sans se méprendre quant aux résistances que peuvent faire naître une telle décision. Quelques mois plus tôt, se sont en effet les éleveurs qui s'élèvent contre les achats de chevaux à l'étranger, ceux-ci s'apparentant, à les en croire, à une sorte de concurrence déloyale. Passé l'élan patriotique de l'été 1914, les paysans ne tardent pas à grogner et bénéficient rapidement de mesures spécifiques : prêt ou cession d'animaux réformés, suspension des réquisitions pendant les périodes de récoltes et de vendanges... ⁶³⁵ Ce faisant, se dévoile tout un ensemble de conduites qui, indéniablement, participe d'un processus de dé-totalisation du conflit.

Alors que les États-Unis ne sont pas entrés dans le conflit depuis un mois, la perspective de la projection d'un corps expéditionnaire en France relève encore de la spéculation. La mission menée par le général Joffre et l'ancien Président du Conseil René Viviani n'est en effet pas encore rentrée en France et les modalités militaires de l'intervention

⁶³⁴ Sur cette question, se reporter à l'excellent article de GALLICÉ, Alain, « 1917, la guerre totale et la tourbe briéronne », *Histoire & Patrimoine*, n°78, janvier 2013, p. 3-11. Voir également Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16 qui contient un certain nombre de courriers de protestations relatifs à la préservation des intérêts des producteurs de tourbe face aux projet hydrauliques développés par le corps expéditionnaire américain.

⁶³⁵ MILHAUD, Claude, *1914-1918 L'autre hécatombe. Enquête sur la perte de 1 140 000 chevaux et mulets*, Paris, Belin, 2017, p. 42, 60, 64 et 84.

américaine restent encore à définir⁶³⁶. Pourtant, la presse bretonne éprouve dès les premiers jours de mai 1917 le besoin de se justifier :

« Les Nantais sont trop avisés et trop patriotes pour considérer cette question de Nantes base américaine comme une affaire de clocher. Il apparaît évident que l'intérêt national domine ici toutes autres préoccupations »⁶³⁷.

Un examen rigoureux des faits montre que l'alliance entre Nantes et Saint-Nazaire repose en réalité sur d'autres considérations, qui pour une large part disent bien les limites du processus de totalisation du conflit en cours, voire des forces contraires. L'activité phare du bassin de Saint-Nazaire, la construction navale, en est un bon exemple. Pour la société anonyme des Ateliers et chantiers de la Loire, dont on sait que certains locaux sont utilisés par le corps expéditionnaire américain qui y installe son camp n°9, la guerre s'apparente aussi à un moment de diversification de l'activité. En effet, si cette entreprise met en avant en 1921 ses métiers traditionnels, à savoir la construction navale et la réparation de moteurs diesels et autres turbines marines, elle indique également être compétente en termes de locomotives et de « tourelles pour l'artillerie », éléments qui précisément constituent le cœur de l'activité du 19th Engineers, unité utilisant ses locaux entre 1917 et 1919⁶³⁸. On voit donc toute l'ambiguïté de la situation. Certes la conversion à l'économie de guerre de ce chantier naval et son activité de construction de locomotives et d'artillerie lourde sur voie ferrée semble bien témoigner d'un processus de totalisation du conflit. Mais, si les industriels n'ont finalement d'autre choix que de se soumettre aux injonctions de l'effort de guerre, ils savent aussi qu'ils en sont des acteurs indispensables ce qui, *de facto*, leur confère une position de force⁶³⁹. Ici, l'aptitude des Ateliers et chantiers de la Loire à développer et valoriser ces nouveaux savoir-faire témoigne aussi d'une certaine accommodation aux circonstances. Dès lors, se pose la question de savoir dans quelle mesure cette poursuite d'intérêts particuliers, qui après tout n'a rien d'illégitime, ne relève pas d'un mouvement de dé-totalisation du conflit⁶⁴⁰. Dans le cadre des Ateliers et chantiers de la Loire, rien ne permet en l'état actuel des connaissances d'aller dans ce

⁶³⁶ Sur la mission Joffre-Viviani se reporter notamment à PORTE, Rémy, *Joffre, op. cit.*, chapitre 13 : « Du Capitole à la roche Tarpéienne » et GREENHALG, Elisabeth, « The Viviani-Joffre Mission to the United States, April-May 1917 : À Reassessment », *French Historical Studies*, 2012, Vol. 35, Issue 4, p. 627-659.

⁶³⁷ « Les Américains à Nantes », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 18^e année, n°6393, 3 mai 1917, p 3.

⁶³⁸ Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Monographie des ports de la circonscription*, Saint-Nazaire, Imprimerie centrale, 1921, non paginé (publicité).

⁶³⁹ RIDEL, Charles, *Les Profiteurs de guerre...*, *op. cit.*, p. 140.

⁶⁴⁰ Dans le cas présent la question se pose avec d'autant plus d'acuité que non seulement ce site continue d'exercer une activité ferroviaire dans les années 1980 mais qu'il paraît s'accorder de la même manière de la Seconde Guerre mondiale, malgré les bombardements de 1943. Comme s'il souhaitait souligner la dimension shumpétérienne de la guerre, LAVIE, J.-H., « Les Kits du général Pershing », *Loco Revue*, n°496, septembre 1987, p. 656 remarque en effet que l'activité « moteurs diesels » du site est « développée aux lendemains de la Seconde Guerre mondiale, sous l'influence du Docteur Pielstick, ingénieur allemand attribué comme *prise de guerre* aux Chantiers de l'Atlantique, rattachés maintenant à Alsthom ».

sens puisque les intérêts de cette entreprise paraissent toujours converger avec ceux de l'effort de guerre.

Mais tel n'est pas toujours le cas. Pour certains individus, la perspective de commercer avec les alliés et la promesse de substantiels revenus ne suffisent pas et dévoilent alors des comportements qui soulignent certaines failles du processus de totalisation du conflit, et en l'occurrence de l'intériorisation de l'impératif de défense de la patrie agressive. C'est ainsi que l'historienne M. Barbance évoque le cas d'équipages de charbonniers qui refusent, malgré, on l'a vu, l'importance hautement stratégique de la houille pour l'effort de guerre, de faire le voyage vers la Grande-Bretagne par crainte des sous-marins allemands ⁶⁴¹. La coexistence forcée avec l'allié américain, présent en nombre sur Saint-Nazaire et les environs, constitue la source de nombreuses conduites assez similaires et largement assimilables à un mouvement de dé-totalisation du conflit.

⁶⁴¹ BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire, le port, la ville, le travail*, op. cit., p. 431.

Chapitre 8

La guerre chez soi

Le 22 août 1917, soit à peine deux mois après l'arrivée des premiers contingents de *Doughboys* à Saint-Nazaire, un incendie éclate sur le port. Il s'agit là indéniablement d'un événement d'une grande banalité et l'on comprend aisément que la rubrique des faits divers de *L'Ouest-Éclair* ne s'en fasse nullement l'écho. Néanmoins, le sinistre fait l'objet d'un rapport du commissaire spécial de Saint-Nazaire au sous-préfet, archive qui documente de manière particulièrement intéressante ce qui relève manifestement d'un vulgaire accident :

« [...] Un incendie s'est déclaré, ce soir, à dix-sept heures dans les magasins en bois contigus à l'hôtel des PTT à Saint-Nazaire, édifiés par le service de l'Intendance et cédés depuis peu à la Base américaine.

Cet incendie, dont on ignore actuellement les causes, s'est éteint après la destruction complète des magasins et des objets qu'ils abritaient, machines, foin, voitures, provisions quelconques.

Sa courte durée, une demi-heure à peine, n'a pas permis de lutter efficacement contre les flammes.

Les dégâts ne peuvent être évalués à cette heure, même approximativement.

Le service d'ordre que s'étaient attribués les militaires américains a provoqué quelques incidents dus à la grossièreté, voire à la brutalité de certains de ces militaires vis-à-vis des autorités de la ville »⁶⁴².

Un tel document est d'un strict point de vue historiographique très instructif. En ce qui concerne la Première Guerre mondiale, il est en effet d'usage de faire la distinction, d'une part, entre les espaces du front, sous-entendu où se déroule la guerre des tranchées, et ceux, d'autre part, de l'arrière. On a néanmoins vu plus haut que la région de Saint-Nazaire peine à s'insérer dans cette vision binaire puisqu'étant située sur un front, maritime certes, mais tout de même un front. Les études menées sur les régions occupées montrent par ailleurs que la présence du conflit se fait également sentir de l'autre côté des tranchées ennemies et l'historien P. Salson a pu, récemment, analyser comment les habitants du département de l'Aisne composent avec cette situation particulière⁶⁴³.

Or c'est précisément dans cette veine analytique que s'insère ce rapport de police. La réalité des archives ne nous permet en effet pas de mieux documenter cet incendie et, à notre connaissance, nulle autre source ne nous permet de savoir si effectivement quelques *Doughboys* se sont montrés à cette occasion « grossiers » voire même « brutaux ». Sans doute que l'excitation du moment, la chronologie très resserrée du sinistre et les différences culturelles contribuent à attiser les tensions mais rien ne nous permet pour

⁶⁴² Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire spécial de Saint-Nazaire au sous-préfet de Saint-Nazaire, 22 août 1917.

⁶⁴³ SALSON, Philippe, *L'Aisne occupée. Les civils dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2015.

l'heure d'aller plus loin dans l'enquête. Pour autant, si ce document est aussi intéressant c'est que, détaillant la réaction des membres du corps expéditionnaire, il révèle l'impact de leur présence et, par conséquent, le poids d'une guerre qui se déroule aussi « chez soi », sur les quais du port de Saint-Nazaire.

Bien entendu, il ne s'agit pas d'ériger le port ligérien en « ville martyre » et de le mettre sur le même plan que des communes comme Reims ou Ypres qui ont à souffrir dans leurs murs des destructions de la Première Guerre mondiale ⁶⁴⁴. 14-18 n'est pas 39-45 et le 26 juin 1917 n'est pas le 9 novembre 1942, date d'un bombardement ayant causé la mort de plus de 180 personnes et resté dans les mémoires nazairiennes comme étant le « massacre des apprentis » ⁶⁴⁵. Pour autant, il n'en demeure pas moins que la présence du corps expéditionnaire américain dans l'estuaire de la Loire entre 1917 et 1919 n'est pas neutre. Leur nombre mais également l'ensemble des représentations mentales qui sont associées aux *Doughboys*, que celles-ci soient positives ou non, contribuent à modifier le quotidien des Nazairiens. C'est bien là la réalité de la présence de cette guerre subie « chez soi », sentiment qui est l'origine de certaines conduites pouvant s'apparenter à un processus de dé-totalisation du conflit. Ajoutons du reste que semblable réflexion pourrait sans doute être menée à propos des réfugiés belges et du nord de la France qui, à l'été 1914, viennent se replier dans la région, fuyant l'avance allemande.

Trois éléments permettent, plus particulièrement, d'étayer l'analyse et de détailler le poids de cette guerre que les États-Unis mènent, pour partie, de Saint-Nazaire. On l'a vu, la présence de ces milliers d'hommes nécessite des infrastructures et implique donc un certain nombre de réquisitions qui sont autant de contraintes qui s'exercent sur les populations locales. Celles-ci sont de surcroît confrontées à une hausse considérable du coût de la vie pendant le conflit et le fait que cette inflation soit unanimement attribuée aux Américains dit tout autant le poids de cette présence que les logiques de dé-totalisation à l'œuvre. Enfin, l'épineuse question de la prophylaxie des maladies vénériennes invite à interroger les différences culturelles dans un conflit qui place la pureté en vertu cardinale.

Face aux réquisitions

Dès l'été 1914, la guerre occupe l'espace public. Mais à Saint-Nazaire cette pression est incontestablement plus importante à partir de l'été 1917, au moment de l'arrivée des Américains. Pour ne citer qu'un exemple, les côtes du département de Loire-Inférieure et l'estuaire de la Loire sont érigés, dès le 16 août 1917, en « zone spéciale » où s'exerce l'état de siège. La circulation des personnes ainsi que la correspondance s'en trouvent d'autant plus contrôlés ⁶⁴⁶, ce qui à n'en pas douter contribue à accréditer cette idée de guerre totale. En juin 1918, ce sont les communications téléphoniques privées qui sont

⁶⁴⁴ Sur Reims se reporter à COCHET, François, 1914-1918, *Rémois en guerre, l'héroïsation au quotidien*, Nancy, Presses universitaires de Nancy, 1993.

⁶⁴⁵ Le nom de « massacre des apprentis » provient du fait que 134 apprentis du chantier de Penhoët trouvent la mort dans ce bombardement américain.

⁶⁴⁶ NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », in ABBAD, Fabrice (dir.), *La Loire-Atlantique des origines à nos jours*, op. cit., p. 367.

restreintes, priorité étant donnée, compte tenu de la saturation du réseau, aux communications militaires⁶⁴⁷.



Figure 18 : Géographie simplifiée des implantations du corps expéditionnaire américain en France

Le secteur des transmissions, cette arme essentielle aux armées modernes, dit d'ailleurs bien les différentes forces de totalisation qui s'exercent entre 1917 et 1919 dans la région de Saint-Nazaire. Les éléments du corps expéditionnaire sont disséminés sur l'ensemble du territoire français et il importe de relier tous ces éléments afin qu'ils puissent communiquer : le Grand Quartier Général de Pershing à Chaumont, les troupes combattantes qui, progressivement, entrent en première ligne, les *Services of Supply* dans les ports de l'Atlantique et leur quartier général à Tours, l'immense gare de Gièvres... sans compter les officiels américains en poste à Londres. Aussi est-ce pourquoi les hommes du *Signal Corps* élaborent un immense réseau téléphonique et télégraphique dont la nécessité est vitale : c'est en effet par ces outils que peuvent être transmis rapidement les ordres. Or, sans ordres, une armée est inopérante et l'on sait que la Première Guerre mondiale, et encore plus pendant l'été 1918 lors du retour des opérations en terrain ouvert, nécessite des réactions extrêmement rapides, pour ne pas dire quasiment instantanées. C'est là une marque incontestable de la modernité de ce conflit. Un article du *Evening Times-Republican*, un

⁶⁴⁷ « Le téléphone sur les côtes », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5 815, 26 juin 1918, p. 3.

journal publié dans l'Iowa, et daté du 26 septembre 1918 explique d'ailleurs bien tous les enjeux que cristallise ce *Signal Corps* :

« C'est une mise en réseau complète de l'armée, front et arrière, quartier général, état-major et tranchées, connectant en permanence les officiers généraux, leurs divisions et tous les éléments du corps expéditionnaire sur le gigantesque champ des opérations. Le mouvement des troupes et les combats actuels sont très largement dépendants de cette arme de la communication qui non seulement assure la cohésion du corps expéditionnaire mais maintient l'unité de commandement »⁶⁴⁸.

En connectant ainsi le monde et en faisant paraître les distances moins importantes du fait de communications toujours plus rapides, le conflit est assurément à la source d'un sentiment de grande modernité pour les contemporains. L'ouverture en août 1918 de la première liaison aérienne postale entre Paris et la base américaine de Saint-Nazaire, afin d'accélérer l'acheminement du courrier des *Doughboys*, est de ce point de vue particulièrement éclairante et participe sans aucun doute d'une idée de progrès technique mais aussi de guerre sans cesse plus totale, l'effort conduisant à la victoire parvenant même à modifier le rapport des contemporains à l'espace⁶⁴⁹. L'établissement à l'été 1917 d'une ligne téléphonique reliant Saint-Nazaire à Saumur, Orléans, et Nevers est à cet égard hautement stratégique pour le corps expéditionnaire. Illustration concrète du processus de totalisation en cours, ce projet justifie même pour les autorités que l'on revienne sur une liberté individuelle fondamentale, le droit de propriété. C'est ainsi que le directeur des Postes et des Télégraphes de Loire-Inférieure, suivi du reste par le préfet de ce département, explique que pour mener à bien ce chantier

« il sera nécessaire de procéder d'office à des élagages d'arbres et arbustes appartenant à des particuliers ; on devra aussi vraisemblablement toucher notamment dans les traversées de bourgs à quelques immeubles privés pour y placer des appuis téléphoniques lorsque la plantation des poteaux sur la voie publique n'apparaîtra pas possible.

Il y a lieu d'espérer que dans la presque totalité des cas mon service et celui du *Signal Corps* américain obtiendront des particuliers les autorisations amiables nécessaires pour procéder aux travaux dont il s'agit, lesquels intéressent à un haut degré la Défense nationale. Mais, pour le cas où quelques difficultés seraient soulevées, il est indispensable que l'on puisse passer outre, l'établissement des circuits qui nous occupent ne comportant aucun retard »⁶⁵⁰.

⁶⁴⁸ « American Army, Front and Rear, Linked With Wire », *Evening Times-Republican*, Volume 44, n°238, September 26, 1918, p. 4.

⁶⁴⁹ ALBARET, Laurent, *La Poste pendant la Première Guerre mondiale*, Paris, Yvert & Tellier, 2016, p. 52. Sur la poste comme indice de modernité d'une société se reporter à la lumineuse réflexion de VINCENT, Johan, « Le réseau postal confronté au développement balnéaire breton (1940-1939) », *En Envoy, revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°9, hiver 2017. En ligne. [http://enenvoy.fr/eeo_revue/numero_9/jv/le_reseau_postal_fran%C3%A7ais_confronte_au_developpement_balneaire_breton_1840_1939.pdf]

⁶⁵⁰ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, le directeur des Postes et des Télégraphes du département de la Loire-Inférieure au préfet de Loire-Inférieure, 31 juillet 1917 et arrêté préfectoral du 3 août 1917.

Un an plus tard, l'administration des Postes et Télégraphes demande que de semblables mesures soient prises pour l'établissement d'une nouvelle ligne téléphonique, reliant cette fois-ci Saint-Nazaire à Brest par La Roche-Bernard⁶⁵¹. À dire vrai, ces réquisitions sont déjà connues et décrites dans leurs grandes lignes par Y.-H. Nouailhat dans les années 1970⁶⁵². Néanmoins, il importe de revenir sur cet objet car, au final, elles disent bien le poids de la guerre telle qu'elle est vécue « chez soi » et montrent que le processus de totalisation n'est pas sans limites, bien au contraire.

Certes, la majorité des opérations s'effectue sans aucun problème et les paysans expropriés ne paraissent faire aucune difficulté face aux exigences qu'impose l'effort de guerre. Mais l'acceptation des réquisitions n'est pas sans révéler, dans le même temps, d'autres considérations. Propriétaire de terrains qui se situent exactement là où le corps expéditionnaire projette à l'automne 1917 de creuser l'étang du Bois Joalland afin de pourvoir à l'alimentation en eau de la ville de Saint-Nazaire⁶⁵³, Nazaire Couronné rappelle que les intérêts particuliers et les calculs personnels ne disparaissent pas totalement derrière l'impératif de victoire. Ainsi, dans une lettre adressée le 13 décembre 1917 à son épouse, il confesse : « Puissent les Américains nous dédommager par une bonne indemnité »⁶⁵⁴. Quelques jours plus tard, il explique que l'hectare de terre dans le secteur du Bois Joalland vaut 90 francs et qu'il souhaite en obtenir 100⁶⁵⁵.

Tous les dossiers ne sont toutefois pas aussi simples et certains paraissent pâtir des difficultés existant entre, d'une part, le corps expéditionnaire américain qui détermine les terrains dont il a besoin, d'autre part les services du génie de la 11^e région militaire en charge de la procédure administrative de réquisition. C'est ainsi qu'à la faveur d'un dysfonctionnement un propriétaire de dunes sur la commune d'Escoublac est mis à l'automne 1917 devant le fait accompli et se plaint d'avoir « su par son régisseur que les Américains étaient en train, sans en avoir sollicité aucune autorisation préalable et sans même avoir avisé le propriétaire, d'installer une ligne de chemin de fer pour exploiter le sable de ces dunes et en retirer 100 000 mètres cubes pour des travaux à effectuer à la gare de Montoir ». Heureusement, la personne est de bonne composition et les services préfectoraux notent que :

« M. Baillergeau qui est un excellent Français, n'a pas, à proprement parler, protesté. Il est tout disposé à aider dans la mesure du possible les Américains, mais il voudrait pouvoir être consulté pour indiquer aux autorités chargées de l'exploitation en question, les endroits où il peut être pris du sable sans inconvénient »⁶⁵⁶.

Certaines conduites individuelles vont toutefois plus clairement à l'encontre des projets du corps expéditionnaire et, ce faisant, révèlent quelques logiques de dé-totalisation

⁶⁵¹ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, le directeur des Postes et des Télégraphes du département de la Loire-Inférieure au préfet de Loire-Inférieure, 9 septembre 1918.

⁶⁵² NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919*, op. cit., p. 161-165.

⁶⁵³ Sur cette question se reporter à *Ibid.*, p. 95 et suivantes.

⁶⁵⁴ Européana 1914-1918 : lettres de Nazaire Couronné, 13 décembre 1917.

⁶⁵⁵ Européana 1914-1918 : lettres de Nazaire Couronné, 27 décembre 1917.

⁶⁵⁶ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, création d'une voie ferrée entre Montoir et Méans, 1918.

du conflit. À Campbon, le président du Syndicat des marais proteste auprès de l'autorité préfectorale contre un barrage établi en amont de Pontchâteau par le corps expéditionnaire pour assurer les réserves aquifères nécessaires à la ville de Saint-Nazaire. Il avance en effet que les fermiers des environs se retrouveraient dans l'impossibilité de faire paître leurs bêtes sur ces prairies inondées, sans compter que la récolte du foin serait grandement compromise. Ce sont donc deux intérêts divergents qui s'affrontent ici et c'est d'ailleurs sous l'angle d'un rapport de forces que les autorités civiles et militaires françaises et américaines envisagent la question : « la procédure de réquisition temporaire des terrains compris dans le périmètre inondé sera continuée par le Génie militaire français et [...] l'armée américaine fera tout le nécessaire pour indemniser à l'amiable, aussi rapidement que possible, les propriétaires intéressés, réserve étant faite, au cas où les exigences de ces propriétaires seraient inadmissibles »⁶⁵⁷. Ces exemples ne sont pas exceptionnels et ne sauraient être considérés comme des cas statistiquement marginaux. Le Service de santé de l'armée américaine rappelle ainsi dans les années 1920 que l'installation des hôpitaux du corps expéditionnaire dans des bâtiments cédés temporairement par l'armée française, comme c'est le cas par exemple au sein du collège de garçons de Saint-Nazaire ou de l'école normale de Savenay, ne se fait pas sans grandes difficultés : « les réclamations sans fin des propriétaires engendraient des correspondances quasiment illimitées et conduisaient à de gros retard dans la mise en service de ces infrastructures »⁶⁵⁸. Ici, l'effet d'aubaine semble jouer à plein et rappelle non seulement le poids de la guerre « chez soi » mais que les intérêts particuliers ne disparaissent pas derrière l'Union sacrée pour la défense de la patrie.

Dans les parages de Saint-Gildas-des-Bois, à la lisière entre les départements de Loire-Inférieure et du Morbihan, la situation est encore plus tendue. Des habitants pétitionnent en effet en février 1918 pour protester contre des projets américains de captation et d'adduction des eaux des étangs du Gué aux Biches et de la Roche Hervé, travaux pourtant sensibles puisque destinés, là encore, à assurer l'alimentation de Saint-Nazaire⁶⁵⁹. À la base du contentieux, il y a un réel dysfonctionnement des autorités françaises et américaines puisque les propriétaires paraissent avoir été mis devant le fait accompli. Aidés d'huissiers, ils estent d'ailleurs près le tribunal civil de Saint-Nazaire qui leur donne raison et réclame que la procédure normale de réquisition soit suivie⁶⁶⁰. Mais le vice de forme ne doit pas masquer l'essentiel : en plein hiver 1918, alors que le conflit est enlisé dans l'immobilisme de la guerre de positions et semble bien loin de trouver une quelconque issue, deux individus attaquent en justice pour faire valoir des droits qui s'opposent aux impératifs dictés par l'effort de guerre, et en l'occurrence aux besoins du corps expéditionnaire américain. Certes, au final, ils ne l'emportent pas puisque la décision rendue ne porte, on l'a vu, que sur la forme, pas le fond. Pour autant, cet exemple rappelle que les exigences dictées par la poursuite du conflit et la quête de la victoire ne priment pas tout.

⁶⁵⁷ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, rapport de l'ingénieur, 18 mars 1918.

⁶⁵⁸ IRELAND, Maj. Gen. M. W. (prepared under the direction of), *The Medical Department of the United States Army in The World War*, Vol. II: *Administration American Expeditionary Forces*, Washington, United States Government Printing Office, 1927, p. 271.

⁶⁵⁹ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, le chef de la mission régionale française près la base américaine n°1 au général commandant la 11^e région, 15 février 1918.

⁶⁶⁰ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, rapport de l'ingénieur, 25 février 1916.

D'ailleurs, quelques jours plus tard, l'un des deux plaignants, constatant que les travaux américains se poursuivent sur ses terres sans qu'aucune procédure de réquisition n'ait été initiée, assigne en référé le préfet de Loire-Inférieure. Le jugement est particulièrement sévère et rappelle tout d'abord « que l'État français, intermédiaire entre les particuliers français et les autorités américaines, est responsable des agissements de celles-ci sur les propriétés particulières françaises ». Puis, enfonçant le clou, le magistrat juge que les travaux incriminés « constituent une violation pure et simple des droits de propriété » et condamne le corps expéditionnaire à rétablir les lieux dans leur ancien état, sanction assortie d'une amende de 5 000 francs majorée de 50 francs par jour de retard ⁶⁶¹.

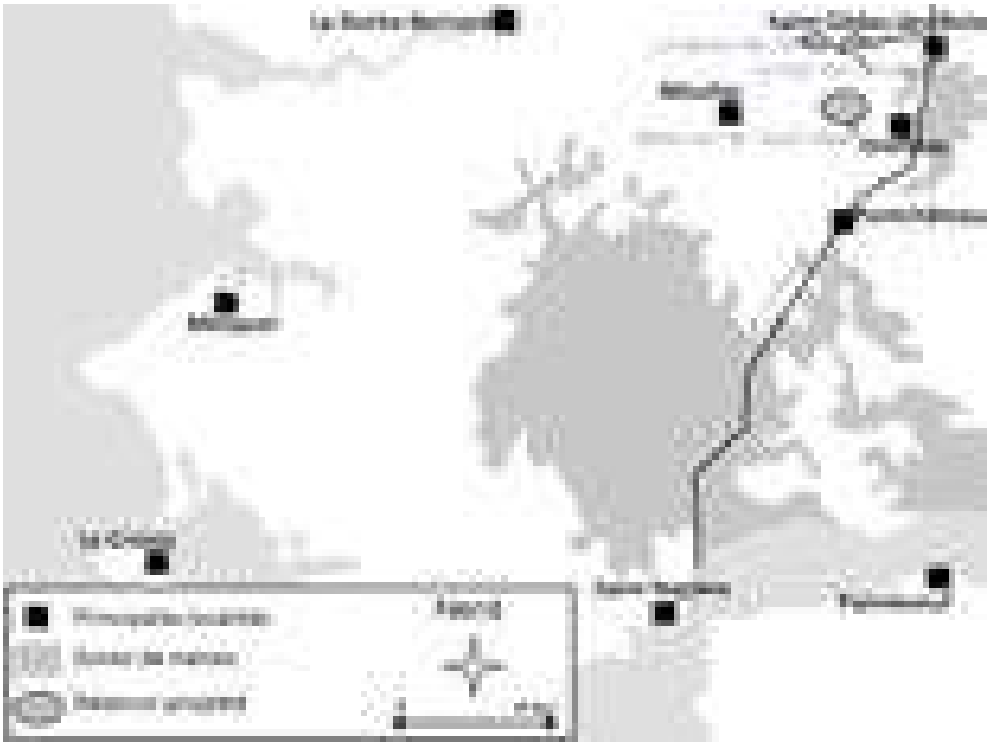


Figure 19 : La Roche Hervé, le Gué aux Biches et le réservoir de Vaud Casso pour alimenter en eau Saint-Nazaire

L'exposé de la situation par le sous-préfet de Saint-Nazaire, s'il fait bien entendu la part belle au discours victimaire des plaignants, n'est pas sans révéler un certain immobilisme d'individus qui, comme hors du temps, paraissent échapper complètement à l'Histoire en cours : « Nos populations paysannes qui vivent depuis des siècles dans la plus parfaite quiétude en ce qui concerne l'intangibilité de leurs droits, ne comprennent pas que l'on puisse, sans les avertir, porter atteinte à des situations acquises qu'elles con-

⁶⁶¹ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, jugement, 26 mars 1918.

sidèrent comme sacrées »⁶⁶². Il est vrai que les propriétés concernées sont vastes et que plusieurs fermes auraient à souffrir de tels travaux, ainsi que quelques moulins qui, privés du débit du Brivet, se retrouveraient au chômage⁶⁶³. C'est d'ailleurs ce qu'explique le maire de Dréfféac, une commune voisine de Saint-Gildas-des-Bois :

« Les troupes américaines ont effectué à Pontchâteau sur la rivière du Brivet un barrage destiné à retenir l'eau qui doit, paraît-il, être envoyée à Saint-Nazaire au moyen de tuyaux. Or par suite de ce fait il se trouve que les prairies situées en amont sur la commune de Dréfféac sont complètement inondées au grand préjudice des cultivateurs riverains qui n'ont été informés absolument de rien. Si cet état persiste des cultivateurs et des fermiers vont se trouver ruinés n'ayant rien à donner à manger au bétail dès le mois de juillet prochain. L'émoi causé dans les campagnes est d'autant plus grand que le bruit se répand, à tort ou à raison, que les Américains ne paient aucune indemnité »⁶⁶⁴.

L'argent semble donc jouer un rôle essentiel et l'aura de richesse des Américains agir à la manière d'un effet d'aubaine. Mais, le discours du sous-préfet de Saint-Nazaire ne doit pas induire en erreur. Contrairement à ce que l'on pourrait de prime abord penser, ce ne sont pas les paysans lésés par la montée des eaux qui sont visés. Même si les marais briérons forment une région isolée, les familles qui l'habitent ne sont nullement épargnées par la guerre. Au contraire même, si l'on veut bien se rappeler que l'arme la plus mortifère, l'infanterie, recrute essentiellement en zone rurale. Ceux que visent les propos du haut-fonctionnaire sont en réalité les deux plaignants, propriétaires de ces terres immergées, à savoir Paul Pichelin mais surtout Joseph de Marcé des Louppes.

Tous deux incarnent en effet deux logiques différentes mais qui, assurément, participent bien d'un processus de dé-totalisation du conflit. Pour Paul Pichelin, celui-ci constitue assurément une rupture en ce que les projets du corps expéditionnaire américain entravent directement son patrimoine. Directeur du Crédit nantais, il est l'illustration même de cette bourgeoisie d'affaire fidèle à la République et incarne ce poids d'un conflit qui se déroule aussi « chez soi » et qu'il ne souhaite pas supporter. S'il ne remet pas en cause les besoins des Américains et les impératifs de l'effort de guerre, il souhaite avant tout que celui-ci se fasse ressentir ailleurs que chez lui : « Je ne comprends pas comment au lieu d'un projet qui entraîne de si graves conséquences et de si grosses indemnités, l'état-major américain ne songe pas plutôt à amener l'eau de la Loire prise à Couëron, là où elle n'est plus salée, par tuyautage jusqu'à Saint-Nazaire ; la longueur du tuyautage est sensiblement la même (à 6 km près) et il semble qu'aucune indemnité importante et aucun travail d'art dispendieux ne seraient à envisager »⁶⁶⁵.

⁶⁶² Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 16, le chef de la mission régionale française près la base américaine n°1 au commandant de la base américaine de Saint-Nazaire, 11 février 1918. Souligné dans le document original.

⁶⁶³ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 16, procès-verbal de conférence, 7 mars 1918.

⁶⁶⁴ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 16, le maire de Dréfféac au préfet de Loire-Inférieure, 16 février 1918.

⁶⁶⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 16, Paul Pichelin au préfet de Loire-Inférieure, le 7 février 1918.

Les projets hydrauliques du corps expéditionnaire américain menacent également le patrimoine de Joseph de Marcé des Louppes, peut-être même plus que celui de Paul Pichelin d'ailleurs. Mais, la conduite de cet authentique aristocrate, produit d'un lignage remontant au XIV^e siècle et dont la femme n'est nulle autre que la sœur du futur maréchal de Lattre de Tassigny, s'ancre probablement dans un rapport plus conflictuel avec la République et ses représentants. Propriétaire du château de Casso en Ponchâteau, ainsi que d'un certain nombre de terres aux alentours, ce comte est également maire, depuis 1911, de ce chef-lieu de canton du département de Loire-Inférieure⁶⁶⁶. À l'instar de la famille de Montaigu qui règne sans partage sur la commune voisine de Missillac, il illustre cette petite noblesse bretonne qui non seulement règne sans partage sur des fiefs qui ne sont pas qu'électoraux mais n'hésite pas, à l'occasion, à s'opposer frontalement à la politique de l'État. On sait par exemple avec quelles difficultés les lois Ferry sur l'instruction publique peinent à y être appliquées et c'est bien la même logique qui, ici, semble de mise⁶⁶⁷. Considérant manifestement ce territoire comme étant de son seul et unique ressort, le comte n'hésite pas à attaquer en justice l'État pour s'opposer à un projet du corps expéditionnaire américain, quand bien même celui-ci serait d'une grande importance pour l'effort de guerre. Ici, la situation est d'autant plus paradoxale que Joseph Marcé des Louppes est lui-même mobilisé en tant que sous-lieutenant de réserve au 72^e régiment d'infanterie et qu'il gère cette affaire depuis le front⁶⁶⁸.

Un cas tel que celui-ci est particulièrement intéressant. En effet, il rappelle tout d'abord combien les identités civiles et militaires sont au final beaucoup plus mêlées que ne le suggère la traditionnelle dichotomie entre arrière et front⁶⁶⁹. Mais, pour ce qui nous intéresse ici, Joseph de Marcé des Louppes montre comment celles-ci peuvent entrer en confrontation directe et participer, au final, d'une sorte de schizophrénie qui, dans le cas présent, s'apparente pour une certaine part à une logique de dé-totalisation du conflit en cours. Il n'est d'ailleurs pas certain que celle-ci soit consciente, autrement dit que le sujet comprenne parfaitement la portée de sa conduite. Il n'en demeure pas moins que, dans le cas présent, la logique de dé-totalisation semble prendre le pas sur les impératifs édictés par l'effort de guerre puisqu'au final le réservoir projeté au domaine de Casso n'est pas construit⁶⁷⁰.

⁶⁶⁶ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, lettre au préfet de Loire-Inférieure, 7 février 1918.

⁶⁶⁷ GERAUD, Marie, « La difficile application des lois Ferry dans une commune où s'exerce encore le pouvoir aristocratique : l'exemple de Missillac », *En Envoyé, Revue d'histoire contemporaine en Bretagne*, n°5, hiver 2015. En ligne. [http://enenvoye.fr/eo_revue/numero_5/ecole/la_difficile_application_des_lois_ferry_dans_une_commune_ou_s_exerce_encore_le_pouvoir_aristocratique_1_exemple_de_missillac_1880_1914.pdf].

⁶⁶⁸ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, lettre au préfet de Loire-Inférieure, 7 février 1918 et 1 R 1117.2301.

⁶⁶⁹ Sur cette question on renverra aux communications du colloque *Au Coeur de la Grande Guerre: l'individu au croisement du civil et du militaire / In the Heart of the Great War: the Individual at the Crossroads between the Civilian and Military Worlds* tenu à Mons du 26 au 28 octobre 2017 (actes à paraître).

⁶⁷⁰ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, procès-verbal de conférence, 7 mars 1918.

Inflation et augmentation du coût de la vie

On pourra toujours argumenter que les réactions à ces réquisitions ne sont qu'un phénomène statistiquement marginal et que les logiques de dé-totalisation à l'œuvre, en conséquence, ne concernent que quelques individus. Il en va tout autrement de l'assertion selon laquelle ce sont les Américains qui sont responsables de l'inflation qui frappe Saint-Nazaire et sa région. Précisons du reste que celle-ci germe bien avant l'Armistice du 11 novembre 1918. Dès l'été 1917, le journaliste Edmond Lainé explique dans les colonnes du *Gaulois* que le soldat américain, « ne distinguant pas la valeur de l'argent et payant sans compter, il fait monter tous les prix »⁶⁷¹. Avant même que le premier *Doughboy* ne pose le pied en Basse-Loire, la perspective d'ériger Saint-Nazaire en base de débarquement du corps expéditionnaire suscite quelques craintes parmi la population locale et le président de la Chambre de commerce se fait l'écho, dans la séance tenue le 15 juin 1917, de propos faisant état d'une crainte de l'augmentation du coût de la vie qu'entraînerait une telle arrivée, perspective qu'il balaye tout naturellement d'un revers de main⁶⁷².

Il est d'ailleurs intéressant de constater que, dans les années 1970, Y.-H. Nouailhat s'attarde longuement sur ce point pour, finalement, en conclure que « l'augmentation des prix de la région a été provoquée avant tout par les mêmes causes générales dans toute la France »⁶⁷³. Evoluant dans une perspective d'histoire sociale, il cherche à déterminer si oui ou non les *Doughboys* sont responsables de l'inflation et peine à donner une réponse claire. Montrant, indice des prix à l'appui, la hausse du coût de la vie, il semble néanmoins hésiter quant à la part prise par les Américains dans cet état de fait. 45 ans plus tard, la documentation ne nous permet toujours pas d'être définitif puisque si le phénomène est général, y compris dans des territoires où la présence américaine est relativement faible, on a vu que ces soldats constituent une clientèle prisée des commerçants, certains se montrant à l'occasion peu scrupuleux.

Dans le cadre d'une réflexion sur la guerre totale, les apports de l'histoire culturelle s'avèrent ici décisifs. En effet, s'il semble à peu près impossible de statuer définitivement, du fait de l'état des archives, sur la responsabilité ou non des *American Expeditionary Forces* dans la flambée des prix qui frappe l'estuaire de la Loire, l'idée selon laquelle se sont bien les *Sammies* qui en sont la cause constitue un discours qui n'est pas neutre. Et c'est bien cette idée, cette subjectivité, qui interpelle l'historien et qu'il convient d'analyser. En d'autres termes, ce discours n'est ni plus ni moins qu'une matérialisation des tensions qui se font sans cesse plus importantes entre Français et Américains. Du point de vue des populations civiles, cette dénonciation de la responsabilité américaine s'apparente même à une logique de dé-totalisation puisqu'elle fait primer la défense d'un intérêt particulier – le pouvoir d'achat – sur la nécessaire concorde entre alliés, condition pourtant *sine qua non* de la victoire. Détail qui ne manque pas d'interpeller, lorsque les relations de la municipalité avec le corps expéditionnaire fraîchissent au début de l'année

⁶⁷¹ LAINÉ, Edmond, « Les Américains chez eux en France », *Le Gaulois*, 52^e année, 3^e série, n°14658, 2 septembre 1917, p. 2.

⁶⁷² Arch. dép. Loire-Atl. : Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1917. Renseignements généraux, statistiques commerciales et maritimes*, XXII^e volume, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1919, p. 133.

⁶⁷³ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire...*, op. cit., p. 102.

1919, Louis Brichaux n'hésite pas à dénoncer « les surenchères pratiquées par les troupes américaines »⁶⁷⁴. Dès lors, c'est aussi à une histoire politique de l'inflation qu'il convient de se livrer puisqu'en l'attribuant aux *Doughboys*, les autorités françaises désignent un coupable d'autant plus idéal qu'il les disculpe largement et masque leur incapacité à résoudre les problèmes liés à l'augmentation du coût de la vie.

Ajoutons que si l'inflation est un dossier qui revient très régulièrement sur la table lorsqu'on évoque la question de la présence américaine à Saint-Nazaire entre 1917 et 1919, il est intéressant de constater qu'elle n'est la plupart du temps considérée que du point de vue de la hausse des prix des denrées de détail. Les salaires élevés accordés aux individus employés directement par le corps expéditionnaire sont, pour leur part, rarement évoqués. Pourtant, il s'agit là d'une question des plus intéressantes pour qui interroge le processus de totalisation en cours lors de la séquence 1914-1918. On a en effet vu précédemment que derrière ces conduites qui, à première vue, participent de la mobilisation de l'arrière au service de l'effort de guerre, existent d'autres logiques, plus individuelles. Celles-ci peuvent parfois aller à l'encontre de l'idée d'Union sacrée entre les deux nations alliées. L'exemple du 19th *Engineers*, l'unité qui construit dans des ateliers des Forges et Chantiers de la Loire des locomotives expédiées en pièces détachées des États-Unis, dit bien ces difficultés, qui, au quotidien, opposent Américains et Français, à mille lieues des mises en scène opérées par les autorités. En effet, pour pouvoir mener à bien la mission qui lui est confiée, cette unité est contrainte de se reposer sur une part de main-d'œuvre locale. On connaît grâce aux travaux pionniers d'Y.-H. Nouailhat l'empressément des ouvriers nazairiens à travailler à des conditions particulièrement favorables pour l'*Oncle Sam*. Pour autant, le son de cloche apporté par le lieutenant Frederic Todd est intéressant en ce qu'il permet d'explorer plus profondément la relation de travail entre Français et Américains, en tout cas au-delà de la signature du contrat de travail :

« Chaque compagnie lors de son arrivée fut accueillie avec enthousiasme par les autorités françaises, et fut regardée avec désapprobation par les ouvriers avec qui elles devaient être associées. Dans certains cas, cela était dû à l'idée que les Américains [en Français dans le texte, NDA] avaient les postes faciles, bien en arrière des premières lignes pendant que les ouvriers français, eux, étaient envoyés au front, dans les tranchées. Mais dans d'autres cas, les ouvriers français se plaignaient de ce que les standards de production américains étaient bien plus élevés que ceux auxquels ils pouvaient prétendre, même en travaillant plus longtemps pour un salaire moindre. C'est un fait que les Américains dans les ateliers ont plus produit en une journée de huit heures que les ouvriers français en dix ou douze heures, alors que les horaires étaient justement décalés pour éviter que des plaintes puissent être formulées à propos de ce score. Un cas tout-à-fait intéressant est d'ailleurs survenu à Saint-Nazaire. Les locomotives montées par les Français l'étaient habituellement en trois semaines. La première qui le fut par les Américains l'a été en trois jours, de surcroît uniquement avec l'outillage

⁶⁷⁴ « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 20^e année, n°7115, 26 janvier 1919, p. 4.

disponible sur place. Les ouvriers français affirmaient qu'elle ne marcherait pas et leur étonnement fut manifeste lorsqu'ils constatèrent le contraire »⁶⁷⁵.

Bien entendu, en tant qu'historien régimentaire, son propos n'est sans doute pas totalement neutre, sa fonction étant de glorifier l'action du *19th Engineers*. Mais objectivée, cette subjectivité devient intéressante en ce qu'elle montre l'écart qui, concrètement, à l'atelier, sépare Français et Américains. Ce faisant c'est bien une limite essentielle du processus de totalisation du conflit qui ici se dévoile au sein de l'atelier alors que, précisément, ce lieu où sont construites les fameuses locomotives Baldwin paraît emblématique d'une guerre industrielle mobilisant l'ensemble des ressources des pays belligérants.

De semblables biais peuvent également être observés à propos des soldes que touchent les militaires, le montant variant sensiblement suivant que l'on porte un uniforme de l'armée française ou du corps expéditionnaire américain. Il en résulte une certaine condescendance envers les habitants de l'hexagone, assimilée à une population pauvre. Les mémoires de Léonce Cubaynes en témoignent d'ailleurs parfaitement. Jeune appelé au bataillon du 147^e RI tenant garnison à Saint-Nazaire pendant le conflit, il se souvient :

« Comme je parlais un peu l'anglais, je liais connaissance avec les *sammies*, d'autant mieux que ceux-ci avaient une grande admiration pour l'armée française en général et une certaine commisération pour nous, pauvres gosses mal vêtus et mal payés. Pensez qu'un simple soldat américain touchait 5 francs par jour, 20 fois plus que son camarade français ! Aussi se trouvait-il toujours un brave garçon d'Outre-Atlantique pour régler les consommations, nous offrir des cigarettes ou ces petits sacs de toile blanche qui contenaient un tabac blond brisé, qui permettait de rouler des cigarettes plus élégantes et agréables à fumer que le tabac de troupe français, noir et plein de *bûches*. »⁶⁷⁶

Derrière l'apparence du partage conforme à l'idée de guerre totale se cachent donc d'autres réalités, plus asymétriques, qui soulignent au contraire les limites de ce processus. En lisant Léonce Cubaynes, on comprend d'ailleurs que cette aisance financière puisse être assimilée à de l'arrogance ou à de la suffisance et rajoute, au final, de la tension à un climat qui n'en manque pas. Sans doute certaines des rixes entre militaires français et américains abondamment relayées par la presse locale trouvent-elles leur source dans cette disparité des soldes et, de manière générale, dans ce double biais, les Français percevant les Américains comme immensément riches, les Américains considérant au contraire les Français comme une population pauvre.

Face à la « mitrailleuse à tréponème »

En tout cas, pour le commissaire de police de Saint-Nazaire, ces sont bien ces lucratives perspectives qui conduisent vers le port ligérien de nombreuses prostituées, « alléchées par l'espoir d'un gain facile ». Il en résulte une situation d'autant plus critique que les services de police, et notamment ceux dévolus aux mœurs, sont complètement dépassés par la situation, les effectifs étant passablement amputés par les impératifs de la mo-

⁶⁷⁵ FREDERIC TODD, Lieutenant W., « 19th Engineers (Railway) », in *The Philadelphia War History Committee, Philadelphia in the World War*, New York, Wynkoop Hallenbeck Crawford Co., 1922, p. 161.

⁶⁷⁶ Arch. Dép. Loire-Inf. : Souvenirs de Léonce Cubaynes.

bilisation. La situation est si grave que le commissaire central de Saint-Nazaire avoue, en octobre 1917, que « la débauche [s'y] est affichée sans pudeur sur la voie publique »⁶⁷⁷.

La presse locale regorge en effet d'affaires sordides qui, toutes, établissent un lien entre prostitution et soldats d'une part, militaires du corps expéditionnaire américain d'autre part, ces deux catégories se confondant la plupart du temps. C'est ainsi par exemple que dans son édition du 3 août 1918, *L'Ouest-Éclair* expose que « au cours d'une perquisition effectuée au débit Hervé, rue Petite Bretagne, actuellement fermé par ordre de l'autorité militaire, deux filles de mauvaise vie, Leray Marie, 26 ans et Labarre Léonie, 19 ans, ont été trouvées en compagnie de deux soldats alliés » et précise même que « procès-verbal a été dressé »⁶⁷⁸. Le 17 février 1919, le même quotidien rapporte que

« Une instruction est ouverte contre la dame Lemaître Lucie, veuve Guilbaud, 62 ans, débitante au Pont-de-Paille en Trignac, pour excitation de mineures à la débauche. Plusieurs jeunes filles de 15 à 18 ans et même des fillettes de 12 à 13 ans auraient été attirées dans ce débit où elles se rencontraient avec des soldats et des noirs américains »⁶⁷⁹.

La rubrique des fait divers se révèle donc encore une fois être une archive précieuse en ce qu'elle offre au regard une société des bas-fonds qui, quoiqu'interlope, n'est pas sans se faire l'écho de logiques qui vont à l'encontre de la guerre totale et de la parfaite symbiose entre alliés. C'est ainsi que le 22 février 1919 la presse locale rapporte l'histoire d'un jeune martiniquais, présenté comme un « méchant nègre », qui « par pure jalousie [...] a frappé à coups de couteau des marins américains, parce qu'ils étaient admis dans une maison close dont on venait de lui fermer la porte au nez »⁶⁸⁰. Bien entendu, un tel fait divers ne saurait être généralisé à l'ensemble des relations franco-américaines dans l'embouchure de la Loire, même après l'Armistice du 11 novembre 1918. Pour autant, il est indéniable qu'il fait écho à de nombreuses rixes, agressions et autres affaires de coups et blessures qui mettent aux prises des ressortissants des deux pays et font les choux gras des gazettes locales. Il en résulte une présence de la guerre dans la région de Saint-Nazaire qui, bien entendu, n'est pas sans peser sur la population.

La prostitution n'a pour autant rien de nouveau à Saint-Nazaire et ne naît ni avec la Première Guerre mondiale, ni avec l'arrivée du corps expéditionnaire. Ce qui l'est, en revanche, c'est la manière dont elle est considérée pendant ce conflit et, à partir de 1917, est diversement combattue par *Marianne* et *l'Oncle Sam*. L'affaire Margueritte Bouthors, jugée par le tribunal correctionnel de Saint-Nazaire à la fin du mois de novembre 1917, rappelle ainsi combien surgissent de nombreux espaces de dé-totalisation du conflit révélant, au final, des failles, des ambiguïtés voire des rivalités entre services américains et français.

⁶⁷⁷ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire central de police au sous-préfet de Saint-Nazaire, 11 octobre 1917.

⁶⁷⁸ « Fait divers », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5852, 3 août 1918, p. 3.

⁶⁷⁹ « À l'instruction », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 20^e année, n°7137, 17 février 1919, p. 3.

⁶⁸⁰ « Tribunal correctionnel », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 20^e année, n°7142, 22 février 1919, p. 3.

La prophylaxie des maladies vénériennes est jusqu'en 1919 une question particulièrement sensible, Paris et Washington ayant à ce propos des vues singulièrement différentes⁶⁸¹. Menée au nom de la « civilisation » et du « droit », la Première Guerre mondiale est en effet indissociable d'un discours de la pureté qui postule une sorte de régénération par le feu et le sacrifice des tranchées. Dans ce schéma de pensée, c'est aussi sur le terrain des mœurs que doit se gagner le conflit et ces infections, comprises uniquement par l'intermédiaire du prisme prostitutionnel, sont rapidement érigées en véritables figures de l'ennemi intérieur. La note que produit le 11 octobre 1916 le sous-secrétaire d'État du service de santé militaire Justin Godard est à cet égard particulièrement révélatrice. Alors que les batailles de la Somme et de Verdun font rage, le ministre attire l'attention des généraux commandant les régions militaires de l'arrière sur « la progression constante » des maladies vénériennes. Pour la seule 11^e région militaire, celle qui englobe les départements du Finistère, du Morbihan, de la Loire-Inférieure et de la Vendée, ce ne sont ainsi pas moins de 202 mobilisés qui sont atteints au cours des mois de juillet et août 1916 de blennorragie, 29 de chancre simple et 101 de syphilis primaire⁶⁸². Ce sont autant de combattants potentiels qui devront bénéficier de plusieurs mois de convalescence et ne pourront, donc, rejoindre leurs compagnons d'armes aux tranchées. En d'autres termes, si ces maladies sexuellement transmissibles préoccupent autant les autorités civiles et militaires françaises, c'est qu'elles menacent le potentiel humain du pays. À une époque où la puissance d'une nation se mesure en nombre de soldats mobilisables, la menace n'est pas mince.

Les États-Unis ne diffèrent sur ce point pas de la France et portent une même attention aux maladies vénériennes, et encore plus lorsqu'il s'agit de troupes noires. T. Saintourens rapporte ainsi que la moitié des communications que Pershing adresse au 369th *Harlem Hellfighters*, unité newyorkaise dont les rangs sont essentiellement composés d'afro-américains, porte sur cette question. Le colonel Hayward qui la commande est même obligé pendant l'hiver 1918, alors que le régiment se trouve à Saint-Nazaire, de se justifier en avançant que ses hommes sont « propres » et qu'aucun cas de maladie vénérienne n'a été à déplorer depuis trois mois⁶⁸³. Notons qu'ici le stéréotype de la négritude associé à la sexualité prétendument débridée des populations issues des pays chauds joue à plein⁶⁸⁴. Toutefois, cette peur partagée, tant de la part des autorités françaises qu'américaines, de la « mitrailleuse à tréponème » est bien caractéristique d'une guerre

⁶⁸¹ Pour de plus amples développements sur la question LE NAOUR, Jean-Yves, « Le sexe et la guerre : divergences franco-américaines pendant la Grande Guerre (1914-1918) », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°197, mars 2000, p. 103-116 et LE GALL, Erwan, « Syphiliser Saint-Malo ? Prophylaxie et tourisme sur la Côte d'Emeraude pendant la Grande Guerre », communication prononcée lors du colloque international « Les Fronts intérieurs européens : l'arrière en guerre 1914-1920 » organisé à Pau les 19 et 20 novembre 2015 par DORNEL, Laurent, JALABERT, Laurent et LE BRAS, Stéphane, actes à paraître.

⁶⁸² Arch. dép. I&V : 5 M 120, note n°15.382.3/7 du sous-secrétaire d'État du service de santé militaire, 11 octobre 1916.

⁶⁸³ SAINTOURENS, Thomas, *Les Poilus de Harlem. L'épopée des Hellfighters dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017, p. 62.

⁶⁸⁴ Sur cette question se reporter notamment à RUSCIO, Alain, *Le Credo de l'homme blanc. Regards coloniaux français XIX^e-XX^e siècles*, Bruxelles, Complexe, 2002, p. 185 et suivantes.

comprise comme étant totale, la victoire sur le champ de bataille ne pouvant être obtenue qu'au prix d'une morale sans faille.

Sans surprise, les prostituées qui exercent à Saint-Nazaire ne tardent pas à susciter de vives réactions et c'est une célèbre abolitionniste, G. Avril de Sainte-Croix, présidente de la Commission internationale pour l'Unité de la Morale et contre la Traite des Femmes, qui la première, sonne la charge en septembre 1917⁶⁸⁵. Affirmant notamment que le drapeau américain flotte sur trois maisons de tolérance du port ligérien, elle demande aux autorités de prendre les mesures nécessaires pour remédier à cette situation et que cesse le commerce de la chair. L'affaire fait grand bruit car la féministe s'adresse directement au ministère de l'Intérieur et n'hésite pas à se montrer menaçante :

« Dès le début des hostilités, je me suis efforcée de gagner à la cause des Alliés les sympathies des milliers de femmes américaines affiliées à notre Conseil International. C'est avec joie qu'elles nous ont donné leurs fils. Il ne faut pas qu'elles puissent regretter aujourd'hui de les avoir envoyés en France. Cela serait d'autant plus désastreux que nos ennemis en profiteraient pour créer en Amérique où l'opinion féminine a une si grande importance, un mouvement anti-français »⁶⁸⁶.

De tels propos relèvent bien d'une logique de dé-totalisation du conflit puisque, à l'évidence, la guerre contre l'Allemagne ne prime pas tout pour G. Avril de Sainte-Croix. Pour elle, c'est bien l'abolition de la prostitution et non la défaite de l'Allemagne qui, plus que tout, marque le triomphe de la « civilisation » sur la « barbarie ».

Il est néanmoins difficile de démêler le bon grain de l'ivraie dans la description véritablement apocalyptique que G. Avril de Sainte-Croix donne de la situation prostitutionnelle nazairienne. À en croire un rapport du service de vénérologie de la 11^e région militaire, il existe en septembre 1917 plus de 240 filles encartées dans le port ligérien, c'est-à-dire qui bénéficient d'un strict encadrement médico-policiers. Mais, bien entendu, ce chiffre ne tient pas compte de la prostitution clandestine, par définition plus difficile à évaluer⁶⁸⁷. Visiblement piqué au vif, le sous-préfet de Saint-Nazaire se montre pour sa part très offensif et conteste au mot près le tableau dressé par la célèbre féministe :

« Qu'il me soit permis de dire que je suis de ceux qui personnellement et non pas seulement professionnellement, tiennent à la propreté de la rue. Si, aux moments où la police était la plus insuffisante, il y a eu des scènes scandaleuses, elles ont certainement été bien rares. Quant à écrire que les soldats *Américains sont assaillis par des bandes de filles dont aucun agent n'a mission de réprimer l'impudence* c'est de la littérature n'ayant jamais correspondu, même à la loupe, à la réalité.

⁶⁸⁵ Sur G. – initiale dont on ne sait au juste si elle est l'abréviation de Ghénia, diminutif d'Eugénie, son prénom à l'état-civil ou s'il se rapporte à son nom de jeune fille, Glaisette – Avril de Sainte-Croix se reporter à OFFEN, Karen (traduit par BUHAT, Michèle), « *La Plus grande féministe de France*. Mais qui est donc bien Madame Avril de Sainte-Croix ? », *Bulletin Archives du féminisme*, n°9, décembre 2005. En ligne. [<http://www.archivesdulfeminisme.fr/ressources-en-ligne/articles-et-comptes-rendus/articles-historiques/offen-k-grande-feministe-france-mme-avril-sainte-croix/>].

⁶⁸⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : G. Avril de Sainte-Croix au ministre de l'Intérieur, 12 septembre 1917.

⁶⁸⁷ LE NAOUR, Jean-Yves, « Le sexe et la guerre... », *op. cit.*, p. 105.

Moi qui suis en contact permanent avec le Commandement américain, je puis me dire plus au courant de ses impressions qu'une dame qui passe, ou qui n'est peut-être jamais passée à Saint-Nazaire, mais s'est contentée de recueillir les dires d'autres voyageurs. Ce qui a ému le Commandement Américain, c'est la diffusion de la syphilis dans l'armée »⁶⁸⁸.

En effet, la réponse du sous-préfet Roland Gaignerot rappelle combien la prophylaxie des maladies vénériennes est envisagée différemment des deux côtés de l'Atlantique. Réglementariste, la France entend contrôler la propagation de l'épidémie de syphilis en encartant les prostituées et en les astreignant à une rigoureuse surveillance sanitaire. Bien que reléguée dans les plus basses profondeurs de l'estime sociale, la prostitution est considérée comme inévitable et est, en conséquence, « tolérée » dans des « maisons » spécialisées. Mais, pour les Américains, ces bordels sont inconcevables en ce qu'ils sont perçus comme étant de véritables foyers de contagion. Plutôt que d'agir sur les circonstances de l'acte sexuel, ils imposent donc aux *Doughboys* de passer dans une « station prophylactique » dans les trois heures suivant un rapport pour recevoir un traitement, sous peine d'être traduits devant un Conseil de guerre en cas d'inaptitude au combat pour cause de maladie vénérienne⁶⁸⁹. Retraçant l'histoire de la *Compagnie K* d'un régiment de *Marines*, le romancier et ancien combattant William March rappelle toute la rigueur avec laquelle s'exercent ces mesures et fait dire au soldat Wilbur Hasley :

« On est rentrés à l'hôpital une heure avant le dîner. Miss Mattson, l'infirmière de jour, s'apprêtait à quitter son service.

- Alors, elle leur a plu, la rue Serpentine ? elle nous a demandé.

Herb a piqué un fard, moi aussi, et on a tous les deux regardé nos pieds.

- Descendez donc vous faire expliquer le traitement prophylactique, elle a dit d'une voix neutre. Prenez le couloir sur votre droite, ce sera la première porte ».

Le soldat Philip Wadsworth est lui moins chanceux :

« Plus tard je me suis inquiété et je suis allé au poste de secours. Le médecin m'a regardé de la tête aux pieds, il a rigolé puis il a fait signe aux infirmiers militaires. On m'a déféré devant un Conseil de guerre parce que je n'étais pas passé au cabinet prophylactique et on m'a envoyé dans ce bataillon de travaux forcés »⁶⁹⁰.

Les photographies conservées par l'Écomusée de Saint-Nazaire attestent d'ailleurs de l'existence de ces stations prophylactiques dans les différents camps américains du port ligérien⁶⁹¹. Si ces clichés trahissent sans doute un regard associant la France à un pays de vices⁶⁹², ils disent aussi l'ampleur des moyens déployés pour traiter ces maladies vénériennes : matériel de prise de sang pour réaliser le test dit de Wassermann permettant le

⁶⁸⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le sous-préfet de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, 22 janvier 1918.

⁶⁸⁹ LE NAOUR, Jean-Yves, « Le sexe et la guerre... », *op. cit.*, p. 103-116.

⁶⁹⁰ MARCH, William, *Company K.*, Paris, Gallmeister, 2013, p. 86 et 107.

⁶⁹¹ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 804 à 812.

⁶⁹² Pour de plus amples développements on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « La section photographique du *Signal Corps* à Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale : source pour une histoire transnationale », *op. cit.*

dépistage de la syphilis, salle d'opération qui, euphémisme symptomatique, est désignée comme étant dédiée aux problèmes urologiques, lits pour les malades...



Illustration 14 : Dans les locaux de l'hôpital n°11, prise de sang effectuée dans le but de réaliser le test de Wassermann, le 13 février 1919. National Archives at College Park, MD : 111-SC-155772

Ce sont néanmoins ces divergences dans la manière d'envisager la prophylaxie des maladies vénériennes qui expliquent pourquoi le corps expéditionnaire demande dès l'automne 1917 aux autorités françaises de fermer tous les bordels de Saint-Nazaire, requête jugée irrecevable par le sous-préfet Gaignerot :

« Cette solution est radicalement impossible à envisager dans une ville de plus de 50 000 habitants comportant une garnison. La prostitution étant un mal nécessaire, nous admettons en France que la forme la moins dangereuse est celle des maisons de tolérance, et qu'il faut donc nécessairement la conserver. Je ne crois pas errer en affirmant qu'en l'espèce les autorités diverses sont d'accord avec le corps médical tout entier »⁶⁹³.

⁶⁹³ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le sous-préfet de Saint-Nazaire au commandant Appleton délégué à la base américaine de Saint-Nazaire, 9 novembre 1917.

Corollaire de cette tolérance, la prostitution non encartée, non règlementée et donc non régulée sur le plan bactériologique, est sévèrement combattue. En témoignent du reste de nombreux articles publiés dans la rubrique des faits divers de la presse locale. Dès l'automne 1917 les autorités françaises affichent à ce propos la plus grande fermeté et, par la même occasion, tendent la main au corps expéditionnaire :

« Nous sommes tous bien d'accord sur ce point que la prostitution clandestine est la plus dangereuse et qu'il faut la poursuivre sans répit. La première chose est de la découvrir. Les indications de la police américaine seront à ce propos précieusement accueillies par la police française. Le résultat de la découverte est l'expulsion des femmes non domiciliées, et l'obligation de la visite pour les domiciliées avec cependant cette expresse réserve, touchant le point le plus délicat du service des mœurs, qu'il ne faut pas confondre la défaillance passagère avec la débauche professionnelle et que cette considération, se liant avec le souci de conserver la paix dans les familles, fait qu'il faut procéder en la matière avec la plus extrême prudence »⁶⁹⁴.

On comprend dès lors la nécessité qui conduit à l'instauration à Saint-Nazaire de patrouilles mixtes associant policiers français et *MPs* américains pour débusquer le racolage⁶⁹⁵. Cette création est d'autant plus remarquable que les services de police, dans le port ligérien comme ailleurs, sont complètement désorganisés par la mobilisation d'une partie importante de leurs effectifs et, en conséquence, « ne s'occupent aucunement ni du contrôle des étrangers, ni de la répression des fraudes et de la surveillance des marchés ». À dire vrai, la situation est telle que le commissaire est submergé par les plaintes et qu'il « ne peut donner aux enquêtes tout le soin convenable »⁶⁹⁶.

Mais, indépendamment de ce qui s'apparente à un réel effort en termes de moyens humains, les patrouilles mixtes franco-américaines ne sont pas sans poser certains problèmes du point de vue juridique. C'est d'ailleurs ce que s'efforce de démontrer l'avocat de Margueritte Bouthors, « fille soumise » jugée en novembre 1917 pour avoir « insulté un policeman dans l'exercice de ses fonctions ». Dans sa plaidoirie, l'homme de loi affirme en effet « que les agents d'une puissance étrangère ne peuvent être considérés comme agents de la force publique », argument qui semble peser puisque le ministère public est obligé de se défendre en expliquant que « le législateur a voulu [...] protéger la fonction et non la personne des agents ». Si, au final, Margueritte Bouthors est condamnée à 8 jours de prison, le juge ayant à l'évidence mis de côté ces questions juridiques, on voit bien qu'une affaire telle que celle-ci montre que la coopération franco-américaine contre l'ennemi intérieur vénérien est moins complète que ce que peuvent suggérer les apparences et paraît

⁶⁹⁴ *Ibidem*.

⁶⁹⁵ Il est à noter que CHATHUANT, Dominique, « Connexions et circulations : l'assimilationnisme dans un conflit mondialisé (1914-1918) », *Bulletin de la Société d'Histoire de la Guadeloupe*, n°168, 2014, p. 115 relie également la création de cette police mixte à la gestion de la question raciale.

⁶⁹⁶ « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair* (édition de Nantes), 19^e année, n°5688, 19 février 1918, p. 3.

même suggérer certaines forces de dé-totalisation du conflit ⁶⁹⁷. Les divergences de vues à propos des maisons de tolérance l'illustrent parfaitement.

Quoique combattant conjointement l'Allemagne, Américains et Français sont différents et ce sont précisément ces divergences dans la manière d'appréhender certains problèmes et/ou de les traiter qui peuvent être la source de conduites s'apparentant à des logiques relevant d'un processus de dé-totalisation du conflit. Nécessité faisant loi, les *Doughboys* ne respectent pas nécessairement les procédures de réquisition qu'ils ne semblent par ailleurs pas toujours comprendre. Leur pouvoir d'achat est apprécié mais est, dans le même temps et ce de manière totalement paradoxale, accusé d'être la source de l'augmentation du coût de la vie. La question de la prophylaxie des maladies vénériennes, enfin, montre combien les autorités françaises et américaines peuvent avoir une approche radicalement différente d'un problème qui, pourtant, des deux côtés de l'Atlantique, est perçu comme étant un obstacle essentiel à la Victoire. L'histoire culturelle souligne en définitive combien l'hétérogénéité de cette coalition franco-américaine peut être à l'origine d'une dé-totalisation de ce conflit.

Parfois, les incompréhensions entre services trouvent une issue dramatique comme à Savenay où, en septembre 1918, une sentinelle de l'hôpital américain tire sur un gendarme. N'étant manifestement pas au courant de l'emplacement de ce poste de garde et ne comprenant de surcroît pas les sommations du *Doughboy*, le militaire est tué ⁶⁹⁸. Ce fait divers est loin d'être un cas unique et, quelques jours plus tard, s'ouvre une « conférence » ayant pour but de « tâcher de coordonner l'action des différentes polices françaises et américaines ». L'ambiance est manifestement lourde et le général Dodelier commandant les subdivisions de Loire-Inférieure rappelle l'émotion soulevée par « les incidents qui se sont produits déjà plusieurs fois avec les hommes de la police américaine qui, pas au courant des règlements, font souvent des choses illégales et n'hésitent pas surtout à se servir du revolver ». Le représentant des troupes américaines semble alors faire amende honorable et annonce « que des instructions ont été demandées à Paris, au sujet du port des revolvers, et que l'on a demandé à ce qu'ils soient remplacés par le bâton comme cela existait au début, qu'en attendant, des ordres ont été donnés pour que les hommes de la military-police ne se servent plus du revolver dans la rue » ⁶⁹⁹. Ce faisant, c'est bien un autre aspect de la présence américaine dans l'estuaire de la Loire entre 1917 et 1919 qui se laisse appréhender : le poids de cette guerre qui se déroule aussi « chez soi ». Dans ce cadre, la répression des troubles à l'ordre public engendrés par l'arrivée massive des *Doughboys* se révèle au moins aussi pesante que les troubles eux-mêmes.

Un autre facteur, essentiel, à prendre en compte est la durée de la guerre. Lorsque les premiers éléments du corps expéditionnaire débarquent à Saint-Nazaire en juin 1917, la France est en guerre depuis déjà presque trois ans. On comprend dès lors la lassitude de

⁶⁹⁷ « Correctionnelle de Saint-Nazaire », *Le Phare de la Loire*, 32^e année, n°32 025, 30 novembre 1917, p. 3.

⁶⁹⁸ HUSSENOT-PLAISANCE, Camille, *1917-1919. Savenay...*, op. cit., p. 91.

⁶⁹⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, Procès-verbal de la conférence du 28 septembre 1918. Les majuscules sont dans le document original.

populations qui, malgré le deuil de proches tombés au champ d'honneur ou l'inquiétude ressentie pour d'autres envoyés au front, ont aussi envie de s'amuser pour échapper, l'espace de quelques instants, au conflit. On sait pour autant que ce désir heurte de plein fouet la morale publique qui, Union sacrée oblige, comme dans une parfaite illustration de la dimension totale du conflit en cours, ne peut tolérer que l'arrière se divertisse quand le poilu, lui, risque sa peau en première ligne. C'est donc sous couvert de philanthropie patriotique que, la plupart du temps, les représentations théâtrales, soirées dansantes et autres performances artistiques sont données dans les stations balnéaires. Le bal donné le 18 août 1918 à l'Hôtel Royal de La Baule ne fait de ce point de vue aucunement exception et c'est du reste ce qu'explique le maire de cette commune :

« Cette fête donnée en l'honneur des Américains était en effet au profit des Œuvres de guerre et les bénéfiques, qui se sont élevés à 10 000 francs, ont été totalement répartis entre les œuvres suivantes :

- Croix rouge française
- Croix rouge américaine
- Œuvres des veuves de la Guerre
- Œuvre des mutilés
- Œuvre des aveugles
- Œuvres des rapatriés
- Œuvre des réfugiés
- Œuvre des orphelins

Le diner auquel ont assisté 70 officiers français et américains a été d'autre part offert par le Comité de la fête »⁷⁰⁰.

On voit donc tout le côté factice de la dimension totale de la guerre, réalité qui au contraire masque les limites de la mobilisation de sociétés plongées depuis trop longtemps dans ce conflit. Mais si cette soirée pose autant de problèmes aux autorités, c'est que l'orchestre invité ce soir-là joue jusqu'à trois heures du matin, ce qui contrevient grandement aux bonnes mœurs et à la sobriété qu'impose l'époque mais, plus encore, aux règles de sécurité découlant de la guerre sous-marine à outrance menée par l'Allemagne. La salle de bal de l'Hôtel Royal de La Baule donne en effet sur la mer et les lumières qui nécessairement s'échappent des rideaux constituent de redoutables amers pour les sous-marins qui peuvent dès lors tranquillement guetter le moindre transport tentant de rentrer dans le port de Saint-Nazaire⁷⁰¹. Ce faisant, c'est aussi le poids de la guerre vécue « chez soi », dans l'estuaire de la Loire, que cette soirée dansante souligne. Il en résulte un rapport complexe et paradoxal au processus de totalisation. Si la réaction en chaîne paraît de prime abord aller dans ce sens, le simple fait de s'amuser en constitue plutôt une limite tandis que l'heure tardive jusqu'à laquelle joue l'orchestre semble au contraire aller à l'encontre de l'effort de guerre.

⁷⁰⁰ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le maire d'Escoublac La Baule au préfet de Loire-Inférieure, 14 septembre 1918.

⁷⁰¹ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, l'inspecteur auxiliaire de police spéciale Drogo au commissaire spécial de Saint-Nazaire, le 16 septembre 1918 indique de telles précautions sont imposées à cet hôtel dès avril 1918.

Chapitre 9

Démobilisations combattantes et culturelles

Annonçant le 7 avril 1917 l'entrée des États-Unis dans la guerre, le rédacteur-en-chef de la *Dépêche de Brest*, Louis Coudurier, n'hésite pas à affirmer qu'il n'est désormais « plus permis de douter que nos épreuves vont désormais se terminer »⁷⁰². Cette phrase est particulièrement symptomatique des terribles fatigues – physiques mais aussi, et peut-être même surtout, morales – engendrées par un conflit interminable, ressenti comme étant d'autant plus long qu'aucune issue rapide n'est alors décelable. Cette insondable lassitude est essentielle à quiconque s'intéresse à l'évolution des relations entre populations françaises et membres du corps expéditionnaire américain entre 1917 et 1919. En effet, à Saint-Nazaire comme ailleurs, la date du 11 novembre 1918 marque un réel tournant en ce que ce qui était difficilement supportable – et plus encore avouable du fait de la pression morale exercée par l'impératif d'Union sacrée – avant l'Armistice ne l'est plus après.

Symboliquement, la guerre des poilus nazairiens ne s'achève que le 20 juillet 1919 avec le retour dans sa garnison du I/64^e RI, ce bataillon parti depuis le 4 août 1914. Bien entendu, nombreux sont les hommes qui, plus âgés ou sous les drapeaux depuis le début de la guerre, sont démobilisés avant cette date. Pour autant, c'est bien avec les cérémonies de cette grandiose journée que prend fin l'Union sacrée et débute le retour à la paix, à la vie civile⁷⁰³. C'est également à cette même époque que les derniers Américains présents dans l'estuaire de la Loire s'appêtent à quitter la France. Quelques jours plus tôt, le général Rockenback commandant la base n°1 écrit d'ailleurs à Louis Brichaux pour lui annoncer son départ, et celui de ses *Doughboys* :

« Mon cher maire,

Avant de quitter Saint-Nazaire, je tiens à vous assurer de ma très chaude et très vive amitié et vous remercie de la grande assistance que vous avez donnée aux troupes américaines, durant leur séjour ici.

Je m'attends à partir pour les États-Unis le 18 juillet. À cette occasion, je ne manquerai pas d'aller vous faire mes adieux.

Très sincèrement à vous.

S.D. Rockenback »⁷⁰⁴

⁷⁰² « La phase décisive », *La Dépêche de Brest*, 31^e année, n°11659, 7 avril 1917, p. 1.

⁷⁰³ « Le retour du 64^e d'infanterie », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7254, 23 juillet 1919, p. 4-5. Sur ces fêtes de la victoire LE GALL, Erwan, « Le retour des fils de la vieille terre bretonne : quand les régiments retrouvent leurs garnisons d'Ille-et-Vilaine à l'été 1919 », in JORET, Éric et LAGADEC, Yann, (dir.), *Hommes et femmes d'Ille-et-Vilaine dans la Grande Guerre*, Rennes, Conseil général d'Ille-et-Vilaine, Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, 2014, p. 289-299 et FRYSZMAN, Aline, *La victoire triste ? Espérances, déceptions et commémorations de la victoire dans le département du Puy-de-Dôme en sortie de guerre (1918-1924)*, thèse d'histoire sous la direction de AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane, Paris, EHESS, 2009, troisième partie : « les fêtes de la victoire et des combattants victorieux ».

⁷⁰⁴ Cité in « Le départ des Américains », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7258, 27 juillet 1919, p. 4.

Très protocolaire quoiqu'empreint d'une émotion clairement perceptible, ce courrier n'en masque pas moins l'immense décalage qui existe, tant dans les faits que dans leur perception subjective par les contemporains, entre le retour des Nazairiens dans leurs foyers et le départ des Américains. Or c'est ce décalage dans les temporalités et les ressentis qui génère de nombreuses tensions, acrimonies et autres rancœurs qui, par bien des égards, participent de logiques de dé-totalisation du conflit. Ajoutons que celles-ci ne doivent pas être confondues avec les trajectoires de sorties de guerres, celles-ci relevant de forces complètement différentes.

L'Armistice n'est en effet pas la paix et la véritable zone grise que constitue la longue période de la démobilisation est propice à l'émergence de conduites relevant de logiques de dé-totalisation du conflit. Les *Doughboys*, pourtant entrés en guerre *qu'en* 1917 et en première ligne *qu'au* cours de l'année 1918, retournent la plupart du temps avant les poilus dans leurs foyers, dimension qui on s'en doute doit être difficile à digérer pour des hommes sous les drapeaux depuis parfois plus de cinq ans. La cohabitation forcée avec le corps expéditionnaire américain en devient d'autant plus difficile. D'ailleurs, fondamentalement, les maux qui sont attribués aux *Sammies* n'ont rien de nouveau dans la région de Saint-Nazaire, preuve qu'après l'Armistice la parole se libère, laissant désormais s'afficher librement la désunion entre alliés.

Rentrer dans ses foyers et sortir du conflit

Dans une synthèse récemment publiée, le lieutenant-colonel R. Porte, officier d'active et historien habilité à diriger des recherches, rapporte qu'« à Londres comme à Paris, les autorités ont le sentiment que les Américains restent l'arme au pied pendant que les Poilus et les *Tommies* se sacrifient au Mont Kemmel et à l'Aisne »⁷⁰⁵. On pourrait néanmoins objecter à ce propos que ce sentiment est non seulement perceptible dans les capitales britanniques et françaises mais qu'on le retrouve dans l'estuaire de la Loire, et pas uniquement sous la plume des « autorités ». Le journal de tranchées publié par le 116^e régiment d'infanterie, une unité du 11^e corps d'armée tenant garnison à Vannes et dans laquelle servent de nombreux Nazairiens, s'en fait d'ailleurs sarcastiquement l'écho au début de l'année 1918 dans un article intitulé « Les Bourreurs de Crâne ! » :

« Un de nos grands confrères écrivait le 2 janvier dernier, en parlant d'un Sammie (sic !) : *Il vient d'être terrassé par une terrible attaque d'appendicite, mais ne veut pas qu'on l'opère car il craint qu'une pareille cicatrice lui empêche de retourner se battre. Signé : Jean VIGNAUD.* Nous tenons à prévenir notre confrère que, dans l'Armée Française, l'opération du terrible appendice ne gêne nullement nos poilus ! Il est vrai que les Sammies sont peut-être... plus tendres !!! »⁷⁰⁶

Ce ressentiment s'exprime avec encore plus de force après l'Armistice de Rethondes. L'édition datée du 16 novembre 1918 du *Journal des mutilés, réformés et victimes de la guerre* en témoigne d'ailleurs parfaitement. Certes, cinq jours seulement après le 11 novembre 1918, cet hebdomadaire titre sur « La Victoire ». Mais l'éditorial de Jean Mondré rappelle que désormais c'est à la démobilisation et au retour dans les foyers que la priorité

⁷⁰⁵ PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, op. cit., p. 174.

⁷⁰⁶ « Les Bourreurs de Crâne ! », *L'Enfant de Barbapoux*, n°7, février 1918, non paginé.

doit être accordée, et ce faisant affirme que les chemins empruntés avec les alliés, et plus spécifiquement encore avec l'*Oncle Sam*, sont désormais prêts à se séparer, voire même à entrer en collision frontale :

« Si M. Clemenceau avait dit lundi à la Chambre que dans les quinze jours qui vont suivre les vieilles classes seraient démobilisées, il est certain que son succès aurait été encore plus grand.

Nous avons, en effet, un besoin urgent d'agriculteurs.

Les Anglais et les Américains, surtout ces derniers qui sont armés depuis peu de temps, peuvent fournir des garnisons pour les pays occupés. Un pourcentage insignifiant de la population américaine a été atteint par la mobilisation.

Mais nous craignons fort que les Français n'aient, cette fois encore, la plus lourde part du fardeau à supporter »⁷⁰⁷.

On perçoit clairement à partir de ces quelques lignes une raison essentielle du ressentiment grandissant, après le 11 novembre 1918, de la population nazairienne envers les membres du corps expéditionnaire américain. Pourtant, celle-ci n'est quasiment jamais mise en avant par les auteurs ayant travaillé sur l'estuaire de la Loire. Il est vrai qu'au moment où Y.-H. Nouailhat publie son ouvrage pionnier, la question des sorties de guerre n'est pas encore dans le radar des préoccupations universitaires. Aussi, donne-t-il trois éléments pour expliquer l'opinion de plus en plus négative de la population nazairienne à l'égard des Américains : la circulation difficile sur les routes de la région du fait des nombreux véhicules apportés par le corps expéditionnaire, les multiples réquisitions que celui-ci opère et, enfin, le comportement licencieux des *Doughboys*⁷⁰⁸. Il faut en fait attendre le tournant de l'histoire culturelle et plus particulièrement les travaux fondateurs de B. Cabanes pour que cette période intermédiaire, plus tout à fait conflit mais pas encore totalement paix et retour à la vie civile, entre dans la focale de l'historiographie⁷⁰⁹. Et c'est bien à la lumière de ces nouveaux acquis de la connaissance qu'il faut examiner le cas nazairien.

Un détour par les fiches matricules du recrutement met en effet en exergue cette chronologie de la démobilisation qui, à n'en pas douter, tient une part importante dans les griefs formulés envers les Américains. Manœuvre originaire de Montoir, Jean Glotin est incorporé le 27 novembre 1913 au 137^e RI de Fontenay-le-Comte, en Vendée, pour effectuer son service militaire. Transféré au début de l'année 1914 au 64^e RI pour une raison que n'expliquent pas les archives, il est surpris par la mobilisation alors qu'il se trouve sous les drapeaux. Parti aux armées le 5 août 1914, il effectue toute la campagne, en tant que simple soldat, au sein de cette unité, récoltant une belle citation à l'ordre du régiment ainsi qu'une blessure, et n'est démobilisé que le 19 août 1919, soit après six ans de vie militaire⁷¹⁰. Originaire de Saint-Nazaire, Jean Guihard est dessinateur aux chantiers de Penhoët et devient même, après le conflit, chef de groupe au sein du bureau d'études.

⁷⁰⁷ MONDRÉ, Jean, « La Démobilisation », *Journal des Mutilés, Réformés et Victimes de la guerre*, 3^e année, n°93, 16 novembre 1918, p. 1.

⁷⁰⁸ NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919, op. cit.*, p. 202-209.

⁷⁰⁹ CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée, op. cit.*

⁷¹⁰ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1296.2698.

Incorporé le 1^{er} octobre 1913 au 5^e régiment de cuirassiers afin d'y effectuer son service, il part aux armées le 2 août 1914 pour n'être démobilisé que le 31 août 1919, après 72 mois de vie militaire ⁷¹¹. Et encore les poilus métropolitains paraissent-ils parfois avantagés par rapport à leurs compagnons d'armes opérant loin de l'hexagone. Laboureur de Saint-Nazaire incorporé en décembre 1914 au 19^e RI de Brest, Armand Belliot est affecté le 16 septembre 1917 à l'armée d'Orient. Il lui faut attendre presque un an après l'Armistice pour être démobilisé, le 1^{er} septembre 1919, et retourner à la vie civile ⁷¹². Semblable remarque peut également être formulée à propos des prisonniers de guerre, véritables « oubliés de la victoire » pour reprendre les termes de B. Cabanes ⁷¹³. Non seulement leur retour s'effectue en catimini mais dans un climat de suspicion latente ⁷¹⁴. Certains sont même invités à revenir sur les conditions de leur capture devant un Conseil de guerre, *Thémis aux armées* suspectant bien volontiers la détention en Allemagne de masquer des actes d'abandon de poste et de désertion à l'ennemi. Heureusement de tels cas restent rares mais pour les prisonniers, la sortie des camps n'est nullement synonyme de retour immédiat au foyer puisqu'il leur faut auparavant passer plusieurs mois à la caserne. Cultivateur de Saint-Nazaire, Armand Berthaud est incorporé le 27 novembre 1913 au 2^e régiment d'infanterie coloniale pour y effectuer son service militaire. Parti aux armées dès l'annonce de la mobilisation générale, il est capturé le 22 août 1914 lors de la bataille de Rossignol et est détenu jusqu'au 1^{er} décembre 1918 à Gorlitz, en Allemagne. Il lui faut attendre pourtant le 6 août 1919 pour être démobilisé ⁷¹⁵. Il n'y a alors plus que 40 000 *Doughboys* en France ⁷¹⁶.

Certes, les poilus les plus âgés sont dégagés en premier de leurs obligations militaires et, le 31 janvier 1919, Nantes célèbre le retour du 81^e régiment d'infanterie territoriale, unité où servent du reste de nombreux nazairiens ⁷¹⁷. Mais pour ces *pépères*, comme on les appelle alors affectueusement, le plus dur commence car le retour à la vie civile n'est pas nécessairement synonyme de sortie de guerre. L'historienne D. Fouchard a bien montré ce poids du conflit. Recourant notamment au courrier des lectrices de la presse féminine, elle pénètre l'intimité des couples recomposés après plusieurs années d'une séparation forcée par la guerre. Ce faisant, elle montre la masculinité abimée de combattants qui, lorsqu'ils ne sont pas amputés, trépanés ou mutilés, ne reviennent pour autant pas indemnes de l'expérience des tranchées. En témoignent des symptômes aussi divers que difficiles à repérer dans les archives : alcoolisme, violence conjugale, impuissance sexuelle,

⁷¹¹ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1296.2712.

⁷¹² Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1296.2506.

⁷¹³ CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée...*, *op. cit.*, p. 377.

⁷¹⁴ Pour deux exemples bretons particulièrement éloquentes se reporter à HAREL, Ambroise, *Mémoires d'un poilu breton*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2009 et COCHO, Paul, *Mes carnets de guerre et de prisonnier. 1914-1919*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2010.

⁷¹⁵ Arch. dép. Loire-Atl. : 1 R 1296.2517.

⁷¹⁶ GUTIÉRREZ, Edward A., *Doughboys on the Great War...*, *op. cit.*, p. 135.

⁷¹⁷ « La fête du régiment », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 20^e année, n°7121, 1^{er} février 1919, p. 4.

voire même addiction au jeu ou aux opiacés⁷¹⁸. Et que dire de l'angoisse suscitée par un retour sur le marché du travail qui, bien entendu, n'est plus celui d'avant 1914 ?

On mesure néanmoins aisément le paradoxe des quelques semaines qui suivent l'Armistice du 11 novembre 1918. Une fois la guerre gagnée, ou tout du moins comprise comme telle puisque la paix de Versailles est alors loin d'être signée, l'impatience est d'autant plus grande que le contraste est fort avec la mobilisation de l'été 1914, rapide et efficace⁷¹⁹. Il en est de même pour les membres du corps expéditionnaire qui commencent à souffrir de plus en plus du mal du pays. Au printemps 1919, un responsable d'un foyer du YMCA à Saint-Nazaire le certifie sans ambiguïté : « La question la plus posée par les soldats c'est quand est-ce que nous retournons à la maison ? »⁷²⁰ Même son de cloche chez Albert C. Kezar, un soldat de la compagnie F du 34th *Engineers* affecté au camp de Montoir :

« Je ne sais pas quand notre compagnie repartira aux États-Unis mais chaque jour qui passe nous rapproche assurément du retour. La Statue de la Liberté sera une vision bienvenue pour tous les Américains sur le chemin de la maison. Notre traversée de l'étang prendra deux fois moins de temps que pour notre venue en France »⁷²¹.

Si chacun espère avec impatience la démobilisation et la perspective du retour au foyer, cette attente est à n'en pas douter la source de dissensions supplémentaires entre Français et Américains. On imagine d'ailleurs bien quelles peuvent être les récriminations des Nazairiennes qui attendent un fils, un mari ou un frère aux armées depuis parfois plus de cinq ans, comment elles peuvent réagir en constatant que ces *Doughboys* entrés plus tardivement dans le conflit repartent plus tôt chez eux, de surcroît après une campagne jugée moins dangereuse car perçue bien souvent comme passée tranquillement à l'arrière, au sein des *Services of Supply* qui pullulent dans l'estuaire de la Loire. Le colonel Sewell commandant la *Base Section* n°1 a beau inviter les autorités civiles et militaires à un grand dîner le 28 novembre 1918 à l'occasion de *Thanksgiving*, son discours est révélateur des tensions qui peuvent exister entre les deux alliés, quelques jours seulement après la signature de l'Armistice :

« La guerre laisse la France à sa place légitime à la tête des nations de l'Europe continentale, et je vous assure que personne ne se réjouit de ce fait plus que les Américains. Nous sommes au comble de nos vœux. C'est pour nous une grande joie d'avoir pu contribuer, en quelque mesure, à ce résultat. Si dans des temps à venir, par une coopération commerciale et industrielle sur des bases d'avantages réciproques, nous pouvons aider la France à maintenir sa position prééminente, nous serons heureux de le faire. Mais dans ce cas, il faudra que la France fasse le premier pas, car nous

⁷¹⁸ FOUCHARD, Dominique, *Le poids de la guerre. Les poilus et leur famille après 1918*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013.

⁷¹⁹ « Démobilisation et esprit de suite », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7068, 8 décembre 1918, p. 2.

⁷²⁰ « F. A. Derby is Home », *The Topeka Daily State Journal* (Home edition), March 25, 1919, p. 3.

⁷²¹ « Fights With Pencil instead of Gun », Warren Sheaf, Vol. XXXVIII, n°52, December 25, 1918, p. 5.

n'avons pas l'intention, par notre propre fait, de jamais justifier l'insinuation qui a été faite que, à Montoir, nous avons en réalité construit pour nous même une tête de pont commerciale »⁷²².

La municipalité et la Chambre de commerce de Saint-Nazaire ont beau s'associer sous la houlette de Louis Brichaux pour inviter le président Wilson à l'occasion de son séjour en France, dans le cadre des négociations de Versailles, la concorde atlantique se relâche et les intérêts particuliers reprennent le dessus⁷²³. Or il y a tout lieu de se demander si, à une époque où la guerre est encore juridiquement et politiquement en cours⁷²⁴, ces conduites ne peuvent pas s'apparenter à un processus de dé-totalisation. Américains et Français ont en effet tout intérêt à être le plus intimement alliés pour que soit scellée la meilleure paix possible. Or, on le sait, les dissensions sont fortes entre Wilson et Clemenceau et non seulement la situation nazairienne semble en être un reflet assez fidèle mais, de surcroît, interroge très largement la dimension totale du conflit à une époque où, rappelons-le encore, celui-ci est loin d'être achevé. En tout cas, on comprend pourquoi il importe de rappeler le sens d'une guerre si longue qu'elle en est devenue incompréhensible, réalité qui s'incarne par exemple par le lancement à la fin du mois de décembre 1918 de la 7^e souscription en faveur de Suippes et Hirson, villes adoptées par Saint-Nazaire⁷²⁵.

Les Américains à Saint-Nazaire : une situation nouvelle ?

On ne peut donc pas comprendre les rancœurs qui s'expriment lors de cet hiver 1918-1919 contre les Américains à Saint-Nazaire si l'on ne se plonge pas dans ce contexte fait d'interminables attentes et de parole libérée sur fond de conflit devenu fondamentalement inintelligible. Ce cadre chronologique bien spécifique, et inédit, est d'autant plus important qu'il contraste au final largement avec ce qui est dénoncé par les populations civiles, mais aussi les autorités, de l'estuaire de la Loire.

Prostitution, crimes et alcool sont des *topoi* de la vie portuaire et existent bien avant l'arrivée du corps expéditionnaire américain. Les célèbres gravures de Jean-Émile Laboureur sont de ce point de vue particulièrement intéressantes. Traditionnellement érigées en témoignage incontournable de la présence américaine à Saint-Nazaire, et employées en guise d'illustration dès les années 1970 par Y.-H. Nouailhat, elles n'en témoignent pas moins de cette ambivalence. Certes, une composition comme « Nègres américains à Saint-Nazaire » dit sans doute ce que la confrontation avec ces hommes noirs peut avoir d'extraordinaire, au sens premier du terme, pour les populations civiles de l'embouchure de la Loire. De même, sans doute que les silhouettes à la fois élancées et toutes en ron-

⁷²² « The Thanks giving Day » *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7061, 1^{er} décembre 1918, p. 4.

⁷²³ « Saint-Nazaire invite le président Wilson », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7071, 11 décembre 1918, p. 3.

⁷²⁴ Instructif est à cet égard « La vente des cartes postales », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7072, 12 décembre 1918, p. 4 qui rappelle que « les cartes postales représentant le matériel de guerre en service ou des vues des arsenaux ou établissements militaires travaillant pour la défense nationale, restent interdites ».

⁷²⁵ « Filleules de Saint-Nazaire, Suippes et Hirson », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7083, 23 décembre 1918, p. 3.

deurs utilisées par l'artiste pour représenter les soldats du corps expéditionnaire dans « l'entrée du port » doivent être rapprochées de la représentation classique de l'embusqué, dont les traits sont alors volontiers féminisés, par opposition au poilu qui, lui, est alors l'expression même de la virilité. Mais il n'en demeure pas moins que, dans l'absolu, cette estampe figure une scène d'une quotidienneté confondante : trois hommes passant devant une buvette, et trois autres attablés en terrasse devant ce qui semble être des verres de vin. Et *quid* de la « Chambre meublée du Grand hôtel » ? Certes on y voit un imposant *Doughboy* aux côtés d'une prostituée mais cette scène, indépendamment de la nationalité du client, est-elle réellement inédite dans un port tel que Saint-Nazaire ? ⁷²⁶

De la même manière, la lutte contre les méfaits de l'alcoolisme ne naît pas avec la Première Guerre mondiale, et encore moins avec l'arrivée du corps expéditionnaire américain, mais prolonge un XIX^e siècle qui est, par bien des égards, celui de l'hygiénisme. Seul le contexte lié à la présence des *American Expeditionary Forces* change et, en novembre 1917, le commissaire spécial de Saint-Nazaire n'hésite pas à souligner d'une belle formule les réactions en chaîne que peut provoquer la dive bouteille. En effet, pour le policier, « la prostitution sévit plus facilement sur les hommes que l'alcool livre aux *marchandes d'amour avarié* » ⁷²⁷.

Dans son édition du 19 décembre 1918, *L'Ouest-Éclair* évoque un fait divers survenu la veille dans un débit de boisson de Saint-Nazaire :

« Hier, vers 9 heures et demi du soir, des soldats américains qui se trouvaient au café du Havre, tenu par M. Mignon, rue Amiral Courbet, y ont causé du tapage et ont démolé plusieurs tables et ont cassé les glaces devant la devanture. Les gardes de la prévôté sont intervenus et ont emmené les forcenés » ⁷²⁸.

Un article tel que celui-ci est intéressant en ce qu'il met en lumière les difficultés du corps expéditionnaire américain à faire régner la discipline dans ses rangs, plus encore après l'Armistice du 11 novembre 1918 où le conflit est considéré comme d'ores et déjà gagné. Pour autant, on ne peut manquer de souligner combien de tels faits, bien que répréhensibles et contrevenant à l'ordre public, sont d'une grande banalité et s'insèrent dans un temps long où la figure de l'étranger tient une place essentielle. Un mois et demi avant le débarquement des premiers contingents américains à Saint-Nazaire, le *Phare de la Loire* rend ainsi compte d'un fait divers sordide qui, le commerce de la chair excepté, comporte tous les ingrédients associés généralement à ce type d'affaires :

⁷²⁶ Sur Jean-Émile Laboureur et parmi une bibliographie d'une grande richesse, on renverra notamment à LABOUREUR, Sylvain, *Catalogue complet des œuvres de Jean-Émile Laboureur*, 2 tomes, Neufchâtel, Ides et Calendes, 1989 et 1990, Collectif, *Jean-Émile Laboureur. Images de la Grande Guerre*, Nantes, Éditions du Château des Ducs de Bretagne, 2015 et Sicard, Daniel, « Jean-Émile Laboureur et les Américains à Saint-Nazaire en 1917 et 1918 », *Histoire & patrimoine*, n°74, octobre 2010, p. 35-48 et *Histoire & patrimoine*, n°89, avril 2017, p. 4-21.

⁷²⁷ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire spécial au chef de bataillon Appleton, 28 novembre 1917.

⁷²⁸ « Mauvais clients », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7070, 19 décembre 1918, p. 4.

« Le nommé Yala Bachir, 24 ans, Algérien, chauffeur à bord du vapeur *Stilbet*, se disposait, dimanche, vers 15 heures, à entrer dans le débit Vince, avenue de Penhouët ; comme il était complètement ivre, Mme Vince refusa de le recevoir et lui ferma la porte au nez.

L'Algérien, furieux, resta sur le trottoir, en proie à une violente colère ; tout à coup, on entendit un grand cri. Un passant, M. Jean Gobert, 29 ans, sujet belge, manœuvre, venait d'être frappé d'un coup de couteau par l'énergumène.

M. Gobert put à grand'peine entrer dans le débit, où il expira presque immédiatement ; il avait eu les intestins et le foie perforés par l'arme du meurtrier.

Quant à Yala Bachir, arrêté par des passants, il a été remis à la gendarmerie et incarcéré à la prison de Saint-Nazaire »⁷²⁹.

Intitulé « Algérien meurtrier », cet article est intéressant en ce qu'il rappelle combien le traitement de ce type d'affaires est indissociable d'une xénophobie exprimée avec plus ou moins de liberté. Ici, le fait divers est d'autant plus significatif qu'il fait intervenir une double altérité, la victime étant belge. Or on sait combien les ressortissants de la *Poor Little Belgium* peuvent être victimes, avant et pendant le conflit, de mesures d'hostilité, pour ne pas dire de racisme⁷³⁰. Ici, c'est donc le principe de proximité qui semble jouer en faveur de Jean Gobert, proximité géographique mais aussi, et peut-être même plus certainement, culturelle, selon une logique qui n'est pas sans faire penser aux gigognes bien décryptées par l'ethnologie des lignages. Dès lors, c'est bien sous cet angle qu'il faut aussi considérer la présence américaine dans l'estuaire de la Loire, celle-ci faisant bien souvent apparaître, et plus encore après l'Armistice du 11 novembre 1918, des réactions qui ne sont pas sans évoquer un processus de dé-totalisation d'un conflit qui, rappelons-le, est toujours en cours jusqu'à ce que soit signé le traité de Versailles.

L'arrêté pris à la fin du mois de décembre 1918 par le maire de Saint-Nazaire, texte interdisant la vente d'alcool à l'exception des apéritifs, des vins « doux et naturels »⁷³¹ et des « liqueurs préparées avec des fruits frais », dit bien le contexte particulier des semaines qui suivent l'arrêt des combats. Si les mesures antialcooliques et hygiénistes ne sont pas une nouveauté survenue avec l'Armistice⁷³², ce texte s'insère dans un contexte spécifique qui rappelle combien la présence américaine, on l'a vu ardemment souhaitée au printemps 1917, est devenue pesante :

⁷²⁹ « Algérien meurtrier », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31829, 15 mai 1917, p. 3.

⁷³⁰ Parmi de multiples références se reporter à CABOT, Bastien, « À Bas les Belges ! » L'expulsion des mineurs borains (Lens, août-septembre 1892), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017 et RICHARD, Ronan, *La nation, la guerre et l'exilé : représentations, politiques et pratiques à l'égard des réfugiés, des internés et des prisonniers de guerre dans l'Ouest de la France durant la Première Guerre mondiale*, thèse sous la direction de SAINCLIVIER, Jacqueline, Rennes, Université Rennes 2, 2004.

⁷³¹ Il n'est pas difficile de voir dans cette exception la marque des lobbys viticoles, dimension qui rappelle combien la région de Saint-Nazaire est proche du vignoble nantais. Pour de plus amples développements, se reporter à RIDEL, Charles, *L'ivresse du soldat...*, *op. cit.*.

⁷³² Un premier arrêté municipal est pris en ce sens le 8 juillet 1918.

« Considérant que si en tous temps les Maires ont le devoir de prendre toutes les mesures possibles pour assurer l'ordre public, ce devoir devient encore plus impérieux en temps de guerre ;

Que notamment, dans cette période où tant de chefs de famille ont dû quitter leur foyer pour assurer la défense du pays, ils doivent particulièrement protéger contre la démoralisation ceux qui se trouvent ainsi momentanément privés de leur protecteur naturel ;

Que ces obligations s'imposent surtout dans une ville comme Saint-Nazaire, où la population dépasse notablement l'effectif normal, où la police est très réduite et où la présence de nos alliés commande aux habitants le bon ordre et la bonne tenue »⁷³³.

Les propos de Louis Brichaux ont beau être habillés de toute la subtilité diplomatique nécessaire, la source de cette mesure est explicitement désignée : la présence du corps expéditionnaire américain, d'autant plus durement ressentie qu'elle se conjugue à l'absence des mobilisés. Les faits divers relatés par la presse locale en deviennent d'autant plus intéressants car si ces actes délictueux s'insèrent dans une certaine normalité criminelle, observable sur le temps long, avant et après le conflit, ils sont bien souvent attribués à quelques *Doughboys* et contribuent à singulièrement ternir l'image du corps expéditionnaire. Le 19 janvier 1919, c'est par exemple d'un classique vol de bijoux dont il s'agit :

« Mme Levacher, bijoutière, rue de Nantes, 23, a porté plainte contre trois soldats américains qui se sont présentés à son magasin, sous prétexte de choisir des bijoux et après le départ desquels elle a constaté que plusieurs objets de valeur lui manquaient, notamment un pendentif avec une chaîne en or, une croix de Lorraine, une plaque d'identité en titre fixe, etc. Une enquête a été ouverte »⁷³⁴.

Autre exemple, le meurtre à Corsept, tout près de Paimboeuf, sur la rive sud de l'estuaire de la Loire, de deux hommes revenant d'une journée de villégiature à Pornic avec leurs épouses, par deux *Doughboys*⁷³⁵. L'affaire fait d'autant plus de bruit qu'elle a lieu le 21 septembre 1919, c'est-à-dire à une date extrêmement tardive et où le corps expéditionnaire a déjà presque intégralement quitté le territoire. Les deux assassins, rapidement identifiés du reste, ne sont d'ailleurs pas interpellés par la police française mais jugés par les autorités américaines, ceux-ci ayant embarqué sur un transport quelques heures seulement après leur terrible méfait⁷³⁶. Il en résulte néanmoins un sentiment d'impunité qui, à n'en pas douter, n'est pas fait pour redorer le blason de l'*Oncle Sam*.

Il importe également de rappeler que ces relations difficiles naissent aussi de représentations mentales négatives qui, pour bon nombre, trouvent leur source à la Belle époque, bien avant l'entrée en guerre des États-Unis. Le revers du portrait du *Doughboy* s'enracine en effet dans un certain nombre de clichés que la presse locale, entre autres sources, permet d'identifier. C'est là, en quelque sorte, le revers de la médaille du *cow-boy*. L'édition

⁷³³ « Interdiction de la vente d'alcool », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 19^e année, n°7082, 22 décembre 1918, p. 4.

⁷³⁴ « Amateurs de bijoux », *L'Ouest-Éclair* (éditions Nantes), 20^e année, n°7108, 19 janvier 1919, p. 4.

⁷³⁵ « Un double assassinat », *L'Ouest-Éclair*, 21^e année, n°7216, 23 septembre 1919, p. 3.

⁷³⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, Affaire Bellouis-Pichaud.

nantaise de *L'Ouest-Éclair* du 1^{er} janvier 1916 qualifie ainsi de « vol à l'américaine » le larcin dont est victime un jeune encaisseur de la Nouvelle société commerciale africaine, entreprise installée sur la quai de la Fosse ⁷³⁷. Les *Yankees* ont en effet la réputation d'avoir la gâchette facile et il est parfois bien difficile de faire la part des choses entre ce qui relève effectivement d'une utilisation excessive du revolver – puisqu'on l'a vu des cas sont avérés – et ce qui découle d'une représentation caricaturale. Sans doute l'arme à feu n'est-elle ici pas neutre tant il s'agit d'un objet mythique du *Far West* et lorsque le maire de Savenay se plaint à l'été 1919 des tirs au revolver effectués par des soldats américains du camp de Montoir, l'enquête fait rapidement chou blanc... faute de combattants. En effet, il apparaît rapidement que « peu de soldats fréquentent la localité » ⁷³⁸. Ici, l'association d'idée est probablement d'autant plus aisée qu'elle vient s'arrimer à une image défavorable de la caserne et de la troupe, représentation très commune tout au long du XIX^e siècle ⁷³⁹. De plus, on pourrait également évoquer l'antiaméricanisme qui, loin de naître au cours de la période 1917-1919, s'insère lui aussi dans une tradition déjà solidement établie au lendemain de l'Armistice. Un éditorialiste de *L'Ouest-Éclair* le concède du reste sans aucune ambiguïté dans l'édition du 31 mai 1917, soit à peine un mois avant que les premiers *Doughboys* ne débarquent à Saint-Nazaire :

« Depuis de nombreuses années la suprématie commerciale du monde appartenait aux États-Unis et il y a quinze ans les revues européennes parlaient, avec quelques émotions, de l'américanisation de l'Europe. Des économistes et des diplomates songeaient à créer des ligues de défense contre une expansion qui paraissait périlleuse » ⁷⁴⁰.

Les Américains, de leur côté, témoignent à bien des égards d'un sentiment certain de supériorité. D'apparence innocente, l'article que le *Philadelphia Inquirer* consacre aux festivités de Noël 1919 organisées à Saint-Nazaire par le colonel Kemp du *110th Infantry Regiment* est de ce point de vue particulièrement éloquent. S'il ne fait pas de doute que, indépendamment des chiffres avancés, « des milliers de mains se soient ruées pour recevoir des bonbons et des jouets » dans le baraquement du YMCA où se déroulent les réjouissances, l'affirmation selon laquelle « les soldats américains jouent au Père Noël et sont idolâtrés comme des grands frères » en dit long sur la manière dont les États-Unis perçoivent leur rapport à la France ⁷⁴¹. Celui-ci n'attend d'ailleurs pas l'Armistice pour s'exprimer comme en témoigne le lieutenant-colonel Williams dans ses mémoires. Patientant avant de débarquer à la fin du mois de mai 1918, il se rappelle « être le long du bastingage et lancer des pennies aux enfants qui se bousculent pour les ramasser, sur le quai en béton ». Et de préciser que quelques vieilles femmes se joignaient égale-

⁷³⁷ « Vol à l'Américaine », *L'Ouest-Éclair*, 17^e année, n°6 045, 1^{er} janvier 1916, p. 3.

⁷³⁸ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le sous-préfet de Saint-Nazaire au préfet de Loire-Inférieure, 17 septembre 1919.

⁷³⁹ ROYNETTE, Odile, *Bons pour le service. L'expérience de la caserne en France à la fin du XIX^e siècle en France*, Paris, Belin, 2000.

⁷⁴⁰ « Les raisons des États-Unis », *L'Ouest-Éclair* (édition Rennes), 17^e année, n°617, 31 mai 1917, p. 2.

⁷⁴¹ « French Soldiers Happy with Yanks », *The Philadelphia Inquirer*, Vol. 180, n°20, January 20, 1919, p. 20.

ment à la mêlée⁷⁴². Fantasmée ou réelle, peu importe au final tant cette scène témoigne du regard asymétrique, pour ne pas dire condescendant, que projettent les Américains sur leurs alliés Français. Empressons-nous d'ailleurs de rappeler que là n'est pas un cas unique, comme le rappelle par exemple l'attitude de l'hexagone vis-à-vis de la *Poor Little Belgium*⁷⁴³. Pour autant, il n'en demeure pas moins qu'un tel biais va à l'encontre d'une fusion entre les deux peuples, synthèse caractéristique de ce que devrait théoriquement produire une guerre totale.

Les difficultés rencontrées par les autorités françaises pour obtenir un état des travaux effectués dans la région de Saint-Nazaire par le corps expéditionnaire sont à cet égard particulièrement intéressantes. Malgré la mission du colonel Applebaum près la base n° 1, services français et américains peinent à coopérer, les seconds n'ayant manifestement aucune envie de répondre aux instructions des premiers. C'est en tout cas ce qu'explique le 16 septembre 1918 l'ingénieur en chef des ponts et chaussées en Loire-Inférieure au préfet de ce département. Sollicités, les officiers américains acceptent en effet de produire une telle liste uniquement

« si elle ne doit comporter pour chacun des travaux en cours que quelques lignes sans dessins, et ne pas s'étendre aux travaux encore à l'état de projet.

Mais si elle doit être plus complète, ils ne se croient pas autorisés à la produire sans un ordre supérieur »⁷⁴⁴.

Quelques semaines plus tard, la défiance est encore plus manifeste.

11 novembre 1918 : le basculement

La présence de militaires sur un territoire engendre toujours des nuisances. La littérature scientifique s'en fait d'ailleurs régulièrement l'écho et l'exemple des régions de Granville, en Normandie, de Narbonne ou de Béziers dans le Languedoc montrent les récriminations des populations civiles contre l'armée au moment des grandes manœuvres de la Belle époque⁷⁴⁵. Pour autant, sans doute y-a-t-il ici une distinction à opérer entre les populations rurales, qui doivent bien souvent héberger les conscrits lors de ces exercices et dont les cultures peuvent souffrir de ces entraînements, et les populations urbaines. Dans la région de Saint-Malo, on sait en effet que des pressions sont exercées auprès des autorités militaires pour que les officiers du 47^e régiment d'infanterie soient autorisés à résider à Paramé, leur solde étant perçue comme un atout appréciable pour la vie économique locale⁷⁴⁶. De la même manière, on sait qu'une unité, qu'elle soit d'infanterie,

⁷⁴² WILLIAMS, Lieut.-col. Inf. US Army Ashby, *Experiences of the Great War...*, op. cit., p. 12.

⁷⁴³ LE GALL, Erwan, « Une histoire connectée des destructions monumentales infligées à la Belgique pendant la Première Guerre mondiale ? Le cas de la Bretagne », communication prononcée lors du colloque international *14-18 L'Art dans la tourmente* organisé par CLAES, Marie-Christine et TIXHON, Axel à Andenne (Belgique) les 6 et 7 octobre 2015.

⁷⁴⁴ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, l'ingénieur en chef des ponts et chaussées au préfet de Loire Inférieure, 26 septembre 1918.

⁷⁴⁵ HALAIS, Jérémie, *Les Conscrits de la subdivision de Granville, 1899-1919*, thèse sous la direction de BOIVIN, Michel, Caen, Université de Caen, 2016 et MAURIN, Jules, *Armée, Guerre, société. Soldats languedociens (1899-1919)*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1982.

⁷⁴⁶ LE GALL, Erwan, *Une entrée en guerre...*, op. cit., p. 29-30.

d'artillerie ou de cavalerie, équivaut à un montant non négligeable de recettes fiscales pour une commune. En 1913, la ville de Rennes estime par exemple à 40 000 francs le montant annuel des recettes engendrées par l'arrivée du 24^e régiment de dragons, ce uniquement par la perception des taxes d'octroi ⁷⁴⁷.

La Première Guerre mondiale et plus encore la présence des Américains à Saint-Nazaire ne modifie pas fondamentalement cette situation, sauf à adopter une perspective diachronique, le rapport de force n'étant bien évidemment pas le même à l'été 1917 et lors de l'hiver 1919. En d'autres termes, ce qui est acceptable lorsqu'une guerre est à gagner ne l'est plus nécessairement lorsque celle-ci est, au final, remportée. Or, cette dimension est d'autant plus difficile à retranscrire pour l'historien que cette évolution des mentalités n'est pas sans influencer sur le régime même de la production des sources, et donc introduire un biais réel pour quiconque travaille à partir d'archives. Le fait divers que relate, sous le titre « sans pudeur », *L'Ouest-Éclair* dans son édition du 10 mai 1918 en est un excellent exemple : « Procès-verbal pour outrages publics à la pudeur a été dressé contre la nommée Bureau, Hélène, femme Beudin, 16 ans, demeurant à Montoir, qui a été surprise dans un champ se livrant à des actes obscènes en compagnie de plusieurs soldats » ⁷⁴⁸. Un siècle après les faits, il est en effet difficile de ne pas être saisi par la formulation employée par le grand quotidien breton. Bien des choses pourraient être dites à propos de la culpabilisation de la victime, sur le fait qu'il s'agit de surcroît d'une – jeune – femme et que la nationalité des militaires en question – selon toute vraisemblance à Montoir des Américains – est tue. Pour autant, il y a tout lieu de penser que le contexte dans lequel est publié cet article est d'une grande importance puisqu'en mai 1918, non seulement la guerre est loin d'être gagnée pour les Alliés mais les Allemands prononcent une offensive qui place l'armée française dans une position très délicate. De telles circonstances ne sont-elles pas de nature à enjoliver certains faits afin de préserver la concorde entre alliés et, donc, de transformer en atteinte à la pudeur un viol ?

La presse locale se révèle donc être ici une source dont l'emploi est particulièrement délicat. On sait en effet que le corps expéditionnaire se plaint auprès des autorités françaises à la suite d'un article publié le 23 septembre 1918 par le pourtant patriotique quotidien *L'Ouest-Éclair*, propos relatif à « un acte de brutalité commis à Nantes, sur une femme par des soldats Américains ». La conséquence ne se fait pas attendre et, cinq jours plus tard, le général commandant la 11^e région militaire « prie MM. les Commissaires de Police de s'abstenir à l'avenir de donner à la Presse des Informations de cette nature, autant par courtoisie vis-à-vis de la Nation Américaine que pour éviter à nos ennemis de tirer parti pour soutenir leur moral, d'incidents d'ailleurs très rares et le plus souvent sans importance » ⁷⁴⁹. On voit donc bien que la rubrique des faits divers ne saurait être

⁷⁴⁷ LE GALL, Erwan, « La construction tumultueuse du quartier Margueritte », *Place publique Rennes et Saint-Malo*, n°34, mars-avril 2015, p. 95-99.

⁷⁴⁸ « Sans pudeur », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°5768, 10 mai 1918, p. 3. Il est à noter que le même numéro de *L'Ouest-Éclair* fait état, également en troisième page, d'un « procès-verbal contre une demoiselle B..., 18 ans, demeurant à Penhoët, pour avoir dérobé des planches dans le parc du génie d'une armée alliée ». Une telle formulation est particulièrement riche de sens.

⁷⁴⁹ Arch. Dép. Loire-Atl.: 8 R 17, le général commandant la 11^e région aux commissaires de police de la 11^e région, 28 septembre 1918.

considérée comme un reflet fiable des heurts entre populations civiles nazairiennes et membres du corps expéditionnaire, un certain nombre de faits étant tus au nom de l'effort de guerre.

On connaît également le cas d'un soldat américain condamné à 30 ans de prison après une tentative de viol, survenue le 29 juin 1917 à Saint-Nazaire, affaire qui bien entendu ne fait l'objet d'aucune publicité ⁷⁵⁰. En effet, l'heure est alors à la mise en avant de toutes les qualités supposées de ce corps expéditionnaire censé redonner confiance aux alliés épuisés par trois ans de guerre et il ne saurait être question d'entamer le moral de la population. Ce sont donc bien, à travers ce sordide fait divers, deux forces antagoniques qui s'opposent. Celles d'une part qui, participant d'une logique de totalisation du conflit, mettent tout en œuvre pour maximiser la concorde entre Français et Américains, celles d'autre part qui témoignent, et ce dès les tous premiers jours, d'une certaine exaspération vis-à-vis de la présence du corps expéditionnaire. Dans ce cadre, l'article que publie Edmond Lainé dans le quotidien parisien *Le Gaulois* au début du mois de septembre 1917 est très étonnant et, à dire vrai, on se demande bien comment il a pu franchir les fourches caudines de la censure. Rendant compte d'une visite effectuée quelques jours auparavant à Saint-Nazaire, le journaliste affirme que « les Américains sont chez eux en France », assertion qui ici s'accompagne de critiques à peine voilées :

« Déjà ils possèdent – c'est une façon de parler – le vieux bassin et ses dépendances. À peine débarqués, en gens qui ne cherchent jamais midi à quatorze heures, ils réquisitionnèrent tout ce dont ils pensaient avoir besoin. Après entente, naturellement, avec le gouvernement et une municipalité avisée, qui, malgré les multiples inconvénients de cette mainmise sur une partie importante du port, comprenait qu'il n'y a qu'à les laisser faire » ⁷⁵¹.

Une fois l'Armistice du 11 novembre 1918 signé, celui-ci étant unanimement confondu avec la paix, qui n'est conclue que le 28 juin 1919 à Versailles et n'entre juridiquement en vigueur qu'au début de l'année 1920, il est évident que les griefs contre les Américains peuvent s'exprimer plus aisément au sein de la population nazairienne. Particulièrement intéressante est à cet égard cette réflexion publiée le 8 février 1919 par le *Travailleur de l'Ouest*, journal de la fédération socialiste de Loire-Inférieure :

« Tant qu'a duré la guerre, nous avons supporté la présence de nos alliés, surtout les commerçants. La guerre finie, va-t-on leur faire comprendre qu'ils sont indésirables ? » ⁷⁵²

Considérant l'alimentation en eau de la ville de Saint-Nazaire, question dont on a vu plus haut qu'elle est source de vives tensions, les services du génie de la 11^e région militaire estiment pour leur part le 21 février 1919 qu'il est « de toute prudence que l'armée américaine remanie ses projets d'utilisation de sa base n°1 en vue de réduire, dans toute la

⁷⁵⁰ EISENHOWER, John S. D. (with EISENHOWER, Joanne T.), *Yanks. The Epic Story of The American Army in World War I*, New York, The Free Press, 2001, p. 42-43.

⁷⁵¹ LAINÉ, Edmond, « Les Américains chez eux en France », *Le Gaulois*, 52^e année, 3^e série, n°14658, 2 septembre 1917, p. 1.

⁷⁵² Cité in NOUAILHAT, Yves-Henri, « Saint-Nazaire à l'heure américaine (juin 1917-octobre 1919) », *op. cit.*, p. 73.

mesure du possible, l'effectif des troupes appelées à passer »⁷⁵³. Un propos à peine croyable quand on se rappelle le *lobbying* du printemps 1917 pour faire en sorte que Saint-Nazaire soit, justement, une des têtes de pont du débarquement des *Doughboys*. Et que dire du discours, approuvé à l'unanimité et transformé en délibération par les membres de la Chambre de commerce, que Louis Brichaux, absent car ayant dû se porter au chevet de son père malade, fait prononcer le 16 janvier 1919 ? N'ayant toujours pas perçu les droits de péage réclamés au corps expéditionnaire américain à la suite de l'utilisation du port de Saint-Nazaire, celui qui est aussi maire enclenche la surmultipliée et abandonne toute précaution oratoire :

« Dans toutes les relations que nous avons eues jusqu'ici avec les Américains, et dans la proposition que notre Compagnie leur a faite, j'estime que la Chambre de Commerce, s'inspirant des circulaires du Gouvernement français, a épuisé tous les moyens de conciliation et qu'elle s'est montrée aussi désintéressée que possible envers nos alliés, qui l'ont reconnu.

Nous pouvions donc espérer être mieux considérés et mieux traités par les Autorités Américaines.

Dans tous les cas, je pense que la situation actuelle ne peut pas durer longtemps car la Chambre, privée de ressources, verrait son fonctionnement entravé.

Pour vous donner une idée des sommes dues par les Américains, je vous rappelle que rien que pour l'année fiscale allant du 1^{er} juillet 1917 au 30 juin 1918 la Base, en acceptant notre proposition de consolidation d'une année moyenne, aurait dû à notre Compagnie près de 600 000 francs ; il n'est donc pas exagéré de dire qu'actuellement, les Américains nous doivent bien près d'un million.

Je vous demande de protester avec moi contre la négligence, pour ne pas dire le mauvais vouloir mis par les Autorités Américaines pour acquitter leurs dettes et je vous demande aussi d'employer tous les moyens pour arriver à entrer en possession des sommes qui nous sont dues et qui nous sont absolument indispensables pour faire face à nos engagements et développer les différents services de la Chambre »⁷⁵⁴.

Rappelons que ces mots sont écrits – ce qui confirme le caractère prémédité de ce discours – et prononcés le 16 janvier 1919, c'est-à-dire à une date où les combats sont simplement suspendus et où la nouvelle prorogation de l'Armistice n'est obtenue que difficilement et non sans gains de tension⁷⁵⁵. Autrement dit, si les journaux du jour évoquent bien les « pourparlers de paix », celle-ci est encore très loin d'être conclue et l'on mesure aisément en quoi ces quelques phrases relèvent d'un processus de dé-totalisation d'un conflit qui, encore une fois, est encore en cours. Pour autant, il est à peu près hors de doute que la date du 11 novembre 1918 constitue ici une sorte de seuil à partir duquel la parole anti-américaine peut se libérer plus facilement, l'impératif d'union entre les deux alliés étant ressenti comme étant beaucoup moins pressant.

⁷⁵³ Arch. dép. Loire-Atl.: 8 R 16, le président du Conseil, ministre de la Guerre au Commissaire général aux affaires de guerre-franco-américaines, 21 février 1919.

⁷⁵⁴ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1919. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1920, p. 36-37.

⁷⁵⁵ « Le renouvellement de l'armistice », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7105, 16 janvier 1919, p. 1.

Ajoutons néanmoins que ces considérations financières ne sont pas une première. En effet, le président de la Chambre de commerce de Saint-Nazaire se félicite, le 5 novembre 1914, que les paiements des « frais de halage et de canotage pour le débarquement des troupes anglaises » ait été « très régulièrement effectué »⁷⁵⁶. En revanche, Louis Brichaux proteste contre l'exemption des droits de tonnage accordée à la *Royal Navy* en application de la loi du 28 mars 1889, cette mesure causant à l'en croire du tort aux intérêts financiers de la Chambre de commerce gestionnaire du port⁷⁵⁷. En avril 1918, il se félicite du rétablissement des taxes de péage sur les navires alliés et s'adresse dans la foulée au lieutenant-colonel de Beaumont, chef de la mission régionale française près la base n°1 pour réclamer les sommes non perçues. Le ton est ferme mais reste encore courtois, preuve que la chronologie est ici essentielle :

« J'estime que cette situation ne peut durer, car notre Compagnie se trouve privée de ressources importantes qui lui sont absolument nécessaires pour faire face aux engagements qu'elle a pris relativement à l'installation de l'outillage public.

Il faut donc faire vite ; je suis prêt comme je vous le dis plus haut à essayer de faire un accord forfaitaire en tenant compte des améliorations apportées par les Américains, mais je vous avoue que, personnellement, je pense qu'il serait beaucoup plus simple que les navires américains, comme tous les navires alliés d'ailleurs, paient les taxes ordinaires comme tout le monde ; ce serait le plus juste puisque ces taxes sont perçues sur la jauge brute, ce qui est facile à contrôler et que c'est l'Administration des Douanes qui encaisse.

D'autre part, je suis prêt à tenir compte des améliorations apportées par les Américains, mais alors il faudrait également tenir compte de l'augmentation des dépenses dans le relèvement du plan d'eau provoquée par les navires américains »⁷⁵⁸.

La manière dont le maire de Saint-Nazaire se saisit de la question des dommages causés au réseau routier par les véhicules du corps expéditionnaire souligne également l'importance de la chronologie dans l'évolution des rapports avec *l'Oncle Sam*. Le 3 janvier 1919, Louis Brichaux fait en effet insérer dans la presse locale un communiqué dans lequel il exprime toute sa compréhension et sa confiance envers les *Doughboys*. Le ton est mesuré, plein de bonne volonté et, pour tout dire, bienveillant :

« La situation actuelle des rues de Saint-Nazaire qui inquiète à juste titre nos concitoyens a été l'objet de toute notre attention pendant la période que nous venons de traverser. Elle est la conséquence d'impossibilités matérielles.

D'accord avec les autorités françaises et américaines, nous avons élaboré un projet de réparation des chaussées, les rues, plus spécialement fréquentées par les camions

⁷⁵⁶ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 209.

⁷⁵⁷ Arch. dép. Loire-Inf. : 8 ET 16, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte rendu des Travaux de la Chambre pour l'année 1913. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Grande Imprimerie, 1914, p. 209-211.

⁷⁵⁸ Arch. Dép. Loire-Atl : 8 ET 19, Chambre de commerce de Saint-Nazaire, *Compte-rendu des travaux de la Chambre pour l'année 1918. Renseignements généraux. Statistiques commerciales & maritimes*, Saint-Nazaire, Imprimerie ouvrière, 1919, p. 55.

américains devaient être réparées par nos alliés, pendant que les autres le seraient par nos soins, à nos frais, avec des pierres fournies par l'armée et transportées par des camions américains.

L'effort des autorités militaires a dû, par suite de circonstances impérieuses de la guerre, se porter sur d'autres objets et elles n'ont pu obtenir les pierres dont elles avaient besoin pour la tâche qu'elles avaient assumée, ni fournir à la ville celles nécessaires à l'entretien des rues restant à sa charge.

Sans entretien, soumises à une grande circulation pendant quatre années, mais exceptionnelle pendant la dernière, elles se sont usées tout en se maintenant en raison de la sécheresse. Aux premières pluies persistantes elles se sont détremées. Les vases, produit de matériaux usés, ont été refoulées par les camions et se sont accumulées sur les bords de la chaussée et dans les caniveaux.

D'autre part, l'arrosage à eau salée, bien que très imparfait, permettait l'entraînement des vases à l'égout, mais par suite des besoins des troupes américaines, les canalisations d'eau salée ont été détournées de leur destination, pour leur utilisation à l'eau douce, de sorte que ces vases ne peuvent plus, sous peine d'obstruction des égouts, y être déversées.

Telle est la situation actuelle.

De nouvelles démarches ont été faites auprès des autorités militaires françaises et américaines pour obtenir leur bienveillant concours. J'ai le ferme espoir que ce concours ne nous fera pas défaut et que sous peu la situation sera améliorée.

Le maire, Louis Brichaux »⁷⁵⁹

Quelques jours plus tard, le 26 janvier 1919, le ton est autrement plus virulent, preuve d'une dégradation manifeste des relations avec le corps expéditionnaire, et le conseil municipal adopte une résolution menaçante :

« Depuis le début de la guerre, notre Cité n'a pas marchandé son concours patriotique à l'œuvre nationale.

Elle estime, d'ailleurs, que là était son devoir.

Mais elle considère, en retour, que l'état de choses créé par la période des hostilités doit prendre rapidement fin si l'on ne veut pas, à tous points de vue, courir le risque d'inutiles et regrettables perturbations.

Les rues, les chemins, les routes sont dans un état lamentable qui défie toute circulation de véhicules, en dehors des véhicules militaires.

Le service médical ne s'effectue plus dans la périphérie, et celui de l'agglomération menace de se restreindre dans des conditions alarmantes pour la santé publique.

On ose à peine dire que la répurgation des immondices s'effectue, et, quant aux vidanges, elles sont tellement difficiles pour ceux qui en ont l'entreprise que toutes les possibilités d'épidémie sont à redouter.

Le pénible approvisionnement de la ville en denrées, notamment en volailles, beurre, œufs, légumes, lait, etc..., les surenchères pratiquées, par les troupes américaines font que les difficultés de l'existence vont, chaque jour, croissant, et que les

⁷⁵⁹ « L'entretien des rues », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7092, 3 janvier 1919, p. 3.

ressources des habitants, de la population laborieuse surtout, ne sont plus en rapport avec le coût de la vie.

De tout ce qui précède, il résulte que le rétablissement de notre réseau de voirie, dans un état qui se rapproche le plus possible de l'état ancien ne saurait plus, désormais, souffrir aucun atermolement.

Il y va de l'intérêt de tous, contingents américains et population nazairienne.

En conséquence, l'assemblée communale émet le vœu énergique que la reprise de la vie normale et du mouvement économique dans toute la commune, se réalisent aussi rapidement que le permettent les événements et, en tout cas, avec la diligence entière que peuvent et doivent y apporter les autorités américaines et les pouvoirs publics français.

La prise en considération immédiate de ce vœu peut seule apporter remède à la situation et maintenir, en l'accentuant même, la bonne harmonie qui n'a jamais cessé de régner entre nos alliés, les pouvoirs publics, la population, l'assemblée communale et l'administration municipale »⁷⁶⁰.

Il est néanmoins difficile de savoir si ce discours très ferme porte ses fruits. Quelques clichés pris par le *Signal Corps* et conservés par l'Écomusée de Saint-Nazaire attestent bien de travaux de voirie, notamment rue Villès-Martin, mais ne permettent malheureusement pas de dater avec exactitude leur exécution⁷⁶¹.



Illustration 15 : Travaux de réfection de la rue Villès-Martin, dans le centre de Saint-Nazaire, par le corps expéditionnaire. Photographie datant probablement du 31 mai 1919. National Archives at College Park, MD : 111-SC-14157

⁷⁶⁰ « Au Conseil municipal », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 20^e année, n°7115, 26 janvier 1919, p. 4.

⁷⁶¹ Écomusée de Saint-Nazaire : NUM 4342 à 4344.

La dimension diachronique de la présence américaine est essentielle pour comprendre les revirements qui peuvent s'opérer dans les mentalités des populations civiles de l'estuaire de la Loire. Le cas de la municipalité de Savenay en est d'ailleurs un bon exemple. Lorsqu'à l'été 1917 le maire place l'hôpital militaire de sa commune, installé au sein de l'École normale et tout juste évacué par l'armée française, au service du corps expéditionnaire, il est loin de s'imaginer quels seront les besoins de l'*Oncle Sam* à l'été 1918⁷⁶². En effet, non seulement le nombre de soldats envoyés en France est plus important que prévu mais les pertes sont plus lourdes qu'envisagées, sans compter l'épidémie de grippe espagnole qui pèse lourdement sur les infrastructures du *Medical Corps*. Or, initialement prévu pour 500 lits, l'hôpital de Savenay en comporte au final plus de 10 000. On imagine dans ces conditions que l'édile d'une petite commune rurale puisse légitimement se sentir dépassé, sa bourgade étant comme occupée par cet omniprésent allié, dimension qui n'est bien entendu pas sans envenimer les relations.

À l'inverse, la création en mai 1918 d'une *Criminal Investigation Division* au sein du corps expéditionnaire est assez significative en ce qu'elle témoigne non seulement de l'ampleur quantitative des procédures à traiter mais aussi d'une volonté politique qui ici tient sans doute moins du respect de *Thémis aux armées* que de la nécessité de ménager les relations franco-américaines⁷⁶³. R. Porte rapporte par exemple que 7 900 délinquants condamnés américains sont reconnus aptes au service au sein du corps expéditionnaire et que la plupart de ces individus « ne cesseront de causer des problèmes graves de discipline dans leurs unités »⁷⁶⁴. Saint-Nazaire n'échappe pas à ce mouvement puisqu'elle est dotée d'une compagnie d'investigation criminelle, comme tout siège de *base section*⁷⁶⁵. Cette unité dispose de cinq officiers et d'environ une centaine d'hommes, ce qui dit bien l'ampleur des moyens affectés à cette mission, et donc d'une certaine manière son importance politique.

Il est vrai que plus les mois passent et plus la situation semble évoluer, pour ne pas dire se dégrader. Le 30 janvier 1919, le général Coutanceau commandant la 11^e région militaire tire la sonnette d'alarme et déclare que « la dépravation va s'accroissant toujours dans la zone de Saint-Nazaire ». À l'en croire, cette situation serait imputable « à l'interdiction des maisons de tolérance aux militaires américains », ce qui aurait pour effet de les rendre « plus entreprenants dans le racolage des rues » et « les amènerait à des offres d'argent les plus tentantes ». La situation serait telle qu'il arriverait même, d'après un rapport du commissaire spécial de Saint-Nazaire cité par le général Coutanceau, que des *Doughboys* « seraient à ce point entreprenants d'adresser dans les rues leurs propositions à des femmes qu'ils ne connaîtraient pas par avance comme de mœurs plus ou moins légères et

⁷⁶² HUSSENOT-PLAISANCE, Camille, 1917-1919. *Savenay...*, op. cit., p. 87 et suivantes.

⁷⁶³ WRIGHT Jr., Robert K. (compiled by), *Military Police*, Washington DC, Center of Military History US Army, 1992, p. 7. Il est fait état dans ce volume de 4 500 enquêtes menées au cours de la seule année 1918 par cette division d'investigation criminelle.

⁷⁶⁴ PORTE, Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, op. cit., p. 103.

⁷⁶⁵ GARLAND, Master Sergeant Patrick V., « Genesis of Criminal Investigation in the US Army », *Military Police*, vol. 8, n°1, Spring 2008, p. 44-46.

commettraient ainsi des impairs particulièrement regrettables »⁷⁶⁶. Or le colonel Sewell commandant la base n°1 ne voit qu'un seul moyen de remédier à la situation : inciter les femmes à dénoncer leurs agresseurs ce qui, on s'en doute, n'est peut-être pas sans effet sur le régime de production des sources qui, un siècle après les faits, permettent aux historiens de travailler⁷⁶⁷. Quelques jours plus tard, le 28 février 1919, ce sont 28 fûts de bière qui sont dérobés en gare de Saint-Nazaire par des *Doughboys*. Certes, l'ampleur du larcin – le préjudice est estimé à 4 000 francs – étonne mais le plus significatif dans cette histoire est sans doute le fait que les victimes de ce fait divers non seulement portent plainte mais en informent « l'autorité américaine »⁷⁶⁸.

Ces deux exemples rappellent qu'il est difficile de rendre compte de ces faits divers qui, loin d'être anecdotiques, trahissent au contraire des conduites qui, dans le contexte particulier de la démobilisation, peuvent s'apparenter à des forces de dé-totalisation du conflit alors que celui-ci, d'un strict point de vue juridique, n'est pas encore soldé. En effet, qu'il s'agisse des agressions sexuelles ou des vols de fûts de bière mentionnés plus haut, les archives, fondamentalement, font moins état d'une hausse de la criminalité que de l'augmentation de l'activité des services concernés par ces questions. Ainsi, c'est dès le 28 novembre 1917 que le commissaire spécial de Saint-Nazaire évoque les « scènes de violence très graves causées par l'ivresse » des *Doughboys* et qui se produisent « presque quotidiennement dans la cité »⁷⁶⁹. Il est pourtant indéniable qu'après l'Armistice du 11 novembre 1918 les langues se délient, que le poids de cette guerre « chez soi » qui était tolérable avant cette date comprise comme étant synonyme de victoire ne l'est plus après, d'autant plus lorsqu'on attend le retour d'un père, d'un mari, d'un fils ou d'un époux. Et plus le temps passe, plus les illusions se dissipent pour laisser la place à un ressentiment caractéristique du processus de dé-totalisation du conflit, mouvement qui ne doit pas être confondu avec la sortie de guerre. C'est ainsi qu'en 1920, alors que les perspectives de commerce transatlantique nées de l'arrivée des *Doughboys* s'évanouissent au fur et à mesure que les États-Unis renouent avec les ports allemands de la mer du Nord, l'amertume s'exprime librement, et en des termes particulièrement forts, dans la presse locale : « Nous semblons ne plus nous en souvenir : mais on nous a peut-être un peu bourré le crâne avec l'activité commerciale qu'amèneraient dans nos ports de Nantes et Saint-Nazaire les Américains »⁷⁷⁰.

⁷⁶⁶ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le général commandant la 11^e région militaire au chef de la base n°1 à Saint-Nazaire, 30 janvier 1919.

⁷⁶⁷ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commandant de la base n°1 au général commandant la 11^e région militaire, 8 février 1919.

⁷⁶⁸ « Les Américains aiment la bière », *L'Ouest-Éclair*, 20^e année, n°7156, 7 mars 1919, p. 4.

⁷⁶⁹ Arch. dép. Loire-Atl. : 8 R 17, le commissaire spécial au chef de bataillon Appleton, 28 novembre 1917.

⁷⁷⁰ « Déceptions nantaises », *L'Ouest-Éclair* (édition Nantes), 21^e année, n°7464, 27 mai 1920, p. 3.

Conclusion

Emmanuel Desgrées du Loû, le directeur politique du quotidien breton *L'Ouest-Éclair*, le proclame avec force le 14 octobre 1917, quelques mois donc après l'arrivée des premiers contingents du corps expéditionnaire américain :

« La guerre que nous fait l'Allemagne est une guerre *totale*. Forces militaires, manœuvres diplomatiques, combinaisons politiques et financières, exploitation savante et perfide de toutes les divergences d'opinions ou d'intérêts qui lui paraissent susceptibles de diviser ou de troubler ses adversaires, espionnage, achat d'influences, recours à la trahison, tout est utilisé par elle, sinon pour nous vaincre – c'est un espoir qu'elle n'a plus – du moins pour se sauver de la ruine qui la menace »⁷⁷¹.

Un siècle après les faits, les propos du journaliste paraissent éminemment contestables. Non seulement la guerre totale constitue une sorte d'horizon absolu vers lequel on ne peut que tendre, sans jamais l'atteindre, mais l'exemple de Saint-Nazaire et de ses alentours montre que le processus n'est pas sans limites, ni même forces contraires. Certes, les logiques qui s'apparentent à une force de dé-totalisation du conflit apparaissent bien minces, surtout lorsqu'on les compare à l'ampleur de la présence américaine entre 1917 et 1919 : quelques actions en justice, des divergences dans l'appréhension de la prophylaxie des maladies vénériennes, des récriminations contre l'inflation, voire même des protestations contre des sommes impayées ou des routes endommagées. Mais n'est-ce pas au final normal ? En effet, si les conduites relevant d'une logique de dé-totalisation du conflit n'avaient pas été statistiquement minoritaires mais majoritaires, alors la guerre ne serait pas allée à son terme... C'est donc bien l'endurance des sociétés en guerre qui, d'une certaine manière, se révèle à travers ce questionnement.

Ajoutons qu'une telle réflexion met en lumière un certain nombre d'angles-morts de l'historiographie. Ainsi, qu'en est-il de la rivalité croissante tout au long du conflit entre l'armée – et plus particulièrement l'infanterie, dont les besoins en hommes sont immenses – et les industries travaillant pour l'effort de guerre – qui, elles aussi, ont des besoins humains importants et réclament toujours plus d'affectés spéciaux pour faire tourner les lignes de production ? En quoi la concurrence qui s'exerce sur ces individus, entre le front d'une part et l'usine d'une autre, témoigne d'une logique de dé-totalisation ? Dans la région de Saint-Nazaire, cette question est d'ailleurs loin de ne concerner que les chantiers navals, que l'on sait reconvertis à l'économie de guerre. C'est ainsi par exemple que le 22 avril 1917, quelques jours donc après l'entrée officielle des États-Unis dans le conflit, le *Phare de la Loire* annonce que vient d'être adressée

« aux généraux commandants les régions une circulaire au terme de laquelle les chefs d'équipe paludiers et saulniers, nominativement désignés par les Préfets du Morbihan, de la Loire-Inférieure, de la Vendée et de la Charente-Inférieure, pourront obtenir une

⁷⁷¹ DESGRÉES DU LOU, Emmanuel, « La Guerre totale », *L'Ouest-Éclair*, 19^e année, n°6550, 14 octobre 1917, p. 1.

permission de quinze jours à l'exception : 1° des hommes en service aux armées ; 2° des hommes dépendant du ministère de l'Armement ; 3° des jeunes soldats de la classe 1918 et de leurs instructeurs ; 4° des hommes du service armé récupérés par la loi du 20 février 1917 et de leurs instructeurs »⁷⁷².



Figure 20 : Les principales installations du corps expéditionnaire américain dans la région de Saint-Nazaire

Sans doute anecdotique, le cas de ces producteurs de sel dit cependant bien toute la complexité des enjeux qui entourent ces flux humains. Il y a d'un côté les dramatiques offensives de l'année 1917, sur le Chemin des Dames mais également à Passchendaele, en Flandres, qui accentuent la pression démographique qui s'exerce sur les rangs d'une armée dont le recrutement devient de plus en plus difficile⁷⁷³. Mais il y a de l'autre un indéniable besoin de bras pour une récolte essentielle, celle du sel qui permet notamment la conservation des aliments et donc, d'une certaine manière, que se poursuive l'effort de guerre. C'est dans ce contexte démographique particulièrement tendu qu'arrivent à l'été 1917 les premiers *Doughboys*.

⁷⁷² « Permissions de quinze jours aux saulniers et paludiers », *Le Phare de la Loire*, 102^e année, n°31807, 22 avril 1917, p. 3.

⁷⁷³ Pour un exemple on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « 15 juin 1917 : le 47^e RI arrive à Verdun. La découverte de la vraie guerre ? », *Bulletin de la Société d'Émulation des Côtes d'Armor*, à paraître.

En fait, la présence américaine à Saint-Nazaire est telle que pour la comprendre, il convient d'aller vers d'autres registres historiographiques que ceux qui sont habituellement accolés à une ville de l'arrière pendant la Première Guerre mondiale. Dans l'estuaire de la Loire, la réalité est telle que l'on recense à certaines périodes plus de *Doughboys* que de Nazairiens. Rendant compte de la visite qu'elle effectue en Basse-Loire en mars 1918 le secrétaire d'État à la guerre Newton D. Baker, le quotidien parisien *Le Matin* donne une singulière description de Saint-Nazaire : « C'est comme si l'on entrait dans un grand port américain, avec cette différence que les marchandises sont toutes de provenance américaine, pas un seul panier ou une seule caisse de fabrication étrangère ne se trouvant parmi ces caisses de fournitures à destination du front américain »⁷⁷⁴. Du fait de cette situation, c'est donc vers d'autres logiques qu'il faut s'orienter et se demander si, malgré l'alliance qui unit Paris et Washington, la population locale n'a pas d'une certaine manière l'impression de se retrouver face à une sorte d'occupation, bienveillante certes, mais une occupation qui deviendrait d'autant plus insupportable que l'Armistice – unanimement compris comme la fin de la guerre alors qu'il n'est juridiquement qu'une suspension temporaire des combats – est signé. Dès lors, c'est bien sous l'angle d'une accommodation au conflit dont l'espace nazairien ne serait que l'un des multiples fronts intérieurs qu'il faut envisager la question du corps expéditionnaire américain.

Cette question invite du reste à une histoire locale mais au pluriel de la Grande Guerre, sorte de pendant « par le bas » de *L'Histoire mondiale de la France* publiée par P. Boucheron et son équipe⁷⁷⁵. En effet, l'embouchure de la Loire n'est de ce point de vue probablement pas un cas unique. Il est à cet égard intéressant de noter que les critiques formulées par les Nazairiens à l'endroit des *Doughboys*, bien résumées du reste par Y.-H. Nouailhat, sont les mêmes que les Rhénans adressent aux troupes d'occupation américaines⁷⁷⁶. De ce point de vue, il ne saurait donc y avoir ici une quelconque spécificité bretonne mais une illustration supplémentaire de l'impact de la chronologie sur les rapports entre civils et militaires venus d'outre-Atlantique. D'une part il y a des populations qui, et c'est encore sans doute plus le cas en Allemagne, défaits oblige, tolèrent de moins en moins la présence de troupes, et tous les désagréments qui vont nécessairement avec. De l'autre, il y a des Américains qui, à l'instar de leurs compagnons d'armes poilus du reste, comprennent l'Armistice du 11 novembre comme le moment de la paix et donc de leur retour immédiat dans leurs foyers. Sans doute cette désillusion alliée à un désœuvrement certain et à une discipline nécessairement relâchée expliquent-ils cet état de fait. À Brest, à Bassens mais également dans l'estuaire de la Seine, où elle s'ajoute de surcroît aux contingents britanniques, la présence américaine est également extrêmement forte. Il en est de même en ce qui concerne Tours, Gondrecourt ou Château-Thierry, pour ne citer que quelques exemples. À La Rochelle, les travaux en cours de L. Pichard devraient permettre de distinguer, ou non, quelques permanences afin de savoir si l'exemple nazairien relève réellement d'un cas particulier où s'il peut au contraire s'insérer dans un schéma plus global de réactions à la présence américaine. Et *quid* de Liverpool, port anglais par lequel transitent plus de 800 000 *Doughboys* ? Britanniques et Français réagissent-ils de

⁷⁷⁴ « Un port américain en territoire français », *Le Matin*, 35^e année, n°12433, 16 mars 1918, p. 2.

⁷⁷⁵ BOUCHERON, Patrick, *L'Histoire mondiale de la France*, Paris, Seuil, 2017.

⁷⁷⁶ GUTIÉRREZ, Edward A., *Doughboys on the Great War*, op. cit., p. 132 et suivantes.

la même manière lors de cette cohabitation avec ces alliés venus d'outre-Atlantique ? Autant de chantiers qui restent à ouvrir...

Certes, envisager Saint-Nazaire comme espace de dé-totalisation de la Première Guerre mondiale peut s'avérer particulièrement déprimant tant, au final, une telle grille de lecture conduit à souligner la force de l'individualisme. Indépendamment des enjeux propres à ce conflit, les acteurs, qu'ils soient modestes commerçants, capitaines d'industrie ou journaliers à la condition plus que modeste semblent placer avant toute autre priorité la poursuite de leurs intérêts propres. Les hommes du corps expéditionnaire américain, pour leur part, ne paraissent guidés que par la célébration de leur propre action⁷⁷⁷ puis, une fois l'Armistice signé, la perspective du retour dans leur *home sweet home*. Loin des mots d'ordre abstraits et des idéaux que mobilise la culture de guerre – la justice et le droit, la liberté, la démocratie... –, c'est en réalité le pragmatisme qui paraît triompher. Certes, les difficultés du temps – indépendamment de l'hécatombe sur le champ de bataille, on pense au renchérissement considérable de la vie et de manière plus générale à l'immense sentiment d'incertitude qui envahit le corps social – conduisent très certainement à favoriser de telles stratégies. Pour autant, il y a sans doute lieu de se demander si cet irréductible individualisme n'est pas aussi, d'une certaine manière, une bonne nouvelle en ce qu'il témoigne d'une véritable imperméabilité – on n'ose pas parler de résistance – aux discours nationalistes, bellicistes et totalisants du temps. En ce sens, la Première Guerre mondiale n'a probablement jamais été autant d'actualité.

⁷⁷⁷ Sur cette question, on se permettra de renvoyer à LE GALL, Erwan, « La section photographique du *Signal Corps* à Saint-Nazaire pendant la Première Guerre mondiale : source pour une histoire transnationale », *op. cit.*

Chronologie indicative

1914

21 avril 1914 : Débarquement américain à Veracruz (Mexique). Le trafic au départ de Saint-Nazaire de la Compagnie générale transatlantique vers ce port mexicain ne semble pas avoir été affecté.

22 avril 1914 : Rupture des relations diplomatiques entre les États-Unis et le Mexique.

28 juin 1914 : Attentat de Sarajevo.

2 août 1914 : Premier jour de la mobilisation générale en France.

4 août 1914 : Le 1^{er} bataillon du 64^e RI caserné à Saint-Nazaire quitte la ville au petit matin pour rejoindre le reste de l'unité, à Ancenis. Woodrow Wilson annonce la neutralité américaine.

6 août 1914 : Mort d'Ellen Wilson, épouse du président des États-Unis.

31 août 1914 : Débarquement britannique à Saint-Nazaire.

Août-octobre 1914 : Phase de guerre de mouvements. C'est la période la plus meurtrière du conflit et le début d'un long enlèvement du champ de bataille, nul ne parvenant à rompre le front, ni en 1915 (doubles offensives d'Artois et de Champagne au printemps et à l'automne 1915, opération des Dardanelles), ni en 1916 (attaque allemande sur Verdun le 21 février 1916, franco-britannique sur la Somme le 1^{er} juillet 1916).

23 septembre 1914 : L'ancien président américain Théodore Roosevelt écrit dans le magazine *Outlook* : « Nous tous, sur ce continent, devrions apprécier la chance que nous avons de demeurer étrangers à cette haine si profonde entre les puissances du Vieux Monde ».

23 novembre 1914 : Les troupes américaines se retirent de Veracruz.

1915

16 janvier 1915 : Reparution du *Travailleur de L'Ouest*, organe dirigé par Henri Gautier socialiste, responsable du syndicat des métallurgistes affiliés à la CGT et secrétaire de la Bourse du travail.

4 février 1915 : L'Allemagne déclare que les eaux entourant la Grande-Bretagne sont zone de guerre et annonce à partir du 18 février le début d'un blocus contre la navigation de commerce.

12 février 1915 : Wilson prévient Berlin que la mort d'un ressortissant américain à la suite du torpillage d'un navire de commerce « provoquerait les plus graves conséquences pour le gouvernement impérial ».

23 mars 1915 : Torpillage du vapeur britannique *Fabala* et premier mort américain de la guerre sous-marine menée par l'Allemagne.

1^{er} mai 1915 : Torpillage par un sous-marin allemand du tanker américain *Gulflight*.

7 mai 1915 : Torpillage du paquebot *Lusitania* au large de l'Irlande par le sous-marin allemand *U-20*. La mort de 128 passagers américains cause un émoi considérable outre-Atlantique.

7 juin 1915 : Démission du secrétaire d'État américain William J. Bryan qui trouve la réponse de Wilson au torpillage du *Lusitania* trop ferme.

19 août 1915 : Torpillage du paquebot britannique *Arabic* dans lequel des Américains sont tués.

1^{er} septembre 1917 : Berlin assure à Washington que l'Allemagne cesse la guerre sous-marine sans restriction autour des îles britanniques.

29 octobre 1915 : Aristide Briand est Président du Conseil en remplacement de René Viviani, renversé.

6-8 décembre 1915 : Conférence de Chantilly pendant laquelle Français, Britanniques et Russes décident de coordonner leurs efforts, sans pour autant opter pour un commandement unique qui n'arrivera qu'en 1918, et sera confié à Foch. Cette conférence est importante en ce qu'elle souligne le primat du cadre national et annonce, rétrospectivement, les difficultés franco-américaines à propos de l'amalgame des troupes, Pershing mettant un point d'honneur à ce que les unités du corps expéditionnaire qu'il commande combattent sous bannière étoilée (à l'exception de quelques régiments noirs, cédés à Pétain pour gagner du temps, ce qui est assez significatif du point de vue de la question raciale).

1916

2 février 1916 : Arrestation de Werner Holm, citoyen allemand, alors qu'il tente de faire sauter le pont ferroviaire reliant le Main au Canada. Début d'une vague d'arrestations aux États-Unis en lien avec des attentats réels ou supposés perpétrés sur le territoire américain par l'Allemagne.

15 février 1916 : Woodrow Wilson annonce qu'il est candidat à un second mandat à la présidence des États-Unis.

21 février 1916 : Début de la bataille de Verdun.

7 mars 1916 : Nomination au poste de Secrétaire à la Guerre de Newton D. Baker, en remplacement de Lindley M. Garrison, démissionnaire.

15 mars 1916 : Le général Pershing entre au Mexique à la poursuite de Pancho Villa. Washington est alors plus près de la guerre avec Mexico qu'avec Berlin.

24 mars 1916 : Torpillage dans la Manche du paquebot français *Sussex*. Plusieurs ressortissants américains sont blessés.

24 avril 1916 : Début de la « Pâques sanglante » en Irlande.

3 juin 1916 : Promulgation aux États-Unis du *National Defense Act* autorisant le Président à porter les effectifs de l'armée régulière à 175 000 en temps de paix, au lieu de 100 000, et à 286 000 en temps de guerre. Les effectifs de la garde nationale, eux, peuvent être portés à 400 000 hommes.

1^{er} juillet 1916 : Début de la bataille de la Somme.

29 août 1916 : Promulgation aux États-Unis du *Naval Act* décidant la mise en chantier de 10 cuirassés, 12 croiseurs, 50 destroyers et 100 sous-marins. Cette loi est doublée à la même période d'un *Shipping Act* visant à réduire la dépendance de la marine marchande américaine vis-à-vis de la flotte britannique.

8 octobre 1916 : Le sous-marin allemand *U-53* coule 4 navires de commerce américains (pour un total de près de 17 000 tonnes) et un paquebot au large de Newport (Rhode Island). À chaque fois, les navires sont arraisonnés, les passagers et membres d'équipage transférés sur des canots de sauvetage et les bâtiments passés par le fond.

21 octobre 1916 : Grève des 1277 ouvriers des Ateliers et Chantiers de la Loire pour l'application de la convention collective en vigueur à Penhoët. Elle ne dure qu'un jour et les représentants de l'État, arbitres du conflit, donnent raison au Syndicat des Métallurgistes.

7 novembre 1916 : Élections présidentielles américaines. Le démocrate Woodrow Wilson est réélu face au républicain Charles Hughes. Le slogan utilisé pour sa campagne est éloquent : « Il nous a tenu hors de la guerre ».

28 novembre 1916 : La réserve fédérale américaine déconseille aux Américains de souscrire aux emprunts alliés face aux risques de défaut de paiement.

6 décembre 1916 : David Lloyd George remplace à la tête du gouvernement britannique Herbert Asquith.

18 décembre 1916 : Woodrow Wilson écrit à tous les belligérants pour connaître leurs buts de guerre et explique vouloir favoriser une paix « sans annexion, ni indemnité ».

25 décembre 1916 : Joffre est remplacé au commandement en chef des armées françaises par Nivelle.

1917

Janvier 1917 : Vaste mouvement de grèves en France, notamment dans l'industrie d'armement.

10-11 janvier 1917 : Par une note officielle au président Wilson, Français, Britanniques et Russes font connaître leurs buts de guerre et leur intention de poursuivre les hostilités jusqu'à ce que ceux-ci soient atteints. Les Empires centraux déclinent pour leur part toute responsabilité dans la poursuite du conflit et réaffirme leur volonté de continuer la guerre jusqu'à la victoire.

16 janvier 1917 : L'Allemagne déclare la guerre sous-marine « à outrance ».

19 janvier 1917 : Le ministre allemand des affaires étrangères Arthur Zimmermann adresse à l'ambassade allemande à Mexico des instructions secrètes pour négocier en cas d'entrée en guerre des États-Unis une alliance, afin de prendre à revers Washington. Intercepté, le message cause un émoi considérable aux États-Unis et est souvent associé à la décision d'entrer en guerre. Si cette affaire offre incontestablement à Wilson un casus belli, la réalité des balances commerciales et du crédit font pencher très sérieusement, et ce depuis longtemps, les intérêts américains du côté de la France, de la Grande-Bretagne et, dans une moindre mesure, de la Russie. À la dynamique de crise doivent donc être ajoutées les réalités du temps long.

22 janvier 1917 : Appel de Wilson pour une paix blanche.

1^{er} février 1917 : Reprise de la guerre sous-marine à outrance par l'Allemagne.

3 février 1917 : Les États-Unis rompent leurs relations diplomatiques avec l'Allemagne.

25 février 1917 : Sur le front ouest, retrait des troupes allemandes sur la *ligne Hindenburg*. Le même jour, le paquebot américain *Laconia* est torpillé au large du Fastnet : deux ressortissantes américaines perdent la vie.

1^{er} mars 1917 : Les journaux américains, informés par la Maison Blanche, titrent sur l'affaire dite du Télégramme Zimmermann.

3 mars 1917 : Réunion à Nantes entre l'inspecteur des Forges représentant le ministre et le syndicat des métallurgistes pour discuter avec les Industriels de hausses de salaires. L'accord trouvé à l'issue de cette réunion est appliqué avec beaucoup de difficultés.

5 mars 1917 : Investiture de Woodrow Wilson pour son second mandat.

8-13 mars 1917 : Révolution en Russie (dite de février du fait du calendrier julien qui y est encore en usage).

12 mars 1917 : Le cargo américain *Algonquin* est coulé alors qu'il transportait des vivres de New York à Londres.

17 mars 1917 : Chute du ministère Briand.

20 mars 1917 : Alexandre Ribot est nommé Président du Conseil.

22 mars 1917 : Du fait de la guerre sous-marine, la France décrète l'interdiction des importations non destinées à l'État. De nombreuses dérogations existent toutefois.

2 avril 1917 : Woodrow Wilson demande solennellement au Congrès américain d'approuver l'entrée en guerre des États-Unis.

4 avril 1917 : Le maire de Nantes écrit aux autorités américaines pour demander que les troupes américaines qui viendraient à débarquer en France à l'occasion d'un éventuel conflit le fassent dans l'estuaire de la Loire.

5 avril 1917 : À l'Assemblée nationale, déclaration du Président du Conseil, Alexandre Ribot, en l'honneur des États-Unis.

6 avril 1917 : Entrée en guerre des États-Unis.

10 avril 1917 : Le Conseil municipal de Saint-Nazaire et la Chambre de commerce émettent le vœu de voir les villes de Nantes et Saint-Nazaire désignées comme base pour accueillir les Américains.

16 avril 1917 : Offensive française sur le Chemin des Dames.

17 avril 1917 : Lénine rentre clandestinement en Russie. Il était auparavant en Suisse mais avait également séjourné dans de nombreux pays et même, pendant l'été 1910 quelques jours, à Pornic.

Pendant ce temps, on répertorie les premiers cas de désobéissance dans les rangs de l'armée française suite à l'échec de l'offensive Nivelles sur le Chemin des Dames donnant naissance à ce que l'on nomme les mutineries. Il convient néanmoins de ne pas trop sur-interpréter cet événement, les non-mutins ayant toujours été plus nombreux que les mutins.

24 avril 1917 : Départ de la mission Joffre-Viviani pour les États-Unis.

Mai 1917 : Vague de grèves en France, et tout particulièrement dans les industries d'armement.

10 mai 1917 : John J. Pershing est nommé à la tête du corps expéditionnaire américain.

15 mai 1917 : Pétain remplace Nivelles à la tête de l'armée française.

18 mai 1917 : *Selective Service Act* instituant la conscription.

18-20 mai 1917 : Visite dans les ports de Basse-Loire d'une mission officielle américaine.

19 mai 1917 : Rejet d'une paix séparée avec l'Allemagne par le gouvernement russe.

25 mai 1917 : Raid aérien allemand sur Folkestone. De nombreuses victimes sont à déplorer.

28 mai 1917 : Le général Pershing quitte les États-Unis.

31 mai 1917 : Pershing nomme un comité chargé d'étudier les avantages et inconvénients des différents ports qui seraient susceptibles de devenir des bases pour le corps expéditionnaire qu'il dirige. Décision de créer à Saint-Nazaire un camp de passage pour les troupes américaines.

8 juin 1917 : Pershing arrive à Londres.

9 juin 1917 : Le gouvernement russe rejette une proposition allemande d'armistice.

12-18 juin 1917 : Visite par le comité américain des différents ports, dont celui de Saint-Nazaire pressenti pour accueillir le corps expéditionnaire.

13 juin 1917 : Nouveau grand raid aérien allemand sur la Grande-Bretagne. On déplore plus de 600 victimes. Arrivée de Pershing en France.

14 juin 1917 : Départ de New-York du premier convoi du corps expéditionnaire américain à destination de la France.

21 juin 1917 : Création de la Base n°1 dont le quartier général se trouve à Saint-Nazaire, au Grand Hôtel.

25 juin 1917 : Déménagement du quartier général de la Base n°1 dans un immeuble situé à l'angle de la rue de l'Hôtel de Ville et du boulevard de l'Océan.

26 juin 1917 : Arrivée des premiers contingents du corps expéditionnaire américain débarquant à Saint-Nazaire. Les navires sont le *Tenadores*, le *Havana*, le *Saratoga* et le *Pastores*. C'est le début d'un flux qui ne s'inverse qu'en novembre 1918, avec les opérations de rembarquement.

27 juin 1917 : Le croiseur français *Kleber* est torpillé au large de Brest.

28 juin 1917 : Le camp du Bois Guimard a une capacité de 14 000 *doughboys*. Torpillage du cargo *Marne n°1* au large de Noirmoutier par le sous-marin allemand *UC-61*.

Juillet 1917 : Crise politique en Allemagne. Le chancelier Bethmann Hollweg, puis Arthur Zimmermann, démissionnent, tirillés entre le jusqu'aboutisme du haut-commandement armé et la volonté de compromis du parlement.

6 juillet 1917 : Installation à Saint-Nazaire, dans le collège de garçons, d'un hôpital américain.

13 juillet 1917 : Nomination à la chancellerie de Georg Michaelis en remplacement de Theobald von Bethmann Holweg.

23 juillet 1917 : Dans la matinée, les 1 587 ouvriers du chantier de la Loire cessent le travail. Ils sont rejoints dans ce mouvement par 4 879 ouvriers de 9 autres établissements nazairiens. Après avoir obtenu satisfaction, le travail reprend le lendemain.

1^{er} août 1917 : Appel à la paix « sans conquêtes ni annexions » du pape Benoît XV.

10 août 1917 : Entrée en service de la première poste militaire américaine en France.

16 août 1917 : L'estuaire de la Loire et les côtes de Loire-Inférieure sont englobés dans une « zone spéciale » où règne l'état de siège. La circulation des personnes et la correspondance sont étroitement surveillées.

21 août 1917 : Ouverture d'un hôpital américain à Savenay.

12 septembre 1917 : Paul Painlevé succède à la Présidence du Conseil à Alexandre Ribot.

17 septembre 1917 : Mutinerie de soldats du corps expéditionnaire russe en France, au camp de la Courtine.

27 septembre 1917 : Début de l'aménagement des ateliers des Chantiers de la Loire.

19 octobre 1917 : Raid de onze dirigeables allemands sur Londres.

20 octobre 1917 : Arrivée des premières troupes américaines en zone de combat, dans le secteur de Lunéville.

24 octobre 1917 : Sévère défaite italienne à Caporetto, revers entraînant à Rome une crise ministérielle.

27 octobre 1917 : Dans le secteur « calme » de Toul, les premières troupes américaines prennent le service en tranchées, à côté d'unités plus aguerries de l'armée française. C'est la dernière phase de leur instruction qui débute.

1^{er} novembre 1917 : Georg von Hertling remplace Georg Michaelis à la chancellerie.

2 novembre 1917 : Déclaration Balfour.

3 novembre 1917 : Premières pertes américaines au front, concédées à l'occasion d'un coup de main allemand. Il s'agit d'hommes du *16th Infantry Regiment* (1^e DIUS), arrivés en France via Saint-Nazaire.

7 novembre 1917 : Début de la révolution d'octobre en Russie.

16 novembre 1917 : Début du cabinet Clemenceau, le *Tigre* devenant Président du Conseil.

3 décembre 1917 : Des pourparlers sont engagés entre le nouveau gouvernement russe et l'Allemagne pour une paix séparée.

15 décembre 1917 : Un armistice est signé à Brest-Litovsk entre la Russie et l'Allemagne, prélude au traité de paix du même nom du 3 mars 1918.

1918

1^{er} janvier 1918 : À cette date, le corps expéditionnaire américain en France compte 150 000 soldats. Seule une minorité d'entre eux est équipée et encore moins sont correctement instruits. La France attend la présence dans les tranchées de 100 000 *doughboys* d'ici à l'été, 500 000 d'ici à la fin de l'année 1918.

8 janvier 1918 : Discours des « 14 points » du président Wilson.

24 janvier 1918 : Berlin et Vienne répondent négativement au président Wilson.

12 février 1918 : James Reese Europe et son orchestre se produisent au théâtre Graslin à Nantes. Cette soirée est globalement retenue par l'historiographie comme étant le moment du premier concert de jazz en Europe.

3 mars 1918 : Traité de Brest-Litovsk.

11 mars 1918 : Dans le Kansas, découverte de la première souche d'une forme particulièrement virulente de grippe, dit espagnole.

21 mars 1918 : Libérée de la guerre sur le front est, l'Allemagne masse ses troupes à l'ouest et lance une gigantesque offensive dite « bataille de l'Empereur » (*Kaiserschlacht*). Dans la Somme, l'opération *Michaël*, important coup de boutoir allemand qui surprend les alliés et cause de nombreuses pertes. C'est la première des 5 offensives allemandes du printemps 1918. Seuls quelques éléments du corps expéditionnaire sont concernés.

23 mars 1918 : Premier bombardement de Paris par un canon allemand à longue portée située à Crépy-en-Valois, à 120 kilomètres de distance.

26 mars 1918 : Conférence de Doullins où Français et Britanniques se mettent d'accord pour que le général Foch coordonne les différentes armées alliées.

30 mars 1918 : Le général Pershing met solennellement à la disposition de Foch les troupes qu'il commande.

9 avril 1918 : Offensive *Georgette*. Les Allemands attaquent dans le secteur d'Ypres, en Flandres, dans le but d'accéder à la mer. Le front est de nouveau rompu mais les renforts français permettent d'instaurer une ligne de résistance.

14 avril 1918 : Foch est officiellement nommé généralissime des armées alliées.

25 avril 1918 : La 1^{re} DIUS est en première ligne en Picardie, après plusieurs semaines d'instruction aux côtés d'unités de l'armée française, sur des portions « calmes » du front. C'est la première unité du corps expéditionnaire à être ainsi engagée.

19 mai 1918 : Mort au combat, à bord de son Nieuport 28, de l'As franco-américain Raoul Lufbery.

25 mai 1918 : Des sous-marins allemands sont repérés dans les eaux territoriales américaines.

27 mai 1918 : Offensive *Blücher* sur le Chemin des Dames qui permet aux Allemands de percer les lignes françaises, de revenir à la guerre de mouvements et, pour tout dire, de renouer avec une situation qui n'est pas sans faire penser à celle d'août 1914. La 2^e DIUS ainsi que des éléments des 3^e et 28^e divisions sont impliqués, notamment dans le secteur de Château-Thierry.

30 mai 1918: Offensive *Gneisenau* qui permet aux Allemands de progresser d'une dizaine de kilomètres dans le secteur de Noyon-Montdidier.

6 juin 1918 : Début de la bataille du bois de Belleau, dans l'Aisne, où s'illustrent notamment les 5th et 6th *Marines*.

9-13 juin 1918 : Échec de l'offensive allemande de Noyon qui est enrayerée par une vigoureuse contre-attaque française dirigée par le général Mangin.

15 juillet 1918 : Attaque allemande dans le secteur de Reims. 85 000 soldats américains sont engagés (3^e, 28^e et 42^e DIUS).

18 juillet 1918 : Contre-offensive lancée par Foch avec des troupes françaises soutenues par des troupes américaines « prêtées » par Pershing. C'est le second miracle de la Marne,

après celui de septembre 1914. Les Allemands sont refoulés presque totalement sur leurs lignes du printemps 1918.

8 août 1918 : Début de l'offensive alliée des cent jours. L'arrivée imminente d'une masse très importante d'Américains conjuguée à de nombreuses défections dans les rangs allemands donne à Berlin la certitude que la guerre est perdue.

15 août 1918 : Des troupes américaines débarquent à Vladivostok, en Sibérie orientale, dans le cadre de la guerre civile russe.

12 septembre 1918 : Offensive américaine de Saint-Mihiel. Pour la première fois le corps expéditionnaire américain opère seul.

15 septembre 1918 : Berlin fait une offre de paix séparée à la Belgique tandis que Vienne propose à Washington la tenue d'une conférence de paix.

26 septembre 1918 : Offensive générale lancée en Meuse-Argonne par Foch. Les Américains y tiennent une part importante.

3 octobre 1918 : Max de Bade forme un nouveau gouvernement en Allemagne.

4 octobre 1918 : L'Allemagne adresse une note aux États-Unis, prémices de conversations à propos de la paix.

13 octobre 1918 : Libération de Lille.

5 novembre 1918 : Les Républicains remportent les élections de mi-mandat aux États-Unis. Wilson n'a plus la majorité, ni à la Chambre des représentants, ni au Sénat.

9 novembre 1918 : Abdication de Guillaume II.

11 novembre 1918 : Armistice de Rethondes.

1919

12 janvier 1919 : Ouverture de la conférence de paix de Paris.

29 janvier 1919 : Aux États-Unis, ratification du 18^e amendement instaurant la Prohibition.

22 février 1919 : *Le Travailleur de L'Ouest* dénonce « la campagne violente de la presse américaine contre la politique belliqueuse de la France ».

28 juin 1919 : Signature du traité de Versailles.

20 octobre 1919 : Départ des derniers soldats américains de Saint-Nazaire.

16 et 30 novembre 1919 : Élections législatives en France. Elles accouchent d'une chambre dite « bleu horizon ».

19 novembre 1919 : Le Sénat américain refuse de ratifier le traité de Versailles.

1920

3 janvier 1920 : Les dernières troupes américaines quittent la France.

26 août 1920 : Aux États-Unis, ratification du 19^e amendement accordant le droit de vote aux femmes.

2 novembre 1920 : Élection de Warren G. Harding à la Maison Blanche.

Bibliographie

Conflagration d'impérialismes, la Première Guerre mondiale est par définition un conflit de nations. Il faut attendre la fin des années 2000 pour que l'historiographie se saisisse du fait régional en Grande Guerre et, avant cette date, l'essentiel de la bibliographie se résume à des ouvrages d'histoire dite *locale*. À cet égard, les travaux aujourd'hui classiques d'Y.-H. Nouailhat, entrepris à partir de la fin des années 1960, sont véritablement pionniers même s'ils ne se basent que sur des sources françaises et qu'ils ne bénéficient pas des apports, postérieurs, de l'histoire culturelle⁷⁷⁸. Autrement dit, il reste beaucoup à dire sur l'histoire de la présence américaine à Saint-Nazaire entre 1917 et 1919.

La consultation de sources, de témoignages mais aussi d'études américaines, rendue bien plus aisée que dans les années 1960 par l'entrée dans l'ère du numérique, offre en ce sens de nombreuses perspectives. De même, à l'heure où l'historiographie se conjugue en mode connecté, replacer la relation des Américains à Saint-Nazaire dans l'espace plus large de la façade Manche-Atlantique du continent européen apparaît essentiel⁷⁷⁹. Confit global, la Première Guerre mondiale ne peut faire l'économie d'une analyse transnationale.

Ces quelques pages ont pour objet de recenser un certain nombre de ressources bibliographiques permettant de voguer entre l'espace nazairien d'une part et les sphères de contacts franco-américains d'autre part, tout en resituant cette rencontre dans une perspective plus large, celle de l'arc Manche-Atlantique.

La Première Guerre mondiale et les Américains : contexte général

Au sein d'une bibliographie pléthorique – A. Prost et J. Winter recensent au début des années 2000 plus de 50 000 titres sur la Première Guerre mondiale rien qu'à la Bibliothèque de documentation internationale contemporaine à Nanterre⁷⁸⁰ – nous faisons ici le choix d'une liste réduite à dix publications de référence, en Français. Le corpus présenté ici n'est donc pas exhaustif, et prétend nullement l'être d'ailleurs, mais constitue toutefois un ensemble cohérent présentant quelques études classiques permettant d'aborder sereinement ce conflit.

⁷⁷⁸ NOUAILHAT, Yves-Henry, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972, p. 13. L'auteur précise p. 11 : « Cet épisode marquant de la vie de Saint-Nazaire, de Nantes et de quelques autres localités du département de la Loire-Inférieure n'avait donné lieu jusqu'ici à aucune étude ni aucune recherche historique ».

⁷⁷⁹ Sur cette question, on renverra au colloque « *Voilà les Américains ! Les États-Unis en France et en Europe, 1917-1920 : circulations et diffusion des idées et des savoirs* » organisé à Saint-Nazaire du 22 au 24 juin 2017 par Michel Catala et Stanislas Jeanneson (actes à paraître).

⁷⁸⁰ PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre, un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004, p. 9.

Quelques classiques

- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Annette, *14-18, retrouver la Guerre*, Paris, Gallimard, 2000.
- BEAUPRÉ, NICOLAS, Jones, HEATHER et RASMUSSEN, Anne (dir.), *Dans la guerre 1914-1918. Accepter, endurer, refuser*, Paris, Les Belles Lettres, 2015.
- BECKER, Jean-Jacques, *1914, Comment les Français sont entrés dans la guerre. Contribution à l'étude de l'opinion publique, printemps-été 1914*, Paris, Presses nationales de la Fondation des Sciences politiques, 1977.
- CABANES, Bruno, *La victoire endeuillée. La sortie de guerre des soldats français, 1918-1920*, Paris, Seuil, 2004.
- CLARK, Christopher, *Les Somnambules. Été 1914 : comment l'Europe a marché vers la guerre ?*, Paris, Flammarion, 2013.
- OFFENSTADT, Nicolas, *14-18 aujourd'hui : la Grande Guerre dans la France contemporaine*, Paris, Odile Jacob, 2010.
- PROCHASSON, Christophe, *1914-1918, retours d'expériences*, Paris, Tallandier, 1918.
- PROST, Antoine et WINTER, Jay, *Penser la Grande Guerre, un essai d'historiographie*, Paris, Seuil, 2004.
- ROUSSEAU, Frédéric, *La guerre censurée : une histoire des combattants européens de 14-18*, Paris, Seuil, 1999.
- WINTER, Jay (dir.), *La Première Guerre mondiale. Combats, États, Sociétés*, Paris, Fayard, 2013-2014 (3 tomes).

À cette liste s'ajoutent quelques ouvrages de travail incontournables :

- AUDOIN-ROUZEAU, Stéphane et BECKER, Jean-Jacques, *Encyclopédie de la Grande Guerre*, Paris, Perrin, 2012 (réédition, 2 tomes).
- BERNARD, Vincent, *Petite Chronologie de la Grande Guerre*, Bordeaux, Éditions Sud-Ouest, 2014.
- CHABLAT-BEYLOT, Agnès et SABLON DU CORAIL, Amable, *Archives de la Grande Guerre. Guide des sources conservées par le Service historique de la Défense relatives à la Première Guerre mondiale*, Paris, Service historique de la Défense, 2014.
- NIVET, Philippe, COUTANT-DAYDE, Coraline et STOLL, Mathieu (dir.), *Archives de la Grande Guerre. Des sources pour l'histoire*, Rennes, Archives de France / Presses universitaires de Rennes, 2014.

Enfin, il apparaît utile d'ajouter à cette sélection quelques références portant sur les États-Unis et la Première Guerre mondiale, textes brassant un certain nombre de problématiques. Précisons que, là encore, cette liste, quoique plus fournie, n'est nullement exhaustive.

Ouvrages

- *Images des Américains dans la Grande Guerre / America at War*, Paris, Ministère de la Défense / ECPAD, 2007.

- American Expeditionary Forces 1917-1919, *Historical Report of the Chief Engineer Including All Operations of the Engineer Department*, Washington, Government Printing Office, 1919.
- AYRES, Leonard P., *The War with Germany. A Statistical Summary*, Washington, Government Printing Office, 1919.
- BOURLET, Michaël, *L'Armée américaine dans la Grande Guerre 1917-1919*, Rennes, Éditions Ouest-France, 2017.
- BRITTEN, Thomas A., *American Indians in World War I. At Home and at War*, Albuquerque, University of New Mexico Press, 1997.
- BRUCE, Robert B., *A Fraternity of Arms. America and France in the Great War*, Lawrence, University Press of Kansas, 2003.
- BUDREAU, Lisa M., *Bodies of War: World War I and the Politics of Commemoration in America, 1919-1933*, New York, New York University Press, 2010.
- CABANES, Bruno, *Les Américains dans la Grande Guerre*, Paris, Gallimard / Ministère de la Défense, 2017.
- COCHET, François et TROCME, Hélène, *Les Américains et la France : 1914-1917*, Paris, Maisonneuve & Larose, 1999.
- CASTELLAN, James W., VAN DOPPEREN & GRAHAM, Cooper C., *American Cinematographers in the Great War, 1914-1918*, New Barnet, John Libbey Publishing, 2016.
- CHAMBRUN, lieutenant-colonel de, et MARENCHES, Capitaine de, *L'Armée américaine dans le conflit européen*, Paris, Payot, 1919.
- CROWELL, Benedict and WILSON, Robert Forrest, *How America Went to War, An Account from Official Sources of The Nation's War Activities, 1917-1920*, New Haven, Yale University Press, 1921.
- EISENHOWER, John S. D. (with EISENHOWER, Joanne T.), *Yanks. The Epic Story of The American Army in World War I*, New York, The Free Press, 2001.
- FINNEGAN, Terrence J., *'A Delicate Affair' on the Western Front : America Learns How to Fight a Modern War in the Woëvre Trenches*, Staplehurst, Kent, Spellmount Publishers Ltd, 2014.
- FORD, Nancy, *Americans All! Foreign-born Soldiers in World War I*, College Station, Texas A&M University Press, 2001.
- FRAZER, Nimrod T., *Les boys d'Alabama: la Rainbow Division et la Première Guerre mondiale*, Paris, CNRS éditions, 2016.
- FROTINGHAM, Thomas G., *The American Reinforcement in the World War*, Garden City, New York, Doubleday, Page & Company, 1927.
- HARTER, Hélène, *Les États-Unis dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017.
- Historical Branch War Plans Division, *Catalogue of Official AEF Photographs Taken by the Signal Corps USA*, Washington, Government Printing Office, 1919.
- GUTIÉRREZ, Edward A., *Doughboys on the Great War: how Americans Soldiers viewed their Military Service*, Lawrence, University Press of Kansas, 2014.
- KASPI, André, *Le temps des Américains. Le concours américain à la France en 1917-1918*, Paris, Institut d'histoire des relations internationales contemporaines, 1976.
- KEENE, Jennifer, *Doughboys, the Great War, and the Remaking of America*, Baltimore, John Hopkins University Press, 2001.

- LIGGETT, Hunter, *AEF. Ten Years Ago in France*, New-York, Dodd, Mead and Company, 1928.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, *France et États-Unis. Août 1914-Avril 1917*, Paris, Publications de la Sorbonne, 1979.
- PORTE, Lieutenant-colonel Rémy, *Les États-Unis dans la Grande Guerre. Une approche française*, Paris, SOTECA, 2017.
- WOODWARD, David, *The American Army and the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2014.
- ZEIGER, Robert H., *America's Great War: World War I and the American Experience*, Boston, Rowman & Littlefield, 2000.

Articles de revues

- ANDRIOT, Lieutenant-colonel, « Les transports par voie ferrée de l'armée américaine en France (1917-1919) », *La Revue générale*, 40^e année, 1^{er} semestre, février 1921, n°2, p. 65-158.
- AUTRUC, Raphaëlle, « La rivalité franco-américaine : l'instruction des soldats américains en France (1917-1918) », *Revue historique des armées*, n°246, 2007, p. 22-32.
- BARRERA, Caroline, « Les étudiants-soldats américains en France au sortir de la Première Guerre mondiale », *Histoire de l'éducation*, n°125, 2010, p. 27-48.
- DOIZELET, Benjamin, « L'Intégration des soldats noirs américains de la 93^e division d'infanterie dans l'armée française en 1918 », *Revue historique des armées*, n°265, 2011, p. 3-13.
- FAITH, Thomas, « 'It Would be Very Well if we Could Avoid it': General Pershing and Chemical Warfare », *Historian*, Vol 78, Issue 3, Fall 2016, p. 469-485.
- FINDING, Susan, « The Grande République or the Oncle d'Amérique : the French State School System and the United States' War Effort 1914-1919 », *Revue LISA / LISA e-journal*, vol. X, n°1, 2012. En ligne [<http://lisa.revues.org/4858>].
- KEENE, Jennifer, « À 'Butalizing' War ? The USA after the First World War », *Journal of Contemporary History*, Vol. 50, Issue 1, 2015, p. 78-99.
- KEENE, Jennifer, « What Did it All Mean? The United States and World War I », *Histoire@Politique*, 2014/1, n°22, p. 120-136. En ligne [<https://www.cairn.info/revue-histoire-politique-2014-1-page-120.htm>].
- MEIGS, Mark, « La Mort et ses enjeux: l'utilisation des corps des soldats américains lors de la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°175, juillet 1994, p. 135-146.
- SIMONNIN, Gilles, « Transfert d'expérience et instruction comme outil d'influence : l'exemple de l'armée française auprès de l'*American Expeditionary Force* durant la Grande Guerre », *Stratégiques*, n°106, 2014/2, p. 173-186.
- VILLATOUX, Marie-Catherine et Facon, Patrick, « La coopération franco-américaine en matière d'aéronautique, 1917-1918 », *Revue historique des armées*, n°246, 2007, p. 33-45.

Mémoires de maîtrise, DEA, master et thèse

- BALL, Gregory Wayne, *Soldier Boys of Texas : the Seventh Texas Infantry in World War I*, Dissertation prepared for the Degree of Doctor of Philosophy, University of North Texas, 2010.
- COLLET-GARAND, Aurélie, *French Kiss : Les Fêtes nationales françaises et américaines dans la France en guerre (1914-1918)*, Mémoire de maîtrise sous la direction de BOUCHARD, Carl, Montréal, Université de Montréal, 2014.
- GROTELUESCHEN, Mark Ethan, *The AEF Way of War: The American Army and Combats in The First World War (PhD dissertation)*, College Station, Texas A&M University, 2003.
- HILL, Lieutenant Commander J. Wayne, *A Regiment Like no Other: the 6th Marine Regiment at Belleau Wood*, Master of Military Art and Science, Memphis, Tennessee, University of Memphis, 1998.

Témoignages de contemporains

- EMPEY, Arthur Guy, *Overt the Top*, New York, G. P. Putnam's sons, 1918.
- GLEAVES, Albert (Vice Admiral), *A History of The Transport Service. Adventures and Experiences of United States Transports and Cruisers in the World War*, New York, Georges H. Doran Company, 1921.
- HUNTON, Addie W. and JOHNSON, Kathryn M., *Two Colored Women with the American Expeditionary Forces*, Brooklyn, New York, Brooklyn Eagle Press, 1920.
- LARDNER, Ring, *Mes quatre semaines en France*, Paris, Les éditions du sonneur, 2017.
- MARCH, William, *Company K.*, Paris, Gallmeister, 2013.
- MARSHALL, George C., *Memoirs of My Services in the World War, 1917-1918*, Boston, Houghton Mifflin Company, 1976.
- PERSHING, John J., *My Experiences in the World War*, New-York, Frederick A. Stokes Company, 1931.
- PRATT, Colonel Joseph Hyde, *Diary of Colonel Joseph Hyde Pratt Commanding 105th Engineers, AEF*, Raleigh, Edwards & Broughton Company, 1926.
- TAUSSIG, Joseph K., *The Queenstown Patrol, 1917: the Diary of Commander Joseph Knefler Taussig*, US Navy, Newport, Naval War College Press, 1996.
- THOMPSON, Hugh S., *Trench Knives and Mustard Gas : With the 42nd Rainbow Division in France*, College Station, Texas A&M University Press, 2004.
- WILLIAMS, Lieut.-col. Inf. US Army Ashby, *Experiences of the Great War. Artois. Saint-Mihiel. Meuse-Argonne*, Roanoke, Virginia, Press of The Stone Printing and Manufacturing Co., 1919
- WISE, Frederic May (as told by to FROST, Meigs O.), *A Marine Tells it to You*, New York, J. H. Sears & Co, 1929.
- YORK, Alvin C. (edited by SKEYHILL, Thomas), *His own Life Story and War Diary*, Garden City, NY, Doubleday, Doran and Company, 1930.

Quelques biographies

- CLARK, Edward B., *William L. Sibert. The Army Engineer*, Philadelphia, Dorrance & Company, 1930.
- VANDIVER, Frank Everson, *Black Jack: the Life and Times of John J. Pershing*, College Station, Texas A&M University Press, 1977.

Sur le Signal Corps et la photographie américaine en Grande Guerre

- COKER, Kathy R. and STOKES, Carol E., *A Concise History of the US Army Signal Corps*, US Army Signal Center and Fort Gordon, sans lieu ni date.
- DAWSON, Albert K., « Photographing on the firing lane », *Photo-Era. The American Journal of Photography*, Vol. 38, 1917, p. 232-234.
- Historical Branch War Plans Division, *Catalogue of Official AEF Photographs Taken by the Signal Corps USA*, Washington, Government Printing Office, 1919.
- VAN DOPPEREN, Ron and GRAHAM, Cooper C., *Shooting the Great War: Albert Dawson and the American Correspondent Film Company, 1914-1918*, Indiana, Indian University Press / John Libbey Publishing, 2013.
- VAN DOPPEREN, Ron, « Shooting the Great War. Albert Dawson and the American Correspondent Film Company, 1914-1918 », *Film History*, Vol. 4, n°2, 1990, p. 123-129.

Pour un détail des opérations militaires conduites par les troupes américaines sur le front ouest et leurs relations avec les unités françaises, on n'hésitera pas à se référer aux tomes V, VI, VII et VIII des *Armées françaises dans la Grande Guerre*, disponibles sur Gallica ainsi qu'à Historical Section Army War College, *Order of Battle of the United States Land Forces in the World War*, Washington, United States Government Printing Office, 1937. En outre, on insistera sur les questions de vocabulaire, qui peuvent se révéler assez piégeuses. Pour contourner ces difficultés, on pourra utilement se reporter au « Lexique historique et historiographique de la Grande Guerre » disponible en ligne sur le site *En Envor*. [enenvor.fr/lexique_wwi/menu_abecedaire.html].

La Manche, l'Arc Atlantique, les Américains et la Bretagne en Grande Guerre

Les références universitaires sur l'espace Manche-Atlantique en Grande Guerre sont encore peu nombreuses. Il est à ce titre significatif de remarquer que la synthèse de G. Le Bouëdec intitulée *Les Bretons sur les mers* ne comporte aucun chapitre sur la période 1914-1918⁷⁸¹. Pour autant, il existe de nombreuses monographies qui peuvent se révéler très utiles. Ambitionnant de retracer l'histoire d'un port ou d'une commune, ces études ne sont la plupart du temps pas uniquement centrées sur la Première Guerre mondiale mais insèrent l'objet dans un temps plus long. Autrement dit, elles permettent de resituer le cas nazairien dans le cadre plus large du développement des ports de la façade Manche-Atlantique aux XIX^e et XX^e siècles.

Là encore, il importe de préciser que cette bibliographie n'est qu'indicative et ne prétend nullement à l'exhaustivité.

⁷⁸¹ LE BOUËDEC, Gérard, *Les Bretons sur les mers*, Rennes, Éditions Ouest-France, 1999.

Ouvrages

- *Le Marais breton d'une guerre à l'autre 1914-1918 1939-1945*, La Barre-De-Monts, Écomusée du Marais Breton-Vendéen, 2003, p. 11-45.
- *Les Morbihannais dans la guerre 1914-1918*, Vannes, Archives départementales du Morbihan, 2014, notamment p. 118-125.
- *Jean-Émile Laboureur. Images de la Grande Guerre*, Nantes, Éditions du Château des Ducs de Bretagne, 2015.
- CHÉRAUD, Roch, *La Ville-en-Bois... Pays des ballons dirigeables. Berceau de l'aéronavale américaine, 1917-1919*, littérature grise, sans date.
- CHEVRILLON, André, *Les Américains à Brest*, Paris, Chapelot, 1920.
- GUIGOT, André, *Dahouët Port de Bretagne Nord*, Dahouët, Breizh Compo, 1988.
- GUYVARC'H, Didier et LAGADEC, Yann, *Les Bretons et la Grande Guerre. Images et histoire*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, notamment p. 104-109.
- HENRY, Jean-François, *L'Île d'Yeu dans la Grande Guerre. Chroniques de la vie quotidienne*, La Roche-sur-Yon, Centre vendéen de recherches historiques, 2014.
- HUSSENOT-PLAISANCE, Camille, *Savenay 1917-1919. Vingt-quatre mois au rythme américain*, Savenay, Mairie de Savenay, 1998.
- LE ROY, Thierry, *La Guerre sous-marine en Bretagne (1914-1918). Victoire de l'aéronavale*, Quimper, Auto-Édition, 1990.
- LE ROY, Thierry, *Les Bretons et l'aéronautique des origines à 1939*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002.
- MANGIN, Joël, *Les Américains en France 1917-1919. Lafayette, nous voici !*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2006.
- NICOLAS Gilbert, JORET Éric, KOWALSKI Jean-Marie, *Images des Américains dans la Grande Guerre de la Bretagne au front de l'Ouest*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2017.
- PERNET, Jacques, *L'Armée américaine en France, 1917-1919*, Saint-Cyr-sur-Loire, Alan Sutton, 2007.
- RICHARD, René et ROIGNANT, Jacques, *Les Navires des ports de la Bretagne provinciale coulés par faits de guerre : 1914-1918*, Plessala, Bretagne 14-18, 2010.
- TROCHU, Xavier, *1914-1918, La Grande Guerre*, Montreuil-Bellay, Éditions CMD, sans date.
- WILGUS, William J., *Transporting the AEF in Western Europe*, New York, Columbia University Press, 1931.

Articles d'ouvrages collectifs

- BERTHELOT, Benoît, « Des Américains à Redon », in JORET, Éric et LAGADEC, Yann, (dir.), *Hommes et femmes d'Ille-et-Vilaine dans la Grande Guerre*, Rennes, Conseil général d'Ille-et-Vilaine/ Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, 2014, p. 252-253.
- GOLOUBINOFF, Véronique et SBRAVA, David, « Images de la Bretagne et des soldats bretons dans la Grande Guerre. Le travail de la Section photographique et cinématographique de l'Armée (1915-1919) », in BOURLET, Michaël, LAGADEC, Yann et

- LE GALL, Erwan, *Petites patries dans la Grande Guerre*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 89-113.
- GUYVARC'H, Didier, « Américains », in AMOUROUX, Dominique, CROIX, Alain, GUIDET, Thierry et GUYVARC'H, Didier (dir.), *Dictionnaire de Nantes*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 20-21.
 - JACOBZONE, Alain, « Le Val de Loire au péril américain », in BOIS, Jean-Pierre (dir.), *La Loire, la guerre et les hommes. Histoire géopolitique et militaire d'un fleuve*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2013, p. 261-270.
 - LAGADEC, Yann, « Le trafic des ports du département pendant la Grande Guerre », in JORET, Éric et LAGADEC, Yann (dir.), *Hommes et femmes d'Ille-et-Vilaine dans la Grande Guerre*, Rennes, Conseil général d'Ille-et-Vilaine / Société archéologique et historique d'Ille-et-Vilaine, Rennes, 2014, p. 228.
 - LE LAN, Jean-Yves, « La défense du port de Lorient pendant la Grande Guerre », in Ouvrage collectif, *Le Morbihan et les Morbihannais en 1914-1918*, Vannes, Société polymathique du Morbihan, 2015, p. 54-64.
 - LE RAY, Jean, « Les Américains au camp de Meucon », in *Le Morbihan et les Morbihannais en 1914-1918*, Vannes, Société polymathique du Morbihan, 2015, p. 90-114.
 - NOUAILHAT, Yves-Henri, « La Loire inférieure dans la Grande Guerre », in ABBAD, Fabrice (dir.), *La Loire-Atlantique des origines à nos jours*, Saint-Jean d'Angély, Éditions Bordessoules, 1984, p. 363-371.

Articles de revues

- « 1917, les troupes de l'Oncle Sam débarquent à Brest » (numéro spécial), *Les Cahiers de l'Iroise*, n°225, Janvier 2017.
- BONIN, Hubert, « L'économie girondine de la guerre américaine en 1917-1919 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°266, 2017/2, p. 63-78.
- BOULAIRE, Alain, « La vie quotidienne d'une Américaine à Brest en 1918 et 1919 », *Les Cahiers de l'Iroise*, avril 2000, n°186, p. 49-43.
- DELÉCLUSE, Jacques, « Le Port de Rouen pendant la guerre de 1914-1918 », *Études Normandes*, 63^e année, 2014-2, p. 91-98.
- GUYVARC'H, Didier, « 1917-1919 : illusions américaines en Basse-Loire », *Place Publique Nantes/Saint-Nazaire*, n°63, Été 2017, p.42-48S.
- HELIAS, Claude, « La présence américaine à Saint-Marc en 1918-1919 », *Les Cahiers de l'Iroise*, 1990/2, p. 90-100.
- HELIAS, Claude, « Lambézellec au temps des Américains 1917-1919 », *Les Cahiers de l'Iroise*, n°153, 1992, p. 50-58.
- JEAN, Marc et LE GOURRIEREC, Alfred, « À Saint-Malo, le front prend le large », *Place publique Rennes et métropole*, n°30, juillet-août 2014, p. 65-69.
- JESTIN, Alain, « Histoire vécue du camp américain de Pontanezen pendant la guerre de 1914-1918 », *Les Cahiers de l'Iroise*, 1969/4, p. 218-236.
- KOWALSKI, Jean-Marie, « Brest 1917 : histoire d'un choix », *Les Cahiers de l'Iroise*, n°225, Janvier 2017, p. 111-123.
- LAGADEC, Yann, « L'indispensable nœud ferroviaire rennais », *Place publique Rennes et métropole*, n°30, juillet-août 2014, p. 39-45.

- LAGADEC, Yann, 1917. « Au cœur du conflit mondial », *ArMen*, n°217, mars-avril 2017, p. 58-63.
- MARTIN, Philippe, « L'industrie chimique de l'estuaire de la Loire dans l'effort de guerre pendant la Première Guerre mondiale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n°121-1, 2014, p. 167-185.
- OLIER, François, « Essai de recensement des hôpitaux temporaires de l'armée de terre dans le département du Finistère (1914-1918). Note sur le service de santé de l'armée américaine à Brest (1917-1918), *Les Cahiers de l'Iroise*, 1986/1, p. 43-52.
- OLIER, François, « Les hôpitaux temporaires américains dans le Finistère (1917-1919) », *Les Cahiers de l'Iroise*, 1990/3, p. 169-170.
- PEHAUT, Gérard, « Ravitailler le corps expéditionnaire américain. Les enjeux des approvisionnement des *American Expeditionary Forces* en France de 1917 à 1919 », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°266, 2017/2, p. 37-62.
- PRÉVOT, « Les flux ferroviaires à partir des ports de commerce pendant la Première Guerre mondiale », *Guerres mondiales et conflits contemporains*, n°266, 2017/2, p. 7-22.
- ROLLAND, Denis, « Des États-Unis au front français : transports et infrastructures de l'armée américaine en 1917-1918 », *La Grande Guerre et les travaux publics, Pour Mémoire. Revue des ministères de l'environnement, de l'énergie et de la mer du logement et l'habitat durable*, n°HS, hiver 1015-2016, p. 75-79.
- THOMAS, Georges-Michel, « Présence américaine 1917-1919, *Les Cahiers de l'Iroise*, 1986/1, p. 22-26.

Témoignages de contemporains

- « L'Œil américain », *Saint-Nazaire magazine*, n°16, juillet-août 1987, p. 28.
- BITON, André (propos recueillis par LE BORGNE, Jean), « L'automobile américaine à La Roche-Bernard », *Le Ruicard, revue historique de la Roche-Bernard*, 1983, p. 23-24.
- BITON, André (propos recueillis par LE BORGNE, Jean), « Les Américains à La Roche-Bernard », *Le Ruicard, revue historique de la Roche-Bernard*, 1984, p. 24-25.
- PRIOU, G., « Souvenirs... », *Bulletin de l'Association préhistorique & historique de Saint-Nazaire*, n°18, mars 1975, p. 2.

Mémoires de maîtrise, DEA et master

- BOGARD, Valentin, *Aspects-socio-économiques de la présence des Américains dans le Morbihan entre 1917 et 1919*, Mémoire de Master en Histoire sous la direction de BRUNEAU, Jean-Baptiste, Lorient, Université de Bretagne-Sud, 2016.
- HELIAS, Claude, *Les Américains à Brest : 1917-1919*, Mémoire de maîtrise d'histoire, Université de Brest, 1991.
- NAU, Briec, *La présence américaine à Nantes pendant la Première Guerre mondiale*, Mémoire de Master 2 recherche en histoire sous la direction de JEANNESSON, Stanislas, Nantes, Université de Nantes, 2015.
- PICHARD, Laetitia, *La Présence américaine à La Rochelle pendant la Première Guerre mondiale et la mise en valeur de son héritage patrimonial et culturel aujourd'hui*,

Mémoire de recherche appliquée de Master 1 d'histoire, La Rochelle, Université de la Rochelle, 2012.

Saint-Nazaire, port de guerre américain

En ce qui concerne le cadre strictement nazairien, les travaux d'Y.-H. Nouailhat surplombent assurément la production historiographique. On pourra d'ailleurs les confronter avec la thèse en cours de L. Pichard sur les Américains à La Rochelle ⁷⁸². Pour autant, d'autres références, au demeurant assez nombreuses, évoquent avec plus ou moins de bonheur la présence des Américains dans le port ligérien. Là encore, cette liste est très incomplète dans la mesure où elle ne cible que les études portant très largement sur Saint-Nazaire. Nombreux sont les articles, ouvrages, mémoires et thèses à évoquer, presque par inadvertance, la présence américaine dans le port ligérien entre 1917 et 1919.

Ouvrages

- BARBANCE, Marthe, *Saint-Nazaire, le port, la ville, le travail*, Moulins, Crépin-Leblond, 1948.
- *Les troupes américaines à Saint-Nazaire durant la Première Guerre mondiale*, Saint-Nazaire, Mémoire et Savoir nazairien, 2003.
- DANET, Sophie et BAUDUZ, Paul, *Saint-Nazaire. Naissance d'une ville, 1850-1918*, Montreuil-Bellay, Éditions CMD, 1997, p. 91-108.
- GUALDE, Krystel, *En Guerres 1914-1918 1939-1945 Nantes & Saint-Nazaire*, Nantes, Éditions du château des ducs de Bretagne, 2013, particulièrement p. 69-81.
- GUERIFF, Fernand, *Historique de Saint-Nazaire. Tome II : De la construction du port à nos jours*, Guérande, Imprimerie de la Presqu'île Guérandaise, 1963, p. 85-93.
- GUERIFF, Fernand et Le Floc'h, Gaston, *Saint-Nazaire*, Colmar-Ingersheim, Éditions SAEP, 1974, p. 42-43.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, *Les Américains à Nantes et à Saint-Nazaire, 1917-1919*, Paris, Les Belles Lettres, 1972.
- MORET, Henri, *Histoire de Saint-Nazaire et de la région environnante. Tome II : Du début du XIX^e siècle à nos jours*, Paris, Le livre d'histoire, 2007, chapitre X : « De la Grande Guerre à nos jours », p. 984-996.
- PAUVERT, Patrick, *Saint-Nazaire*, Tome II, Rennes, Alan Sutton, 1995, p. 99-108 et Tome IV, Rennes, Alan Sutton, 2004, p. 95-106.
- SAINTOURENS, Thomas, *Les Poilus de Harlem. L'épopée des Hellfighters dans la Grande Guerre*, Paris, Tallandier, 2017, p. 57-66.

Articles de revues

- « 14-18. Nantes et Saint-Nazaire dans la guerre », *Place publique Nantes Saint-Nazaire*, n°43, janvier-février 2014, p. 7-95.
- GUYVARC'H, Didier, « 1917-1919 : illusions américaines en Basse-Loire », *Place Publique Nantes/Saint-Nazaire*, n°63, Été 2017, p. 43-48.

⁷⁸² Pour une présentation synthétique on pourra se référer à la communication en ligne prononcée lors de la journée d'études « Enseigner et commémorer la Première Guerre mondiale » tenue à La Rochelle le 3 avril 2014. [http://ww2.ac-poitiers.fr/hist_geo/spip.php?article1481&debut_page=5].

- LE GALL, Erwan et YVON, Tiphaine, « Saint-Nazaire, porte d'entrée des Américains dans la Grande Guerre », *Place Publique Nantes/Saint-Nazaire*, n°63, Été 2017, p. 9-35.
- MARCHOCKI, Christiane, « Monument aux Américains, Saint-Nazaire. L'Art gagne toujours », *Histoire & Patrimoine*, n°79, juillet 2013, p. 3-8.
- MARTIN, Jean-Yves, « Aleck, un soldat-reporter à Savenay », *Place Publique Nantes/Saint-Nazaire*, n°63, Été 2017, p. 36-42.
- NOLLA, Michèle et SICARD, Daniel, « La création du port de Saint-Nazaire : un siècle de travaux (1835-1935) », *Journal d'économie médicale*, n°3, 1984, p. 10-23.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, « 1917-1919. Saint-Nazaire, base américaine n°1 », *Nantes réalité*, n°16, août 1967, p. 23-24.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, « L'Opinion publique à l'égard des Américains à Saint-Nazaire en 1917 », *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, Tome 15, janvier-mars 1968, p. 97-102.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, « Les Américains et les civils français : l'exemple de la base n°1 de Nantes/Saint-Nazaire », *Historiens et Géographes*, 1988, p. 243-253.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, « Soldats américains et civils français dans la région de Basse Loire pendant la Première Guerre mondiale », *Annales de Bretagne et des Pays de l'Ouest*, n°109-4, 2002, p. 177-190.
- NOUAILHAT, Yves-Henri, « Saint-Nazaire à l'heure américaine (juin 1917-octobre 1919) », *Par les temps et par les rêves. Histoire et culture en région nazairienne*, n°3, 2013, p. 66-74.
- PAUVERT, Patrick, « Images de Saint-Nazaire pendant la Grande Guerre », *Histoire & Patrimoine*, Hors-Série n°4, octobre 2015.
- SICARD, Daniel, « Jean-Émile Laboureur et les Américains à Saint-Nazaire en 1917 et 1918 », *Histoire & patrimoine*, n°74, octobre 2010, p. 35-48 et *Histoire & patrimoine*, n°89, avril 2017, p. 4-21.

Témoignages de contemporains

- BAREITHER, Terry M., *An Engineer's Diary of the Great War*, West Lafayette, Indiana, Purdue University Press, 2002.
- KNIPTASH, Vernon E. (edited by GEELHOED, Bruce E.), *On the Western Front with the Rainbow Division. A World War I Diary*, Norman, University of Oklahoma Press, 2009.
- WOOLCOTT, Alexander, « Back in Brittany », *The North American Review*, March 1921, p. 362-370.

Index nominum

Cet index recense les noms des personnes citées dans l'ouvrage à l'exclusion des références bibliographiques présentées dans l'avant-propos, la préface, la postface, les remerciements, la bibliographie et les notes de bas de page.

A

Alfred, Théodore 29
Alkire, Jay F. 69
Applebaum 221
Appleton 178
Archer, William 29
Arendt, Hannah 162
Armon, Paul d' 12
Arthur Zimmerman 240
Asquith, Herbert 237
Atherton, Wallace 29
Atterbury, William W. 86
Audoin-Rouzeau, Stéphane 22
Aupiais, Eugène 55
Avril de Sainte-Croix, G. 205

B

Bade, Max de 243
Badger, Reid R? 160
Baillergeau 195
Baker, Joséphine 163
Baker, Newton D. 112, 233, 236
Balfour, Arthur 241
Barbance, Marthe 40, 139, 171, 190
Barjot, Dominique 156
Barrès, Maurice 166
Barthas, Louis 24
Bascou, Olivier 102
Baubry, Eugène 65, 66
Beaumont, de 225
Beaumont, Suzanne 29
Becker, Annette 22
Becker, Jean-Jacques 22, 51, 112, 166
Beillevaire, Eugène 58
Bellamy, Paul 46, 104, 111, 175, 178
Bell, David 16
Belliot, Armand 214

Benoît XV 240
Bergson, Henri 82
Bernard, Aristide 58
Bernier, Louis 58
Berthaud, Alfred 59
Berthaud, Armand 214
Bertman, Myron 154
Bichon 122
Bivaud, Ferdinand 59
Bixby, Jesse G. 90
Blashfield, Edwin Howland 150
Bloch, Marc 51
Boche, Samuel 9, 160
Borden, A. P. 29
Botrel, Théodore 29
Bouchard, Carl 112
Boucher, Leo Charles 25
Boucheron, Patrick 9, 233
Bougeard, Christian 22
Bourlet, Michaël 9, 31
Bouthors, Margueritte 203, 208
Bouvier, Victor 56
Bouyssou, Pierre 54
Briand, Aristide 236, 238
Brichaux, Jean-Baptiste 133
Brichaux, Joseph 134
Brichaux, Louis 15, 33, 46, 48, 55, 56, 75, 98, 100, 101, 102, 103, 104, 111, 118, 133, 134, 135, 136, 137, 148, 149, 152, 169, 170, 171, 175, 176, 177, 178, 182, 183, 184, 185, 186, 187, 201, 211, 216, 219, 224, 225, 226
Brichaux, Pépin 133
Broussard, Louis 65
Bruce, Robert B. 111
Bryan, William J. 236
Bullock 107

Bureau, Hélène 222

C

Cabanes, Bruno 112, 145, 213, 214

Camaret, Henri 56

Capdevila, Luc 9

Cazals, Rémy 23

Chancerel, Pierre 38, 39, 40, 187

Churchill, Winston 58

Clausewitz, Carl von 169

Clemenceau, Georges 213, 216, 241

Clerc 122

Cline, Thomas S. 91

Clot, Louis 139

Cody, William F., dit Buffalo Bill 118,
163

Coëdel, Paul 33

Cooper, James Fenimore 118

Cormerais 182

Coudurier, Louis 211

Couronné, Nazaire 62, 63, 64, 195

Couronné, Pierre 62

Couronné, Renée 62

Coutanceau, Michel 228

Creel, George 97

Croissant, Jules 67

Cronier, Emmanuelle 128

Cubaynes, Léonce 163, 202

Cugny, Laurent 160

Curie, Marie 82

Cushing, Edward B. 85

D

Daudet, Léon 16

Delaroche-Vernet, Philippe 102

Delozanne, Marceau 149

Denier, Joseph 56

Desgrées du Loû, Emmanuel 11, 231

Devine, Mary 29

Digo, Maurice 51

Dodelier, Georges 209

Drieu La Rochelle, Pierre 71

Du Bois, William Edward Burghardt, dit
W.E.B. Du Bois 148

E

Esvelin, Pierre-Louis 46

Europe, James 160, 161

F

Ferguson, Kid 157

Flachet, Germaine 154

Foch, Ferdinand 236, 242, 243

Fordelman, Carl 29

Ford, Nancy 144, 151

Fouchard, Dominique 214

Foulonneau, Alain 84

Frossard, Louis-Oscar 62

Funès, Louis de 178

G

Gachet, Émile 59, 60

Gaignerot, Roland 75, 124, 206, 207

Garreau, Georges 46

Garrison, Lindley M. 236

Gaté, Gustave 55

Genty, Pierre 149

Gilly, Eugène 75, 98

Gleaves, Albert 96

Glotin, Jean 213

Gobert, Jean 218

Godard, Justin 204

Goettler, Harold 157

Goujon, Bertrand 20

Green, Ely 148

Grévy, Jules 183

Griffith, T. A. 163

Grouet, Charles 17

Guihard, Jean 213

Guillaume II 20, 51, 137, 243

Guin, Yannick 46, 139

Gulberg, Martin G. 143

H

Halgand, Alexis 42

Halseth, Hans 91

Harding, Warren G. 244

Harismendy, Patrick 9

Harter, Hélène 16, 162
Hauris, John 154
Hayward 204
Hébert, Alexandre 120
Hedin, Naboth 104, 105, 106, 107
Hertling, Georg von 241
Hervé, Gustave 61
Hervy, Arsène 83
Hindenburg, Paul von 51, 64
Hodge, Guy B. 139
Hoge, Guy B. 25, 162
Hollweg, Bethmann 240
Holm, Werner 236
Hughes, Charles 237
Hunton, Addie W. 25
Hutton, Addie W. 162

J

James, Cornelius 125
Janvier, Jean 46
Jaurès, Jean 32
Jehanne, Lucien 57
Jehanno, Joseph 124
Joffre, Joseph 36, 73, 188, 237, 239
Johnson, Kathryn M. 25, 163
Jollivet 122
Jouhaux, Léon 183
Jusserand, Jean-Jules 14

K

Kaiser, William 162
Kaspi, André 19, 21, 113
Keene, Jennifer 19
Kemp 220
Kezar, Albert C. 215
Knipdash, Vernon E. 72, 128, 144

L

Labarre, Léonie 203
Laboureur, Jean-Émile 216
Lafayette, Gilbert du Motier de 109, 113
Lagadec, Yann 9, 66, 72
Lainé, Edmond 119, 151, 200, 223
Lalande, Joseph 122

Lambert, Lillian 29
Laporte 98
Lardner, Ring 162
Lateltin, Étienne 149
Lattre de Tassigny, Jean de 199
Lavallée, Jean 43, 53, 54
Leclair, Jules 67
Le Douget, Annick 140
Legros, Augustine 149
Lemaître, Lucie 203
Le Naour, Jean-Yves 120
Lénine 239
Leray, Marie 203
Levacher 219
Le Van Hô, Mireille 140
Lewis, Théo 142
Lloyd George, David 237
Loez, André 61
Lolivret 123
Lorot 122
Loucheur, Louis 136
Ludendorff, Erich 16, 20
Lufbery, Raoul 242

M

Mac Easlin, Milton 77
Mangin, Charles 16, 242
Marcé des Louppes, Joseph de 198, 199
March, William 206
Marshall, George 75, 97
Matys, Jacob 21
Maylie 36
Mc Mullen, William 29
Meignen, André 84
Merriennet, Marie-Anne 151
Michaelis, Georg 240, 241
Mignon 217
Mitchell 155
Moisan, Jules 20
Mondré, Jean 212
Monzie, Anatole de 183
Morris, S. Margaret 26, 29
Moussat, Émile 32
Moussat, Raymonde 32

Mullen 159

N

Naismith, James 157

Napoléon Ier 93

Nau, Briec 22, 149

Nau de Maupassant, Charles 178

Navin, Joseph 152

Nivelle, Robert 49, 51, 61, 66, 67, 73, 237, 239

Nouailhat, Yves-Henri 10, 21, 22, 23, 81, 84, 104, 108, 110, 139, 141, 151, 153, 154, 155, 156, 163, 169, 171, 178, 195, 200, 201, 213, 216, 233

O

O'Brien 162

O'Flaherty 162

O'Hagan, James 133

P

Painlevé, Paul 240

Palmer 96

Pavie, André 32

Payen, Jean 149

Payen, Pierre 42

Pénaflorès, Germaine 155

Pershing, John J. 27, 71, 82, 109, 112, 204, 236, 239, 240, 242

Pétain, Philippe 159, 236, 239

Pichard, Laetitia 22, 233

Pichard, Laëtitia 9

Pichelin, Paul 198, 199

Poincaré, Raymond 19

Porte, Rémy 42, 114, 212, 228

Prost, Antoine 22

R

Randall, Ruth 29

Rayndal 108

Reese, James 241

Renaud, Marie-Annick 154

Renouvin, Pierre 22

Reynaud 103

Ribot, Alexandre 14, 102, 238, 239, 240

Riot 122

Robert, Jean-Louis 15

Rockenback 211

Rolland, Denis 66

Ronarc'h, Pierre Alexis 56

Roosevelt, Théodore 235

Rousseau, Frédéric 16

Roussel, Joseph 122

Rouso, Henry 21

Rudell, James C. 154

S

Saintourens, Thomas 204

Salson, Philippe 191

Saltzwedel, Reinhold 84

Schneider, Gratien 139

Schwob, Georges 11

Schwob, Maurice 11, 100, 102, 103, 120

Sewell 215, 229

Seznec, Guillaume 126

Sharp, William G. 178

Shaw, Mae 29

Sibert, William L. 73, 74

Speer, Tom 163

T

Tartrat 98

Taylor, Paul 67

Tessier, Jeanne 120

Tétérowski, Maurice 139

Thobie, Jacques 141

Thomas, Albert 42, 45

Thomas, René 58

Todd, Frederic 201

Tooze, Adam 10

Trudy 122

Truman, Harry 69

Trump, Donald J. 17

Trump, Friedrich 17

Trundle, Neel 27, 28

V

Villa, Pancho 71, 85, 236
Vince 218
Virenque, Michel 56
Viviani, René 19, 188, 236, 239

W

Washington, George 12
Weis, Edward J. 157
Wertney, Frank 29
White, Charles H. 25, 133
Wilgus, William J. 82
Williams 220
Williams, Ashby 142
Wilson, Woodrow 12, 16, 17, 27, 71, 93,
97, 178, 216, 235, 236, 237, 238,
241
Winter, Jay 22
Wise, Frederic May 25, 79, 141
Woeckner, Florentine C. 29
Woollcott, Alexander 71, 144

Y

Yala, Bachir 218
York, Alvin C. 146

Z

Zimmermann, Arthur 238

Table des illustrations, figures et tableaux

Illustration 1 : Publicité en faveur de l'émission du troisième emprunt de la Liberté	13
Figure 1 : Neutralité américaine et forces de totalisation du conflit européen, 1914-1917	18
Figure 2 : La région de Saint-Nazaire	24
Illustration 2 : Miss Margaret Morris interprète <i>La Démocratie</i> , 4 juillet 1918	26
Illustration 3 : Débarquement d'un cheval des troupes anglaises	35
Figure 3 : Importations française de charbon en 1913	39
Figure 4 : Évolution du trafic de marchandises du port de Saint-Nazaire de 1913 à 1916	40
Tableau 1 : Effectifs et activités de quelques poids lourds du secteur industriel nazairien en mai 1917	45
Tableau 2 : Nombre de grèves répertoriées à Saint-Nazaire entre le 1 ^{er} août 1914 et le 11 novembre 1918	47
Figure 5 : Les différents fronts de l'année 1917	53
Figure 6 : Présentation synthétique des unités tenant garnison au sein de la 11 ^e région militaire en 1914	57
Figure 7 : Les Nazairiens morts sur le front d'Orient et dans les Balkans	59
Illustration 4 : Le général Robert Nivelle, un des symboles de l'année 1917	61
Illustration 5 : Le général Sibert débarquant à Saint-Nazaire	74
Figure 8 : Transports de troupes américaines entre les États-Unis et la France, 1917-1919	76
Figure 9 : Ports de départ et d'arrivée des transports de troupes du corps expéditionnaire américain	78
Figure 10 : Le déploiement du corps expéditionnaire américain, une valse à trois temps	79
Figure 11 : Transports de troupes américaines entre les États-Unis et la France, 1917-1919	80
Figure 12 : Tableau synthétique du réseau ferroviaire utilisé par le corps expéditionnaire à partir de ses principaux ports de la façade atlantique	81
Illustration 6 : Soldat américain à Saint-Nazaire	87

Figure 13 : Les militaires du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire, un complexe mélange de flux	91
Illustration 7 : Débarquement de <i>Doughboys</i> à Saint-Nazaire	95
Illustration 8 : Des <i>Doughboys</i> défilent à Saint-Nazaire, le 5 avril 1918	109
Figure 14 : Principales implantations américaines dans les environs immédiats de Saint-Nazaire entre 1917 et 1919	119
Tableau 3 : Les principales installations du corps expéditionnaire américain à Saint-Nazaire	121
Illustration 9 : Des soldats du 141 ^e bataillon de défense antiaérienne embarquent sur le <i>Princess Matoika</i> à destination des États-Unis	129
Figure 15 : Les différents quais du port de Saint-Nazaire	135
Illustration 10 : L'entrée du camp n°5, dévolu aux prisonniers de guerre allemands, le 5 juin 1919	145
Illustration 11 : Opération de déchargement sur le port de Saint-Nazaire, le 31 mai 1918	147
Illustration 12 : Soldats du 369 th <i>Hellfighters</i> jouant au basketball, le 13 février 1918	158
Figure 16 : Coefficient d'utilisation des bassins du port de Saint-Nazaire, 1913-1919	172
Figure 17 : Coefficients d'évacuation des marchandises et de levage du port de Saint-Nazaire, 1913-1919	173
Illustration 13 : Succursale du <i>Printemps</i> ouverte au sein du camp de rembarquement n°1 à Saint-Nazaire, le 26 mars 1919	180
Figure 18 : Géographie simplifiée des implantations du corps expéditionnaire américain en France	193
Figure 19 : La Roche Hervé, le Gué aux Biches et le réservoir de Vaud Casso pour alimenter en eau Saint-Nazaire	197
Illustration 14 : Dans les locaux de l'hôpital n°11, prise de sang effectuée dans le but de réaliser le test de Wassermann, le 13 février 1919	207
Illustration 15 : Travaux de réfection dans le centre de Saint-Nazaire par le corps expéditionnaire	227
Figure 20 : Les principales installations du corps expéditionnaire américain dans la région de Saint-Nazaire	232

Remerciements

Cet ouvrage n'aurait pu naître sans les nombreux et fructueux échanges avec Éliisa André, Samuel Boche, Matthieu Boisdron, Michaël Bourlet, Michel Catala, Emmanuelle Cronier, Franziska Heimburger, Stanislas Jeannesson, Pierre Jégo, Alexandre Lafon, Yann Lagadec, Mathieu Panoryia, Thomas Perrono, Gwendal Piégais, Rémy Porte, Johan Vincent et bien d'autres que j'oublie. Qu'ils et elles me pardonnent.

Enfin, un immense merci à Suzanne pour « Le Cormier » qui a non seulement permis que ce livre soit écrit dans des conditions fort agréables mais qui en fut même peut-être, quoi qu'involontairement, à l'origine.

Table des matières

Abréviations	7
Préface	9
Introduction	11
I. Vers la guerre totale	29
Chapitre 1. Le temps accéléré	31
<i>Apprendre la nouvelle</i>	32
<i>Des Britanniques, des chevaux et du charbon</i>	34
<i>La conversion à l'économie de guerre</i>	41
Chapitre 2. Le choc des champs de bataille	51
<i>Un immense deuil</i>	53
<i>Les Nazairiens sur tous les fronts</i>	56
<i>Entre fatigue et mutineries</i>	60
Chapitre 3. L'Oncle Sam entre dans la danse	71
<i>Saint-Nazaire : au cœur du flux</i>	72
<i>Vers la guerre de mouvement</i>	83
<i>Entretenir une dynamique complexe</i>	86
II. Une totalisation limitée	93
Chapitre 4. Des relations publiques à l'affichage	95
<i>L'Union sacrée des forces vives</i>	98
<i>Une intense campagne de relations publiques</i>	100
<i>Montrer l'alliance franco-américaine</i>	109
Chapitre 5. Profiter... ou sortir de la guerre ?	117
<i>Population de Saint-Nazaire et acteurs économiques locaux</i>	118
<i>Les Américains et l'évasion</i>	128
<i>Louis Brichaux</i>	133
Chapitre 6. Saint-Nazaire et le Salad Bowl	139
<i>La rencontre avec le corps expéditionnaire... et bien d'autres nationalités</i>	141
<i>Mariages et adoptions</i>	149
<i>Jazz et Basket : Saint-Nazaire américanisé ?</i>	155

III. Un processus de dé-totalisation ?	165
Chapitre 7. Le nerf de la guerre : Clausewitz et l'économie	169
<i>Développer le port et la ville</i>	171
<i>Guerre et tourisme</i>	178
Business as usual ?	181
Chapitre 8. La guerre chez soi	191
<i>Face aux réquisitions</i>	192
<i>Inflation et augmentation du coût de la vie</i>	200
<i>Face à la « mitrailleuse à tréponème »</i>	202
Chapitre 9. Démobilisations combattantes et culturelles	211
<i>Rentrer dans ses foyers et sortir du conflit</i>	212
<i>Les Américains à Saint-Nazaire : une situation nouvelle ?</i>	216
<i>11 novembre 1918 : le basculement</i>	221
Conclusion	231
Chronologie indicative	235
Bibliographie	245
Index nominum	257
Table des illustrations, figures et tableaux	263
Remerciements	265



Éditions Codex

www.editions-codex.fr

Dépôt légal : deuxième trimestre 2018

Imprimé en France